

Hommage de l'auteur

L'ARMÉNIE
ET
LE PROCHE ORIENT
PAR
FRIDTJOF NANSEN



1928
IMPRIMERIE MASSIS
208 bis, Rue Lafayette
PARIS

BIBLIOTEKA UNIWERSYTECKA
im. Jerzego Giedroycia w Białymostku



FUW0298083



315864

Traduit du texte norvégien
par Mr. ARNE OMTVEDT

A/351/09p

PRÉFACE

Le Conseil de la Société des Nations, après avoir discuté plusieurs fois les mesures qui pourraient être prises en faveur des Arméniens dispersés dans les divers pays et dont la plupart se trouvaient dans une grande misère, a demandé à l'auteur de cet ouvrage de se charger de cette question à titre de Haut-Commissaire. Comme je me rendais compte de la responsabilité et de la difficulté d'une semblable entreprise, je refusai tout d'abord, mais je me laissai enfin convaincre de tenter un essai en collaboration avec le Bureau International du Travail et la S. D. N., qui mit à notre disposition une subvention destinée à couvrir les frais nécessités par les recherches et les travaux préliminaires.

Un groupe d'Arméniens, par l'entremise d'une délégation, avait adressé au Conseil un plan selon lequel 50.000 réfugiés pourraient être transportés dans le désert de SARDARABAD dans la République arménienne. Ce désert pourrait être rendu cultivable grâce à des travaux d'irrigation, évalués à un million de livres sterling, et l'on faisait appel à la S. D. N. pour trouver cette somme.

Il était évident que pour se rendre compte de la valeur de ce plan et pour étudier les possibilités de transport et d'établissement des réfugiés arméniens, il était nécessaire de le faire examiner sur place par des experts. Si ce projet était exécutable, — et il était désirable qu'il le fût, — on pouvait espérer de jeter les fondements de ce « foyer national » que les Puissances de l'Europe

occidentale et les Etats-Unis s'étaient engagés à donner au peuple arménien et que la S. D. N. avait plusieurs fois laissé espérer.

Nous décidâmes donc d'envoyer une commission en Arménie composée de : l'Anglais C. E. DUPUIS, ancien conseiller au Ministère du Travail égyptien, et très compétent dans les questions de constructions hydrauliques ; le Français G. CARLE, recommandé par le Ministère de l'Agriculture, homme de grande expérience dans le domaine de l'Agriculture subtropicale ; l'Italien Pio LO SAVIO, expert en constructions hydrauliques, recommandé par le Commissaire italien de l'immigration. Le Norvégien Capitaine V. QUISLING fut le secrétaire de la Commission et j'en fus le chef.

Je saisiss ici l'occasion d'exprimer les remerciements les plus chaleureux à mes aimables collègues pour leur collaboration parfaitement désintéressée et pour l'infatigable travail qu'ils ont fourni du premier au dernier jour.

Par une lettre adressée à Moscou, à M. Tchitchérine, commissaire des Soviets pour les Affaires étrangères, je demandai l'autorisation pour la Commission d'aller à ERIVAN et d'y entreprendre les recherches nécessaires en Arménie. La réponse fut favorable, mais deux conditions furent posées : La Commission ne devait pas venir comme une délégation de la S. D. N., qui n'était pas reconnue par le Gouvernement soviétique, et ses recherches devaient être exécutées en collaboration avec un comité nommé par le Gouvernement d'Arménie. Nous acceptâmes ces conditions.

Nous fûmes reçus par le Gouvernement à ERIVAN d'une façon très cordiale et hospitalière. Le comité et les ingénieurs qu'il désigna se sont montrés très capables et nous ont facilité le travail de toutes façons et nous ont rendu notre séjour en Arménie plus fructueux que nous n'avions osé l'espérer.

Je demande à chacun de ces nombreux amis d'accepter nos sincères remerciements pour leur grande amabilité.

Les résultats de nos recherches et nos propositions se trouvent dans les différents rapports adressés à la S. D. N. Ceux-ci sont rassemblés dans une brochure publiée par le Secrétariat à Genève, sous le titre : *Scheme for the Settlement of Armenian Refugees. General Survey and Principal Documents*. — Geneva 1927.

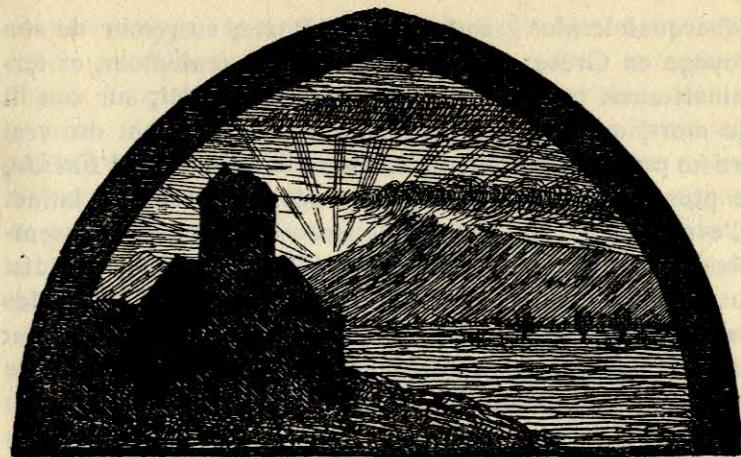
Dans cet ouvrage nous avons tâché de décrire notre voyage, notre travail, nos impressions sur le pays et la population et de faire des suggestions. Je suis convaincu que si celles-ci pouvaient être réalisées, des possibilités nouvelles s'ouvriraient pour ce pays et ce peuple si capable pourrait espérer un avenir meilleur.

Les deux derniers chapitres de ce volume sont un résumé de l'histoire des Arméniens. Il m'est difficile de croire qu'on puisse être mis au courant du sort de ce peuple remarquable sans être ému par son destin tragique.

Bien que j'aie un sentiment très net des lacunes de cet exposé, j'ai l'espoir que les faits rassemblés dans ces pages toucheront la conscience de l'Europe.

Lysaker, Juillet 1927

FRIDTJOF NANSEN



I. VERS CONSTANTINOPLE

Nous allions vers le sud. Les Alpes, cette barrière farouche qui sépare le nord du vieux monde, est derrière nous; devant nous, baignée par le soleil de l'été, s'étendait la plaine du Pô, paisible comme le sourire serein d'une femme. Des étendues infinies où mûrissaient le maïs et le froment, des rizières, des vignobles, des mûriers; dans les champs, des hommes en chemise claire moissonnaient. Puis ce fut Vérone avec son vénérable amphithéâtre, s'étalant près du fleuve comme un poème du moyen âge; ensuite Venise semblable à un oiseau de mer dormant sur ses ailes repliées et se berçant sur le Lido comme un mirage d'Orient.

Arrivés à Trieste, nous nous embarquons à bord du vapeur le *Sémiramis* et à travers l'Adriatique nous cinglons vers le sud.

L'après-midi du vendredi 5 juin, nous passâmes devant Brindisi, le vieux port romain Brindisium, au terme de la Voie Appienne, l'artère du grand empire vers l'Orient. C'est ici qu'en l'an 19 avant Jésus-Christ

débarquait le plus grand poète de Rome, au retour de son voyage en Grèce, âgé de cinquante ans seulement, et terminait aussi le voyage de sa vie; et c'est ici, sur son lit de mort, qu'il voulut, avec le mécontentement du vrai artiste pour son travail, brûler son chef-d'œuvre, *l'Enéide*, le plus beau poème que nous ait laissé la culture latine. C'est encore ici que plus tard les Croisés rassemblaient leur flotte en marche vers l'est. En 1458, Brindisi fut détruite par un tremblement de terre, la plupart des habitants furent ensevelis sous les ruines et le port fut ensablé. Ce n'est qu'à une époque récente que la ville fut décombrée et revint encore une fois à la vie. *Tempora mutantur.*

Nous poursuivons notre route. Le soir est calme, l'espace haut et profond, des myriades d'étoiles scintillent, la lune répand sa douce splendeur sur cette Méditerranée qui pendant des siècles fut pour les peuples anciens « la mer » unique entourée du monde habité. Sur ses rivages s'épanouirent des civilisations et de grands empires qui, les uns après les autres, se sont effondrés. Et nous, nous allons vers l'Orient sur cette même mer pour essayer, dans la mesure du possible, de porter aide, dans sa lutte pour l'existence, à un petit peuple qui, pendant les multiples changements survenus au cours des siècles, a, plus que tout autre, souffert du choc des grandes puissances.

Pourquoi la nuit est-elle si belle? Dans l'espace profond brillent les étoiles lointaines, le disque cuivré de la lune se reflète sur la sombre étendue d'eau et y trace une colonne de lumière satinée. Et contemplant ce spectacle, un homme dont les yeux scrutent l'horizon au loin... Et cette mer, qu'est-elle d'autre qu'un large affaissement de l'écorce terrestre rempli d'eau?.. Sur sa surface le *Sémiramis* s'enfonce dans la nuit, dirigé par les coups réguliers de ses pistons.

Sur le fleuve du temps flotte un nom qui vient vers nous de ce monde vers lequel nous allons; nous n'en

connaissons pas le vrai sens, mais il éveille en nous un écho merveilleux comme celui des contes orientaux, depuis longtemps disparus dans le gouffre des siècles; ce nom, c'est celui de Sémiramis, cette fille de Babylone, célèbre par sa beauté et son intelligence. Favorite du roi d'Assyrie Samsi-Adads, elle devint, à sa mort, régente du royaume et gouverna pour son fils Adadnirari. Devenu adulte, celui-ci voulut la faire assassiner par un eunuque qui, probablement, fut le seul être qui sut résister aux charmes de la reine. Sémiramis, ayant échappé au complot, pardonna au prince, lui abandonna le gouvernail de l'état et ordonna aux gouverneurs de lui obéir... Puis, elle se donna la mort, et, transformée en colombe, elle monta vers les cieux où elle fut placée parmi les dieux.

Mais d'après la légende arménienne, cette femme au sang chaud tomba amoureuse du jeune et beau roi d'Arménie Ara. Elle voulut, contre sa volonté, conquérir et son cœur et son pays. Elle assaillit l'Arménie à la tête d'une grande armée. Au cours de la lutte, Ara fut tué, mais Sémiramis, qui avait le cœur brisé de douleur, le réveilla de la mort par des baisers passionnés. Ceci se passait à Aralesk ('), tout près de Van, l'ancienne capitale d'Arménie ou Urartu. La légende attribue aussi à la reine la fondation, avec ses canaux et ses beaux jardins, de cette ville, qui fut appelée plus tard Schamiramakert, c'est-à-dire l'œuvre de Sémiramis, bien que la reine n'y soit jamais allée.

Cette dernière légende est l'apothéose de l'amour, tandis que l'autre est celle de l'amour maternel, les deux instincts fondamentaux de tout être vivant.

Beaucoup de légendes surgissent au cours des temps. Partout sur les bords de la Méditerranée et en Orient

(¹) La légende est manifestement sortie de ce nom formé, d'après l'étymologie populaire, d'un nom propre Ara et une dérivation du mot LEZEL, lécher. Voir Lehmann-Haupt : *Armenien Einst und Jetzt*. Volume II p. 186 et notes. 1926.

on retrouve des mythes qui rappellent les aventures des peuples aujourd'hui disparus. Ainsi va le monde.

Quand je me réveillai le lendemain 6 juin, je vis que nous passions près d'une île aride et de couleur brune; c'était Ithaque. Etais-il possible que cette île fût celle à laquelle rêvait Ulysse, le but de ses voyages pendant de longues années? Et c'était là qu'était son foyer. En face, se dresse une île plus grande et plus élevée, Céphalonie, qui, elle aussi, apparaît aride et sèche. Sous le soleil méridional, ses rivages dépouillés de verdure semblaient brûlés. C'était là, jadis, les belles îles d'Ionie! Hautes et rocheuses, Ithaque s'élève à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer, et Céphalonie le double. Elles n'ont certainement pas toujours été aussi desséchées qu'aujourd'hui. Mais ce sont les hommes qui, avec leur imprévoyance habituelle, ont détruit les bois qui donnaient de l'ombre aux montagnes quand les demi-dieux y poursuivaient les nymphes rieuses. En débarquant sur les îles, on trouverait peut-être encore des endroits ombreux, où une âme errante pourrait se reposer.

Naviguant toujours vers l'est, nous arrivâmes bientôt à Corinthe. Juste devant nous se trouvent les îles d'Oxie, connues par la bataille navale de Lépanto du 6 Octobre 1571 et où les Turcs furent vaincus par la flotte hispano-vénitienne. Deux cents galères turques furent détruites et l'auteur de *Don Quichotte*, qui combattait dans les troupes alliées, y perdit son bras gauche. Plus loin se trouve Missolonghi, qui évoque les souvenirs de la défense des Grecs de 1822 à 1826 pendant la guerre de l'indépendance. Ici fut enterré le cœur de l'auteur de *Don Juan*. Nous voyons en vision la dernière nuit du siège, le 22 avril 1826, quand neuf mille soldats avec leurs femmes et leurs enfants attaquèrent les lignes turques. Quinze cents seulement échappèrent au massacre.

Et voici la Grèce et ses îles que Byron célébra :

« Eternal summer gilds them yet,
But all, except their sun, is set. »

C'était autrefois, mais les temps changent. L'oppresseur turc n'est plus. Des générations, des possibilités, des déceptions et des espoirs nouveaux l'ont remplacé. Où allons-nous? Personne ne le sait. Ainsi va le monde.

Nous passâmes vers Zakynthos (Zante) appelée « riche en bois » par Homère, mais cette appellation n'est plus exacte. Derrière la côte se trouve l'Arcadie, où le bonheur, d'après la légende, avait son asile, mais il y a bien longtemps de cela. Plus au sud, la baie de Navarin, l'ancienne Pylos, connue par la bataille la plus sanglante de l'histoire et par laquelle, le 20 Octobre 1827, se termina la lutte de l'indépendance hellénique. En quelques heures la flotte turque forte de cent-vingt vaisseaux fut entièrement détruite par les forces coalisées de la France, de l'Angleterre et de la Russie placées sous le commandement de l'amiral Codrington.

Au soir, nous cinglâmes vers le sud. Non loin de la baie de Messénie se trouve la partie la plus fertile de la Grèce. Au nord-est s'élèvent des montagnes sauvages; ce sont les chaînes du Taygète dont le sommet le plus élevé — 2.420 mètres d'altitude — domine Sparte. Nous tournons le cap Matapan, que signale son phare lumineux, pour entrer dans la baie de Laconie près de Cythère. C'est dans ces parages que déjà les Phéniciens péchaient la pourpre qui se trouve en abondance sur les côtes de l'île d'Aphrodite, et c'est ici le lieu sacré où la déesse, émergeant de l'onde dans sa beauté éblouissante, mit le pied sur la terre pour égarer les hommes.

Ayant passé ensuite devant le cap Maléa, notre bateau se dirige vers le nord à travers la mer Egée.

ATHÈNES

Au matin du 7 juin, nous entrons dans la baie de Saronie. Au nord, l'Attique, la presqu'île la plus célèbre du monde, se dresse devant nous, plateau montagneux

dominant la mer bleue. Ici les navigateurs grecs se donnaient rendez-vous, au départ ou au retour de leurs croisières. De loin ils voyaient briller le casque d'or de la statue de Pallas, et le fer doré de sa lance scintiller au soleil.

A gauche, dressant au-dessus de la mer sa masse pyramidale, s'élève l'île d'Egine, et plus loin c'est Salamine, aux côtes abruptes.

Le pays plat qui s'étend au bas des pentes de l'Attique, doit être la plaine du Céphise qui entoure Athènes. Le sommet noir qui la domine, c'est le mont Lykabette avec son cloître. Mais plus à gauche, cette colline escarpée dont le sommet est couronné de constructions, ce doit être l'Acropole, avec le Parthénon, la colline sacrée du monde civilisé.

Il nous semble percevoir comme le bruissement des ailes de l'époque où l'esprit humain avait atteint le point culminant de son développement. Et pendant que l'œil se repose sur la nappe d'eau qui s'étend vers Salamine, on sent encore comme les remous de ce choc formidable où se heurtèrent les cultures de l'ouest et de l'est, alors que l'avenir de la civilisation était suspendu à l'épée des Grecs.

Il était de bonne heure quand nous mouillâmes au port du Pirée. Un représentant du Ministère des Affaires étrangères et le représentant de la S. D. N. pour l'œuvre des réfugiés en Grèce, M. Zwerner, montèrent à bord.

On nous rendit les honneurs militaires, puis deux automobiles nous emmenèrent jusqu'à la baie de Phaléron et au vieux port où maintenant s'élèvent des hôtels modernes. Ensuite, nous poussâmes jusqu'à la plaine de l'Attique qui s'étend vers Athènes. Le chemin était détestable et les secousses que nous devions endurer nous rappelaient le principe des Stoïciens, d'après lequel la sagesse de la vie s'apprend en marchant.

Mais au-dessus de la plaine s'élève l'Acropole ! Quel symbole émouvant de la grandeur et de la décadence du

peuple grec ! D'abord, il y a cinq mille ans environ, à l'âge de la pierre, les flancs de la colline étaient probablement creusés de cavernes où habitaient les hommes primitifs; un ou deux mille ans plus tard, la forteresse du roi se dressait sur le sommet de la montagne; ensuite, à l'époque classique, ce lieu devint le noyau du monde civilisé. Et huit cents ans plus tard, le Parthénon, ce temple construit en l'honneur de la divine Pallas, devint une église dédiée à la Sainte Vierge, et, mille ans après, une mosquée consacrée au culte d'Allah. Puis, pendant deux siècles, il fut employé par les Turcs comme dépôt de munitions. Enfin, en 1687, les Vénitiens le firent sauter pendant le siège d'Athènes. Il ne resta dès lors que les ruines de la grandeur d'autrefois.

Nous n'avions pas beaucoup de temps à passer à Athènes, mais nous ne voulûmes pas manquer de monter sur l'Acropole et de jeter un coup d'œil sur la ville immortelle. Le marbre rouge du Parthénon et des Propylées brillait sur le ciel d'azur. Au-dessous de nous, la plaine, ce chantier vénérable de la culture humaine, s'allonge vers la baie de Phaleron où l'on aperçoit la mer aux chaudes couleurs : jaune, cuivrée et rougeâtre, avec Salamine à l'ouest, le sommet d'Egine et les monts d'Argos derrière la baie de Saronie. A l'est, on aperçoit le mont Hymette arrondissant sa croupe brune et dénudée au-dessus de laquelle Socrate vit pour la dernière fois le soleil flamboyer, alors qu'il vidait la coupe empoisonnée. Au nord-est, derrière le sommet conique du Lykabette couronné du son couvent, se dresse le Pentélikon, célèbre par ses vieilles carrières de marbre. Au nord, des collines ondulent en vagues uniformes au-dessus de la plaine, arrêtées tout-à-coup par la crête dentelée du Parnasse. Vers l'ouest, « la voie sacrée » traverse des plantations d'oliviers, passe près du rocher de Daphné et de la montagne de Skaramanga et s'en va entre des collines basses vers le temple d'Aphrodite et les Champs Elysées. Tout près de là, s'élèvent les collines des Nymphes avec leur observatoire.

La vue qui s'étend devant nous demeure un spectacle merveilleux auquel rien ne peut être comparé.

Voici l'Athènes des Grecs. Combien d'habitants a-t-elle pu avoir cette petite république attique, si on ne compte pas les esclaves? C'était certainement, à côté de nos grandes villes modernes, un petit village. Mais combien de grands esprits n'a-t-elle pas abrité, qui vécurent en même temps ou presque! Y a-t-il eu dans l'histoire de l'humanité un peuple qui l'ait égalé? Les Sumériens, les Egyptiens? Nous en doutons.

L'épanouissement de cette féerie attique est, en tous cas, plus proche de nous. Pendant près de deux mille ans, la race blanche a construit sur ce fond et revient toujours puiser à ces trésors. Et, cependant, cette civilisation merveilleuse s'est effondrée d'une manière aussi extraordinaire qu'elle était éclosé.

*« Gone glimmering through the dream of things that were :
First in the race that led to glory's goal,
They won, and pass'd away — is this the whole? »*

Des ruines — les seuls fruits de la guerre. — Les hommes se dévorant eux-mêmes...

On s'étonne toujours de la sécheresse de la Grèce, de l'absence de bois et de verdure. Le pays donne une impression de stérilité, mais c'est peut-être justement grâce à cette sécheresse qu'il a des tons si riches et si variés de jaune, de brun doré et de rouge. On a prétendu que le climat de la Grèce est devenu plus sec et plus chaud depuis l'antiquité, mais ceci n'est pas absolument prouvé. Le Céphise ne transportait pas une masse d'eau beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui et d'anciennes relations nous apprennent qu'il pouvait être presque sec quand les coureurs de Marathon arrivèrent à Athènes, couverts de poussière. Il y a donc des raisons de croire qu'il n'y a guère de différence entre les temps anciens et nos jours, bien que le déboisement et les incendies de forêts puissent avoir quelque peu

augmenté la sécheresse du pays. Nous savons trop bien, en effet, comment la guerre peut changer des contrées fertiles en demi-déserts. Il faut aussi ajouter que les Grecs, surtout ceux de l'Attique, ne furent pas spécialement portés vers l'agriculture; ils s'intéressaient beaucoup plus au commerce, à l'acquisition de bons ports, à l'exploitation des mines et à l'exercice de divers métiers. La décadence de la culture grecque a été provoquée beaucoup moins par un changement du climat que par l'affaiblissement du peuple par suite des guerres et de son expansion trop grande pendant et après le règne d'Alexandre, ainsi que par une modification graduelle de la race produite par l'immigration d'étrangers qui, mêlés aux meilleurs éléments autochtones, les ont peu à peu submergés.

L'ŒUVRE POUR LES RÉFUGIÉS EN GRÈCE

Nous fûmes convoqués au ministère des Affaires étrangères. A notre grand regret, le ministre était absent d'Athènes, mais nous vîmes Mr. Howland, Américain désigné par la S. D. N. pour présider le Comité chargé de l'établissement des réfugiés grecs. On sait qu'en automne 1922, après les désastres éprouvés en Asie-Mineure par les Grecs dans leur lutte contre les Turcs, plus d'un million de fugitifs affluèrent en Grèce. Comme il n'y avait pas à espérer que ces malheureux pussent rentrer dans leurs foyers, il fallait absolument tâcher de leur procurer un gagne-pain dans le pays même. Heureusement il y avait beaucoup de terres peu ou mal cultivées, spécialement en Macédoine et en Thrace occidentale. En utilisant ces étendues, on pouvait occuper une grande partie des réfugiés, soit en les employant à la culture, soit en créant pour eux de nouvelles industries comme le tissage des tapis, la sériciculture, etc.

Sous la direction du Haut-Commissariat de la S. D. N. pour les réfugiés, un essai fut tenté : dix mille

réfugiés furent envoyés en Thrace occidentale et employés dans l'agriculture ou dans d'autres professions. Grâce à la direction énergique et remarquablement habile du colonel Procter, on réussit au delà de toute espérance et, en moins d'une année, les dix mille réfugiés étaient devenus des membres productifs de la société et pouvaient vivre sans secours.

Basée sur cette première expérience, une proposition fut être lancée, visant à l'installation en Grèce de tous les réfugiés dont le nombre était évalué à plus d'un million. Mais pour ce travail il fallait des capitaux que l'Etat grec ne possédait pas. En qualité de Haut-Commissaire pour les réfugiés, je proposai l'aide de la Société des Nations pour obtenir dans ce but un emprunt au gouvernement hellénique. Après une certaine résistance, l'emprunt fut lancé et un comité de trois membres fut chargé par la S. D. N. de surveiller l'emploi des moyens mis à sa disposition. Le Président de ce Comité fut d'abord l'ancien ambassadeur des Etats-Unis à Constantinople, Mr. Morgenthau, qui fut plus tard remplacé par M. Howland.

Cette action en faveur des réfugiés se développa d'une manière très satisfaisante. L'emprunt qui fut consenti au gouvernement grec s'éleva à douze millions de livres sterling, un peu plus que ce que nous avions proposé (dix millions), et le double de ce que les experts financiers avaient cru qu'on pourrait obtenir. On avait même l'espoir de l'augmenter. Le nombre des réfugiés grecs avait atteint un million et demi, dont la plupart avaient déjà pu être placés. La tâche fut cependant grandement facilitée par la signature d'une convention avec la Turquie concernant l'échange des minorités grecques et turques et à la suite de laquelle quatre cent mille Turcs mahométans quittèrent le pays.

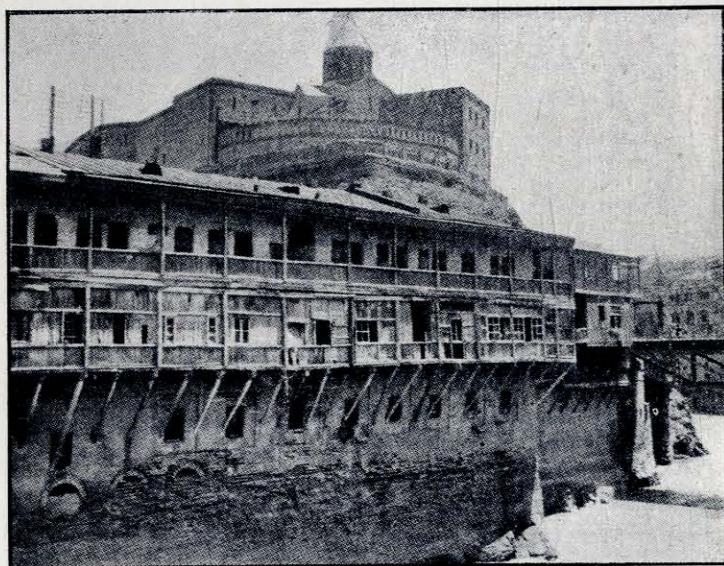
Une grande partie des réfugiés grecs purent tout de suite occuper les maisons laissées libres par les Turcs, et reprendre leur travail principal qui était la culture du tabac.



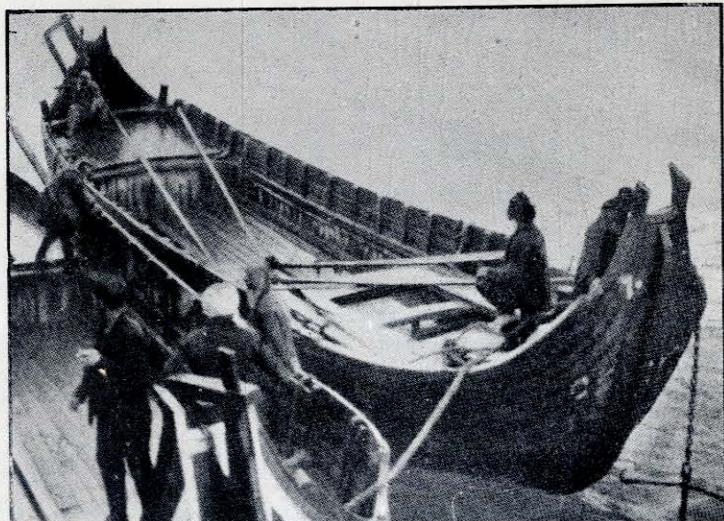
Les membres de la Commission à Eriwan.
Dupuis Le Savio Nansen Quisling Carle



Village arménien et un canal d'irrigation
dans la plaine de l'Araks.



Tiflis. Le vieux château royal de Metekh, actuellement prison, dominant la Koura.



Type de bateau de la Mer Noire (Samsun), ressemblant aux bateaux des Vikings norvégiens.

Mais en rédigeant mes propositions concernant les réfugiés, j'avais insisté sur les possibilités que pourrait offrir la fabrication des tapis d'Orient. En Asie-Mineure, en effet, ce sont généralement des Grecs qui sont employés dans cette industrie. Si celle-ci pouvait être implantée en Grèce, elle fournirait un travail important aux femmes qui formaient la majorité des réfugiés. Mr. Howland, cependant, craignait que le développement de cette industrie ne fût incertain en raison du gain minime des ouvriers, qui, aussitôt qu'ils trouveraient une occupation mieux rétribuée, abandonneraient la fabrication des tapis.

M. Howland finit d'ailleurs par admettre que nous avions raison, pendant les pourparlers relatifs à l'emprunt grec, de prétendre avec acharnement que l'affluence des réfugiés, effrayante au début, finirait à la longue par devenir une cause de relèvement pour tout le pays et pourrait préparer une nouvelle ère de prospérité, à condition que la capacité et la force active des nouveaux éléments fussent exploités d'une façon rationnelle. Ceux-ci avaient du reste déjà montré leur esprit d'initiative en cultivant la terre et en drainant les marais.

L'œuvre accomplie en faveur des réfugiés a été considérable. Le peuple grec qui comptait à peu près quatre millions et demi d'individus, fut obligé de soutenir un million et demi de réfugiés, soit un réfugié par trois personnes. — Ceci représente une très forte immigration. (Imaginez que tout d'un coup la moitié des Norvégiens s'en aille dans un autre pays.) — A peu d'intervalle, nous pûmes assister à deux formidables événements. Le premier, ce fut le transport et l'établissement de ce peuple de réfugiés; le second ce fut, en Anatolie, l'extermination par les Turcs du peuple arménien et le massacre d'un million d'hommes. Nous pûmes ainsi réaliser sur place toutes les migrations des peuples et les changements qui se sont produits au cours des siècles dans ces contrées.

En même temps que des réfugiés grecs ou de langue grecque, il était arrivé un grand nombre d'Arméniens qui fuyaient devant les massacres turcs. Ils n'avaient pas de compatriotes auprès desquels ils pussent solliciter des secours et ne connaissaient personne qui pût leur venir en aide. C'est pourquoi le Gouvernement hellénique n'a pas eu la cruauté de leur fermer la frontière et n'a pas voulu distinguer entre eux et les réfugiés de race grecque. Mais quand il s'est agi d'installer les réfugiés dans le pays, il est tout naturel qu'on se soit d'abord occupé des Grecs. S'il n'y avait pas possibilité d'établir tout ce monde en Grèce et que des réfugiés fussent un jour de nouveau quitter le pays, il valait mieux que ce fussent les éléments étrangers qui s'en aillent plutôt que ceux d'origine grecque. Il nous incombait justement de chercher une solution à ce problème. Je fus soulagé d'apprendre que le nombre des réfugiés arméniens actuellement en Grèce ne dépassait pas quarante-cinq mille et que le Gouvernement grec se contenterait, pour le moment, d'être débarrassé de neuf mille d'entre eux. D'un autre côté nous savions que onze mille Arméniens avaient exprimé le désir d'être dirigés vers l'Arménie russe.

La convention déjà mentionnée entre la Grèce et la Turquie concernant l'échange des minorités avait été très critiquée. On la disait inhumaine. Comme c'est en partie grâce à l'auteur de ces lignes qu'ont été faites les premières propositions, peut-être est-il nécessaire que nous en disions quelques mots.

C'est après le désastre grec en Asie-Mineure en automne 1922, au moment où les Turcs chassaient d'Anatolie les Grecs et les Arméniens par milliers, ne retenant que les Grecs adultes qu'ils groupaient en « Bataillons ouvriers », que j'arrivai à Constantinople comme Haut-Commissaire de la S. D. N. pour étudier les moyens de venir en aide aux réfugiés.

J'avais reçu une lettre de Venizelos disant que si les

Turcs continuaient cette expulsion barbare des Grecs, le Gouvernement hellénique se verrait, contre sa volonté, contraint d'exercer des représailles et d'expulser en masse les Turcs du territoire grec. Le Gouvernement était du même avis et me donna pleins pouvoirs pour agir en son nom. Il m'apparut alors que le seul moyen de sauver les quelque cent mille Grecs retenus dans les « Bataillons ouvriers » et de récupérer une partie des richesses abandonnées par les fugitifs, était de signer une convention d'échange des populations. En conséquence je dressai une proposition que j'adressai à Mustapha Kémal et à son Gouvernement et dont les traits caractéristiques étaient les suivants : le Gouvernement turc aurait le droit de renvoyer en Grèce tous les Grecs d'Anatolie et de la Thrace orientale ; le Gouvernement grec, de son côté, aurait le droit de renvoyer tous les Turcs habitant son territoire. Cependant, un recensement très exact devait être fait des deux côtés de tous les biens meubles abandonnés par les émigrants, lesquels auraient droit, dans leur nouveau pays, à des biens d'une valeur équivalente à ceux qu'ils avaient laissés. Je demandai donc qu'il fut permis de dresser un inventaire des biens laissés par les Grecs en Asie-Mineure et en Thrace orientale pour pouvoir évaluer ce qui pourrait leur être éventuellement dû.

Kémal Pacha répondit par télégramme qu'il était d'accord avec moi en principe, mais qu'il devait en référer pour les questions de détail au Gouvernement d'Angora. Dès le début des négociations il apparut que les Turcs voulaient exclure de la convention les populations habitant toute la Thrace occidentale et y inclure celles de Constantinople. La manœuvre était claire. Les Turcs voulaient que leurs nationaux restassent en Thrace occidentale que la Conférence de la paix laisserait peut-être à la Grèce, mais il se pouvait aussi qu'un jour le pays redevînt turc, et ils voulaient profiter de l'occasion pour se débarrasser de la nombreuse population grecque

de Constantinople. Je compris tout de suite que ces conditions, surtout la dernière, ne seraient pas acceptées par les grandes Puissances. Eloigner les Grecs, si actifs, de Constantinople, ce serait paralyser complètement la vie commerciale de cet important point de jonction; les banques étaient pour la plupart entre les mains des Grecs ou avaient un personnel grec. C'était incompatible avec les intérêts des grandes Puissances occidentales en Turquie, et lors de la réunion des Hauts-Commissaires des grandes Puissances qui eut lieu à Constantinople, il y eut unanimité sur ce point.

Comme je n'arrivais pas à m'entendre sur ces points avec le négociateur turc représentant le Gouvernement d'Angora à Constantinople, j'adressai peu après à la Conférence de la Paix qui se tint à Lausanne en novembre 1922 le projet de convention dont j'ai parlé plus haut, en faisant valoir qu'on pouvait le mettre en vigueur tel quel sans attendre la paix définitive.

Ce qu'on pouvait obtenir en signant rapidement cette convention, c'était d'abord la libération des Grecs enrôlés de force dans les « Bataillons ouvriers » pendant qu'ils étaient encore vivants, et les arracher ainsi à une ruine et à une mort certaines. Peut-être pourrait-on ainsi sauver au moins une partie des biens abandonnés en Thrace orientale par les Grecs.

On peut opposer à ces arguments qu'il était dur pour la population turque en territoire grec d'avoir à quitter ses foyers paisibles, sans jamais avoir été molestés; mais la faute n'en incombaît-elle pas aux Turcs eux-mêmes et ne recevrait-elle pas plein dédommagement? Elle trouverait, en effet, assez de terres parmi celles abandonnées par les Grecs où elle pourrait s'installer au milieu des gens de sa race et de sa religion. Il ne me semblait pas douteux qu'une telle solution présentât, pour l'avenir, de grands avantages. Elle permettrait de fonder des groupements de population plus homogènes, et la cause de tant de controverses et de tant de massacres serait supprimée.

Les Turcs de leur côté faisaient valoir que tandis que la population turque de Grèce laisserait ses biens en bon état et prêts à être occupés par les Grecs, les Turcs émigrants ne trouveraient, à leur arrivée en Asie-Mineure, que des ruines; aussi leur sort serait-il beaucoup plus dur. Ils oubliaient que ces dévastations avaient été faites par les Turcs eux-mêmes. L'abondance de terres fertiles suffisait en outre à constituer une valeur suffisante de dédommagement; c'est là une richesse durable et des abris pour les réfugiés pouvaient être construits dans un temps assez court. D'ailleurs, en Thrace orientale les maisons grecques ont été laissées intactes, les valeurs grecques sont supérieures à celles que les réfugiés ont obtenues en compensation et on peut dire que les Turcs gagnaient au change.

D'autre part, quand on a dit que la proposition que j'ai faite était dure pour les chrétiens d'Asie-Mineure, on s'est lourdement trompé. La majorité de la population grecque était déjà expulsée, nous nous trouvions en face d'un fait accompli et il n'y avait pas de doute que les Turcs n'expulsassent le reste à la première occasion. Les Grecs avaient donc tout intérêt à ce que cette expulsion se fasse dans des formes légales et d'une façon qui garantisse au moins les intérêts économiques de la population expulsée.

La proposition fut adoptée dans son ensemble par la Conférence de Lausanne, avec cette modification que les Grecs déjà émigrés n'auraient droit à aucune compensation, parce que leurs biens, d'après la théorie turque, avaient été confisqués par l'Etat comme suite de leur abandon par leurs légitimes propriétaires (on ne disait pas que ceux-ci avaient dû s'enfuir pour éviter d'être massacrés). La proposition fut d'ailleurs adoptée si tardivement, qu'un très petit nombre d'hommes du « Bataillon ouvrier » purent être sauvés.

On a essayé d'appliquer cette convention aux Arméniens expulsés d'Anatolie, mais ce fut une erreur. Elle

ne leur était pas applicable, les Arméniens ne sont pas des Grecs. On n'avait pour eux aucune population « d'échange », et, sauf l'Arménie russe, il n'y avait pas sur la terre de pays arménien pour les accueillir.

J'eus cependant quelques échanges de vues avec les Turcs concernant la cession d'un territoire en Asie-Mineure où les Arméniens réfugiés et ceux qui étaient encore en Anatolie pourraient trouver abri. C'était un moyen d'éviter la lutte entre Turcs et Arméniens. Les Turcs écoutaient avec leur immuable courtoisie la proposition qu'ils trouvaient fort intéressante, mais le résultat a toujours été le même : « Il était préférable que les Arméniens restassent en Arménie où ils vivaient en paix avec les Turcs tant qu'ils n'étaient pas encouragés à la rébellion par les Européens. »

D'ATHÈNES A CONSTANTINOPLE

A midi nous partîmes sur le *Sémiramis* du Pirée; la mer était bleue et le ciel ensoleillé. Sur le sommet de la montagne, non loin du cap Colonne, on voyait encore se détacher les colonnes de marbre du merveilleux temple d'Athènes. La pointe extrême de la grève était autrefois dangereuse pour les marins à cause des courants nombreux et violents qui s'y heurtent et des vents qui y soufflent. C'est pourquoi ce lieu fut autrefois le théâtre de sacrifices au dieu de la mer Poseidon, et, plus tard, à la déesse Athéné.

Nous passâmes entre l'extrémité sud de Eubée et l'île Andros vers les Dardanelles. Au loin, vers le nord, on aperçoit un instant l'île Skyros, où Thétis cacha son fils Achille déguisé en fillette parmi les filles de Lycomède.

Avec ses montagnes et ses vallées, ses baies profondes et ses rochers, la Grèce, de même que la côte d'Asie-Mineure, a une certaine ressemblance avec la Nor-

vège. Mais ici ce ne sont pas les glaciers de la période glaciaire qui ont ciselé le pays; d'autres forces naturelles sont entrées en action : l'eau et le feu, les fleuves et les volcans. C'est à celà qu'est due la différence d'aspect.

Avec cette côte découpée et ses nombreux ports bien abrités, on comprend facilement que les Grecs fussent de hardis marins et des colonisateurs; on comprend aussi comment ils devinrent des hommes d'affaires habiles, et comment toutes ces conditions ont contribué au développement d'une haute culture intellectuelle.

Dans l'après-midi je fis, à bord du navire, la connaissance de deux hommes d'affaires suisses qui se rendaient à Constantinople pour l'achat de tapis orientaux. Ils avaient emmené avec eux à titre d'expert un Juif de Constantinople rencontré à Zurich, dont la présence commençait déjà à leur causer quelque ennui. Il paraît que ce Juif avait quitté Constantinople après l'occupation de la ville par les Alliés, muni seulement d'un passeport délivré par les autorités alliées. Or les Turcs, ne voulant reconnaître que les passeports délivrés par eux, ne donnaient la permission de rentrer aux sujets turcs munis de passeports alliés qu'avec la plus grande difficulté, surtout s'il y avait le moindre doute sur la pureté de leur race et de leur origine, comme c'était le cas pour le Juif. Celui-ci n'avait naturellement rien dit de ces difficultés éventuelles de débarquement quand le voyage avait été décidé, mais, au fur et à mesure que nous approchions du but, sa nervosité augmentait, allant presque jusqu'aux larmes. Par instants il reprenait une vue plus optimiste de la situation... tout finirait par s'arranger... ses parents, frères, sœurs, habitaient Constantinople, les Turcs ne pousseraient pas la cruauté jusqu'à l'empêcher d'entrer, lui qui n'avait pas vu les siens depuis plusieurs années... Pendant ce temps, sa femme, une jolie Juive espagnole, se promenait sur le pont, baigné par la douce clarté lunaire, avec un Français; la mer était toute étincelante de reflets, mais le Juif, insensible à ce spectacle, se blot-

tissait dans un coin, plein de tristesse et d'apprehension, puis il pesait à nouveau ses chances d'avenir... Si sa femme et lui ne peuvent débarquer demain avec les autres, le Français les quittera et ce sera la fin de cette petite aventure. Si, de l'autre côté, ils obtiennent la permission de débarquer, il pourra tirer parti de la bonne affaire avec les marchands suisses. Les deux éventualités ont du bon après tout.

Pendant la nuit nous laissâmes au nord l'île de Lemnos où les chefs grecs s'assemblèrent avant l'expédition de Troie. Jadis c'était une affaire d'Etat quand une dame de qualité quittait son mari pour suivre un autre homme. D'ailleurs, pendant la lutte, la population resta neutre et organisa l'échange des prisonniers d'une façon admirablement simple, c'est-à-dire en les achetant et en les vendant. Pendant la dernière guerre l'île servit de base aux flottes des puissances occidentales lorsque celles-ci tentèrent de forcer les détroits.

Le lundi 8 juin à trois heures du matin nous entrâmes dans les Dardanelles. Le paysage, sur les deux rives, semblait désert et immobile. Pas d'hommes, pas de bateaux; on n'avait pas du tout l'impression de se trouver sur une des grandes voies de communication entre deux parties du monde. C'est sur la rive méridionale que s'élevait Troie, gardienne des détroits, dominant tous les échanges commerciaux et le mouvement maritime, comme plus tard Byzance et Constantinople. Là, dans la plaine de Troie, se battirent les héros d'Homère, sous les regards des dieux.

L'aurore se leva pendant que nous suivions les sinuosité de l'Hellespont. Nous admirions la vue merveilleuse qu'offre ce détroit. C'est l'isthme de Gallipoli qui prolonge l'Europe vers le sud-ouest et s'étend le long de la côte d'Asie comme un étroit chemin.

Regardez... Sur le sommet de cette montagne fut l'Abydos de Léandre, et de l'autre côté au nord était Sestos, avec le temple d'Aphrodite où Héro attendait

dans la tour et quand arriva, comme aujourd'hui, l'aurore, celle qui guettait aperçut, jeté sur le rivage, le corps de son amant. Alors elle se jeta dans les vagues...

*« That tale is told, but love anew
May nerve young hearts to prove as true. »*

Byron traversa ce même Hellespont à la nage, bien que nulle prêtresse ne l'attendît, mais c'était là, tout près de la côte, que le cœur de sa belle Zuleika de Abydos s'était arrêté de battre...

« Soft as the memory of burried love. »

C'est ici, sur cette même rive, que le roi de Perse, impatient de plier la Hellade sous son joug, l'âme pleine de rage, fit fouetter la mer de trois cents coups de fouet et voulut l'enchaîner au moment où la tempête détruisait le pont d'Abydos à Sestos.

Il était déjà midi quand les sveltes minarets et les mosquées de Stamboul se dressèrent au-dessus de l'étendue bleue de la mer de Marmara. En même temps apparaissait au sud le groupe blanc des maisons de Scutari, assez semblables à des casernes, ce qui nous déçut un peu. Nous approchâmes de la bouche du Bosphore, glissant parmi les bateaux à l'ancre dans le port en face de la Corne d'or. A gauche s'élevait Stamboul avec ses minarets dressés dans le ciel bleu; devant nous et à droite on voyait les quartiers grecs et arméniens de Galata et Pétra avec leurs maisons qui grimpent le long des pentes rapides... Dans le port et dans la Corne d'or un fouillis de bateaux et de mâts.

Au fur et à mesure que nous approchions, des bateaux venaient à notre rencontre. Tout à coup, notre ami le Juif se réveilla, gesticulant et agité, et indiquant un bateau, il criait : « Voilà mon père et voilà mon frère!...» Il avait oublié pour un moment tous ses chagrins.

Les fonctionnaires turcs abordèrent et l'examen des passeports commença au salon. La plupart d'entre nous n'avaient aucune difficulté et purent débarquer sans retard. Seuls le Juif et sa femme furent retenus à bord. Il ne lui fut même pas permis de saluer son père qui était sur l'autre bateau et ils ne purent qu'échanger quelques cris.

C'était triste, en quittant le bateau, de voir ces deux abandonnés. Bien qu'ils eussent l'espoir de trouver un arrangement et de pouvoir bientôt suivre les autres, il y avait des larmes dans les yeux de la belle Juive. Pourquoi ce couple inoffensif fut-il retenu, cela semble difficile à comprendre? Mais ceci montre comment les Turcs prennent n'importe quel prétexte pour exclure de Turquie tous les sujets qui ne sont pas de leur race.

CONSTANTINOPLE ET LES RÉFUGIÉS

Dès l'après-midi nous reçumes à l'hôtel une députation d'Arméniens. En dehors des Arméniens établis à Constantinople et qui y sont restés quand la ville fut réoccupée par les Turcs en 1922, il y avait maintenant cinq mille réfugiés. Ils habitaient un camp hors de la ville, ayant pour la plupart une occupation. Pour le moment il s'agissait de transporter environ huit cents d'entre eux en Arménie; le Gouvernement russo-arménien avait déjà promis de les accepter. Trois cent cinquante partiraient sur un premier transport, dès qu'on aurait pu obtenir pour eux les visas promis. Un groupe d'Américains avait déjà donné à peu près onze mille dollars pour le transport et l'entretien de ces huit cents réfugiés. Il s'agissait maintenant pour moi d'aider à arranger définitivement ce départ et il était désirable de pourvoir, aussitôt que possible, au transport en Arménie de ceux qui restaient.

Mardi 9 juin. Le bateau français sur lequel nous devions continuer notre voyage devait partir le lende-

main. J'avais donc le temps de voir les réfugiés russes venus de Varna en Bulgarie.

C'est une histoire tragique.

Il y a beaucoup de réfugiés en Bulgarie. La plus grande partie de l'armée de Wrangel se réfugia à Constantinople; mais un bon nombre de réfugiés purent être transportés en Bulgarie où il était plus facile pour eux de trouver du travail. Quelques-uns d'entre eux s'en retournèrent en Russie. En ma qualité de Haut-Commissaire de la S. D. N. pour les réfugiés russes, c'était mon devoir de leur venir en aide.

Comme le Gouvernement bulgare craignait qu'il ne se trouvât parmi les réfugiés russes des communistes susceptibles de contaminer le pays, il désirait vivement être débarrassé d'eux. Tous les éléments qu'on considérait comme douteux purent être enfermés dans un camp près de Varna, et au printemps dernier, au commencement de mars, on en embarqua deux cent cinquante sur un petit bateau, nommé *Triton*, à peine assez grand pour cinquante personnes. Avec des vivres pour quelques jours, ils purent conduits à travers la Mer Noire vers Odessa. Aucun arrangement n'avait été conclu avec les autorités russes pour les recevoir. Le Gouvernement russe n'avait même pas été averti. Arrivés à Odessa, il fut interdit aux émigrants de débarquer. Une fois encore, le petit *Triton* reprit la mer, mais où aller? Inutile d'aller en Russie, il ne servait à rien de retourner en Bulgarie, il n'y avait plus qu'à essayer de débarquer en Turquie. Ce fut un long voyage. On ne peut s'imaginer les souffrances que subirent ces hommes; les vivres manquaient, l'eau douce était rare, le bateau faisait eau et flottait à peine. Enfin, après un voyage de vingt-six jours en avril, ils arrivèrent, près de couler, à Constantinople. Ce fut une joie à bord : enfin sonnait l'heure de la délivrance. C'est alors que les autorités turques ne voulurent pas permettre à ces pauvres gens de débarquer et leur enjoignirent de rester à bord.

On envoya un remorqueur pour hâler le *Triton* à travers le Bosphore vers la Mer Noire, mais à ce moment le désespoir des passagers se changea en fureur. Le *Triton*, à moitié plein d'eau, était en train de couler ; les Russes poussaient des cris implorant secours, prêts à sauter dans la mer. Heureusement un bateau anglais se trouvait dans ces parages. Le capitaine entendit les cris et voyant ce qui se passait, s'adressa à la police turque en menaçant de la rendre responsable des pertes de vies, si on osait perpétrer cet acte inhumain. Les Turcs durent renoncer à refouler le *Triton* vers la mer et furent obligés de permettre aux Russes de débarquer. Ils furent autorisés à rester sur un coin du rivage, entourés d'une haie — le *Triton* coula juste devant cet endroit — mais ils ne reçurent pas de quoi manger avant plusieurs jours.

Je fus avisé de l'affaire télégraphiquement le 2 mai, et aussitôt j'envoyai une dépêche au Gouvernement de Moscou, lui demandant de permettre à ces réfugiés de retourner chez eux en Russie. Le Gouvernement répondit que ne connaissant pas les réfugiés, il se trouvait obligé de refuser. A son avis, la responsabilité de cette aventure incombaît au Gouvernement bulgare, qui n'avait avisé Moscou de rien.

Pendant ce temps, les pauvres réfugiés menaient une existence misérable sur le rivage, sans abri, sans vêtements et sans nourriture. Plusieurs d'entre eux auraient péri sans le secours de Miss Anna Mitchell, attachée au Bureau de la S. D. N. pour les réfugiés à Constantinople. Elle recueillit de l'argent auprès des Européens et des Américains de la ville, et de différentes institutions. Avec ces faibles ressources, elle réussissait à les faire vivre au jour le jour. Mais il ne lui restait plus grand' chose ; dans quelques jours, sa caisse serait vide, et elle ne savait, à partir de ce moment, à qui s'adresser. Elle insista pour que je l'accompagnasse auprès de ces malheureux, ce que je fis.

Quelle misère ! Le long d'un sentier tout près de

l'eau, une partie de l'enclos était couverte par une sorte de toit, ou plutôt par une espèce de bâche comme on emploie pour couvrir les bateaux, et là-dessous étaient allongés hommes et femmes serrés sur la terre nue. Un rectangle marqué par des briques, six pieds de longueur et deux pieds de largeur pour chacun, c'était le lit, un tas de terre ou une pierre l'oreiller, et quelques chiffons étendus sur la terre servaient comme couvertures. C'était tout. C'est là que des enfants naquirent, et il est étonnant qu'il n'y ait eu que quelques décès. Il n'y avait pas de place pour tous sous le toit, de sorte que plusieurs hommes dormaient dehors étendus sur la terre nue, exposés au froid de la nuit et à la pluie. La ration journalière se composait d'un peu de pain et d'une tasse de soupe maigre. Et comme je l'ai dit plus haut, il ne restait presque plus d'argent pour subvenir aux premiers besoins de ces malheureux.

En arrivant, les réfugiés avaient un peu d'argent, sept cents livres turques-or, environ soixante-dix mille francs, que la police turque confisqua et refusa de leur restituer. D'après ce que je compris, cet argent était destiné à payer les frais de transport des réfugiés, probablement au cimetière ! En tous cas, il ne pouvait pas être considéré comme le loyer du bout de rivage occupé par ces malheureux.

Bien qu'il y eût parmi eux bon nombre d'épuisés et de malades, l'apparence de ces gens était, après ce qu'ils avaient souffert, étonnamment bonne, et les femmes en particulier avaient, pour la plupart, l'air d'être en bonne santé. Parmi les hommes il y en avait de forts et capables de travailler. Grâce à l'obligeance de Mr. Quisling qui servit d'interprète, j'ai pu m'entretenir avec quelques-uns d'entre eux. Tous n'avaient qu'un seul désir : arriver à un endroit où ils puissent travailler et se suffire à eux-mêmes. La vie qu'ils menaient était intolérable et ils étaient prêts à aller en Russie ou ailleurs — ils n'y regardaient pas de si près — sauf en Bulgarie où

ils ne voulaient retourner à aucun prix. Plusieurs d'entre eux étaient cultivés, parlant un peu le français et étaient disposés à accepter n'importe quelle occupation.

Que pouvait-on faire pour eux? La principale difficulté venait du fait que, pour quitter les camps d'isolement de Bulgarie, ils s'étaient déclarés prêts à retourner en Russie; à la suite de cette déclaration les autres pays les considérèrent comme des bolchevicks et leur refusèrent l'entrée sur leur territoire. J'en parlai au ministre de Bulgarie à Constantinople, Mr. Radeff, mais il me confirma que son Gouvernement ne voulait à aucune condition se charger à nouveau des réfugiés; quant au Gouvernement turc il était aussi fermement décidé à leur interdire l'accès de Constantinople. La situation semblait sans issue, mais elle n'était pas nouvelle pour nous. Dans notre œuvre de secours aux réfugiés d'Europe, nous avions connu des cas semblables et même de plus graves, puisqu'ils portaient sur des masses beaucoup plus nombreuses.

Pour les malheureux Russes dont nous parlons ci-dessus, le premier secours nous vint de Mr. Chr. Erichsen, éditeur à Copenhague, qui mit à ma disposition une somme d'argent qui nous permit de les faire vivre jusqu'à ce qu'on ait statué sur leur sort. Ensuite ce fut la grande organisation de secours du « Near East Relief » qui se chargea de les nourrir pendant deux mois, à condition que les négociations touchant leur établissement définitif fussent terminées dans ce délai, ce que je promis formellement. Enfin, les choses purent être arrangées de la manière suivante : la France accepta de recevoir un certain nombre de réfugiés pris parmi les bons travailleurs et, à ma prière instantanée, le Gouvernement soviétique se déclara prêt à accueillir le reste, à la condition que le Gouvernement bulgare s'abstînt dorénavant d'envoyer en Russie des réfugiés sans qu'une convention préalable eût été conclue.

De notre pauvre couple turco-juif retenu sur le Sémi-

ramis, les nouvelles étaient mauvaises. On ne parlait rien de moins que de les faire repartir par le prochain bateau sans les laisser débarquer. Chaque jour, les vieux parents de l'homme venaient s'asseoir sur le quai de débarquement, et de loin ils se regardaient en pleurant. D'ailleurs, avant d'être réembarqués, le Juif confia à l'un des négociants suisses que la principale opposition à son débarquement venait probablement de son propre frère qui voulait l'éloigner afin de récolter pour lui tout le profit de leur affaire.

Dans l'après-midi, j'allais à Sainte-Sophie pour revoir son dôme merveilleux : au-dessous de la vaste nef ovale, de proportions si harmonieuses qu'il n'en est pas de semblable, la coupole immense est posée si légèrement qu'elle semble planer, triomphe de l'esprit humain sur la matière. C'est et demeurera une des œuvres les plus remarquables de l'architecture, et si la culture byzantine n'avait créé que cela, ce serait suffisant pour la classer parmi les plus grandes.

Ce qui est le plus extraordinaire dans ce monument, élevé sous Justinien en 532-537, c'est d'abord son ancéneté, et ensuite qu'il est le premier construit sur un tel plan et dans de telles dimensions. Ce n'est pas l'art occidental qui a pu servir de modèle à Sainte-Sophie, car à cette époque l'architecture en Europe était très inférieure, et l'art qui avait présidé à l'érection de la coupole du Panthéon à Rome était depuis longtemps oublié.

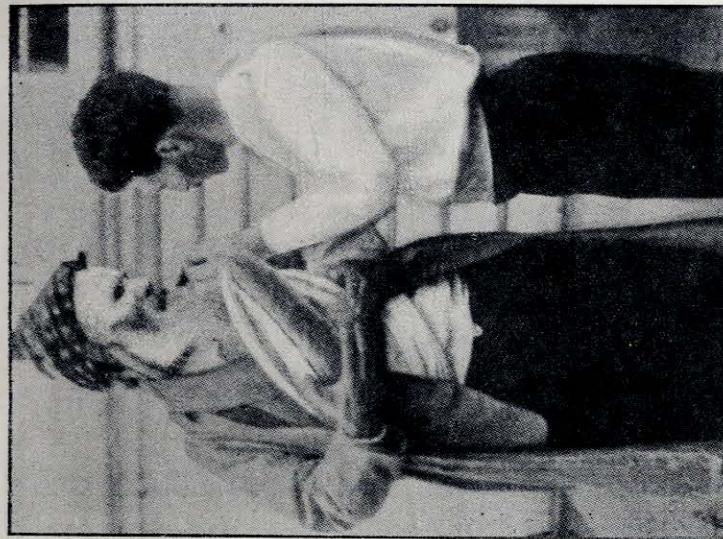
La basilique byzantine est une création de l'Orient. Les constructeurs, Anthémios de Tralles et Isodoros de Milet, probablement des Grecs d'Asie-Mineure, s'appuyèrent sur les principes de la science grecque, notamment sur ceux d'Archimède, pour résoudre les problèmes techniques que posent des constructions de dimensions aussi inusitées; mais le dôme avec ses quatre énormes piliers placés en carré portant la coupole centrale, à laquelle s'appuie, de chaque côté, une demi-coupole

donnant ce merveilleux ensemble arrondi, tout ceci n'a aucun rapport avec l'art grec.

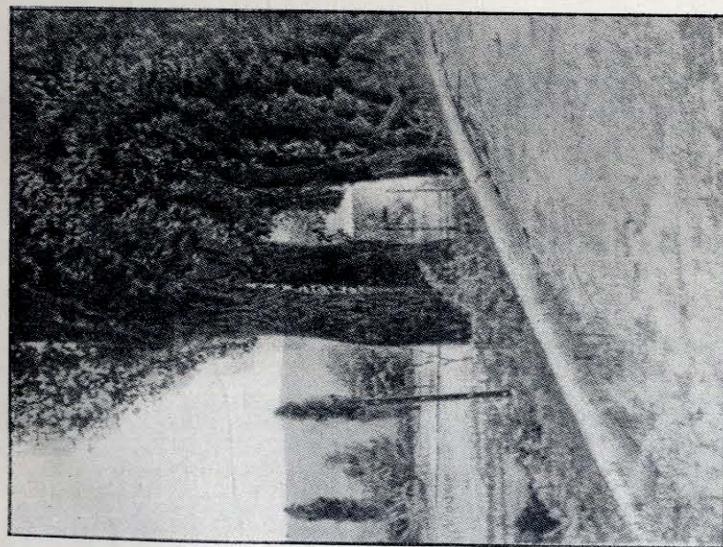
Plus on étudie cette énigme et plus on admet les conclusions de Strzygowski (¹), d'après lesquelles ce serait l'art arménien ou géorgien qui aurait inspiré les constructeurs de Sainte-Sophie. Les caractères fondamentaux des églises arméniennes sont, en effet, une coupole centrale supportée par quatre piliers placés en carré et à laquelle s'appuient des semi-coupoles s'élevant sur les côtés, au-dessus d'absides semi-circulaires. C'est également aux architectes arméniens que Léonardo et Bramante ont très probablement pris l'idée de la coupole, et le chef-d'œuvre d'Anthémios a la même origine. A cette époque, les relations entre Byzance et l'Arménie étaient fréquentes. Si cette hypothèse est fondée, il est curieux de constater que les architectes des deux plus grandes basiliques de l'Eglise d'Occident et de l'Eglise d'Orient, Saint-Pierre de Rome et Sainte-Sophie de Byzance, se soient justement inspirés des Arméniens, ces hérétiques adeptes de la doctrine monophysite, condamnée par Rome parce que, contrairement à ce qu'avaient décrété les conciles, elle ne reconnaissait en Jésus-Christ qu'une seule nature, la nature divine, sous l'apparence du corps humain.

Les Mahométans, eux, ne se sont pas encombrés des subtilités des chrétiens : ils ont transformé la basilique en mosquée et l'ont consacrée à Allah, en passant un peu de chaux sur les mosaïques et les fresques et en disposant des tapis sur le sol dans la direction de la Mecque. Aujourd'hui quand des Chrétiens veulent entrer dans cette ancienne église, ils sont obligés de mettre des pantoufles orthodoxes à leurs pieds souillés et de garder le chapeau sur leurs têtes infidèles.

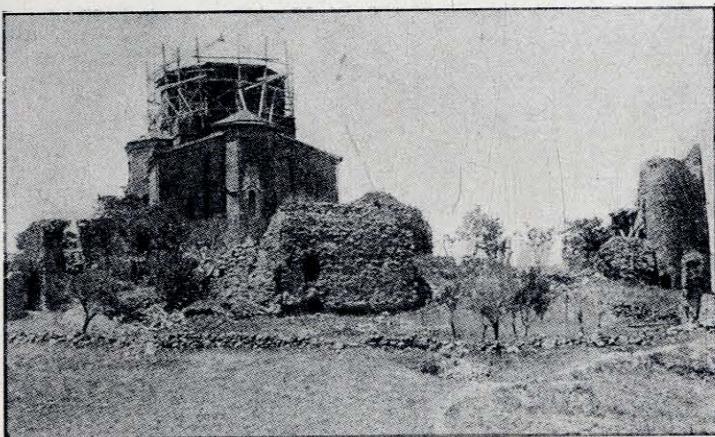
(¹) Josef Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier in Europa*, vol. II, p.p. 777 et s., Vienne 1918.



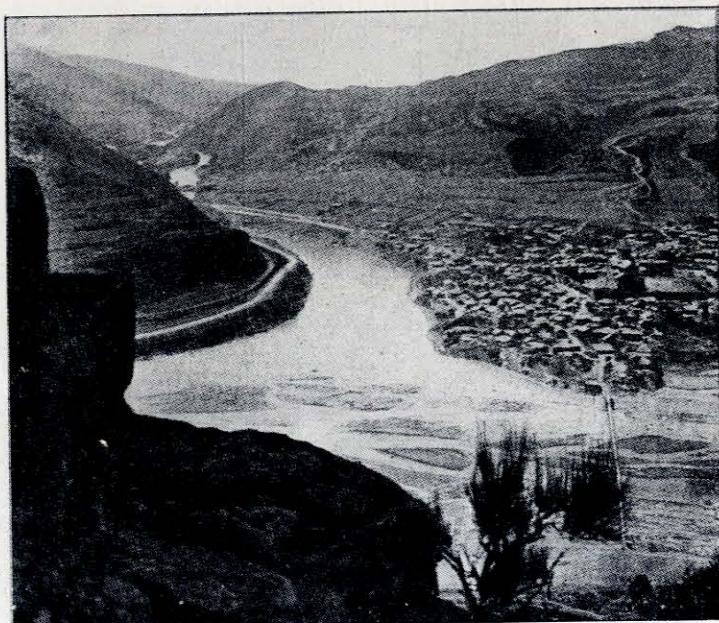
On achète du pain à bord au steward



La conduite de pétrole de Batoum.



L'église Sainte-Croix de Mzkhetha.



Vue de Mzkhetha.

Mais pour mieux honorer Allah, le vainqueur de Constantinople, Mahomet II, fit bâtir une nouvelle grande mosquée (1471-1473) par Christodulos, qui était probablement aussi un Grec. Ce fut une copie de Sainte-Sophie, mais, chose remarquable, elle se rapprocha encore plus que Sainte-Sophie des vieilles églises arméniennes avec leurs piliers placés en carré. Il est étrange d'ailleurs que ces fils fanatiques d'Allah aient pu admettre pour leurs lieux de culte des styles architecturaux d'inspiration chrétienne et même païenne. Même les signes du croissant et de l'étoile ne sont pas proprement musulmans, mais furent l'emblème de Byzance dans l'antiquité. On les retrouve sur les anciennes monnaies byzantines et sur les statues de la déesse de la lune Hékate, fille de l'étoile du soir, adorée par les peuplades païennes de la Thrace.

Ensuite, j'allai me promener dans les beaux jardins du Sultan aux ombrages magnifiques et aux allées tranquilles. La vue qu'on y a, au coucher du soleil, sur le Bosphore et la Corne d'or, est incomparable au coucher du soleil. Aujourd'hui, le sultan a disparu et Constantinople n'est plus le siège du Califat, la puissante capitale de l'Islam qu'elle fut jadis. Une génération nouvelle s'ingénie à transformer la Turquie asiatique en un état européen, sans cependant renoncer encore à des mœurs issues de conquêtes et de guerres. Mais les temps changent...

Et ce soir je suis allé dans un endroit d'un aspect bien différent : au restaurant Maxim, fondé et dirigé par un nègre de Moscou. Il y avait de la musique, du chant et des danses. Des jeunes femmes russes faisaient le service, d'autres soupaient avec les hôtes et elles étaient en général bruyantes et gaies comme il convient en ces lieux... Quelques-unes semblaient appartenir à de bonnes familles. Elles étaient venues avec l'armée de Wrangel en 1921. Je me souviens avoir déjà vu de ces jeunes femmes russes à Constantinople il y a trois ans, mais à

à cette époque elles cherchaient à quitter la ville en hâte avant le retour des autorités turques. Aujourd'hui elles semblent s'y être fixées.



II. DE CONSTANTINOPLE A BATOUM

L'après-midi du mercredi 10 juin nous nous embarquâmes sur notre bateau français pour continuer notre voyage sur la Mer Noire. Au moment du départ, une députation d'Arméniens nous apporta des corbeilles de fleurs magnifiques. Cette reconnaissance, qui s'exprimait d'une façon si touchante, me serrait le cœur, car, jusqu'ici, je n'avais pu manifester pour la cause arménienne qu'une fervente bonne volonté, mais j'espérais de tout mon cœur que l'avenir me permettrait de faire davantage.

Enfin nous partîmes. Dans le port, devant nous, un grand navire, autour duquel évoluait une foule de petits bateaux, levait ses ancrès au même moment que nous et prenait, lui aussi, sa route vers l'Orient. Les maisons grimpairent le long des pentes de Galata jusque vers la vieille tour gênoise devenue maintenant une station de pompiers. De l'autre côté, s'élevait Stamboul avec ses maisons aux couleurs bariolées, dominées par les coupoles des mosquées. Entre les deux parties de la ville, jusque vers la Corne d'or, c'était un fouillis de cheminées et de mâts; au delà, la ligne brillante du détroit s'en allait vers la tache plus large de la mer de Marmara. Nous navigâmes dans cet étroit espace entre les bateaux et poussâmes vers le nord-est à travers le Bosphore, pendant que peu à peu les mosquées, les minarets et Constantinople tout entier disparaissaient derrière nous.

Quelle chose étrange que cette bruyante fourmilière humaine qui se presse sur les rives du Bosphore, élé-

ments multiples et mal assortis, amis et ennemis — plutôt ennemis — qui se mêlent au bord de ce chemin d'eau, étroite limite de deux mondes se rencontrant entre deux mers! Et leur histoire est celle de tout un triste passé d'oppression et de luttes.

Pendant mille ans, avec des succès d'ailleurs inégaux, l'Empire de Byzance, malgré toutes ses fautes et ses faiblesses, avait imposé à cette partie du monde une culture originale et puissante, inspirée à la fois de l'Orient et de l'Ouest. Jusqu'à sa longue agonie, au XV^e siècle, elle fut une digue contre laquelle vinrent se briser les assauts des barbares, ennemis de la culture occidentale. Pouvons-nous comprendre aujourd'hui l'importance capitale de ces événements et les conséquences qu'ils eurent pour l'Europe?

Ce furent d'abord les Perses, qui d'ailleurs avaient leur propre civilisation, puis les Arabes qui déferlèrent comme la mer pendant quatre cents ans et qui toujours se brisèrent contre la barrière élevée par Byzance. Pendant sept ans, de 672 à 679, ils assiégerent Constantinople à la fois par mer et par terre, le Bosphore était couvert de leurs vaisseaux, mais ils ne purent résister au feu grégeois et leur flotte fut détruite. Ils revinrent en 718 avec de nouvelles troupes enflammées par le fanatisme, mais de nouveau ils furent repoussés et anéantis.

Pouvons-nous imaginer ce qu'eut signifié, pour notre culture occidentale, la chute de Constantinople à ce moment où la puissance des Arabes était à son apogée et s'étendait des Indes à l'Atlantique? Aucun obstacle ne se serait plus alors opposé à l'envahissement de l'Europe. Certains prétendent que la civilisation arabe à cette époque était plus avancée que la nôtre et que la défaite des Arabes fut une perte pour notre continent. En tous cas, le développement ultérieur de l'Europe aurait été différent, et son aspect actuel serait sans doute très dissimilable de ce qu'il est aujourd'hui.

Mais les peuples qui assaillirent Constantinople après

les Arabes furent plus menaçants encore : ce furent les Seldjuk-Turcs et les Ottomans dont le seul but de guerre était la destruction des cultures et le pillage. Là où ils passaient, il ne restait plus qu'un désert dont ils voulaient chasser les peuples agricoles afin qu'ils laissaient la place aux hordes nomades.

Et en ce même temps, à l'intérieur de ces murs invincibles, des luttes et des intrigues politiques se déroulaient avec toute la cruauté et toute la perfidie de l'époque, tandis que l'ennemi s'assemblait dans le pays au nord, à l'est et au sud, attendait la moindre défaillance pour fondre sur sa proie et se hasardait déjà à pousser parfois l'attaque jusqu'aux portes de la ville.

C'est alors que nos ancêtres, les Vérings (Norvégiens), venus en ces parages, s'étaient alliés avec les Arméniens et formaient avec eux la garde de l'Empereur; puis se constituant eux-mêmes en armée, ils s'en allèrent combattre les Turcs, les Sarrasins, les Bulgares, les Roumains, sous le commandement de leur roi Harald Haardraade, intelligent et rusé.

Ce n'étaient pas seulement les ennemis de la culture qui se complaisaient aux actes de violence. Peut-on en effet imaginer une cruauté plus horrible que celle de l'empereur chrétien Basilios II (un roi fort capable par ailleurs) qui, vainqueur des Bulgares en 1014, fit crever les yeux à quinze mille prisonniers et les renvoya chez eux conduits par quelques-uns auxquels un œil avait été conservé afin qu'ils pussent guider leurs frères d'armes! Le prince des barbares, plus sensible que les vainqueurs chrétiens, mourut d'une attaque en revoyant son armée dans cet état.

Et ceci encore : quand le brave empereur Romanos IV perdit par trahison la bataille de Manazkert en Arménie (1071) et fut fait lui-même prisonnier par les Seldjuks, le Sultan sanguinaire Alp Arslan mit son pied sur la nuque de l'empereur prisonnier, puis il lui laissa la vie sauve, le traita comme son hôte et lui rendit la

liberté. Mais rentré dans ses Etats, l'empereur fut assailli par ses propres courtisans et détroné. Comme c'était l'habitude, on lui creva les yeux et on le fit disparaître. L'âge d'or de Byzance touchait à sa fin.

Au XV^e siècle, l'Empire de Byzance, jadis si puissant, était tombé au rang d'un petit état sans importance. Les Turcs l'avaient conquis morceau après morceau, de sorte qu'il ne restait plus que Constantinople avec la péninsule du Bosphore et quelques débris de provinces détachées : la Thessalonique, la province de Misithra dans le Péloponèse, les îles de Lemnos et de Thasos, les villes de Varna et de Mesembria en Bulgarie. Mais malgré cela Constantinople résista encore longtemps. En 1422 le Sultan Mourad II ne réussit pas à prendre la ville d'assaut, quoique le premier en Orient il eût employé des canons, cette invention de l'Occident. A l'intérieur de la ville, on ne semblait d'ailleurs pas se soucier du danger et de la ruine qui menaçaient. La vie suivait son cours et la population se distrayait à de grandes processions, à des représentations théâtrales dans la cathédrale de Sainte-Sophie et, si l'occasion se présentait, en préparant des réceptions princières aux diplomates étrangers.

C'est alors que la ville fut attaquée à nouveau par le Sultan Mahomet II en avril 1453 avec une armée de cent soixante-cinq mille hommes, à laquelle le brave empereur Constantin XI ne pouvait opposer que sept mille hommes. En outre, les Turcs possédaient des canons, quatorze batteries et douze grosses pièces qui bombardèrent la ville nuit et jour avec des boulets de pierre qui pesaient jusqu'à cinq cents livres. Il devenait de plus en plus difficile de combler les brèches faites par ces terribles engins. Ce fut alors une lutte désespérée. L'Empereur lui-même pris part au combat et se montra le plus infatigable et le plus courageux. La journée tragique du mardi 29 mai 1453 allait se lever. La veille au soir, le dernier Empereur de Byzance monta encore une fois à cheval, fit le tour des lignes de défense distri-

buant des encouragements à ses troupes avant l'ultime assaut des Turcs. Après avoir assisté à un service religieux à Sainte-Sophie, il prit congé de sa cour, demanda à chacun de lui pardonner ses torts, puis alla prendre son poste à la grande brèche où on supposait que devait se porter l'assaut principal.

A deux heures de la nuit les Turcs attaquèrent, et quand au matin le jeune vainqueur Mahomet II fit son entrée dans la ville, il passa devant le corps de l'empereur Constantin enseveli sous un monceau de cadavres. Il avait lutté jusqu'au dernier moment. Un soldat turc trouva ses restes sanglants, coupa la tête de l'empereur et la porta à Mahomet qui, dans l'ivresse du triomphe, la fit exposer au sommet de la colonne de Justinien. Plus tard, elle fut envoyée aux Gouverneurs des provinces asiatiques pour être montrée au peuple. Ainsi finit l'Empire de Byzance.

Nous avancions dans le Bosphore dont le nom grec signifie peut-être le « Gué du Bœuf » (¹) car, bien qu'il soit impossible de l'affirmer avec certitude, il se peut que les peuples anciens l'aient traversé à gué avec des troupeaux. Le détroit ressemble à un grand fleuve sinueux qui se serait frayé un passage à travers le plateau montagneux qui joint l'Europe à l'Asie. Comment cette passe a-t-elle pu se former? En plusieurs endroits, des terrasses plates et rocheuses me paraissent indiquer qu'à une certaine époque le niveau de la mer était plus haut qu'aujourd'hui. On retrouve ces mêmes indices dans les Dardanelles et sur les presqu'îles et les îles le long des côtes de la Grèce. Jadis, quand le niveau de la mer était plus haut, une arête de montagne formant digue séparait la Mer Noire de la Méditerranée et en faisait une mer intérieure. Puis l'érosion abaissa l'arête à peu près au niveau de la mer, celui-ci s'abaissa à son tour

(¹) M. Emile Smith m'informe cependant que, dans ce cas, la forme serait *Buporos* ou *Boosporos* (du génitif sing. *boos*).

et la Mer Noire redevint une mer intérieure. Un fleuve puissant s'en écoulait, qui, rongeant le rocher, se fraya un passage à travers le plateau, se creusant un lit de plus en plus profond. Plus tard la mer s'abaissa à nouveau bien au-dessous du niveau actuel; le fleuve devint en conséquence plus rapide, approfondissant encore la passe jusqu'à ce que son lit correspondît avec la hauteur de la mer. Ce phénomène se reproduisit plusieurs fois dans la suite des siècles et c'est ainsi que peu à peu le détroit se forma dans le lit de l'ancien fleuve.

Les changements de niveau de la mer proviennent des variations de son volume à l'époque glaciaire. Pendant les périodes où le climat terrestre était si chaud qu'il n'y avait pas de grands glaciers ni au Groenland ni au Pôle Sud, le niveau de la mer devait être de vingt mètres supérieur à ce qu'il est aujourd'hui. Mais à l'époque glaciaire lorsque d'immenses glaciers couvrent l'Europe, des parties de la Sibérie, de l'Amérique du Nord et du Sud etc., de si grandes masses d'eau furent immobilisées que la mer s'abaissa et c'est seulement quand les glaciers fondirent que la mer monta à son niveau actuel. Mais cette époque du bas niveau de la mer, elle n'est pas si lointaine et c'est alors que la Mer Noire était un lac et qu'un large fleuve s'écoulait à travers la vallée du Bosphore. En ce temps les vastes forêts étaient déjà habitées.

Nous avancions entre les merveilleux rivages couverts de beaux palais qui se reflètent dans les eaux paisibles dans l'oubli des jours sanglants d'autrefois. Les pentes se parent d'une riche verdure. Heureux pays que les ordres du Sultan préservèrent des manufactures, des cheminées fumantes, des tanks de pétrole, des grues grimpantes et autres laideurs des temps modernes. Les Sultans voulaient jouir, dans la tranquillité de leur Eden, de leurs jardins enchantés et de leurs harems peuplés des plus belles filles d'Eve, loin des empiètements de notre époque brutale et prosaïque. Même Abdul-Hamid,

ce monstre sanguinaire, qui prenait plaisir à faire massacrer les Arméniens par milliers, dut avoir ses accès de sentimentalité et voulut se réserver un refuge paisible dans le sein de la nature... Maintenant ces temps sont finis et, au nom du progrès, on ne va pas tarder à enlaidir le Bosphore de tanks à pétrole et de cheminées d'usine.

Dans le détroit le climat n'est pas aussi chaud qu'on pourrait le croire en raison du degré de latitude. Déjà dans l'antiquité on connaissait bien ce vent froid qui par le Bosphore soufflait de la Mer Noire et du pays inconnu la Scythie et on l'appelait Borée.

Nous passâmes devant les restes d'anciennes forteresses de Constantinople, avec leurs tours normandes et leurs murs vénérables qui résistèrent si longtemps aux assauts des Turcs.

Vers le soir nous atteignîmes l'embouchure du Bosphore. Le soleil se couchait derrière la dernière pointe de l'isthme que terminait un phare, et la Mer Noire s'ouvrit devant nous. Il nous semblait que nous naviguions vers un nouveau monde. C'est par ce même détroit que passèrent les Argonautes légendaires, partis à la conquête de la riche Kolkis; c'est là qu'ils rencontrèrent un vieillard aveugle, le roi Phineus, qui connaissait le chemin qui y conduisait et qui se déclarait prêt à le leur indiquer s'ils le débarrassaient des Harpies qui souillaient sa nourriture et ne le laissaient jamais manger en paix. On sait que les fils ailés de Borée accomplirent facilement le vœu de Phineus et que celui-ci leur donna de forts bons conseils sur la route à suivre. Nous ne rencontrâmes pas de vieillards aveugles ni de Harpies, mais les aéroplanes de notre époque avec leurs mitrailleuses auraient certainement pu aider Phineus encore mieux que les fils de Borée!

Et maintenant nous naviguions sur la Mer Noire, et nous dirigeant vers l'est, nons longions la côte septentrionale de l'Asie-Mineure.

Le lendemain matin 11 juin, nous arrivâmes à Zongouldak où le bateau devait faire du charbon. Cette localité est située au nord-est de l'ancienne colonie grecque d'Héraclée (aujourd'hui Eregli), le dernier port touché par les Argonautes avant d'arriver à Kolkis et où leur pilote Tiphys mourut.

Comme il n'y a rien de plus ennuyeux que d'être à bord d'un bateau qui fait du charbon, même en Asie-Mineure, quelques-uns d'entre nous débarquèrent et allèrent se promener. Ici le charbon se trouve presque à fleur de terre entre des couches calcaires, mais sa qualité est médiocre. La plupart des mines sont exploitées par des Français. Lorsque nous débarquâmes on nous enleva nos passeports et on ne nous les rendit qu'à notre retour sur le bateau. Cette mesure fut certainement prise pour nous empêcher éventuellement de pénétrer à l'intérieur de l'Anatolie. En effet, les Turcs sont très soupçonneux envers les étrangers et quoique le pays se soit un peu modernisé, les autorités veillent avec soin à ce que les étrangers ne pénètrent pas à l'intérieur d'un pays d'où ils ont réussi à expulser — selon la tradition — les autres peuples, Arméniens, Grecs; les seuls étrangers qu'ils tolèrent à peu près sont les Juifs et les Français.

J'explorai les collines qui dominent la ville. La végétation y est pauvre : pas de bois, peu de buissons, un manteau d'herbe courte revêt la terre, ça et là des rododendrons, des chênes de petite taille et quelques arbres fruitiers. Mais à part un ou deux champs de maïs et un petit champ d'avoine, nous ne vîmes point de cultures. L'intérieur du pays était montagneux et les côtes étaient séparées par des vallées verdoyantes mais qui paraissaient fort peu peuplées. La contrée était belle et semblait fertile; sans doute offrait-elle des possibilités qui avaient été négligées par suite des guerres et dévastations.

Les habitants sont des mahométans. Bien que les mœurs modernes paraissent être à la mode, les femmes

portent encore le voile, ce qui les fait ressembler aux spectres noirs de la nuit. Il est curieux de constater à quel point est invétéré l'usage qui leur interdit, fussent-elles vieilles et ridées, de montrer leur visage découvert à un étranger et à plus forte raison à un infidèle. Dans un champ, quelques enfants chétifs travaillaient en compagnie d'une femme — probablement leur mère —. Nous nous arrêtâmes quelques instants pour les regarder, mais tout à coup la femme nous aperçut et, ayant omis de mettre son voile, elle s'arrangea pour que nous ne puissions la voir de face. Quand nous nous fûmes un peu éloignés nous vîmes qu'elle avait repris son travail. La même chose nous arriva un jour que, débouchant inopinément dans une ruelle étroite, nous y surprîmes une vieille femme qui, le visage découvert, parlait à un enfant. Aussitôt le voile fut vite relevé et nous cacha le vieux visage ridé, tandis que nous contemplions l'enfant qui était une vision parfaite de la beauté.

Le déchargement des bateaux se fait ici à dos d'homme. Nous observâmes longtemps le travail des porteurs, magnifiques spécimens d'humanité, déchargeant des sacs de farine d'avoine venant d'Amérique. Quand on constate que ce pays fertile, qui pourrait nourrir une population double de celle qui l'habite aujourd'hui, est obligé d'importer sa farine d'Amérique et qu'en échange il vend une plante d'origine essentiellement américaine, le tabac, on ne peut s'empêcher de trouver que nous vivons dans un monde étrange.

Un certain nombre de passagers, des hommes pour la plupart, s'embarquaient sur notre bateau pour se rendre à Trébizonde. Leurs adieux à leurs familles, qui étaient venues les accompagner au port, étaient touchants; les hommes en particulier s'embrassaient sur chaque côté de la bouche. C'étaient pour la plupart de grands et beaux gaillards appartenant manifestement à la même race que les débardeurs dont je parlais tout à l'heure. C'étaient des Kurdes, me dit-on, appartenant à

cette race étrange qui serait, selon certains auteurs, d'origine aryenne, voire même nordique. Leur langage est une sorte d'iranien. Pourtant on ne pouvait dire que les types que nous avions devant nous, nous fussent familiers. Certains, à la vérité, avaient des cheveux bruns et des yeux bleuâtres, mais la plupart avaient un type oriental marqué, sémites aux nez busqués et au teint bronzé, tatars russes avec des pommettes saillantes et de longues barbes, noires, grises ou blanches; l'un d'entre eux était même aussi brun de peau qu'un Hindou.

Le pont grouillait de monde, foule bigarrée où se mêlaient les éléments les plus variés. A l'avant, des Turcs solennels étaient assis en cercle; c'étaient probablement des négociants qui discutaient gravement de leurs affaires. Le milieu du bateau ressemblait à une fourmilière : on y voyait des Persans vêtus de longues robes blanches aux pans flottants, des Kurdes, stoïques et barbus, assis inertes sur leurs baluchons, des Sémites aux nez busqués, aux longues barbes grises, emblème de leur sagesse, et coiffés du turban blanc; à les voir, on croirait qu'Abraham et Isaac eux-mêmes sont descendus au milieu de nous sur ce pont de bateau. Mais les femmes, ces fantômes noirs enveloppés de leurs voiles, ne paraissent pas, elles, être de la famille de la rieuse Sarah! Enfin, se faufilant partout à travers la cohue, des enfants, éternel printemps de la vie, jouent avec une infatigable énergie.

Quand vint le coucher du soleil, deux bons Musulmans se mirent à faire leurs prières rituelles : chacun avait déployé son tapis, et les jambes croisées, la face tournée vers le sud, du côté de La Mecque, ils se livrèrent à une extraordinaire gymnastique. Tantôt ils se baissaient la face contre terre, la paume de la main en avant, tantôt ils se redressaient puis se baissaient de nouveau, et cela un grand nombre de fois et sans interruption. Les voilà qui se mettent debout et qui se penchent trois

fois de suite la tête jusqu'au sol, exercice remarquable pour des vieillards, puis ils s'asseyent de nouveau, les jambes croisées, et recommencent à se prosterner un nombre infini de fois et cela pendant un laps de temps assez long. On ne pouvait qu'admirer la souplesse et l'endurance de ces hommes déjà âgés et qui pouvaient se plier à une pareille gymnastique. Nul doute que le sage Mahomet n'ait ordonné ces exercices rituels pour entretenir la santé de son peuple, comme il lui a prescrit des ablutions minutieuses et fréquentes.

Le lendemain vendredi 12 juin, nous arrivâmes à Samsoun. J'envoyai quelques lettres par un Français qui débarquait là. De cette ville part une ligne de chemin de fer qui va à l'intérieur du pays jusqu'à Sivas. Vue du port, la ville paraissait peu importante et j'évaluai le nombre de ses habitants au maximum à dix mille; mais plus tard, j'appris que cette localité comptait trente-cinq mille âmes, qu'elle était un centre pour la culture du tabac et un marché important de ce produit. Les Américains ne l'ignoraient pas et un trust avait déjà acheté toute la dernière récolte de cette région. Ce tabac, m'a-t-il été dit, nous sera bientôt réexpédié sous forme de « cigarettes de Virginie »!

Nous continuâmes notre route. Dans l'après-midi, la pluie commença à tomber et ce fut amusant de voir les Kurdes si graves, les patriarches Sémites, les Persans aux chemises flottantes se précipiter vers la trappe de l'escalier pour y chercher un refuge. On tendit une voile pour les abriter et un individu qui possédait un gramophone se mit en devoir de nous faire entendre un peu de musique; malheureusement il n'avait qu'un disque, une mélodie persane assez monotone qui, sans interruption, montait vers nous. Amour de la musique, étonnamment vite satisfait.

Le soir, j'allai voir comment toute cette foule s'arrangeait pour la nuit. Les femmes avaient déjà enlevé leurs voiles et qu'elles aient pu survivre à cela reste pour moi une énigme!

Chaque famille disposait d'un tout petit espace sur l'entre pont et y faisait son nid avec des tapis et des vêtements. Tous finirent par s'installer assez confortablement et ne tardèrent pas à s'endormir du sommeil du juste. Deux fillettes, l'une Persane et l'autre Kurde, jouaient ensemble. Le père de la première, un gros Persan pacifique, était assis en cercle avec d'autres Persans et de temps à autre il lançait un mot d'encouragement aux deux enfants. Lorsque celles-ci durent aller se coucher, le gros Persan dit à sa fille de faire gentiment ses adieux à sa compagne qui, appartenant à une famille plus pauvre et d'une classe moins élevée, se tenait timidement à distance. La petite Persane courut embrasser son amie, puis elle taquina son bonhomme de père et fit mille gambades autour de son lit, pendant que la petite Kurde s'éclipsait en silence.

Le lendemain matin 13 juin, nous mouillâmes en rade de Trébizonde, cette ancienne colonie grecque qui fut un port animé et un débouché important pour le commerce des caravanes qui allaient vers la Perse et l'Orient. Ces derniers temps, depuis l'exode des Grecs et des Arméniens, la ville a perdu beaucoup de son importance. Le climat est ici plus pluvieux que sur la côte ouest, aussi la végétation est-elle plus riche et les collines couvertes de forêts. Derrière la ville, le paysage s'élève vers des chaînes de montagnes qu'on aperçoit au loin, dans la direction du sud et du sud-est. La route conduit à Erzeroum et aux hauts plateaux arméniens. Mais comme les passages à travers ces régions montagneuses sont pour la plupart du temps impraticables, l'Arménie a naturellement cherché des débouchés vers le sud et l'est plutôt que vers la Mer Noire.

A Trébizonde la plupart des voyageurs débarquèrent, les Kurdes portant sur leur dos de lourds paniers ou des caisses remplis de leurs effets, les Persans reconnaissables à leurs longues robes flottantes, les graves Sémites avec leur air le plus digne; tous se pressaient

sur l'escalier et dans la chaloupe qui dansait sur les vagues. Plusieurs tombèrent à l'eau. Il y avait, entre autres, une pauvre vieille femme qui était malade et qu'on devait transporter à dos d'homme et il y eut presqu'une catastrophe, car son porteur faillit la laisser choir avant d'avoir réussi à prendre pied sur le canot avec son fardeau.

Bien que le voyage jusqu'à Batoum ne fût que de dix heures, il nous fallait passer ici toute la journée si nous ne voulions pas arriver pendant la nuit. Nous décidâmes donc de débarquer aussi. Le bateau qui nous avait amenés était mouillé dans la rade située en face de la partie neuve de la ville (à l'est) et protégée des vents d'ouest par une petite anse. Au bout du promontoire se dresse le bâtiment des douanes et, derrière, un fort. Au sud s'élève une colline haute de deux cent cinquante mètres environ que les Turcs ont appelée Boz-Tépé, « la montagne grise ». Son sommet est aplati et son versant du côté de la ville descend en pente abrupte. Les Grecs l'appelaient la Montagne de Mithrios, et sur son sommet se dressait une statue de Mithra, le dieu du soleil des Indiens et des Aryens, dont le culte était assez répandu dans les premiers siècles après Jésus-Christ.

A la douane, les employés turcs nous prirent nos passeports et nos appareils photographiques, car il est interdit de photographier les fortifications de la ville. Celle-ci est pittoresque, surtout les quartiers construits sur les pentes qui surplombent la baie. Les maisons sont entourées de petits jardins plantés de légumes, de mûriers, de cyprès, de lauriers, de figuiers, de noisetiers et de vigne vierge. La culture la plus importante semble être la noisette et les figues qui sont renommées.

Un peu plus loin, dans une rue étroite et montante, nous rencontrâmes un jeune homme qui nous arrêta et me demanda en Anglais si j'étais le Dr. Nansen. Sur ma réponse affirmative, il nous salua de la part du Consul britannique, et nous informa que celui-ci se mettait à

notre disposition au cas où nous aurions besoin de son aide. Je le remerciai et lui promis d'aller lui rendre visite.

Plus haut dans la ville, nous passâmes devant de grandes maisons qui paraissaient inoccupées. Sur l'une d'entre elles nous vîmes une inscription grecque, ce qui nous fit supposer que c'était une ancienne école grecque. Nous ne nous trompions pas. Plus loin était un vaste bâtiment entouré de murs; c'était un couvent grec également abandonné. Au coin des rues étaient des noms qui rappelaient l'occupation russe de mars 1916 à février 1918. Les Russes avaient installé ici leur administration et ils avaient, entre autres choses, établi de bonnes voies de communication allant de la côte à l'intérieur du pays, particulièrement une vers Kars. Les Turcs ne s'occupent pas de tels travaux, aussi les habitants eux-mêmes auraient désiré que l'occupation russe durât un an de plus ou qu'elle eût commencé un an plus tôt; ainsi ils auraient maintenant plus de ces bonnes routes bien construites.

Nous montâmes sur une colline qui domine la ville. La partie la plus grande et la plus vieille s'étend à l'ouest de la baie où notre bateau est amarré. C'est là aussi qu'était située l'ancienne colonie grecque. Sur une crête rocheuse resserrée entre deux gorges profondes, s'élèvent encore les ruines d'un château-fort avec des tours et des murs crénelés; c'est tout ce qui reste de l'ancien château impérial et des fortifications de l'ancienne cité, seuls souvenirs de la grandeur passée. Une colline avoisinante de la ville est bâtie de riches villas entourées de beaux jardins. Ces villas étaient habitées autrefois par des Grecs fortunés, mais ceux-ci, à l'exception des sujets russes, durent s'enfuir au retour des Turcs et leurs demeures furent occupées conformément à l'accord mentionné plus haut page 19. Les Turcs ne savent d'ailleurs pas les entretenir et elles tombent bientôt en ruines. La plus belle de ces villas est occupée par le Consul de Russie.

Pendant l'occupation russe, quand ce fut au tour des Turcs de s'enfuir, les Grecs et jusqu'à un certain point les Arméniens aussi pillèrent leurs demeures en représailles des massacres et dévastations qu'ils avaient subis; mais quand les Turcs revinrent et trouvèrent leurs maisons pillées, ils se vengèrent à nouveau en massacrant Grecs et Arméniens. Ceux d'entre eux qui purent échapper à la mort s'enfuirent non seulement de Trébisond mais aussi de Samsoun et des autres villes de la côte. L'effet de cet exode fut désastreux sur la vie économique de ces villes, car presque tout le commerce et en particulier les exportations étaient entre les mains des Grecs et des Arméniens.

Mr. Dupuis et moi allâmes voir le Consul britannique, Mr. Knight, qui nous reçut fort cordialement. Il habitait une charmante petite maison située au sommet de la colline et d'où l'on avait une vue étendue sur la ville. Elle était entourée d'un jardin verdoyant plein d'oiseaux et j'entendis le chant familier du pinson.

Le Consul nous emmena visiter la vieille ville. Nous vîmes les murs vénérables qui entouraient l'ancienne cité fortifiée. Celle-ci s'élevait sur un plateau large d'environ deux cents mètres bordé à l'est et à l'ouest par deux crevasses profondes et au nord par la mer. Au moyen d'une muraille de défense construite à travers la crête, au sud, il était facile de transformer la ville en une forteresse inexpugnable. Il paraît évident que c'est la forme de cette croupe montagneuse qui a donné à la première ville grecque son nom de Trapezos. Des ponts franchissent les abîmes qui bordent le plateau des deux côtés.

A l'intérieur des vieux murs, s'élève maintenant le quartier turc, qui depuis la prise de la ville en 1461, huit ans après la conquête de Constantinople, est habité exclusivement par des Mahométans. Il est probable qu'aussitôt après l'occupation de la ville, les vainqueurs ont massacré ou expulsé les Grecs chrétiens et se sont installés dans leurs maisons. Il paraît que le tiers seule-

ment des anciens habitants ont pu rester et ce n'était pas l'élite de la population.

Dans cette contrée, l'islamisme ne correspond d'ailleurs pas avec une race déterminée. Comme l'écrivit Mr. Lynch (¹), il y a des villages sur la côte dont les habitants musulmans protesteraient énergiquement si on les appelait autrement que des Osmanlis, bien que leur origine grecque et chrétienne ne fasse pas de doute. En outre, ces Grecs ont les mêmes dispositions pour la théologie que leurs ancêtres de l'ancien empire grec : autrefois ils fournissaient l'Eglise d'évêques, aujourd'hui ils donnent à l'Islam ses mollahs. Mais malgré leur fanatisme de mahométans et leur haine des chrétiens, ils ont conservé certaines coutumes et superstitions chrétiennes ; sont-ils malades ? aussitôt ils imploront la Madone et suspendent son image au-dessus de leur lit. Le malade boit le vin défendu par le Coran dans un vieux calice qui est conservé par la communauté comme un trésor sacré, sans que personne en connaisse encore la signification. Il en est comme de ces anciennes formules d'enchantement et de magie que certains peuples chrétiens ont héritées des superstitions et religions primitives.

Nous nous étions arrêtés sur l'un des ponts et nous pouvions contempler à notre aise la façade ouest du château de l'empereur. Avec ses hauts murs crénelés et ses tours, il s'élance vigoureusement au-dessus de l'abîme qui s'enfonçait au-dessous de nous dans un dédale de végétation ; vision de contes de fée, avec ses fourrés enchevêtrés, ses recoins d'ombre mystérieux et ses pentes couvertes d'arbres exotiques de toutes sortes, de lauriers et de myrtes, de lierre et de vigne vierge. C'était une situation idéale pour un château au moyen-âge et on comprend que la ville ait pu résister si longtemps aux attaques des Turcs.

L'Empire de Trébizonde fut fondé par Alexis, un descendant de la maison des Comnènes et neveu de la reine Tamara de Géorgie, alors que tombait Constantinople en 1204 pendant la quatrième Croisade et qu'un empire latin déjà décadent s'y installait. Après la restauration de l'Empire grec, soixante ans plus tard, le royaume de Trébizonde resta indépendant jusqu'au moment où la ville fut prise par les Turcs sous Mahomet II. Le dernier empereur fut emmené prisonnier en Europe ; comme il refusait d'abjurer la foi chrétienne, il fut exécuté avec toute sa suite, et leurs cadavres furent jetés aux chiens aux portes de Constantinople.

Les murs qui se trouvaient près du rivage étaient merveilleusement bien conservés. Dans la partie basse de la ville, nous passâmes devant un vieux magasin solidement construit et qui avait l'air d'un castel. Ce bâtiment fut en effet élevé par les Génois qui, jusqu'à la conquête turque, tinrent entre leurs mains tout le commerce de la côte et menacèrent même l'indépendance de Trébizonde. Qu'ils aient pu construire une bâtie de cette importance au milieu de la ville est une preuve de leur puissance. La protection armée du commerce était d'ailleurs nécessaire à une époque où les côtes de la Mer Noire étaient le champ d'action préféré des corsaires.

Au soir nous levâmes l'ancre pour continuer notre route sur Batoum. De la côte vers l'intérieur du pays se succèdent les chaînes de montagnes. Leurs crêtes bleues s'élèvent de plus en plus du côté de l'est et on voit luire vaguement des sommets blancs tout au loin, dans le ciel déjà sombre de l'Orient. Des ombres violacées montent peu à peu de la terre et la nuit doucement vient sur nous. Sous le ciel d'un bleu sombre, constellé de mondes brillants, notre bateau glisse sur la Mer Noire et dans la nuit se fraye une voie vers Aiaia et Kolkis, ces terres de la brumeuse aurore.

(¹) H. F. B. Lynch : Armenia, London 1901, vol. 1, p. 11.

III. DE BATOUR A TIFLIS

Il était environ 7 h. 1/2 du matin quand nous arrivâmes en rade de Batoum. La ville nous accueillait toute étincelante de lumière, entourée de vertes collines et de montagnes boisées. Et maintenant nous étions aux portes de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Les formalités commencèrent par un examen médical de notre équipage : un médecin russe monta à bord. Il était habillé de blanc, avec une blouse russe taillée à la mode soviétique, et chaussé de hautes bottes. A chaque instant il tirait soigneusement sa blouse dans sa ceinture pour l'empêcher de bouffer, puis il se cambrait et bombait le torse. Il fit ranger les marins en ligne sur le pont, puis il passa devant eux et, tirant à chaque instant sa blouse, il les compta. Il en manquait deux; enfin un homme émergea de la chambre des machines, puis encore un autre. Ils étaient au complet. Il les examina soigneusement l'un après l'autre pour voir si aucun n'était atteint de maladie contagieuse. Tous reçurent l'autorisation de débarquer. Comme ces hommes étaient destinés à repartir aussitôt sur le même bateau, on ne comprend pas l'utilité de telles mesures, qui font perdre beaucoup de temps. Quant à nous, qui descendions à terre et qui devions séjourner dans le pays et qui pouvions y apporter des germes d'épidémies, nous ne fûmes pas examinés. Par contre le contrôle de nos passeports fut très long et minutieux. Enfin toutes ces formalités prirent fin et nous pûmes débarquer.

Une nombreuse délégation des différents gouverne-

ments vint pour nous souhaiter la bienvenue. Il y avait des représentants du Gouvernement local de l'Adjaristan, de la République de Géorgie dont il dépend, de la Fédération des Républiques transcaucasianes dont fait partie la Géorgie, enfin de l'Union des Républiques socialistes soviétiques à laquelle la Fédération géorgienne est rattachée. Nous étions placés sous la bienveillante protection de ces divers gouvernements et cela semblait assez rassurant.

Un représentant américain du Near East Relief vint nous offrir avec la plus grande amabilité de nous héberger dans les locaux de cette organisation pendant notre séjour. Mais on nous avisa d'autre part que la Fédération des Républiques transcaucasianes avait mis à notre disposition un wagon pour notre voyage à travers l'Arménie et la Géorgie. Nous décidâmes d'y transporter immédiatement nos bagages et de nous y installer; le train ne quittant Batoum que vers 6 heures, il nous resterait ensuite quelque temps pour visiter la ville.

Lorsque nous débarquâmes, il y avait beaucoup de curieux sur le rivage pour voir arriver ces voyageurs extraordinaires, entre autres des photographes et même un cinéaste qui tourna sans arrêt un film pendant que nous débarquions et montions en automobile. Nous n'avions pas du tout l'impression d'être dans une autre partie du monde. A la gare, nous fûmes reçus par le représentant du Gouvernement de Transcaucasie, l'Arménien Nariman Ter Kasarian, qui avait reçu mission de nous servir de guide et d'adjudant pendant notre voyage à travers les Républiques caucasiennes. Comme il avait une certaine ressemblance avec Napoléon III, nous l'appelions généralement Napoléon, ce qui était plus facile et plus court que son propre nom.

A notre arrivée dans le confortable salon du wagon, il nous tint en russe un discours fort bien tourné, nous souhaitant la bienvenue au nom des Républiques transcaucasianes. Il parla de notre Commission et spéciale-

ment de mon humble personne en termes fort élogieux, nous considérant comme des amis et des bienfaiteurs du pays et ajouta qu'on attendait de grands résultats de notre travail d'enquête. C'était même presque inquiétant de constater combien notre venue avait fait naître d'espérances. Je répondis quelques mots en anglais que Mr. Quisling traduisit en russe. Je l'assurai de notre bonne volonté pour les réfugiés et le peuple arménien tout entier, mais j'ajoutai que les difficultés étaient grandes et que nous ne savions pas encore ce qu'il nous serait permis de faire.

Notre wagon était vaste et confortable et, comme dans la plupart des voitures russes, il y avait un grand salon et des wagons-lits. Puisque nous allions y vivre pendant quelque temps, nous nous y installâmes comme dans un véritable logement. Et maintenant il s'agissait de décider ce que nous voulions voir dans la ville durant le court laps de temps qui nous restait avant le lunch auquel nous étions conviés à une heure par le Gouvernement de Batoum. Mes compagnons, sous la conduite de Mr. Carle, le zélé botaniste de notre Commission, voulurent aller visiter le jardin botanique qui se trouve hors de la ville. Ce jardin est en effet renommé par la richesse de ses plantes et de ses arbres sub-tropicaux qui poussent merveilleusement dans ce climat humide et chaud. Pendant ce temps je rendis visite au représentant du Gouvernement local. En outre il y avait une chose que je tenais essentiellement à voir à Batoum; c'était la conduite qui amène le pétrole de Bakou jusqu'à la Mer Noire. On me conduisit en auto jusqu'au point terminus de cette conduite. Nous passâmes près des usines et des plantations de thé qui furent sans doute créées par le Tzar, mais qui maintenant sont exploitées par la République. Ces dernières années la culture du thé s'est beaucoup développée dans les environs de la ville et on voit partout des plantations sur les pentes des collines, là où on ne peut pas cultiver le maïs ou le blé. Cette culture

semble lucrative. Le thé du pays n'est pas très bon; brut, il m'a semblé manquer d'arôme; mais on le mélange avec du thé de Ceylan (10 0/0) et il se vend ainsi aussi facilement que ce dernier.

On cultive également des oranges et des mandarines, beaucoup de tabac, du bambou, du maïs, du millet et une espèce de riz qui, m'a-t-on dit, n'a pas besoin de pousser dans l'eau, de sorte que cette culture ne crée pas de foyers de malaria.

Devant nous, dans la plaine, s'élevaient de grandes citernes; là était le but de notre randonnée. Notre voiture s'arrêta et j'allai saluer l'ingénieur en chef dans son bureau. Sous sa conduite, nous continuâmes notre route entre des grandes bâtisses et des hautes citernes; enfin nous arrivâmes dans un champ où aboutissait cette artère remarquable qui, depuis qu'elle fut construite, en 1906, a amené tant de force et de lumière en Europe.

Elle était en tout semblable à une conduite d'eau ordinaire, couchée sur la plaine entre des peupliers et se perdant au loin parmi les collines. Son tuyau en fer a un diamètre intérieur d'environ 20 c/m et, d'après ce que nous a dit l'ingénieur, elle amène par an 164.000 tonnes de pétrole. Le maximum possible serait de 492.000 tonnes. Le Baedeker d'avant-guerre dit 1 million, mais il doit y avoir erreur d'un côté ou de l'autre.

Cette conduite, qui suit le chemin de fer, a 900 km. de long; elle s'élève de la mer Caspienne, dont l'altitude est de 26 mètres au-dessous du niveau des autres mers, à 950 mètres au-dessus de ce niveau, puis s'écoule jusqu'à la Mer Noire. Le pétrole est élevé au moyen de pompes placées le long du tuyau. Seul le pétrole raffiné peut être transporté de cette façon, car le pétrole brut, plus dense, coule trop lentement et finirait vite par encrasser et obstruer le tuyau. Au point terminus, le pétrole est pompé dans de grandes citernes. En outre il arrive journallement à Batoum des trains entiers de wagons réservoirs qui amènent le pétrole brut et divers

produits et sous-produits qui sont raffinés et travaillés ici. De là, les différentes sortes d'huiles — il y en a plus de 20 — sont transportées par des conduites spéciales dans différents coins du port et amenés jusqu'à bord des bateaux-citernes qui sont ainsi chargés en très peu de temps.

L'ingénieur nous affirma que dans la région de Bakou l'exploitation du pétrole est plus importante qu'avant la guerre. Je lui objectai que, d'après les statistiques officielles, la production de l'année dernière n'avait été que la moitié de la production d'avant-guerre, ce à quoi il répondit que de nouveaux puits devaient être forés et que la production doublerait sans doute cette année. On m'a confirmé d'un autre côté que la production avait considérablement augmenté dans ces derniers mois et qu'elle avait dépassé la moyenne d'avant-guerre ; les statistiques officielles de cette année (1925) n'accusent cependant que 90 0/0 de cette moyenne.

Le dernier hiver avait été très froid, il avait neigé en abondance ; les citernes avaient été passablement endommagées par les masses de neige qui avaient pesé dessus et celles qui n'avaient pu encore être réparées avaient l'air de boîtes en fer blanc bosselées.

A une heure, peut-être même plus tard, car on n'a guère le souci de l'heure dans ces contrées heureuses où personne n'est pressé, nous nous rendîmes à notre banquet. Le menu était caractéristiquement russe : on nous servit d'abord des « zakouska » (hors-d'œuvre) avec du caviar en abondance, des esturgeons fumés et autres « délicatesses », le tout arrosé de vodka. Puis nous eûmes de l'esturgeon bouilli, du poulet et plusieurs autres mets avec lesquels furent servis les capiteux vins du Caucase. Bien que les alcools soient prohibés en Russie soviétique, ici on boit toujours du vin, même les Mahométans. Le Gouvernement de Moscou a d'ailleurs aboli maintenant la prohibition des eaux-de-vie et l'a remplacée par le monopole de l'Etat comme avant la guerre. Partout on

peut se procurer de la vodka, ce qui est à l'avantage de la caisse de l'Etat, mais doit l'être moins pour la santé de la population.

Ce fut le Président de la République locale qui me conduisit à table. C'était un homme fort aimable parlant couramment le français et fort intéressant. Comme la majorité des habitants de ce pays, il était musulman. Dans le discours qu'il prononça, il nous remercia chaudement de l'œuvre que nous avions entreprise et dit les espoirs que les Républiques transcaucasienヌ fondait sur nous. De nombreux discours furent ensuite prononcés, la plupart en russe. Je regrettai de ne pouvoir les comprendre que par la traduction, car ils semblaient fort éloquents. C'était la première épreuve que nous subissions de l'hospitalité caucasienne bien connue.

Après le déjeuner nous retournâmes à notre wagon. Comme je travaillais dans mon compartiment, le domestique m'apporta des roses merveilleuses, de la part d'une dame. Je voulais sortir aussitôt pour la remercier, mais elle était déjà partie et je ne pouvais espérer la rejoindre. Je ne pus apercevoir qu'une svelte silhouette habillée d'un tailleur bleu marine qui traversait la place sans se retourner. Je ne pus apprendre son nom. Un billet accompagnait les fleurs, mais il ne portait pas d'adresse ; l'aimable donatrice disait seulement qu'elle avait lu mes livres et m'envoyait des fleurs. Ces roses magnifiques ont pendant plusieurs jours paré mon compartiment ; qu'il me soit permis d'adresser ici à la belle inconnue tous mes remerciements.

Pendant des siècles Batoum et ses alentours furent chrétiens et faisaient partie de la Géorgie. Il subsiste encore des monuments de cette époque. A quelques kilomètres de la ville s'élèvent des ruines appelées « Zamok Tamari », c'est-à-dire le Château de la Reine Tamara, et c'est à cette célèbre reine de Géorgie qu'on attribue la construction de cette forteresse. On trouve également à plusieurs endroits des restes d'anciennes

églises. Au XV^e siècle le pays fut conquis par les Turcs qui le gardèrent jusqu'en 1878, date à laquelle ils le céderent à la Russie après la guerre turco-russe, en même temps que le territoire de Kars. Pendant les trois cents ans que dura la domination turque, la population, de gré ou de force, changea de religion et les églises furent transformées en mosquées. Une mosquée ayant cette origine s'élevait devant nous sur la place de la gare, et nous, infidèles, nous ne pouvions y entrer qu'après avoir chaussé de pantoufles nos pieds souillés. De l'autre côté de la place, dans la direction de la mer, il y avait des fortifications, mais là il nous était interdit de pénétrer avec ou sans pantoufles!

La transformation des églises chrétiennes en mosquées se heurte à une grande difficulté : c'est celle de l'orientation ; tandis que les églises chrétiennes sont orientées de l'ouest à l'est, d'après le coucher et le lever du soleil, les mosquées doivent l'être dans la direction de la Mecque, c'est-à-dire vers le sud. Pour trancher cette difficulté, on a disposé dans le transept des églises, qui est orienté du nord au sud, des tapis splendides. La population oublia d'ailleurs totalement les traditions chrétiennes et quand les Russes reprirent le pays en 1878, elle regarda les chrétiens comme des ennemis.

La ville porte encore la trace des trois siècles de décadence qu'elle a connue sous la domination turque, mais quarante ans de domination russe lui ont donné un aspect assez semblable à celui d'un port européen. En 1906 une grande cathédrale russe a été construite et dans les rues plus grand chose ne rappelle l'Orient ou l'Islam, même pas le spectre noir des femmes voilées. Les femmes que nous rencontrâmes avaient l'apparence de Russes vêtues de leur plus beaux atours et la différence était frappante entre leur camaraderie simple et naturelle à l'égard des hommes et la vie voilée et mystérieuse des femmes dans les ports turcs dont nous venions.

Je flânaï dans la ville. Il n'y a rien de très intéres-

sant à y voir, mais elle est merveilleusement située, entre la mer et une plaine fertile, son port de pétrole bien abrité par un long môle. Au delà de la plaine se trouvent des collines boisées qui s'élèvent peu à peu vers les hautes montagnes bleues. Il pleut beaucoup et régulièrement toute l'année. Le niveau annuel de la pluie est 2 m. 37, à peu près ce qu'il est à Bergen en Norvège ; la température moyenne en août est de 23,3° C. L'hiver est relativement doux ; en janvier il fait en moyenne 6° C., soit quelques degrés de plus qu'à Oslo (Norvège) en avril.

Dans ce climat humide et doux la végétation subtropicale est exubérante. On y trouve des bois précieux, des chênes, des hêtres, des ifs, des mûriers, des châtaigniers, des tamarins, des noyers, des buis, des magnolias. Le long des troncs grimpent la vigne et le chèvre-feuille et les sous-bois sont un taillis de rhododendrons, d'azalées, de noisetiers, de camélias, de fougères arborescentes, etc. Là où pénètrent les rayons du soleil fleurissent ces fleurs magnifiques. Dans les terres basses poussent les mimosas, les peupliers, les acacias, les mûriers, les platanes et autres arbres à feuilles mêlés aux cyprès, aux thuyas, aux cèdres et aux palmiers. Dans les marais on distingue les troncs pâles des eucalyptus. On peut vraiment croire qu'on approche du jardin de l'Eden, berceau de l'humanité. Mais ici aussi il y a un serpent venimeux : la Malaria, qui sévit dans toutes ces plaines marécageuses qui devraient être drainées.

Le boulevard qui conduit à la place de la gare était bordé de palmiers, mais ceux-ci avaient l'air chiffonné et ne portaient que quelques feuilles rabougries. C'est que l'hiver précédent, qui fut chez nous, en Europe occidentale, particulièrement doux, a été ici beaucoup plus froid que d'habitude ; ce fut l'hiver le plus rigoureux dont les habitants se souviennent. Les palmiers avaient été particulièrement endommagés, mais tous les arbres avaient souffert, entre autres les eucalyptus et les conifères qui étaient restés tout noirs. Comme je l'ai déjà dit plus haut, il était tombé beaucoup de neige.

A propos de ces palmiers, je me demandais, tandis que je me promenais, s'ils peuvent embellir une vue autant que nos arbres verts. Dans l'état où ceux-ci étaient, certainement pas; avec leur sommet de feuilles déchiquetées, ils ressemblaient à un balai à long manche; mais, même lorsqu'ils sont en pleine végétation, avec leur tronc élevé et mince, couronné de feuilles en éventail, se découplant sur le ciel azuré? Ils évoquent les oasis dans le désert, mais aussi la terre desséchée par les dards du soleil tropical contre lesquels ils n'offrent aucune protection. Combien je leur préfère une allée verdoyante de platanes, d'ormeaux ou de tilleuls aux dômes étendus et à l'ombre rafraîchissante! Il est vrai qu'au point de vue architectural les arbres feuillus avec leurs formes arrondies et un peu molles, s'accordent mal avec les lignes sévères et les ensembles rigides des constructions en pierre. L'arbre vert qui, à mon avis, a le plus de style, est le peuplier avec ses lignes droites et son ombre légère, mais encore mieux le palmier dont le tronc élevé et dépourvu de branches me semble avoir inspiré les colonnes de l'orient avec leurs chapiteaux. Oui, je le reconnaïs, les palmiers font un effet merveilleux entre les colonnades des temples grecs ou orientaux, là où le style exige une ligne rigide et austère; mais ici, dans ce port de pétrole, les temples et les colonnades faisaient défaut.

« Verzeihen Sie, darf ich fragen, sind Sie Herr Doctor Nansen? » (Excusez-moi, êtes-vous le Docteur Nansen?). Devant moi se tenaient deux jeunes hommes blonds, bronzés par le soleil, mais de type allemand. Ils portaient un bizarre accoutrement, moitié costume tyrolien, moitié costume de bain, chemise au col largement ouvert, pantalons étrangement courts et larges qui ne couvraient que la moitié des cuisses, les genoux nus, des bas longs et des souliers de tennis. A leur cou pendait des jumelles et un appareil photographique.

« Wie famos! wollen Sie uns ein Autograph in unserem

Tagebuch geben » (Quelle chance! Voulez-vous nous donner un autographe pour notre journal de voyage?). Ils tiraient aussitôt leur carnet et je m'exécutai.

Ils étaient venus à pied de Syrie et avaient l'intention de s'enfoncer à l'intérieur de l'Asie, sans autre équipement que ce qu'on en pouvait voir, sans trop d'argent et, ce qui est pire, sans posséder les passeports et les visas indispensables. On se demandait comment ils avaient pu parvenir jusqu'ici dans ces conditions, mais ils avaient l'air parfaitement heureux et bien portants.

Nous nous quittâmes. Au bout de la rue, près de la mer, il y avait un parc; la végétation y était luxuriante et au centre était un charmant petit lac. Quand je sortis du jardin, je fus rejoint par mes deux Allemands qui demandèrent la permission de nous photographier. Ils nous dirent quel événement c'était pour eux que de nous rencontrer dans cette partie du monde. Ils m'avaient vu dans la rue en arrivant à Batoum et avaient reconnu mon visage. Après qu'ils eurent pris la photo ils s'en allèrent accompagnés de nos meilleurs vœux... Je ne sais ce qu'ils sont devenus.

L'après-midi nous étions invités à aller prendre le thé au siège de la grande organisation américaine du *Near East Relief*. Depuis plusieurs années cette institution a accompli pour les Arméniens en Asie-Mineure et en Arménie russe une œuvre immense. Elle a en particulier recueilli et nourri des milliers d'orphelins dans ses asiles. Les Américains mirent immédiatement à notre disposition leurs maisons de Tiflis, de Lépinakan (Alexandropol) et d'Erevan, où ils avaient des représentants qui, disaient-ils, seraient très heureux de nous être utiles en toutes choses. Nous rencontrâmes aussi une Anglaise, Miss Coe, qui nous attendait depuis plusieurs jours. Elle était allée en Arménie pour le compte du *Lord Mayor's Fund* et elle voulait faire des conférences en Angleterre et en Amérique pour nous soutenir dans notre entreprise. Elle était enthousiaste de l'Arménie et pleine

de sympathie pour ce peuple si industriels et courageux qui avait traversé des temps si durs.

A 6 heures notre train quittait la ville. Quantité de gens, entre autres le président de la République, vinrent nous saluer et nous souhaiter bon voyage.

A TRAVERS LA GÉORGIE

La ligne de chemin de fer suit la côte vers le nord. Quel beau paysage! La mer bleue s'étendait sous la voûte lumineuse du ciel, le soleil se couchait à l'horizon. A notre droite, des montagnes abruptes aux pentes couvertes de verdure montaient de la plage étroite vers le ciel d'un bleu profond.

Quelle variété infinie d'arbres émergeaient des bois! Leurs dômes feuillus se penchaient au-dessus de nos têtes, projetant une ombre épaisse. Et à l'intérieur de la forêt c'est une jungle impénétrable où s'entremêlent des plantes et des buissons de toutes espèces et de toutes formes. Les troncs élevés des arbres jaillissent de ce taillis, entourés jusqu'à leurs cimes d'une multitudes de plantes grimpantes qui s'enlaçant aux branches retombent en guirlandes fleuries. Cependant, ça et là, dans ce paysage idyllique, on aperçoit des taches brunes; ce sont les restes des conifères et des eucalyptus que le froid a tués l'hiver dernier.

De temps en temps nous apercevons des cultures de thé plantées en terrasses, et en bas dans la plaine des tas épais de bambous. Sur notre passage nous entendons les oiseaux crier dans les marais et, dans les bois, de l'autre côté de la ligne, chanter le rossignol. Et des étangs nous arrive le bruit des grenouilles qui coassent en chœur.

Dans toutes les stations où nous passâmes il y avait foule de promeneurs venus de Batoum passer le dimanche à la campagne et dans les bois. De jolies jeunes femmes, en toilettes d'été, faisaient des taches claires dans le

feuillage sombre et saluaient gaiement les voyageurs du train. Comme on était loin des tristes ombres musulmanes! Ici c'était l'été et la joie de vivre qui s'épanouissaient dans la luxuriante nature.

Nous quittâmes bientôt la côte pour entrer dans une plaine étendue. Les forêts avaient disparu et le sol était couvert de fougères et de buissons bas. Pas un habitant, pas une culture. Autant qu'on en pouvait juger du train, ces terres semblaient cependant cultivables, et même si elles étaient quelque peu maigres et sablonneuses, elles pouvaient certainement nourrir des milliers de réfugiés, pourvu que ceux-ci fussent assurés de pouvoir les cultiver en paix.

Le soleil s'était couché sur la Mer Noire. Au loin, au nord, on voyait les montagnes bleuâtres avec leurs sommets blancs qui semblaient comme suspendus sur le fond du ciel. C'était le Caucase où le Titan qui vola le feu des Dieux fut enchaîné pendant qu'un aigle lui déchirait les entrailles. Eternelle lutte, que rien n'arrêtera jamais, entre l'esprit et la matière.

Nous étions près de la vaste plaine qu'arrose le fleuve Rion, l'ancien Phasis, qui coulait à travers la riche Kolkhis, le pays de l'aurore, vers lequel volait le bétier de la légende. C'est là sur le rivage qu'il fut sacrifié aux premiers feux de l'aurore. Sa toison d'or fut suspendue à l'arbre du ciel nocturne et gardée par le dragon de la jalouse. Là passèrent les Argonautes au cours de leur aventureux voyage et sur leurs voiliers ils remontèrent le fleuve Phasis jusque chez le roi soleil *Æetes*.

C'est ici que le héros Jason rencontra la fille du roi, Médée la magicienne. Grâce à son aide il apprivoisa les troupeaux furieux, vainquit le dragon, dissipâ les Ténèbres et enfin conquit la Toison d'or.

La contrée est verdoyante et fertile et la végétation plantureuse, grâce aux pluies régulières et abondantes. Les parties basses sont marécageuses et n'ont pas été drainées, aussi la malaria y sévit-elle. Déjà Hippocrate en parlait comme d'un pays humide et chaud.

Nous nous enfonçons toujours plus avant. Nous aussi, nous avons un dragon à tuer et une toison d'or à conquérir : l'amitié des peuples. Mais nous n'avons point de magicienne pour nous aider et pour apprivoiser les taureaux aux mufles enflammés. Il faisait presque nuit tandis que nous traversions les bois et les plaines cultivées de la large vallée du Rion et que nous atteignîmes l'Imérétie, contrée célèbre par la beauté de ses paysages, de ses roses et de ses filles aux yeux sombres. Mais toute cette splendeur disparaissait dans les ténèbres et on ne distinguait plus que les contours des montagnes sous le ciel étoilé. Nous passâmes tout près de Koutaïs, l'ancienne capitale de l'Imérétie.

Le matin du jour suivant (15 juin) quand je relevai le rideau de mon wagon, une vue magnifique s'offrit à mes yeux. Au nord se dressait une formidable muraille de montagnes surmontée de pics neigeux, semblables à des nuages illuminés par le soleil. On dirait que les Titans, à l'assaut du ciel, ont soulevé l'écorce terrestre à cette frontière de deux mondes. Les géants de la montagne semblent encore monter la garde à cette porte de l'Asie où tant des fois la migration des peuples est venue se briser au cours de l'histoire. Les vallées étroites sont encore peuplées des souvenirs des tribus errantes qui y passèrent.

Nous avions atteint le point le plus élevé de la ligne de chemin de fer sur la montagne de Souram qui sert de ligne de partage entre les eaux du Rion et de la Koura et délimite l'Imérétie à l'ouest et la Karthalinie ou Karthlie à l'est. Nous entrâmes dans la large vallée de la Koura, qui est fermée au nord par la paroi immense du Caucase. Perdus dans les nuages, on apercevait le blanc sommet du Mkimvari ou Kasbek dont l'altitude dépasse 5.000 mètres. Au sud les chaînes du petit Caucase s'allongaient vers les hautes terres arméniennes. Dans le fond de la vallée, le fleuve roule ses masses d'eau jaunâtres. On dit que ceux qui ont bu une fois de son

eau ne peuvent l'oublier et reviennent toujours sur ses rives. Il coule sinueux, doux et paisible entre des rivages fertiles, mais au moment des crues, il sort de son lit, arrache ses ponts et cause des dégâts importants.

La Koura est le plus important des quatre grands fleuves du Caucase ; il a plus de 1.000 km. de longueur. Contrairement aux autres, il ne prend pas sa source dans le Caucase, mais dans la partie sud-ouest du pays, à une altitude d'environ 2.500 mètres, à 25 km. environ de Kars. Décrivant une courbe immense, il se fraye à travers les montagnes un chemin orienté vers le nord-est jusqu'à l'endroit où nous étions en ce moment, puis se dirigeant au sud-est, il suit la vallée jusqu'à Tiflis, et enfin par la grande steppe de l'Azerbaïdjan il débouche dans la mer Caspienne après avoir reçu son affluent l'Araks qui vient du sud de l'Arménie. Les Grecs appelaient la Koura Kyros, en latin Cyrus. On crut pendant longtemps que ce nom avait quelque rapport avec le roi des Perses, mais les savants le font maintenant dériver d'un nom géorgien Mktvari ou du vieux géorgien Mktuar qui signifie eau douce.

Le fleuve traverse trois grands pays : le territoire de Kars (actuellement aux mains des Turcs), la Géorgie et l'Azerbaïdjan. Dans les parties hautes de son cours il passe par des gorges étroites, mais bientôt il coule paisiblement dans des vallées charmantes, parées de chênes, de hêtres et de sapins et bordées de montagnes. Puis de nouveau son lit se rétrécit pour passer à travers d'étroites crevasses d'où il s'échappe en cascades jusqu'à ce qu'il débouche enfin dans la grande et large vallée qui le mène à la mer.

On a prétendu que le pays où la Koura prend sa source serait le berceau de la race géorgienne, mais on n'en a aucune preuve certaine. Il est vrai que dans la région où le fleuve prend sa source on trouve des vestiges nombreux d'une très ancienne population. Près de l'étroit défilé de Khertvis, à 80 km. environ de l'endroit où la

vallée s'élargit, on voit les restes d'une vieille ville — Vardzia — qui a été creusée dans le rocher. Il est possible que ces premières habitations datent du temps où les hommes demeuraient dans des cavernes.

Au moyen-âge, on y creusa un couvent avec de nombreuses cellules et même une grande salle de culte. D'après la légende, ce lieu isolé aurait été une des retraites préférées de la reine Tamara. C'est elle qui aurait fait agrandir le couvent et creuser l'église qu'elle avait dédiée à Notre-Dame. On y voit encore des fresques dont l'une représente la grande reine. Au quatorzième siècle l'église fut dévastée et pillée par Timour Lenk et ses Mongols. Ceux-ci pénétrèrent dans les cavernes au moyen d'échelles qu'ils descendirent le long du rocher depuis le sommet de la montagne. Deux siècles plus tard le couvent fut encore une fois dévasté et pillé par les Perses.

La Géorgie est un petit pays dont la vaste plaine arrosée par la Koura occupe la plus grande partie. Sa nature fort belle au point de vue purement esthétique est infiniment variée : plaines fertiles, vastes forêts solitaires, riches vallées à l'aspect sauvage, pics rocheux, glaciers étincelants, ports bien abrités ; il n'y manque à mon avis que des lacs. Il est à remarquer que dans tous ces pays du Caucase on ne trouve pas les traces d'une grande période glaciaire. Les vallées n'ont donc pas été creusées par les glaciers et n'ont pas la forme en « U » qu'elles ont par exemple en Suisse et en Norvège. Ayant été creusées par l'eau, elles sont étroites et profondes et ont plutôt la forme d'un « V » et souvent se resserrent en des canons aux flancs abrupts. C'est pourquoi je trouve que le paysage géorgien manque de lacs où les montagnes puissent refléter leurs cimes. Ce n'est que dans une partie, d'ailleurs peu étendue, du petit Caucase qu'il y a quelques lacs.

Il est à peu près certain que la Koura a traversé à l'origine plusieurs grands lacs. Leur fond désséché forme

maintenant de vastes et fertiles plaines, qui se terminent par les gorges étroites que le fleuve s'est creusées dans le rocher par lesquelles les lacs se sont peu à peu vidés. On en trouve de semblables près de Mzkhetha et près de Tiflis. La vaste plaine qui s'allonge devant nous est certainement le fond d'un lac, étendue unie et verte dont la monotonie n'est coupée que par quelques bouquets de peupliers et entourée de pentes desséchées et brunâtres. Nous sommes au cœur même de la Géorgie, dans l'ancienne Kartlie, le pays des Kartveles (les Géorgiens).

On cultive dans ces plaines du maïs et toutes les variétés de blé, la vigne et les fruits. Ces dernières années sont réapparues les cultures du tabac et du coton ; cette dernière se pratiquait déjà autrefois dans la vallée de la Koura.

On voit ici et là de petits villages avec des maisons de pierre et des toits plats. On dirait qu'ils sont en ruines, car pour mieux protéger les habitants contre le froid si rude en hiver les maisons sont à demi enfoncées dans la terre. Les villages sont entourés de vergers et de vignes, dont la belle couleur verte repose les yeux de cette vaste étendue dépourvue d'arbres. Les légumes y poussent bien, ainsi que les cerises.

Le train s'arrête à une gare près de la ville de Gori. Celle-ci est située sur l'autre rive de la Koura, et possède un vieux château posé sur une colline escarpée. Ses habitants sont pour la plupart Arméniens et descendant, dit-on, de ceux qui au XII^e siècle furent amenés dans le pays par le roi géorgien David, le Reconstruteur. Ils parlent maintenant le géorgien, mais ils ont, avec leur ténacité arménienne, maintenu leur religion grégorienne. La ville a été plusieurs fois dévastée et pillée par les Persans et les Turcs et partout dans ces contrées on voit encore des ruines.

Un peu à l'est de Gori et sur la rive nord de la Koura on peut voir la vieille ville-caverne ou château

de Uplis Zikhe. Au sommet de la colline abrupte qui domine le fleuve on a taillé à même la montagne des petites et des grandes chambres, formant des étages et ayant en plusieurs endroits des communications intérieures. Le travail est souvent rudimentaire, ce qui fait supposer que ces cavernes artificielles sont assez anciennes. Mais on y voit tout de même les restes d'une architecture plus développée, en particulier des voûtes avec des ornements qui, d'après M. Lehmann Haupt (¹), dateraient du IV^e siècle après Jésus-Christ. Les chambres semblent avoir toutes fait partie d'un vaste château. D'après une légende qui a encore un certain crédit, Alexandre le Grand aurait assiégié ce château en vain.

Dans cette région on trouve plusieurs habitations semblables creusées dans la montagne, ainsi qu'à Vardzia dont nous avons déjà parlé. Il y eut certainement ici une civilisation primitive, parallèle à celle dont on trouve des vestiges dans les cavernes de plusieurs autres contrées, comme dans les flancs rocheux de l'Acropole et près de l'Aréopage à Athènes, en Crète et dans la vallée du Haut-Tigre, dont les cavernes les plus anciennes sont très semblables à celles de Vardzia et d'Uplis Zikhe. Les Khaldéens, peuplade qui a précédé les Arméniens sur les rives du lac de Van, avaient aussi creusé leurs demeures dans le rocher, mais celles-ci témoignaient d'un art déjà plus développé.

Il est probable que ces cavernes ont dû primitivement être utilisées comme logis, plus tard elles servirent de temples à la déesse de la fertilité. Puis elles sont devenues des sanctuaires de la « Mère-Terre » ou la « Mère-Montagne » avec laquelle on entrait en communication d'autant plus intime qu'on s'enfonçait plus profondément dans son sein. Tout naturellement ces cavernes ont ensuite été consacrées au culte chrétien (²).

(¹) C. F. Lehmann Haupt : Armenien Einst und Jetzt, vol. I, p. 101, 1910.

(²) Cf. Lehmann-Haupt, op. cit., vol. II, p. 617 et s.

Au pied de la pente d'Uplis-Zikhe s'élève un petit village. Les gens de ce pays n'habitent plus les cavernes, mais, comme déjà mentionné, leurs maisons sont à moitié creusées dans le sol pour se protéger contre les rigueurs de l'hiver. Dans le village même il existe une très vieille église construite en briques.

La plaine que nous traversons en ce moment semble être en grande partie sèche et aride, mais il paraît qu'elle est partiellement irriguée. Le sol est certainement riche et il pourrait être mieux cultivé. Ça et là on voit des hommes au travail. La terre doit être difficile à travailler, car elle est argileuse et doit former au soleil une croûte très dure. Nous vîmes des gens qui labouraient avec une charrue attelée de douze bœufs.

Mais qu'est-ce que ce château accroché au sommet de la montagne escarpée où il semble posé comme un nid d'aigle? C'est le château de la reine Tamara. Ce nom résonne comme un mot magique! Déjà à Batoum il a été évoqué, à Koutaïs nous vîmes les ruines d'un château qu'elle avait habité, de même à Vardzia; partout où nous vîmes des ruines d'un passé glorieux, il fallut évoquer le nom de Tamara, la puissante reine de Géorgie. La sonorité si douce de ce nom n'évoque-t-elle pas déjà la splendeur d'un conte d'Orient, et toute la grandeur passée de ce peuple géorgien? Sous l'éclat de ses yeux magnifiques, le pays prospérait, tandis que, à la tête de ses soldats, elle reculait sans cesse les frontières du royaume et ouvrait des champs nouveaux à son activité. Cette figure altière représente pour ce pays tout un passé de gloire.

De l'autre côté de la Koura, là où il reçoit l'Aragva, se trouve Mzkhetha, ancienne capitale et résidence royale jusqu'au V^e siècle après Jésus-Christ. Maintenant la ville n'a guère belle apparence. Ce n'est plus qu'un amas de maisons assez pauvres, entassées, sans arbres, sans verdure, sans jardins, sur la pointe de terre qui s'avance au confluent des deux fleuves. Mais la flèche

orgueilleuse d'une cathédrale la domine. C'est celle du vieux dôme qui pendant quinze cents ans fut le centre religieux et intellectuel de la Géorgie. Beaucoup de rois de la Géorgie orientale y sont enterrés.

A travers la vallée de l'Aragva et ses montagnes escarpées nous eûmes par une échappée comme la vision d'un autre monde : c'était la luxuriante vallée de Saguramo avec ses forêts et, à l'arrière plan, les chaînes du Caucase couronnées de neige.

Sur le sommet de la montagne abrupte qui se dresse en face de la ville de Mzkhetha, de l'autre côté de l'Aragva, s'élève l'ancienne église de la Sainte-Croix. Les restes des fortifications qui l'entourent lui donnent l'apparence d'un château-fort imprenable et renforcent l'aspect moyenâgeux du paysage. Dans le terrain plat qui s'étendait au-dessus de cette montagne près de la Koura des travaux étaient en pleine activité; c'était la construction d'un grand barrage à travers le fleuve pour la nouvelle usine de force motrice qui va fournir 20.000 H.P. à la ville de Tiflis. Ainsi se rencontrent les restes du passé et les inventions des temps modernes.

TIFLIS

Nous approchions de Tiflis à travers une vallée nue et sans arbres bordée de collines rocailleuses. On ne s'attendait pas à trouver la capitale de la pittoresque Géorgie dans un décor aussi aride. Au loin on apercevait au pied de la montagne vers la gauche une quantité de taches blanches; c'étaient les tentes de l'armée rouge de Géorgie dont le camp d'exercice est situé hors de la ville.

A 10 heures nous entrions en gare. Les consuls de plusieurs pays étaient présents pour nous recevoir (Italie, Perse, Turquie, Allemagne, etc.). Il y avait aussi Mr Yarrow, Américain, représentant du Near East Relief,

venu pour nous inviter à descendre chez lui pendant la durée de notre séjour à Tiflis, ainsi que Mr. Wehrlin, représentant à Moscou du Comité international de la Croix-Rouge. Ce dernier venait d'arriver de Russie pour étudier la situation de la Transcaucasie au point de vue sanitaire.

Nous quittâmes la gare en automobile. Comme c'est l'habitude en Orient, la gare était située à l'extrémité de la ville et il nous fallut, avant d'arriver au centre, traverser deux kilomètres de banlieue. Celle-ci, dénommée le « quartier allemand », fut autrefois habitée par des émigrés du Wurtemberg qui vinrent dans ce pays il y a environ un siècle, vers 1818. Nous traversons un pont, puis l'île de Madatovski, qui se trouve au milieu de la Koura, puis un autre pont pour gagner l'autre rive du fleuve; nous montons une colline et nous nous trouvons dans la rue principale de la ville moderne, le Golovinski Prospect, large et imposante avenue. A gauche est l'Opéra, à droite une grande église russe avec ses coupoles. Elle était autrefois appelée la Cathédrale de la garnison et fut le lieu de culte des troupes russes stationnées à Tiflis. Le bâtiment imposant qui s'élève un peu plus loin est l'ancien palais du vice-roi, maintenant occupé par le gouvernement. Plus loin un autre édifice de grandes proportions en voie de construction, c'est le futur musée.

Il y a encore plusieurs autres grands bâtiments, mais leur architecture purement européenne n'offre rien d'extraordinaire, à l'exception de l'église russe et de quelques autres églises de style purement vieux géorgien ou arménien dont les tours surgissent entre les maisons. Rien ici de cette couleur orientale, de ce charme et de cette fantaisie dont les autres villes étaient parées. Et la vie de la rue n'a pas non plus cette richesse de coloris que nous avions vu ailleurs au cours de notre voyage; les hommes portaient généralement des blouses russes de couleur terne et des casquettes soviétiques; quant aux

femmes, ces Géorgiennes célèbres par leur beauté, elles ne se distinguaient cependant en rien de la moyenne des Européennes, tout au moins en ce qui concerne le costume. Dans les rues le trafic était animé.

Nous fûmes très cordialement reçus par les Américains au Near East Relief, dans la vaste maison qu'ils occupent à Tiflis. Les grandes pièces bien aérées nous semblaient délicieuses par cette chaleur qui pendant la journée peut être extrêmement accablante.

Notre première visite fut pour le président de la Fédération des Républiques transcaucasienne. C'était un homme de fort bonne apparence, au type géorgien caractérisé, brun et bien bâti, avec un visage énergique et intelligent. Il nous souhaita la bienvenue, nous fit part des espoirs que son pays mettait en nous et de l'appui qu'il en attendait. Le gouvernement espérait aussi que, par nos conseils, nous l'aiderions au développement de la contrée et à la mise en valeur de ses richesses. Je répondis que nous étions tous très heureux d'avoir entrepris ce voyage et l'assurai de notre entière bonne volonté, qu'en tous cas notre venue contribuerait au rapprochement de son pays et de l'Europe, ce qui serait déjà un résultat même si nous ne pouvions pas obtenir ce qu'on attendait de nous.

Une grande carte étalée devant nous, nous examinâmes les endroits où il serait possible de transporter des réfugiés arméniens au cas où le plan de Sardarabad ne donnerait pas les résultats attendus. Le Président fit remarquer qu'il y avait en Azerbaïdjan une grande plaine facilement irrigable où plusieurs milliers d'hommes pourraient s'établir. D'ailleurs beaucoup d'Arméniens habitaient déjà cette contrée.

On pouvait aussi en placer un ou deux mille à Abkhazia, la république autonome du nord-ouest de la Géorgie, près de la mer Noire, où déjà quelques milliers d'Arméniens se sont installés. En outre, il y aurait probablement encore de la place pour un certain nombre de réfugiés en différents autres points des montagnes.

Nous fîmes ensuite une promenade dans le jardin de l'ancien vice-roi qui entoure le palais. La végétation y était magnifique, toutes les espèces d'arbres subtropicaux étaient représentées et la tenue du parc était admirable; les allées en sable rouge y serpentent à travers les pelouses vertes et les corbeilles de fleurs. Une semblable ordonnance n'aurait pas surpris sous l'aigle double du Tsarisme avec ses nombreux domestiques et humbles serfs, mais elle paraissait étonnante sous le signe rouge du prolétariat.

Au retour de notre promenade, j'allai saluer les membres du gouvernement de Géorgie et rencontrais le vice-président.

Dans l'après-midi je suivis en automobile la grande chaussée qui serpente sur les flancs de la colline, au sud-ouest de la ville. La route montait très raide. A notre gauche la pente descendait presque verticale jusqu'à une gorge profonde et étroite au fond de laquelle coulait une toute petite rivière presque à sec. De semblables canons aux parois abruptes sont l'indice d'un climat relativement sec, mais sujet de temps à autre à de violentes averses dans les régions montagneuses. La rivière, grossie par ces déluges, creuse avec ses masses d'eau et ses cascades des fissures de plus en plus profondes entre les rochers disjoints qui se trouvent au flanc de la montagne.

Du sommet de la colline on jouit d'une vue étendue sur la vallée et la ville. Celle-ci s'étend longue et étroite sur les deux rives de la Koura, qui serpente paisiblement dans la vallée. La ville serait dans un site agréable si les montagnes et les collines qui l'entourent n'étaient pas complètement dépouillées, semblables à un amas de roches desséchées et stériles. Que pourraient devenir ces espaces désertiques si on arrivait à couvrir ses pentes de bois ombreux, de vignes et de vergers !

La ville a été fondée probablement au IV^e siècle après Jésus-Christ, peut-être même un peu avant. Son

nom, en géorgien Tbilis, vient des sources sulfureuses chaudes (Tbili : chaud), célèbres encore aujourd'hui comme sources thermales. Au nord se trouve le mont Ploskaïa (1.000 mètres). Un funiculaire conduit à son sommet d'où l'on a une vue magnifique sur la ville et les montagnes. A mi chemin se trouve le couvent géorgien de Saint-David.

D'après le dernier recensement, Tiflis compte 275.000 habitants environ; pour cette population l'étendue de la ville est étonnamment restreinte. (Quand on la voit du point culminant dont nous venons de parler, elle ne s'étend guère plus que la petite ville norvégienne de Drammen, qui n'a que 26.000 habitants.) Cette exiguité résulte du fait que les maisons sont pressées les unes contre les autres, en particulier dans les anciens quartiers, et que les rues et ruelles sont très étroites. Et ici, comme partout dans les grandes villes, le nombre des logis habitables est insuffisant, les hommes sont entassés dans des espaces restreints et, bien que les maisons soient basses, elles abritent chacune un grand nombre d'habitants.

Sur la route que nous suivions, la circulation était animée. Des paysans, conduisant leurs attelages traînés pour la plupart par des bœufs, quelques-uns par des chevaux, revenaient du marché où ils avaient vendu leurs produits. Ils rentraient dans leurs villages et leurs bourgades situés dans l'hinterland qui se trouve à l'ouest de la ville. Dans cette région il y a aussi plusieurs lieux de séjour et d'excursion où les bourgeois de Tiflis vont chercher la fraîcheur en été.

Sur le chemin je vis quelques buffles noirs avec des grandes cornes tournées en arrière, comme on en voit souvent dans cette contrée. Après que je les eusse photographiés, les deux garçons qui les gardaient vinrent tout droit vers l'auto, mettant leur tête dans l'appareil pour voir l'image de leurs bêtes. Ils rirent bien fort quand j'appuyai encore une fois sur le déclic, mais ne

voyant pas apparaître l'image, ils eurent l'air bien désappointé.

Arrivés en bas de la pente, nous nous promenâmes encore dans la ville, notamment dans les quartiers anciens qui s'étendent au sud. La partie géorgienne est construite sur la rive gauche de la Koura, les bazars arméniens et persans se trouvent sur la rive droite. Les rues sont sinuées et resserées, d'étroits escaliers grimpent entre les maisons quand les rues escaladent la pente des collines. Les maisons, d'un type géorgien uniforme, ont un ou deux étages avec un balcon ou une galerie extérieure devant le deuxième étage où la famille se tient une grande partie de la journée, à moins qu'elle ne soit installée dans la rue devant la porte du rez-de-chaussée. La façade des maisons est souvent sculptée de motifs décoratifs.

Dans ces ruelles, grouille depuis le matin jusque fort tard dans la nuit une foule bigarrée — marchands conduisant leurs ânes et offrant leurs fruits ou d'autres marchandises; — de temps à autre un attelage traîné par des bœufs ou des chevaux roule avec bruit sur le pavé. Mais la vie la plus intense se concentre près des bazars et sur la place du Marché où se vendent des marchandises de toutes espèces et se rencontrent des types de toutes races : Géorgiens, Arméniens, Juifs, Russes, Persans, Turcs, Tatares — tous vendant ou achetant. — Assis sur le sol, devant les maisons, les ouvriers et leurs familles travaillent. Les artisans ont, en effet, installé la plus grande partie de leurs ateliers dans la rue. Dans les maisons, on ne voit guère de meubles, le plus souvent il n'y a que les quatre murs et le plancher. Mais partout des tapis précieux aux teintes vives sont étendus sur le sol et ils tiennent lieu de meubles et de sièges.

En parcourant ces rues et en observant ces groupes mouvants et insoucients, on pense involontairement aux dévastations, aux pillages, aux cruautés et aux massacres horribles dont ces mêmes rues ont tant de fois été le

théâtre au cours de l'histoire et dont les auteurs furent tour à tour les Persans, les Arabes, les Turcs, les Mongols, les Tatares et, il n'y a pas longtemps, les Géorgiens eux-mêmes. Mais le fleuve de la vie remplit les vides et il continue son cours indifférent. Encaissé dans une profonde vallée, la Koura roule ses eaux d'un brun jaunâtre à travers la ville. Elle est encore assez large dans le haut de la cité, mais devient plus étroite vers le sud-est, se frayant un chemin à travers une gorge étroite aux parois abruptes au-dessus desquels les balcons des maisons sont comme suspendus. Au-dessus, du côté de l'est, s'élève le château-fort des anciens rois géorgiens. Les tours massives de sa chapelle montent vers le ciel ensoleillé et nous rappellent les temps héroïques du passé. Le château sert aujourd'hui de prison. Château royal, puis geôle! Quel sera son sort futur?

Sur la rive ouest du fleuve, au-dessus de la vieille ville, les ruines médiévales de la « forteresse persane » avec ses murs et sa tour couronnent la montagne. Au sud de cette ancienne forteresse, le luxuriant jardin botanique longe le ravin. Quel beau pays! Ce fut ici que le Mirza-Schaffy de Bodenstedt chantait :

« Gelb rollt mir zu Füssen der brausende Kür
Im tanzenden wellengetriebe,
Hell lachelt die Sonne, mein Herz und die Flur —
O, wenn es doch immer so bliebe! »

Le soir tombait; notre ami Napoléon donnait une fête, nous avons mangé le caviar de la Koura et bu les vins du Caucase, le rouge capiteux et chaud et un blanc délicieux et doré.

La nuit est tranquille, l'eau murmure sur les rives de la Koura, les pentes noires s'élèvent abruptes vers le firmament où les étoiles scintillent dans la splendeur d'un ciel d'Orient avant de se refléter dans les eaux de la Koura. Le vieux château de la montagne se détache, noir et dentelé, sur la voûte étoilée. Il y a des prison-

niers qui gémissent dans leurs cellules. Et dans la nuit une suite d'images passe devant nos yeux. Ce sont des troupes de guerriers en marche, des panaches mouvants, des lances aiguës, des chevaux cabrés, des trompettes sonnant le retour, des vainqueurs après leurs lointaines équipées à l'ouest ou à l'est.

C'est près du même fleuve et sous la même voûte étoilée que rêvait Schota Roustavéli et qu'il chantait la gloire et la beauté de sa reine :

Dans le château, il y a une fête splendide, c'est un scintillement d'armes et de cuirasses, un chatoiement de perles et de soies somptueuses. Dans les salles, les brillants chevaliers et les belles dames se pressent en rangs serrés. Mais regardez, la voici qui paraît en personne, la grande reine! Sa tête incomparable se dresse fièrement sur ses épaules superbes, ses yeux profonds luisent étrangement à la lueur des torches et, comme une fanfare éclatant dans la nuit, son nom résonne, Tamara!

VERS MZKHETHA

Nous avions convenu d'aller le mardi matin, 16 juin, visiter les travaux de la nouvelle usine génératrice de force motrice qu'on était en train de construire sur la rive de la Koura à 15 km. environ au nord de Tiflis. On nous avait solennellement promis que les automobiles seraient là à 9 heures, mais avec l'exactitude particulière aux orientaux, nous ne nous mêmes pas en route avant 11 heures. Sous un soleil accablant, nous nous dirigeâmes vers le nord, suivant la rive occidentale du fleuve. La route était bonne. Elle est le commencement de la grande route militaire qui va à travers le Caucase jusqu'à Vladicaucase. Nous arrivâmes près de la grande digue en voie de construction pour l'usine de force motrice.

Comme je l'ai dit plus haut, c'est ici, près de la

ville de Mzkhetha, qu'on peut observer un des étranglements de la vallée de la Koura resserrée entre de hautes montagnes et c'est par cette fissure que jadis les eaux d'un lac traversé par le fleuve se sont écoulées. Au fur et à mesure que le fleuve creusait son lit entre les rochers, le niveau du lac baissait jusqu'à ce qu'il eût été desséché, et le fond de ce lac, où pendant des siècles le fleuve avait déposé son limon, est aujourd'hui cette vaste plaine fertile qui s'étend depuis ici jusqu'à Gori et Souram. Mais le fleuve se précipite toujours de chute en chute à travers la gorge relativement étroite pour lui depuis qu'il s'est grossi de son affluent l'Aragva. C'est en ce point qu'on construit la digue.

Au premier essai qu'on fit de former un réservoir artificiel on s'aperçut que celui-ci se remplissait très vite de masses de sable et de limon que la Koura charrie en grande quantité et qui lui donnent sa couleur grise. Ces matières se déposent au fond du bassin et y forment des bancs qui ne manqueraient pas très rapidement d'entraver l'écoulement des eaux. On décida donc de construire un bassin pour l'épuration des eaux, ainsi qu'un canal latéral destiné à refouler le limon du fleuve en aval de la chute d'eau.

Il est à espérer que ce moyen sera efficace, mais M. Dupuis, notre expert en ces matières, estimait que le sable et la boue que le fleuve amène en grande quantité causeraient toujours d'immenses difficultés.

Il est à remarquer que les fleuves en Caucanie ne passent pas par des lacs où ils puissent déposer le limon qu'ils entraînent et où leurs masses d'eau puissent se purifier. Les fleuves, du moins dans la partie qui avoisine leur source, sont torrentueux et se précipitent en chutes par des gorges étroites, et comme le sol sur lequel ils coulent est friable, ils emportent avec eux des masses de terre et de boue. Il faut aussi considérer que la pluie tombe souvent en averses torrentielles qui, dans cette contrée dépourvue de lacs, font facilement déborder les

fleuves. En outre, plus un cours d'eau est rapide plus il transporte de boue et de gravats. C'est ainsi qu'un fleuve dont le courant est deux fois plus rapide qu'un autre pourra transporter un volume de matières soixante-quatre fois plus grand. On peut alors comprendre que les fleuves de Caucanie charrient tant de sable et de pierres et que leur couleur est brune, jaune, blanchâtre ou grise selon la qualité du terrain sur lequel ils roulent. Tous d'ailleurs ne roulent pas de la boue au même degré; c'est ainsi que les eaux de l'Aragva, par exemple, sont beaucoup moins chargées que celles de la Koura.

Après l'échec des premiers essais tentés pour créer un bassin artificiel, les travaux ont été repris par une société allemande. On compte produire provisoirement 18.000 H.P.

Je pris la première occasion pour m'éloigner solitairement et prendre le chemin qui mène à la vieille église de la Sainte-Croix, qui s'élève isolée en haut de la montagne abrupte. Cependant MM. Dupuis et Quisling ne tardèrent pas à me suivre, le gros journaliste qui depuis Tiflis nous avait accompagnés, accourut bientôt, ainsi qu'un autre monsieur qui, paraît-il, connaissait particulièrement bien l'histoire de l'église. La montée était raide et la chaleur étouffante. Sur une croupe de la montagne, à peu près au pied de l'église, nous fûmes surpris d'apercevoir un petit lac dont tout le rivage était couvert d'une espèce de croûte blanche. On eut dit de la glace, mais évidemment ce ne pouvait être autre chose que du sel. Ce lac n'avait point de débouché vers la plaine. Nous en conclûmes que l'eau de pluie qui s'écoulait des montagnes avoisinantes devait être compensée par l'évaporation des eaux très forte dans ces climats chauds et par le dépôt de sel sur ses rives.

Nous continuâmes notre ascension vers l'église. Notri ami le journaliste avait mis son mouchoir autour de son crâne et il avait vraiment l'air de fondre au soleil, mais il nous suivait courageusement.

L'église a été construite sur l'extrême bord du précipice qui tombe verticalement jusqu'au confluent de la Koura et de l'Aragva. Il fut un temps où du côté de la montagne elle fut protégée par une haute muraille avec des tours d'observation. Beaucoup de sanctuaires dans ce pays sont ainsi défendus, car il était nécessaire de se mettre à l'abri des brigands qui descendaient en ouragan de la montagne, pillant et dévastant les lieux où ils passaient. Le mur d'enceinte est maintenant en ruines, mais l'église elle-même n'est pas mal conservée, et les échafaudages qui entouraient la coupole prouvaient qu'on s'efforçait de la bien entretenir. Quelques chambrettes aménagées dans les ruines du vieux mur étaient habitées par un moine qui faisait l'office de gardien. C'est probablement lui aussi qui de temps à autre sonnait les lourdes cloches qui pendaient à de grosses pièces de bois devant l'église.

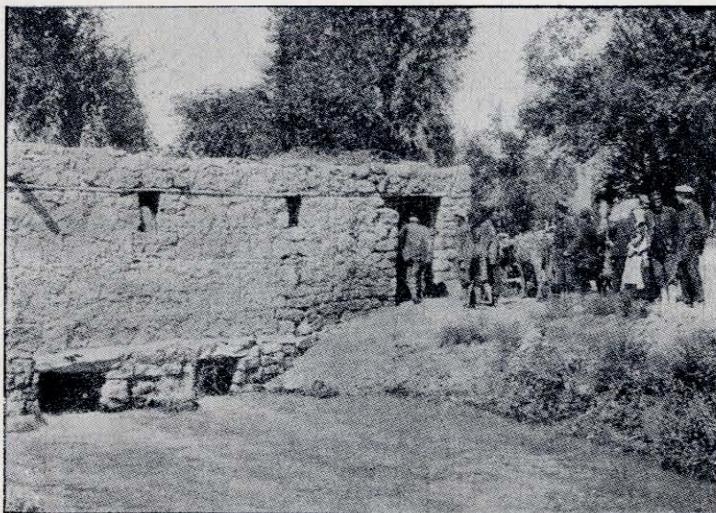
D'après les recherches entreprises par des savants géorgiens, la construction de l'église a été commencée par Mthavar (c.à.d. souverain) Stephan I^e après 590; elle fut terminée sous Mthavar Adernerseh I^e (604/07-620). Son fils Stephan II fit construire le mur d'enceinte et les chambres d'habitation (¹). D'après la légende, l'église est construite à l'emplacement même où Saint Nino, qui introduisit le Christianisme en Géorgie au IV^e siècle, sous le règne du roi Mirian, planta la première croix. Celle-ci était faite avec des ceps de vigne !

Au milieu de l'église, on voit une haute construction en pierres qui, d'après ce qu'affirmait le moine, est un ancien autel qui aurait servi aux adorateurs du feu. Si c'est exact, la montagne était déjà un lieu sacré et c'est pourquoi la croix y aurait été plantée. Les chrétiens ont ensuite adopté ce lieu et y ont bâti leur église. Vraie ou non, cette légende montre combien les traditions se maintien-

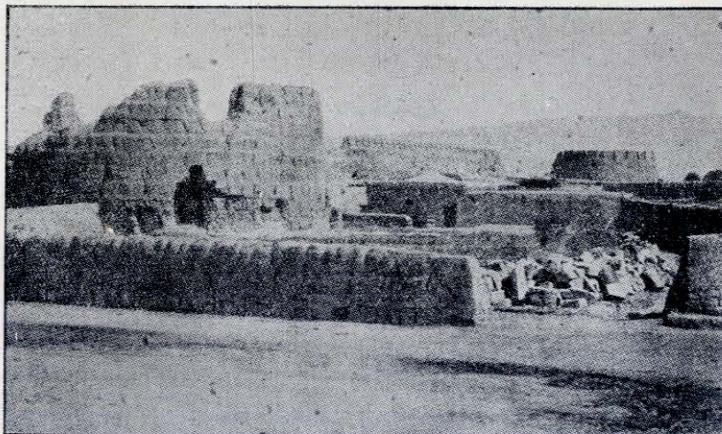
(¹) Voir J. Strzygowski : Die Baukunst der Armenier und Europa, vol. I, p. 84, vol. II, p. 765, Vienne 1918. Voir aussi O. G. Von Wesendonk : Archaeologischer Anzeiger, 1925, p. 70.



Le fleuve Araks avec le barrage du petit canal de Sardarabad.



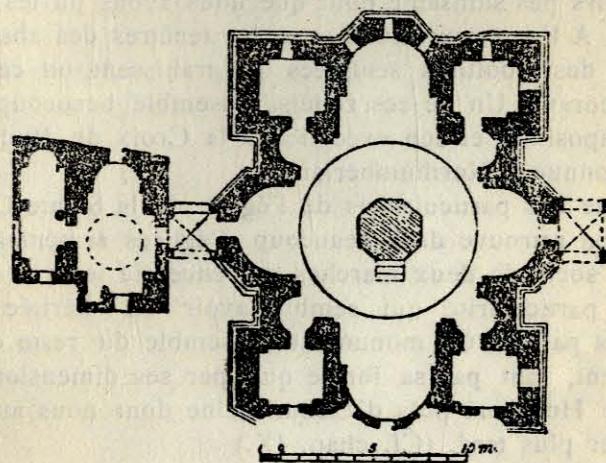
Moulin dans la plaine de l'Araks.



Ruines de la forteresse près de Sardarabad.

nent dans ce pays et qu'il paraît tout naturel que les lieux qui étaient sacrés pour un culte le deviennent également pour un autre. Maintenant des images saintes et des crucifix sont suspendus tout autour de l'autel.

La forme de l'église est carrée avec des absides en demi-cercle de chaque côté des piliers d'angle. Les absides à l'est et à l'ouest ont à peu près le double de profondeur des autres. L'intérieur est pour cette raison plus grand dans le sens ouest-est que dans le sens nord-sud. Dans chaque angle du carré central il y a comme de petites cellules circulaires. Au-dessus de ce Carré



L'Eglise de la Sainte-Croix, près Mzkhetha.

s'élève la coupole qui vue de l'extérieur est octogonale et se termine par un toit pointu. Aux quatre angles de l'église, de petites chapelles quadrangulaires remplissent l'espace compris entre la nef centrale circulaire et les murs extérieurs, construits sous la forme d'un rectangle d'où se projettent les absides avec leurs murs à trois et cinq pans. (Voir l'esquisse du plan.) Ce plan est caractéristique des églises d'Arménie et de Géorgie et il paraît

avoir été adopté déjà au IV^e ou V^e siècle de notre ère. Nous y avons déjà fait allusion à propos de Sainte-Sophie à Constantinople, qui, disions-nous, rappelle par beaucoup de points les églises arméniennes et géorgiennes.

Quatre fenêtres étroites ouvertes sur les côtés de la voûte et de petites fenêtres dans les absides laissent passer un peu de lumière, mais pas assez pour animer cet espace immense, noyé depuis des siècles dans un crépuscule mystique.

L'intérieur de l'église est très simple : des murs de pierre nus, dépouillés d'ornements, à part le chœur où subsistent quelques restes de fresques. La clarté n'était d'ailleurs pas suffisante pour que nous ayons pu les examiner. A l'extérieur, au-dessus des fenêtres des absides, il y a des moulures sculptées qui trahissent un certain art décoratif. Un de ces reliefs ressemble beaucoup par sa composition et son exécution à la Croix de Ruthwell bien connue à Northumberland (¹).

Une des particularités de l'église de la Sainte-Croix que l'on retrouve dans beaucoup d'églises arméniennes, est un socle de deux marches qui encercle le mur extérieur, particularité qui semble avoir été héritée des temples païens. Ce monument ressemble du reste étonnamment, tant par sa forme que par ses dimensions, à l'église Hripsimé près d'Etchmiadzine dont nous aurons à parler plus tard. (Cf. chap. IX.)

L'intérieur dénudé donne l'impression que ce lieu de culte n'a pas été beaucoup utilisé, à moins qu'il ait même jamais été achevé. Il est d'ailleurs curieux de remarquer que les églises de Géorgie sont souvent construites sur des montagnes peu accessibles où certainement elles apparaissent de loin au regard du peuple comme à ceux du bon Dieu, mais où il est très difficile d'arriver. Cette particularité avait inspiré au Français

(¹) Strzygowski, vol. II, p. 719.

Chardin, qui faisait un voyage en Géorgie en 1672, des réflexions amusantes : « les Géorgiens ont une habitude vraiment curieuse de construire leurs églises sur de hautes montagnes... on les voit... on les salue d'une distance de trois ou quatre lieues, mais on n'y va pas... il est certain que la plupart d'entre elles ne sont pas ouvertes plus d'une fois tous les dix ans. Je n'ai jamais pu découvrir la raison de cette extravagance... à moins que les Géorgiens ne bâtiennent leurs églises sur des hauteurs inaccessibles que pour être dispensés d'avoir à les décorer et à les entretenir. »

Peut-être cette manière d'élever leurs sanctuaires sur de hauts rochers a-t-elle quelque rapport avec le culte des Persans dont Hérodote disait (I, 121) : « qu'ils ont l'habitude de hautes montagnes pour y faire des sacrifices à Zeus, désignant sous ce nom la voûte céleste tout entière. » Enfin il ne faut pas oublier la tradition selon laquelle des sacrifices païens avaient autrefois lieu sur cette montagne.

A côté de l'église principale, il y a une autre plus petite, avec un vaisseau allongé et une voûte en coupole qui aurait été construite par Mthavar Guaram I^{er} entre 545 et 586. Dans l'abside d'une petite chapelle se trouve un banc de pierre qui d'après la légende servit de trône aux anciens rois. Je m'arrêtai pensif devant ce siège sur lequel Tamara, dans son éblouissante beauté, vint peut-être s'asseoir quelque jour.

Mais peut-être, après tout, cette légende, si séduisante qu'elle soit, n'est-elle qu'une légende... Les maîtres de la Géorgie avaient quitté Mzkhetha pour Tiflis dès le VI^e siècle, avant même que cette église eût été construite. Qu'ils soient revenus ensuite ici exprès pour s'asseoir sur ce trône de pierre semble bien peu vraisemblable.

Dans les caves creusées au-dessous de la partie occidentale de l'église, tout près du précipice qui descend jusqu'à l'Aragva, il y a une cellule obscure presque entièrement murée où un saint ermite passa une grande partie

de sa vie. On lui passait sa nourriture par une étroite ouverture. A sa mort la cellule fut murée et ses ossements doivent y être encore. Il est curieux de constater qu'autrefois la sainteté des solitaires augmentait en raison de l'inactivité et de l'inutilité de leur vie, tout au moins en ce qui concerne la société de leur temps. C'est un trait que la religion du moyen âge partage avec la religion indoue. Plus les solitaires s'absorbaient dans une sainte contemplation, plus ils s'isolaient de leurs semblables, moins la société pouvait-elle jouir des fruits de leur bonté et de leurs sacrifices, plus ils étaient réverés. Evidemment le comble de la vie contemplative et solitaire est de se faire en quelque sorte emmurer vivant comme le moine dont nous visitâmes ici la cellule, mais on ne peut s'empêcher de se demander à quelle fin ? Ce n'était pas pour faire du bien aux autres, mais pour s'assurer lui-même de l'éternité. Voilà une conception de la vie bien pauvre et bien égocentrique.

En sortant de l'église, j'allai jusqu'à la pointe de l'éperon que forme la montagne entre l'Aragva et la Koura et je contemplai la vue que l'on avait sur le pays. Très bas au-dessous de nous s'étendait la ville de Mzkhetha, avec sa cathédrale élevée sur la langue de terre qui s'avance entre les deux fleuves et les deux vallées qui fuyaient vers les chaînes bleuâtres du Caucase aux cimes couronnées de neige.

Notre ami le journaliste me rejoignit, un papier et un crayon à la main. Il me pria, avec une aimable instance, d'écrire mes impressions et d'envoyer, de ce point historique, une sorte de message d'amitié au peuple géorgien. Il fut difficile de lui faire comprendre que je ne croyais pas opportun de communiquer ainsi mes impressions personnelles au peuple géorgien par la voie de la presse, et que le but de notre commission était essentiellement un but d'étude.

En bas, sur le chemin, nous retrouvâmes l'auto et nous rentrâmes à Mzkhetha. Cette ancienne capitale

n'est plus qu'un petit village avec des maisons pauvres et pressées les unes contre les autres, sans vergers ni verdure aucune. C'est pourtant ici le cœur même du pays, la terre sacrée pour les Géorgiens depuis les temps les plus anciens des païens et des adorateurs du feu. Aucune région n'évoque plus de souvenirs.

Ce point où les deux vallées se rencontrent est le centre des communications : au sud-est, les routes qui viennent de la mer Caspienne et de la Perse, au nord celles qui traversent le Caucase et la vallée de Seguramo, à l'ouest les routes qui mènent à la Mer Noire, en Kolkhis et en Imérétie. On comprend que dès les temps reculés le centre des échanges et de la culture fût ici.

On trouve dans cette région beaucoup de cavernes qui furent primitivement habitées, puis servirent de lieu de culte. Sur le sommet des montagnes environnantes et dans les bosquets sacrés se trouvaient il y a des milliers d'années déjà des sanctuaires et des autels. Plus tard c'est ici que résidèrent les anciens rois de Géorgie, ici que s'établit d'abord le christianisme, ici que fut bâtie la Cathédrale de Mzkhetha, monument à la fois chrétien et national. C'est ici enfin que, depuis des siècles, le Primat de l'église géorgienne a son siège.

La tour du dôme s'élève bien haut, au-dessus des maisons serrées et basses. Nous nous arrêtons devant une porte qui a presque l'air d'être l'entrée d'une forteresse. La cathédrale en effet est entourée de hauts murs, garnis de bastions massifs de forme ronde ou carrée et abondamment troués de meurtrières; elle a vraiment l'apparence d'un château-fort du moyen-âge. Comme nous l'avons déjà dit, les églises devaient être bien fortifiées dans ce pays autrefois peuplé de brigands et continuellement en proie à la guerre. Cette cathédrale est un symbole de l'histoire de ce peuple. Centre spirituel du pays, elle doit cependant être entourée de fortifications, de même que dans ces contrées les œuvres de paix ne peuvent être accomplies que l'épée au côté. En temps de guerre, les

habitants se réfugiaient à l'intérieur de l'enceinte fortifiée.

Nous sonnons et sommes introduits dans une vaste cour au milieu de laquelle se dresse la cathédrale avec ses arches, ses pignons et sa haute tour surmontée d'une coupole. A gauche, adossée au mur, est la maison de l'évêque.

Celui-ci vint à notre rencontre avec toute la dignité de son rang. C'était un bel homme, haut de six pieds; son visage, entouré d'une longue barbe noire et soyeuse, était d'une beauté régulière. Il était coiffé d'un haut bonnet noir et sa robe noire descendait jusqu'aux pieds. Un moine en froc et un clerc l'accompagnaient. Après nous avoir souhaité la bienvenue, il s'offrit de fort bonne grâce à nous faire les honneurs de son église.

Celle-ci est construite dans le style circulaire géorgien et bien qu'elle soit très simple, elle est fort importante avec ses voûtes élevées, ses piliers massifs et ses murs épais. Sur un des côtés, subsiste une petite chapelle qui fut, nous dit l'évêque, la première église bâtie avant la cathédrale vers la fin du V^e siècle. Elle renferme des ossements (en l'espèce les pieds) d'un homme qui assista au crucifiement du Christ. D'après une autre version, l'église a été construite à l'endroit où fut trouvée la robe du Christ qu'un Juif aurait emportée du Golgotha. Enfin, d'après une autre légende, ce fut sainte Nino qui apporta la robe de Jérusalem.

La cathédrale a été détruite plusieurs fois par les bandes ennemis et son histoire est celle de la Géorgie. En 1318, elle fut détruite par un tremblement de terre. Le roi Georges VI la fit reconstruire, mais peu après elle fut ravagée par les Mongols. Le roi Alexandre releva ses ruines, mais elle fut encore à plusieurs reprises la proie des brigands Lesghiens et deux fois encore dut être restaurée.

Plusieurs des rois de Géorgie y sont enterrés. On voit encore les dalles qui recouvraient les corps, mais les tombes elles-mêmes ont, dans beaucoup de cas, été pro-

fanées et pillées. Le roi qui a fait construire l'église est enterré au centre; nous avons vu la dalle de son tombeau, elle ne porte pas de nom ni d'inscription, de crainte que la tombe ne fût profanée à la première occasion par les Persans ou les Turcs. L'avant-dernier roi Héaraklius II est enterré devant l'autel à droite. Il mourut en 1798, âgé de 89 ans. Il avait participé à 60 guerres différentes. C'est à lui que Frédéric le Grand pensait quand il disait à ses soldats d'être aussi braves que les Géorgiens. Les yeux de l'évêque brillaient de fierté en nous racontant cette histoire.

A côté du roi Héaraklius repose sa fille Thékla, décédée dans la première moitié du siècle dernier. A gauche devant l'autel est enterré le dernier roi de Géorgie Georges XIII qui, à sa mort en 1801, léguua le pays aux Russes pour le sauver des Persans.

Les églises à Mzkhetha sont construites en pierres de différentes couleurs disposées en motifs décoratifs. On retrouve ce trait dans la plupart des églises arméniennes, et l'art italien s'en est également servi en particulier à Gênes et à Florence. Enfin Lehmann-Haupt et Belch prétendent que les Khaldéens, dans certains monuments élevés près du lac de Van avant la venue des Arméniens, auraient utilisé ce mode de décoration.

Au nord de la ville se trouve le couvent de religieuses de Samtavro avec son imposante église où le premier roi chrétien Mirian et sa femme auraient été enterrés. Dans le cimetière, une ancienne chapelle s'élève à l'emplacement où se trouvait autrefois la cellule de sainte Nino qui, comme nous l'avons déjà dit, convertit le pays au christianisme.

Il ne reste rien des anciens châteaux royaux et autres édifices, sauf quelques ruines par terre. Rien dans cette bourgade ne rappelle même de loin la vie des anciens chevaliers, ni la splendeur des grandes cérémonies religieuses qui se déroulaient ici chaque année. Et cependant encore aujourd'hui les paysans viennent de

tous côtés, au mois d'octobre, assister à une grande fête religieuse et nationale. Nul doute que cette réunion ne soit remarquable et intéressante au plus haut point.



IV. QUELQUES ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE LA GÉORGIE⁽¹⁾

La Géorgie s'étend au sud de la grande chaîne du Caucase ; la frontière nord suit à peu de chose près la ligne des sommets de cette chaîne ; à l'est elle touche au pays montagneux du Daghestan et aux plaines d'Azerbaïdjan ; au sud, à l'Arménie et au territoire de Kars actuellement turc ; à l'ouest, à la Mer Noire. Le pays comprend principalement les deux fertiles vallées de la Koura et du Rion, puis les versants des montagnes avec leurs nombreuses vallées étroites et encaissées, qui descendent vers les fleuves des chaînes du grand Caucase au nord, et de celles du petit Caucase et des hauts plateaux de l'Arménie au sud. La République a une superficie d'environ 73.000 km² et compte environ trois millions d'habitants.

Le pays habité par les divers rameaux de la race géorgienne était, dès les temps anciens, divisé en plusieurs districts. Les plus importants étaient : la Kakhétie à l'est adossée au versant méridional du Caucase et

⁽¹⁾ Pour étudier l'histoire de la Géorgie voir : Arthur Leist, *Das Georgische Volk*, Dresde 1903; W. E. D. Allen, *The Caucasus in The Nations of To-day*, édité par John Buchan, dans le volume intitulé *The Baltic and Caucasian States*, London 1923; l'article *Georgia* dans *The British Encyclopedia*, II édition 1910; M. F. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, Saint-Pétersbourg, 1849-58; O. G. v. Weßendonk, *Über Georgisches Heidentum*, Leipzig 1924.

renommée pour son vin; la Kartalinie, le cœur du pays, comprenant la vallée de la Koura et Tiflis et la vallée de l'Aragva au nord; l'Imérétie à l'ouest du mont Souram et dont la capitale est Koutaïs sur les rives du Rion; la Mingrélie au nord du Rion entre l'Imérétie et la mer Noire; la Svanétie au nord dans les montagnes du Caucase, et tout à l'ouest l'Abkhasie près de la mer Noire; le long de la côte, au sud du Rion, était la Gourie, et dans les montagnes à l'intérieur du pays, la Meschie et le Samzkhé.

La Géorgie est un pays où l'on trouve de grands contrastes. On y voit des vallées larges et fertiles, de riches forêts dans des vallons charmants, à côté de gorges profondes et de montagnes titaniques. Nous sommes au pays merveilleux de la Chevalerie orientale, connue pour la bravoure de ses guerriers, la courtoisie de ses mœurs et la beauté de ses femmes.

L'histoire du peuple géorgien est aussi remarquable que le pays. Quoiqu'il ait dû presque continuellement combattre contre des voisins puissants pour conserver son indépendance et sa liberté, c'est probablement un des peuples contemporains qui a eu la plus longue suite de rois se continuant presque sans interruption pendant deux mille ans. Peuple de guerriers, aimant la lutte, les Géorgiens se saluaient par ces mots : « Que la victoire soit avec toi », à quoi il était répondu : « Avec toi aussi ».

On ne connaît pas avec certitude l'origine des Géorgiens (¹) ni depuis quelle époque ils habitent le pays. Les Grecs les appelaient Ibériens, et c'est Strabon (²), né en 63 avant J.-C., qui le premier parla d'eux. Héro-

(¹) Le nom Géorgie semble être d'origine récente. Il dérive probablement de Jorzan, nom d'une tribu de la vallée de la haute Koura. On croit que ce sont les Arabes qui les premiers ont donné ce nom au pays tout entier. D'après une autre version, le nom de Géorgie dériverait du vieil iranien *Karka*, changé en *Gorga*.

(²) Strabon, XI, 3, 1-6.

dote (¹) cite d'autres peuples dans ce pays : les Colchiens, les Tibaréniens et les Mosques; plus au sud probablement étaient les Saspeiriens, les Alarodiens et au sud-ouest les Makroniens, les Mossynokeciens et les Mariens. Plusieurs de ces tribus ont certainement contribué à former le peuple géorgien. Les Mosques ont jadis habité l'Asie-Mineure et ont probablement précédé les Phrygiens en Phrygie d'où ils ont été repoussés au nord-est avec les Tibaréniens et sont venus s'établir dans une partie de la Géorgie actuelle.

Au temps de Darius Hystaspis, les Mosques tenaient les défilés au sud du Caucase; ils abitaient dans les vallées de l'Aragva et de la Koura. On retrouve leur nom dans celui donné à une partie du pays : la Méchie, et à une chaîne de montagnes dont le Souram est une des crêtes. Le nom de la ville de Mzkhetha a probablement la même origine. C'est peut-être là ou dans les environs que s'élevait le temple de la déesse blanche Leukothea (Kybele ou Anahit) avec son oracle (voir Strabon, XI, 2, 17). Les Géorgiens — les Ibères des Grecs — ont pu pénétrer dans le pays par le sud et en ont expulsé les Mosques ou se sont fusionnés avec eux.

Les Géorgiens s'appellent eux-mêmes des Kartveliens ou K'art'uli (de K'art'u) d'où le nom de Kartlie ou Karthalinie (Karthulie) que porte une région du pays. Comme le remarque Lehmann-Haupt (²), K'art'u ressemble à Kardukh, nom donné au peuple qui, d'après Xenophon (401 avant J.-C.) (³) habitait le pays situé près de la source orientale du Tigre, au sud du lac Van. Kardukh est peut-être le pluriel arménien de Kardu (comp. Haïk, pluriel de Haï) et c'est peut-être le même mot que K'art'u, car la prononciation du *t* géorgien se

(¹) III, 94; I, 104; II, 104; VII, 78-79.

(²) C. F. Lehmann Haupt : *Armenien Einst und Jetzt*, VII, p. 104, 1910.

(³) *Anabasis*, IV, 1-3.

rapproche beaucoup dans ce mot de celle du *d.* Il n'est pas vraisemblable, comme on le suppose généralement, que les Kardukhes étaient des Kurdes, car c'est seulement beaucoup plus tard que ceux-ci sont venus de Perse pour s'installer dans cette contrée. Comme Lehmann-Haupt le fait remarquer, il est également intéressant de constater que dans le pays des Kardukhes on trouve beaucoup de cavernes construites sur le même plan et appartenant à la même époque que celles de Vardzia. Il est donc possible que les Kardukhes et les Géorgiens aient appartenu à la même race, dont une partie aurait émigré plus au nord. Ceci s'accorderait avec la légende qui veut que les aïeux des Géorgiens soient venus du sud.

Les ancêtres probables des rameaux géorgiens postérieurs : Karthliens, Imérétiens, Mingréliens, Svanétiens, Laziens et autres, sont les Karthuliens, les Mosques, les Tibaréniens, les Colchiens, les Tsaniens et, pour les Kakhétiens, peut-être des souches albanaises.

La langue géorgienne, de même que les autres langues sud-caucasiennes, n'est pas indo-européenne comme l'arménien. Les linguistes ne sont pas encore parvenus à les rattacher à un groupe déterminé. Lehmann-Haupt (vol. II, p. 467-497) prétend que non seulement la langue mais aussi les coutumes indiquent un degré de parenté entre les Géorgiens et le peuple pré-arménien, les Khalidiens (¹). Dans ce cas leur langue pourrait être apparentée aux idiomes mitanniques et protohittitiques.

Les restes trouvés dans des tombes prouvent qu'aux

(¹) Dans ce cas on peut se demander si la presque similitude des noms que ces peuples se sont donnés eux-mêmes correspond à une certaine similitude de race. C'est ainsi que nous trouvons Khaldi et Khaldu, et Kardu et Kharthu. Cela dépend évidemment de la possibilité de déplacement du son dans ces langues qui aurait changé le « l » en « r ». Si le nom original était le même, on pourrait supposer que les trois peuples ont la même origine ethnique.

époques préhistoriques le pays a été habité par un peuple à crâne allongé, très différent des Géorgiens de nos jours dont la plupart sont brachycéphales. Dans les tombeaux en pierre, datant de l'âge du bronze, qui ont été trouvés en grand nombre près du couvent de Samtaro à Mzkhetha, M. F. Bayern n'a mis au jour que des restes dolichocéphales. On ignore si plus tard il y eut un seul ou plusieurs peuples brachycéphales qui immigrèrent et quel fut celui qui importa la langue géorgienne. Les crânes larges de type arménoïde sont les plus nombreux, mais il y certainement eu croisement avec une race alpine au crâne court mais plus bas et plus large, de même que la face. Ensuite, mais plus tard, il y eut certainement un nouveau croisement avec un élément dolichocéphale à cheveux blonds. On trouve aussi la trace d'un élément plus ancien à crâne allongé et à cheveux noirs. Pendant la période historique, il y eut une forte immigration d'Arméniens et de Juifs.

Le type géorgien actuel est de haute taille et de formes sveltes. Le crâne est rond, le visage d'une largeur moyenne, le nez proéminent, moyennement étroit et charnu, légèrement busqué suivant la forme arménoïde, les cheveux bruns foncés ou noirs, la barbe abondante, les yeux foncés. Les traits du visage des hommes et des femmes sont généralement beaux. Les Géorgiens sont intellectuellement bien doués; ils sont honnêtes, gais, francs, insouciants, souvent un peu frivoles et légers, mais ayant le sens de l'honneur, l'esprit chevaleresque et du courage; ils offrent à l'étranger la plus large hospitalité. Ils sont peut-être un peu épuisés par les longues périodes de lutte qu'ils ont traversées; ils manquent, dans une certaine mesure, d'initiative et ils aiment mieux se complaire dans les souvenirs d'un passé glorieux que de travailler au progrès et au développement du pays. Il est assez curieux de noter combien ce peuple vit encore dans le moyen-âge; ainsi on trouve dans les montagnes des tribus géorgiennes, comme par exemple

les Khevsuriens, qui gardent de vieilles cottes de mailles, des boucliers et des épées datant de l'époque des Croisades et qui les revêtent encore aujourd'hui dans les grandes occasions.

Dès les temps les plus reculés les Géorgiens étaient divisés en tribus ayant chacune leur chef (Tavadi). Ces tribus étaient peut-être composées d'éléments appartenant à des races différentes. Il est possible que le chef de Mzkhetha ait été reconnu de bonne heure comme le plus puissant de la Géorgie orientale. Cette ville en effet est située au point de jonction de deux routes commerciales importantes : l'une venait des Indes et de la Perse, longeait le sud de la mer Caspienne, montait le long de la Koura puis descendait le long du Rion vers la Mer Noire ; l'autre venait d'Arménie par la vallée de l'Aragva et allait vers la Caucاسie, la mer d'Azof et au delà.

Au temps de Darius et de Xerxès, le pays était sous la suzeraineté et l'influence des Persans. Après la conquête d'Alexandre-le-Grand, un gouverneur fut installé à Mzkhetha. D'après la tradition, la Géorgie orientale se libéra sous la conduite de son chef Pharnavas, qui fut, environ 302 avant Jésus-Christ, le premier roi du pays, mais ce n'est pas prouvé. Au premier siècle avant Jésus-Christ le pays fut conquis par Mithridate, le puissant roi de Pont, qui fut battu à son tour par Lucullus en 72 et par Pompée en 65 avant J.-C. Par ces guerres, le peuple géorgien entra en rapport avec le monde romain. Cependant sa civilisation, spécialement celle de la Géorgie orientale, est toujours restée sous l'influence de la Perse d'où lui sont venus ses rois.

Nous ne savons pas grand chose de la religion des Géorgiens. Ils semblent, au début de leur histoire, avoir adoré le soleil, la lune et cinq étoiles (les planètes). Les Albaniens, voisins des Ibères à l'est et qui occupaient également une partie de la Géorgie orientale (Kakhétie), adoraient d'après Strabon (XI, 4, 7) le soleil, la lune et Zeus, mais surtout la lune, en l'honneur de laquelle un

temple était élevé près d'Ibérie. Ce temple était probablement celui dédié à la déesse Anahit, qui, comme la déesse Ma en Cappadoce (¹), avait des rapports avec la lune et qui, pour les Grecs, était identifiée avec Artémis. C'est probablement cette même déesse que Strabon appelle Leukothea et qui était adorée par les Mosques, dans la vallée de la Koura. Il y a lieu de remarquer qu'il y avait non loin de là, à Phasis en Kolchis, un temple dédié à la déesse Rhéa (²) qui appartient à la même catégorie primitive de divinités. Rhéa est en effet la déesse de la fertilité, la Grand'mère, la Déesse-Mère, appelée aussi l'éblouissante, la dorée, la pure, elle fut adorée partout en Asie-Mineure, en Arménie et dans les contrées voisines de la Mer Noire et elle a dû jouer un rôle important dans la religion primitive des tribus géorgiennes. (Cf. l'Hécate des Thraciens.)

Mais plus tard, le dieu principal des Géorgiens porta le nom iranien d'Armaz, le Ahura Mazda (le Dieu de sagesse) ou Ormuzd des Perses. Son sanctuaire était près de Mzkhetha, où s'élevait sa statue en cuivre, revêtue d'une cotte de mailles, d'un casque et d'une cuirasse en or; ses yeux étaient de beryl et d'émeraude. On lui faisait des sacrifices humains. A côté du grand dieu se dressaient deux autres statues des vieilles divinités Ga et Gatsi. C'est la trinité divine qu'on retrouve si souvent chez les peuples d'Orient (comp. aussi la Trinité de l'Eglise chrétienne). D'autres déesses étaient encore adorées, Zaden, Aïnina (Anahit), Danana (Nane?) et Aphrodite qui avaient leurs sanctuaires dans les environs. Le nombre de ces dieux est sept, le nombre sacré, représenté par les corps célestes : le soleil, la lune et les cinq planètes connues.

A côté de ce culte consacré par l'érection de temples et d'idoles, et qui constituait la religion d'état propre-

(¹) Strabon, XII, 2, 3.

(²) Voir Arian, Periplus II,

ment dite, il y avait manifestement une secte très développée d'adorateurs du feu, qui se recrutait en particulier dans les hautes classes. Enfin les émigrés juifs avaient introduit dans le pays le culte de Jahvé.

Au point de vue social, le peuple géorgien évolua peu à peu et atteignit une certaine forme d'organisation qui lui fut propre et qu'il a gardée à travers les siècles. L'état était basé sur un système féodal de familles seigneuriales ayant à leur tête un chef, mais qui reconnaissaient toutes le roi comme leur chef suprême. La noblesse, le roi et le clergé possédaient la terre. Strabon (XI 3,6 et 4,7) montre que déjà à l'époque païenne il y avait en Ibérie et en Albanie un clergé riche et puissant. Au-dessous de la noblesse et du clergé venaient les paysans et les ouvriers, dont une partie était des serfs et les autres possédaient une certaine indépendance. Au-dessous de tous étaient les esclaves. En outre une classe de commerçants et d'artisans se formait peu à peu dans les villes.

Déjà Strabon (XI, 3,6) remarque que chez les Ibères la propriété appartenait en commun aux membres d'une même famille et c'est le plus ancien qui gouvernait et administrait tout le clan. Ce système patriarcal s'est conservé dans des parties montagneuses de la Géorgie, spécialement en Kakhétie et en Kartlie; chaque clan se compose de plusieurs familles apparentées les unes aux autres et comptant une cinquantaine de membres, et autrefois même jusqu'à une centaine. A la tête de chaque « Grande famille » était autrefois un « Père de maison » et une « Mère de maison », élus à la vie et en général choisis parmi les plus anciens. Le patriarcat est une forme d'organisation sociale qui remonte aux temps primitifs et que nous retrouvons chez les Indo-Européens, spécialement chez les Slaves du sud ; il existe aussi chez certains peuples asiatiques.

Le peuple géorgien a toujours dû lutter pour défendre sa liberté contre les voisins puissants qui de tous côtés

l'ont attaqué et ont cherché à conquérir le beau pays qu'il habitait. Il n'y a là rien d'étonnant, car la Géorgie se trouve sur le pont jeté entre la mer Noire et la mer Caspienne et que le Caucase coupe d'un énorme mur contre lequel les migrations de peuples venant du sud, du sud-est et de l'ouest vinrent se briser. Au nord se trouvait dans l'antiquité le pays des steppes encore inconnu et peuplé des Scythes nomades, à l'est la puissante Perse, au sud l'Arménie, ensuite les empires baignés par l'Euphrate et le Tigre, et plus tard les Arabes et les Turcs, au sud-ouest et à l'ouest les différents peuples habitant l'Asie-Mineure, les puissances mondiales des Grecs et des Romains et enfin les Turcs.

Pour traverser ou longer la muraille du Caucase, peu de routes offraient un passage aux hordes nomades venant du nord. L'une d'elles passait par la plaine étroite et marécageuse qui borde la mer Caspienne, l'autre suivait la gorge encaissée du Darial (porte des Alanes), la « porte Ibérienne » des anciens qui traverse la chaîne immense, sous les volcans Mkimvari ou Kasbek. Une troisième route plus à l'ouest conduisait, à travers la vallée d'Ardon et les gorges de Khasar, à la vallée du Rion et à Koutais ou, par le défilé de Roki, descendait la vallée de Liakhva jusqu'à Gori au bord de la Koura. Un quatrième chemin suivait la côte de la Mer Noire.

Pour les souverains des pays du sud, il était d'une grande importance de se rendre maître de ces voies de communication. La vallée de la Koura qui s'étendait au sud de la muraille montagneuse ouvrait aussi un passage aux armées venant de la Mer Noire et était au point de vue stratégique un pays d'une grande importance que se disputaient toujours les rois de Perse et les riverains de la Mer Noire. En outre, ce pays était constamment exposé aux attaques soudaines des brigands qui descendaient des montagnes, spécialement à celles des Avares et autres tribus de Lesghiens, mais aussi des Tchétchènes, des Tcherkesses, des Kabardes et des Ossètes. Enfin une

cause de guerre étaient encore les querelles intestines et les rivalités entre les chefs des différentes parties du pays.

Il est remarquable que malgré toutes ces luttes, le peuple ait, pendant deux mille ans, non seulement conservé sa nationalité et sa civilisation jusqu'à nos jours, mais encore plus ou moins défendu son indépendance, sans être absorbé par les peuples puissants qui ont tant de fois avancé et reculé sur ce pont de terre jeté entre les deux mers. Malgré les guerres continues, les dévastations et les pillages qui auraient pu entraver leur développement intellectuel, les Géorgiens ont atteint et maintenu un haut degré de culture, comme en témoigne l'importance de leur littérature.

Pendant des siècles, Mzkhetha a été la capitale du pays, mais celle-ci fut transférée à Tiflis vers l'an 500 après Jésus-Christ où le roi Vakhtang Gourgaslan (Loup-Lion) se serait installé déjà vers 469. La ville était plus éloignée des vallées du Caucase et moins exposée aux incursions soudaines des tribus de la montagne.

Le Christianisme aurait été introduit en Géorgie orientale par sainte Nino et le roi Mirian (ou Mihran) qu'elle avait converti, entre 317 et 332 après Jésus-Christ, peu de temps après l'introduction du Christianisme en Arménie. Cependant il a certainement dû s'écouler encore bien des années avant que les flammes s'éteignissent sur le dernier autel des adorateurs du feu en Géorgie et aujourd'hui encore on retrouve dans les mœurs et dans les légendes du pays des restes de la doctrine des pyrolâtres. Comme en Arménie, l'église géorgienne professa d'abord la doctrine monophysite (unitaires), mais au VI^e siècle elle adopta la confession de Chalcédoine et par là elle se rapprocha de l'église byzantine. La construction des premiers couvents au VI^e siècle a grandement favorisé la propagation du Christianisme dans le peuple.

Le chef de l'église (Catholicos, patriarche) avait sa résidence à Mzkhetha, dont la cathédrale a été construite

par le roi Vakhtang Gourgaslan (446-449 après Jésus-Christ). Il avait une position indépendante dans l'état et jouissait d'une considération et de priviléges presque égaux à ceux du roi. Il avait très probablement hérité ce pouvoir du grand-prêtre païen. Strabon le signale (XI, 4, 7) chez les Albanes où le grand-prêtre « était l'homme le plus honoré après le roi et gouvernait non seulement le territoire sacré qui était vaste et peuplé, mais aussi les serviteurs des temples ». Il pouvait ordonner que quelques-uns des prêtres fussent mis aux « chaînes saintes » et après les avoir bien nourris pendant une année, ils étaient sacrifiés aux dieux « avec les autres victimes animales ».

Le Catholicos avait un pouvoir absolu non seulement dans l'administration de l'Eglise, mais aussi sur les territoires étendus qui appartenaient à l'Eglise ou à lui personnellement. Ces territoires comprenaient de nombreux villages (environ 237) avec leurs paysans, tenants, fonctionnaires et soldats. Des seigneurs étaient aussi ses vassaux, sans compter des milliers de prêtres et de moines. Il avait ses propres troupes, commandées par un capitaine choisi par lui. Le patriarche et les évêques avaient à leur disposition un grand nombre d'esclaves. L'Eglise était en vérité un état dans l'Etat, mais malgré ce grand pouvoir, elle et son chef n'outrepasse rent jamais leurs droits, et pendant des siècles l'église géorgienne fut le soutien et l'allié fidèle de la royauté. Continuellement menacée par d'autres religions et spécialement par l'Islam qui s'était répandu dans les pays voisins, cette fidélité était de bonne politique.

Au milieu du VI^e siècle Guaram devint roi de la Géorgie orientale. Il fut le premier roi de la famille des Bagratides, laquelle, au cours des siècles, fournit au pays beaucoup de princes capables. Entre la Perse et Byzance, qui dominait en Géorgie occidentale, il y avait des luttes interminables pour la possession de la Géorgie orientale jusqu'au moment, en 627, où l'empereur Héraclio

brisa le pouvoir des Sassanides perses dans la plaine où se trouvent les ruines de Ninive. Cette victoire cependant aplanit le chemin à des ennemis plus dangereux, aux Arabes, qui, venant du sud, envahirent quinze ans plus tard la Géorgie orientale, pénétrèrent jusqu'aux vallées de Caucanie, mais ne réussirent jamais à s'établir dans la Géorgie occidentale.

La domination des Arabes en Géorgie orientale dura, sauf quelques interruptions, environ quatre cents ans ; le pays du reste ne leur était pas toujours entièrement soumis et les rois géorgiens reconquirent plus ou moins leur suzeraineté. Malgré la différence des religions, les Arabes contribuèrent au développement de la culture géorgienne dans bien de domaines.

Sous le roi Bagrat III (985-1014), qui régna d'abord seulement sur l'Abkhasie, la Géorgie fut, par voie de succession, réunie à l'Abkhasie et la Meschie et, par des liens plus ou moins lâches, à l'Imérétie et à la Mingrélie. En 1048, les Seldjouks-Turcs firent plusieurs incursions dans le pays, mais ils furent enfin repoussés par un chef énergique, Liparit Orbulk (Orbeliani). En 1064, ils revinrent et sous la conduite de Alp Arslan, ils envahirent la Géorgie, détruisirent Tiflis et massacrèrent les habitants. En 1072, Tiflis fut de nouveau dévasté par les Seldjouks, le pays pillé et beaucoup d'habitants tués.

En 1089 David III (1089-1125) montait sur le trône. Il fut appelé le « Reconstructeur », Daviti Aghmachenébeli et fut le roi le plus puissant et le plus remarquable de la Géorgie.

Il releva ce pays qui avait été dévasté successivement par les Arabes, les Turcs et les Byzantins au point d'être devenu un désert et le laissa, après un règne de trente-six ans, dans un état florissant. Après la conquête de Jérusalem par les Croisés, il chassa en 1100 la dernière garnison arabe de Tiflis. Ce prince, philosophe ascétique, était un homme religieux et d'une haute culture; il était en même temps un excellent général, comme

le prouve le succès de ses guerres de conquête. Il imposa à ses sujets la discipline, l'ordre et le respect des bonnes mœurs; lui-même donna l'exemple des vertus qu'il exigeait de son peuple. Il fut un administrateur prudent, un gouverneur avisé et un prince tolérant envers ceux qui ne partageaient pas ses croyances; c'est ainsi qu'il accorda son appui soit aux Mahométans, soit aux Arméniens. Sous son règne, la Géorgie connut une puissance qu'elle n'avait jamais eue auparavant; par ses conquêtes et ses lois sages, il ramena la prospérité dans le pays. Le niveau intellectuel du peuple fut aussi élevé. De hautes écoles furent créées où enseignaient des professeurs capables et cultivés. A Gelati, près de Koutaïs, il construisit une cathédrale magnifique et fonda un couvent qui ne tarda pas à devenir un centre intellectuel très important.

A cette époque, la Géorgie avait d'étroites relations avec Byzance. Plusieurs rois, comme Bagrat IV (1027-1072) et David le Reconstructeur, épousèrent des princesses byzantines et des filles de rois géorgiens épousèrent des empereurs et des princes byzantins. La plus célèbre de ces princesses fut la fille de Bagrat IV, Martha, élevée au rang d'impératrice sous le nom de Marie et qui passait pour être la femme la plus belle de son temps.

Après la mort du roi David, le pays continua à prospérer. Il atteignit le point culminant de sa puissance et de sa culture sous la reine Tamara (1184-1212). Quand cette princesse monta sur le trône des Bagratides, le pays s'étendait déjà au delà des frontières linguistiques de la Géorgie, et grâce à l'ordre social depuis longtemps rétabli, le peuple vivait dans l'aisance. Par ses qualités personnelles, la reine intelligente et sage exerça une bonne influence sur ses sujets. Elle était belle et douce et devait avoir un charme irrésistible. Ses contemporains s'accordent dans les louanges qu'ils lui adressent; ils vantent son énergie, ses prouesses guerrières tant à

cheval qu'à pied, ses sages discours empreints de douceur et de modération, ses réparties pleines de sagesse. Sans sévérité inutile et sans susciter des difficultés internes, elle savait réduire les hommes les plus rebelles et les plus violents.

Elle gouverna son peuple avec une douceur et une humanité inconnues en son temps. Jamais elle n'ordonna une fustigation et lorsqu'elle devait infliger des punitions plus sévères, c'est avec répugnance qu'elle s'y résignait. Elle pardonna même aux rebelles qui s'étaient soulevés contre elle, à l'instigation de son premier mari qu'elle avait répudié. Les seigneurs comme les paysans lui étaient fidèlement dévoués. Sous ses ordres les armées combattaient avec enthousiasme et remportaient le plus souvent la victoire. Toutes ses campagnes furent couronnées de succès et les frontières du pays atteignirent la mer Caspienne à l'est et la mer Noire à l'ouest, tandis que l'influence politique de l'état était puissamment renforcée. Les peuples voisins qui habitaient les vallées de Caucanie furent obligés de reconnaître sa souveraineté et de lui payer un tribut. Elle soumit à son influence une partie de l'Arménie, Kars et Erzeroum. En 1204, elle prêta son appui à son neveu Alexis Comnène pour fonder l'empire de Trébizonde et par là elle fortifia les frontières occidentales de son pays contre les Turcs.

Sous le règne de Tamara, l'Eglise et l'Etat géorgiens connurent une succession de chefs remarquables. Plusieurs d'entre eux étaient des Arméniens. Le général en chef était l'Arménien Sarkis Mkhargdséli; avec lui étaient trois de ses parents dont l'un fut le second époux de la reine, David Sosiani. Le haut clergé et une partie de la noblesse paraissent avoir eu une culture relativement élevée. La noblesse, qui rapportait de riches butins des expéditions guerrières, menait une vie de luxe et avait des mœurs très raffinées. Le centre de la vie brillante était la cour magnifique de Tamara, toujours peuplée de princes et de seigneurs. La belle reine dépensait sans

compter ses trésors. Elle était extrêmement généreuse et prenait plaisir aux réjouissances et aux divertissements. Elle organisait de grandes fêtes avec des tournois, des représentations acrobatiques, des danses, des concerts, mais par dessus tout elle aimait les grandes chasses auxquelles elle prenait part avec passion. Cela devait être un beau spectacle que de la voir chevaucher à travers les champs et les bois, avec ses faucons et ses chiens et suivie d'une troupe de brillants seigneurs, montés sur des chevaux fringants, brillamment harnachés. De somptueux banquets attendaient les chasseurs à leur retour avec des danses et de la musique et la journée se terminait dans le bruit des coupes qui se heurtent et les interminables récits de chasse.

La chasse fut dans tous les siècles le principal plaisir des rois et des chevaliers géorgiens, quand ils n'étaient pas en guerre. On chassait avec des chiens les chacals, les renards, les sangliers, les cerfs. Mais la chasse aux faucons était préférée. Le gibier le plus fréquent était la grue, le héron, le faisand. Les faisans sont d'origine géorgienne; leur nom dérive du fleuve « Phasis ». D'après Marco Polo (1275) « c'est en Géorgie que naissent les meilleurs faisans du monde ».

A côté de la chasse, les seigneurs prenaient part à diverses réjouissances : les luttes, les paris et les jeux faisaient leur joie, spécialement ceux où il s'agissait de montrer la souplesse du corps et la force, comme le jeu de paume à pied et à cheval, le tir à la cible, les courses de chevaux et même la lutte qui est encore en honneur aujourd'hui pendant les fêtes religieuses et civiles. Les Géorgiens étaient un peuple gai, facile à vivre, et aimant l'aventure.

C'est le Christianisme qui a apporté en Géorgie les fondements d'une culture intellectuelle. On ne sait pas exactement de quelle époque date l'écriture géorgienne, mais il est probable qu'elle est contemporaine de celle des Arméniens, soit du commencement du V^e siècle après

Jésus-Christ. L'alphabet dérive probablement en grande partie du grec. La littérature était au commencement purement ecclésiastique et inspirée de la littérature syrienne et gréco-byzantine, mais, peu à peu, des couvents la culture se répandit à l'extérieur et gagna les hautes classes. Les Arabes ont aussi exercé une grande influence. Ils ont en particulier introduit l'art de la versification.

A côté de la littérature religieuse se développa un peu plus tard un mouvement poétique, au tour plus plaisant et plus mondain, qui atteignit un remarquable développement au temps de la reine Tamara. Il semble y avoir eu à cette époque plusieurs bons auteurs lyriques. Pendant les banquets et les fêtes les poètes chantaient, et accompagnés du son du luth et du bruit des gobelets, ils disaient la joie et l'amour, les souffrances et les aventures des nobles chevaliers.

Le plus connu d'entre eux est Schota Roustavéli, un contemporain de Tamara. Il a donné à son pays un poème épique national d'une grande beauté : « L'homme à la peau de tigre » (Ve Schviss Tkaossani). L'une des héroïnes n'est autre que la reine elle-même, appelée dans le poème « Tinatin » :

Telle le soleil d'Orient,
de tous elle dérobait l'âme, le cœur et l'esprit.

Le héros de ce poème est le type du chevalier sans peur et sans reproche qui s'en va à travers la vie plein de bravoure et de confiance, cultivant l'amitié, l'amour de son prochain et la charité. Le poème est d'une haute valeur morale. Les strophes qui le terminent sont empreintes de mélancolie :

« Le poème de ce héros touche à sa fin... la harpe vibre encore mais elle ne chante plus... les voies de ce monde sont perfides et le temps qu'il nous ait donné de vivre est si court... pourtant il semble long à ceux à qui la vie n'a jamais donné un jour de joie. »

Mais cette harpe vibre toujours ; pendant sept siècles de détresse et d'oppression le poème a vécu sur les lèvres du peuple géorgien et jusqu'à nos jours il a soutenu le courage de ce peuple malheureux.

Déjà au IV^e et V^e siècles, de nombreuses églises avaient été élevées en Géorgie. La plupart étaient construites sur le modèle des anciens temples païens. Dans les siècles qui suivirent, d'importantes constructions furent entreprises. Le style des églises ressemblait beaucoup à celui des églises arméniennes, et il est probable que plusieurs des architectes furent des Arméniens, connus pour avoir été des artisans habiles. Une église très intéressante est la cathédrale de Koutaïs dont la construction fut commencée en 1003 sous le règne du roi Bagrat III et dont il reste encore des ruines. Le nom de l'architecte qui l'édifia est connu, il s'appelait Maïsa.

Le plan de l'église a beaucoup de ressemblance avec celui de l'acélèbre église de Grégor à Dvine, en Arménie, qui fut détruite au IX^e siècle mais dont on a retrouvé les fondations. Avec sa forme allongée, son triple vaisseau, sa hauteur relativement grande par rapport à sa largeur, la cathédrale de Koutaïs a dû produire un effet d'élévation assez semblable à celui des cathédrales gothiques, telles qu'elles furent construites en Europe beaucoup plus tard. On a aussi trouvé en plusieurs points des restes d'ogives et il semble même que les arcs principaux, portant la coupole, étaient ogivaux. Les bases des piliers rappellent aussi le style gothique. Ce rapport est encore plus marqué dans la cathédrale d'Ani en Arménie, terminée une ou deux années avant que fût commencée la construction du dôme de Koutaïs. Au cours des XI^e et XII^e siècles, on construisit beaucoup de couvents, d'églises et de châteaux en Géorgie. Tous les grands feudataires avaient leurs propres châteaux ; des villes nouvelles comme Akholtzikh et Akhalkalaki furent ainsi fondées.

La prospérité fut si grande au temps de la reine Tamara qu'on attribue à cette époque tous les monu-

ments magnifiques et tous les châteaux dont on rencontre aujourd'hui les ruines, de même qu'on a tendance à associer son nom aux faits glorieux, aux exploits légendaires du passé.

C'est une chose curieuse que les deux personnages les plus remarquables de l'histoire de ce peuple soient deux femmes : sainte Nino qui évangélisa le pays et la grande reine Tamara. Cela fait un contraste frappant avec la doctrine islamique d'après laquelle les femmes sont sensées ne point avoir d'âme. En Perse, les femmes ne jouissent pas non plus d'une situation très estimée, et bien que dans d'autres domaines ce pays ait eu beaucoup d'influence sur la Géorgie, la position sociale des femmes y resta très différente.

Après la mort de Tamara, la période de grandeur et de prospérité de la Géorgie déclina bientôt. Huit ans après, en 1220 et 1222, les bandes sauvages de Mongols venant de Perse envahissaient le pays. En 1223, ils revinrent à nouveau et dévastèrent la Géorgie méridionale. Puis ce furent les Perses qui ravagèrent et pillèrent Tiflis. Quelques années plus tard les Mongols firent encore une fois irruption et réussirent en 1247 à établir leur domination sur tout le pays. Ils écrasèrent les populations d'impôts et recrutèrent de force les Géorgiens pour leurs armées.

Dans le pays dévasté, la civilisation, la vie intellectuelle et les mœurs tombèrent en décadence. La fille de Tamara, la belle reine Roussoudan, donnait l'exemple d'une vie dissolue bien différente de celle de sa mère. En 1318 montait sur le trône un roi capable, Georges V (1318-1346), surnommé « l'ILLUSTRE », qui renforça quelque peu la situation du royaume. Mais cette amélioration ne fut pas de longue durée. Au milieu du XIV^e siècle, la peste sévit et fit mourir des milliers d'habitants. Mais un plus terrible fléau encore s'abattit sur le pays : de 1387 à 1403, Timour Lenk (Tamerlan), à la tête de ses troupes de Mongols, ne ravagea pas moins de six fois la Géorgie

et quand enfin il se retira avec ses hordes, tout n'était plus que misère et que ruines, Tiflis était détruite, les châteaux et les villages étaient dévastés, des milliers d'hommes étaient morts ou emmenés en captivité.

Les trois siècles qui suivirent furent des siècles tragiques pour la Géorgie. La chute de Byzance en 1453, la fin de l'empire de Trébizonde quelques années plus tard, lui firent perdre les seuls appuis qu'elle eût de la même foi qu'elle. Avec l'Arménie, elle allait désormais être isolée du monde chrétien et, entourée de tous côtés par des peuples mahométans, être en proie à leur continue hostilité.

Et c'est justement à cette époque, au milieu du XV^e siècle, où l'union eut été si indispensable contre l'ennemi, que la Géorgie des Bagratides fut partagée entre les trois fils du roi Alexandre I^r en trois royaumes, ceux de Kartlie, de Kakhétie et d'Imérétie, et en cinq principautés : la Mingrélie, la Gourie, l'Abkhasie, la Svanétie et le Samzkhé (Meschie). Cette division amoindrit considérablement la puissance du pays ; la dispersion des forces et les rivalités intérieures permirent aux ennemis de l'extérieur, notamment aux Perses et aux Turcs, de nouer mille intrigues et d'assouvir leurs convoitises.

L'histoire de ces siècles est navrante ; elle n'est qu'une suite de combats sanglants et de dévastations, de guerres civiles et de trahisons, de meurtres et de rapines... Puis c'est le récit des incursions des Perses, des Tatares, des Turcs, des brigands de la montagne, accompagnées toujours de massacres horribles. Le peuple gémissait sous les impôts dont il était écrasé pour payer les tributs dûs aux seigneurs et aux rois et était accablé par les exactions des troupes étrangères.

Les ennemis les plus menaçants pour les Géorgiens étaient les Turcs au sud-ouest, les Perses au sud-est et les tribus de la montagne au nord. Les Turcs occupèrent la vallée de Tschorokh et, au milieu du XVI^e siècle, ils

s'emparèrent des villes de Akholtzikh, Ardahan et Ardanouche. Les anciennes tribus meschiennes qui habitaient cette région durent changer de langue et de religion. La Gourie, la Mingrélie et l'Imérétie tombèrent de plus sous la dépendance des Turcs. Les Perses de leur côté dominaient en Kartlie et en Kakhétie dont les rois n'étaient plus en quelque sorte que les gouverneurs du Shah. Pour plaire à ce maître, plusieurs rois adoptèrent la religion musulmane et introduisirent dans le pays la langue persane qui fut parlée à côté de la langue maternelle.

Les provinces septentrionales, l'Aragva, la Svanétie et l'Abkhasie, réussirent cependant à garder une certaine indépendance et les peuplades qui habitaient les vallées des montagnes ne se soumirent à aucun prince étranger. Les Tcherkesses, les Kabardes, les Ossètes, les Tchétchènes et les Lesghiens (Avares) alternativement envahissaient et pillaien les royaumes des trois princes Bagratides ou bien s'alliaient avec eux contre leurs ennemis. Mais de toutes façons le voisinage de ces tribus rendait la vie très incertaine, surtout en Kakhétie et en Kartlie. C'est pourquoi la plupart des villages étaient défendus par un ou plusieurs châteaux fortifiés et entourés de murailles. En cas d'attaque les paysans allaient y chercher asile avec leurs biens et leur bétail, en abandonnant leurs maisons et leurs terres.

Il semble extraordinaire que le peuple géorgien ait pu survivre à tous ces malheurs. Il va sans dire que la culture était tombée en décadence et que les mœurs étaient devenues grossières. C'est seulement chez les paysans, les artisans et les ouvriers qu'on trouvait encore des restes de religion et de morale, mêlées à beaucoup de superstitions. Le clergé tombait dans l'ignorance et l'immoralité. La noblesse était démoralisée et humiliée; souvent les seigneurs étaient obligés d'envoyer leurs fils en otage et de leur faire faire leur éducation par les mollahs d'Ispahan ou de donner leurs filles pour peupler

les harems persans et turcs. Ils étaient devenus indifférents en matière de religion, unissant la polygamie des musulmans et l'ivrognerie des chrétiens. Leur intérêt pour les choses de la religion se marquait seulement en ce qu'ils observaient avec une impartialité admirable les jours de fête des deux confessions.

Malgré l'interdiction formelle de l'Eglise de vendre des chrétiens aux infidèles, la traite des esclaves florissait. Les seigneurs, surtout en Mingrélie et en Gourie, faisaient transporter quantités de leurs serfs, hommes et femmes, aux marchés de Tabriz, d'Akholtzikh et de Trébizonde pour être vendus aux Turcs et aux Persans. Un voyageur français, le joaillier Chardin, qui écrivait à la fin du XVII^e siècle, estime à 12.000 le nombre des paysans des deux sexes qui étaient vendus chaque année à la Turquie et il cite un chevalier, pauvre mais entreprenant, qui avait vendu au capitaine d'un navire turc de Trébizonde douze prêtres et sa propre femme. Il est d'ailleurs douteux que les mœurs aient été en Géorgie pires qu'elles n'étaient à cette époque dans le reste de l'Europe, par exemple dans les cours de France et d'Angleterre et en Russie; le sort des serfs en particulier n'était pas plus heureux en Russie et en Europe.

Chardin dit beaucoup de bien de la Géorgie orientale. La nourriture y était excellente, le pain et les fruits les meilleurs du monde, les viandes, les poissons et le gibier abondants, le vin exquis et les femmes charmantes. De celles-ci il disait : « Les voir et ne pas les aimer me paraît impossible. On ne peut s'imaginer des visages plus plaisants, ni des corps plus harmonieux que ceux des femmes géorgiennes, elles sont grandes, sveltes et point déformées par l'embonpoint. La seule chose qui les gâte est l'abus des fards. »

Beaucoup de Géorgiens, en particulier les anciennes familles dirigeantes, furent contraints d'émigrer. Beaucoup allèrent en Russie, mais ils ne devinrent jamais un peuple migrateur. Sur ce point, ils se différencient de leurs voi-

sins les Arméniens. Ils sont trop attachés à leurs montagnes et à leurs vallées pour être heureux à l'étranger. Leur amour pour la terre géorgienne se manifeste souvent dans leur littérature et leur a inspiré de fort belles descriptions. Les Géorgiens d'ailleurs sont pour la plupart des agriculteurs et n'ont pas pour le commerce et l'industrie les aptitudes qui permettent aux Arméniens de faire si facilement leur chemin à l'étranger.

Au XVII^e siècle, la Kakhétie et la Kartlie eurent plusieurs souverains patriotes et capables, qui firent de leur mieux pour ranimer la culture et la vie nationales, pour relever l'Eglise et pour lutter contre l'influence des Persans. Teymouraz I^e (1605-1663), roi de Kakhétie, était un esprit poétique et aventureux, un prince intelligent et un général capable qui réunissait toutes les qualités du chevalier géorgien. C'est lui qui combattit Abbas, le puissant et cruel shah de Perse qui plusieurs fois déjà avait dévasté le pays et puni d'une façon particulièrement terrible les Géorgiens qui avaient tenté de secouer le joug persan. Teymouraz inaugura la lignée des écrivains illustres appartenant à la dynastie des Bagratides qui pendant près de deux siècles participa d'une façon très active au réveil intellectuel de la Géorgie. C'est sous le règne de ces princes que se développa une littérature nationale importante dont plusieurs auteurs furent remarquables. Le meilleur de tous est peut-être David Gouramichvili (né en 1705). A l'âge de 19 ans, il fut enlevé de sa propriété par des brigands lesghiens et tenu dans une captivité cruelle pendant quatre ans. Il réussit à s'évader, gagna la Russie et y vécut. Il participa à plusieurs campagnes et fut à un moment donné prisonnier en Prusse. Dans ses poèmes il peint de couleurs sombres le triste état de son pays, mais malgré son pessimisme, de toute son œuvre sa dégage un amour profond pour sa patrie et son peuple. C'est en effet surtout dans la poésie lyrique que la sensibilité géorgienne trouve sa meilleure expression.

Parmi les hommes de valeur qui, en Géorgie, cherchèrent à grouper les forces du pays dans sa lutte contre l'opresseur persan, tatare ou turc, et s'efforcèrent de relever la culture nationale, il faut citer au premier rang le patriarche Anton (1774-1788). Il réussit à réunir la Kartlie et la Kakhétie, et consolida le pouvoir du roi en le soutenant de toutes ses forces et de toute son autorité dans sa lutte contre les seigneurs. Il s'efforça d'établir un certain ordre dans la vie publique, fortifia l'Eglise, répandit l'enseignement et développa la vie intellectuelle. Comme auteur, il déploya aussi une grande activité et écrivit de nombreux ouvrages d'éducation, ainsi que des études philosophiques, historiques et religieuses de grande valeur. Toute sa vie témoigne d'un patriottisme ardent mais sans fanatisme.

Au XVII^e et XVIII^e siècles une nouvelle influence commença à se faire sentir lentement mais sûrement, celle de la Russie chrétienne. Il était d'ailleurs logique que les rois de la Géorgie orientale allassent chercher appui auprès du Tsar chrétien contre la pression croissante des Musulmans. Cet appui, ils l'avaient cherché longtemps en vain, car les pays transcaucasiens n'étaient pas encore entrés dans la sphère d'intérêt russe, mais cet état de choses ne devait pas tarder à changer.

Après avoir été gouvernée pendant vingt ans par des satrapes persans, la Kartlie eut de nouveau, en 1744, un roi national, Teymouraz II. Celui-ci était un bon capitaine et avec l'aide de son fils Héraklius ou Ereklé II devenu roi de Kakhétie, il défendit avec courage son pays contre les envahisseurs. A sa mort, son fils devint roi de Kartlie (1762-1798) grâce à l'appui du patriarche Anton. Une fois encore la Géorgie était unifiée.

C'est alors que commence la dernière phase de la longue lutte conduite par le peuple géorgien pour la défense de sa liberté. Lutte tragique et héroïque et non dépourvue de grandeur. Soutenu fidèlement par le patriarche Anton, Héraklius II travailla de toutes ses forces

à relever son malheureux pays. Il introduisit de l'ordre dans l'administration, encouragea le commerce, cultiva et repeupla les campagnes dévastées, stimula l'exploitation des mines et l'industrie, favorisa l'instruction et le développement de la culture intellectuelle. Mais surtout il s'efforça de libérer le pays de ses ennemis extérieurs.

Ce souverain remarquable était aussi un brillant général, probablement l'un des plus grands de son siècle. De l'ouest à l'est, ce chef au cœur de lion se ruait à l'attaque, fondant sur ses ennemis comme s'abat la tempête et anéantissant les armées adverses. Ses victoires sur les Turcs, les Perses, les Lesghiens avaient la rapidité de la foudre. Mais le nombre des ennemis augmentait toujours et sa petite troupe de fidèles, constamment décimée par la mort, fondait peu à peu jusqu'à ce qu'enfin la lutte devint par trop inégale. Les immenses sacrifices que nécessitaient ces guerres continues, ainsi que l'impossibilité d'assurer la paix pesaient lourdement sur le peuple encore affaibli par les exactions de la noblesse et les rivalités intestines. Enfin, pour comble de malheur, une épidémie de peste éclata (1779) qui rien qu'à Tiflis fit 5.000 victimes.

C'est alors qu'en désespoir de cause le roi s'adressa à la Russie pour lui demander de l'aide. Cet appel fut entendu. En 1769 le général russe Todleben franchit le col de Darial avec 400 hommes et 4 canons et soutint les Géorgiens dans leur lutte contre les Turcs. En 1783 le roi Héraklius contractait une alliance avec Catherine II, reconnaissant la suzeraineté de la Russie en échange de son aide contre les Turcs. Les Russes entreprirent alors de construire une route militaire passant par le défilé de Darial et le même automne 1783 deux bataillons russes et 4 canons furent envoyés à Tiflis. Ces troupes d'ailleurs furent bientôt rappelées et le malheureux roi de Géorgie n'eut plus à compter que sur ses propres forces pour défendre son pays.

En 1795, la Géorgie fut attaquée par le nouveau

Shah de Perse, le terrible eunuque Agha Mouhamed Khan. Les dissensions intérieures rendirent impossible au vieil Héraklius, alors âgé de plus de 80 ans, de réunir plus de quelques milliers d'hommes et il ne put empêcher la prise de Tiflis. Pendant six jours l'armée persane dévasta et pilla la ville de terrible façon. Abandonné par ses fils même, le courageux vieillard s'enfuit à Anamour dans l'Aragva où il réussit à rassembler une petite armée. L'année suivante il rentrait de nouveau à Tiflis, mais la ville et le pays environnant étaient pour longtemps dévastés et ruinés.

Epuisé au physique et au moral, brisé par le chagrin et le désespoir de voir l'état où était réduite sa patrie, le vieux roi mourut en 1798 à Télav en Kakhétie. Le chagrin du peuple fut grand, la Géorgie avait perdu son dernier bon souverain et protecteur.

Les malheurs du pays ne mirent pas fin aux discorde intérieures. Daria, l'intrigante veuve d'Héraklius, et les nombreux fils issus de ses trois mariages ne pensèrent qu'à se partager l'héritage. L'un d'eux, Georges XIII, fut reconnu roi, mais ayant à lutter contre de grandes difficultés, il demanda l'appui de la Russie, tandis que son frère Alexandre, qui avait lui aussi des prétentions au trône, s'adressait aux Perses. Ceux-ci, avec l'aide des hordes lesghiennes, envahirent le pays, mais ils furent bientôt repoussés par les Russes. Peu après, le roi Georges mourait à Tiflis, mais de son lit de mort il envoya un messager au tsar Paul de Russie pour lui offrir la couronne géorgienne. C'est ainsi qu'en 1801 la Géorgie orientale fut unie à la Russie. Quelques années plus tard l'Imérétie à son tour fut incorporée au grand empire voisin et il en fut bientôt de même des autres provinces de l'ancienne Géorgie. Ainsi elle échappa au péril musulman. Sous la domination russe le pays jouit d'une sécurité qu'il n'avait jamais connue et peu à peu le commerce et l'agriculture prirent un nouvel essor. Mais d'un autre côté le régime tsariste montra ses

faiblesses habituelles : une centralisation excessive de toute l'administration et la suppression de toute indépendance dans la direction des affaires du pays. La Russie ne reconnaissait en effet qu'une très faible autorité aux communes dans les questions purement locales et toute liberté politique avait disparu. Bientôt la Russie entreprit la russification générale du pays. Elle commença par l'Eglise géorgienne, jusqu'alors autonome et qui, en 1811 déjà, fut soumise au Saint Synode, puis réprima toute tentative d'éducation nationale et chercha à supprimer la langue géorgienne. En 1884, l'armée géorgienne, jusqu'alors séparée, fut incorporée à l'armée russe et avec elle disparut le dernier vestige de l'indépendance géorgienne.

Ces diverses mesures susciterent un mécontentement qui alla croissant surtout parmi la noblesse et les hautes classes et provoquèrent plusieurs soulèvements. Les sentiments patriotiques se réveillèrent, et dans la dernière moitié du siècle dernier apparurent une série de poètes et d'écrivains remarquables qui, inspirés par les événements, donnèrent un nouvel essor à la littérature nationale.

Le réveil romantique fut beaucoup moins dangereux pour les autorités russes et pour l'ordre social établi que les mouvements socialistes et révolutionnaires qui à la fin du XIX^e siècle et au commencement du XX^e agitèrent les masses ouvrières en Russie d'Europe et gagnèrent celles des pays transcaucasiens. Dans ces contrées une importante industrie s'était développée, en particulier l'exploitation des puits de pétrole à Bakou, Maïkop et Grozni, du manganèse, du cuivre, de la soie, du coton, des bois de charpente et des vins.

Ce rapide développement industriel avait soulevé bientôt des problèmes complexes, compliqués encore par l'antagonisme des classes et des races et cela dans une contrée où le capital étranger se croyait en droit d'exploiter, sans aucune restriction, les ressources du pays et la main-d'œuvre nationale. Celle-ci formait une classe

ouvrière composée d'hommes primitifs passés brusquement du régime de la féodalité à celui de la grande industrie et qui adoptaient, sans contrôle et sans critiques, les doctrines les plus avancées de leurs frères d'Europe, pour chercher à les implanter dans leurs villages.

Les mesures oppressives et antinationales prises par le gouvernement impérial étaient également de nature à pousser bon nombre de patriotes géorgiens vers le socialisme. Déjà entre 1904 et 1906 il y eut dans plusieurs régions de la Transcaucasie des troubles qui furent réprimés de sanglante façon, mais constituaient cependant un sérieux avertissement pour l'avenir.

Puis éclata en 1914 la guerre mondiale, suivie en mars 1917 par la première révolution russe. Celle-ci fut accueillie avec enthousiasme en Transcaucasie. A Tiflis, Kérenski remplaça le vice-roi par un comité de quatre membres (un Arménien, un Géorgien, un Tatare et un Russe), chargé de régler les affaires intérieures du pays, mais en réalité le pouvoir passa bientôt entre les mains des conseils socialistes de soldats et d'ouvriers qui venaient de se créer. Des conflits aigus ne tardèrent pas à éclater, causés surtout par des heurts de race entre les Arméniens chrétiens et les Tatares musulmans, ces derniers intrigant avec les Turcs.

La grande révolution bolchévique de novembre 1917 compliqua encore la situation en Transcaucasie. Le comité des quatre à Tiflis fut remplacé par un Commissariat transcaucasien social-démocratique composé de trois Géorgiens, trois Arméniens, trois Tatares et deux Russes, avec le géorgien Guéguetchkori comme président. Ce commissariat s'appuyait, pour gouverner, sur une assemblée transcaucasienne ou « Seim » qui s'ouvrit à Tiflis, le 23 février 1918.

Le Commissariat et le Seim collaborèrent avec les divers conseils de soldats et d'ouvriers et comités communaux et avec les « comités nationaux » des Géorgiens, Arméniens et Tatares. Ils ne se rallièrent pas aux com-

munistes russes et désiraient au contraire se joindre aux partis non bolchévistes en Russie et maintenir l'unité de l'Empire.

Le 18 décembre 1918, le général russe qui nominalement gardait le commandement des troupes russo-caucasiennes, signa un armistice avec les Turcs. Mais peu à peu, les troupes, gagnées par la propagande communiste, rentrèrent dans leurs foyers, et les Caucasiens durent une fois de plus assurer la défense de leurs frontières, tandis que les Turcs avançaient et devenaient de plus en plus menaçants. Le 17 avril 1918, ils s'emparèrent de Batoum. Le 22 avril, le Seim proclama l'indépendance de la République transcaucasienne, mais le 26 mai, après une législature de cinq semaines, il ordonna la dissolution de cette même République. La Géorgie se déclarait alors Etat indépendant et contractait une alliance avec les Allemands, dont une armée occupait le pays et le protégeait contre les Turcs.

Peu après survint la défaite complète de la Turquie, puis de l'Allemagne. Les Turcs signèrent l'armistice le 30 octobre 1918.

Ces événements changèrent complètement la situation en Transcaucasie. Les Turcs et les Allemands furent contraints de quitter la Géorgie, Batoum, l'Arménie russe et l'Azerbaïdjan. Bien que les républiques transcaucasiennes fussent en opposition avec les bolchévistes russes, les chefs du mouvement antirévolutionnaire d'Ekatérinodar les considérèrent comme des ennemis ayant voulu démembrer la Russie. En mars 1919 Dénikine attaqua les Géorgiens, mais il fut arrêté par les Alliés qui paraissaient vouloir favoriser la constitution de républiques-frontières indépendantes.

Entre temps le gouvernement de Géorgie avait entrepris de négocier une fédération des républiques transcaucasiennes et, en 1920, après la chute de Dénikine, il renouvela ses démarches dans ce but. Mais cette tentative échoua, vu l'impossibilité de trouver un terrain d'entente

entre les Arméniens et les Tatares. Après plusieurs négociations avec Moscou, en juin 1920, au moment où la guerre avec la Pologne absorbait l'attention du gouvernement soviétique, la Géorgie obtint de celui-ci la reconnaissance officielle de son indépendance et la renonciation à toute intervention dans ses affaires intérieures. La Géorgie devait recevoir Batoum aussitôt que les Anglais qui avaient occupé la ville après le départ des Turcs l'auraient évacuée. Les troupes britanniques quittèrent en effet cette ville le 9 juillet.

Cependant la situation en Arménie et en Géorgie était critique ; le peuple était démoralisé par des années d'instabilité politique, par les bouleversements successifs auxquels il avait assisté et par l'interruption de toute activité commerciale. La misère du pays était grande et favorisa plusieurs mouvements bolchévistes. Quand la guerre avec la Pologne fut terminée (nov. 1920) et l'armée blanche de Crimée vaincue, les troupes rouges attaquèrent la Géorgie en février 1921. Leur action fut aidée par une insurrection bolchéviste qui avait éclaté à Tiflis et à laquelle d'ailleurs avaient surtout pris part des éléments russes et arméniens. Le Gouvernement républicain géorgien, dont le chef était Jordania, dut fuir.

Un gouvernement soviétique ayant à sa tête les chefs du mouvement bolchéviste géorgien lui succéda. A la conférence de Kars en octobre-novembre 1921, les trois républiques transcaucasiennes soviétiques de Géorgie, d'Arménie et d'Azerbaïdjan furent réunies officiellement et formèrent une fédération sous l'égide de la grande union russe des Républiques soviétiques dont le gouvernement central est à Moscou. En même temps la situation de cette fédération vis-à-vis du gouvernement d'Ankara était définitivement réglée et la Transcaucasie de nouveau incorporée à la Russie.

Cet aboutissement était peut-être inévitable, et peut-être était-il le seul qui puisse donner la stabilité et la paix à des pays trop faibles pour pouvoir résister victorieusement à leurs puissants voisins.

Telle que la situation se présente aujourd'hui, il apparaît que leur union avec la Russie est pour les Géorgiens comme pour les Arméniens la meilleure sauvegarde pour l'avenir. Mais ces peuples doivent continuer à jouir d'une large autonomie dans la gestion de leurs affaires intérieures et ils doivent être laissés libres de développer leur culture nationale originale, de vivre leur propre genre de vie et de garder leurs coutumes, leur langue et leurs institutions. De cette manière seront évités les malencontreux effets de la russification telle que l'avait appliquée le régime tsariste.

V. VERS ERIVAN.

CONDITIONS PHYSIQUES DE L'ARMÉNIE

Le soir vers 7 heures (16 juin) notre train quittait Tiflis et nous emportait vers l'Arménie. A la gare il y avait foule et c'était presque une lutte à vie pour conquérir une place. Comment pourront se caser tous ces hommes et toutes ces femmes avec leurs malles, leurs caisses, leurs corbeilles, qui se pressent et se bousculent devant chaque wagon? Les cris et les jurons s'entre-croisent, c'est un bruit étourdissant. Il est tout de même curieux de voir le nombre de personnes qu'un wagon ordinaire peut contenir. Petit à petit les gens réussissaient à y pénétrer. J'ignore comment ils s'y prirent pour s'entasser tous dedans, mais il est certain que personne ne restait sur le quai quand le train démarra lentement.

Après avoir traversé la Koura au sud de Tiflis, la voie du chemin de fer s'engage dans une plaine où se trouve un lac salé près de Kodi à quelque 500 mètres d'altitude, puis remonte le fleuve Débèda Tchaï ou Bortchalinka par des vallées étroites et des gorges sauvages. La nuit était tombée et il nous fut impossible de contempler ce paysage qui paraît-il est fort beau.

Au matin suivant nous étions arrivés à la ligne de partage des eaux entre les vallées de la Koura et de l'Araks, à 1.952 mètres d'altitude. De la portière je voyais le haut plateau arménien avec au fond l'énorme masse volcanique de l'Alagœz dont les blancs sommets étincel-

laient au soleil matinal. Le pays était complètement dénudé, aucun arbre, aucune pente verdoyante. Etait-ce donc cette terre aride d'un brun jaunâtre qui devait être rendue cultivable pour nos réfugiés? Du compartiment, cette vision n'était pas encourageante!

Nous approchions d'Alexandropol, l'ancienne Gumri, appelée maintenant Léninakan, mais rien ne nous annonçait que nous allions arriver dans une grande ville. A 7 h. 1/2 nous entrions en gare (17 juin). Malgré l'heure matinale, beaucoup de monde nous attendait pour nous souhaiter la bienvenue. Le Commissaire du peuple à l'agriculture, M. Erzinghian, nous reçut au nom du gouvernement arménien. C'était un homme de fort belle prestance, à la taille élevée et aux membres sveltes, type pur d'Arménien avec une physionomie remarquablement intelligente, tenant le milieu entre celle d'un Abraham Lincoln embelli et celle d'un Méphisto sympathique. Il avait le visage allongé, le crâne arrondi et remarquable par la distance qui séparait l'oreille du sommet de la tête; avec son nez fin et busqué, ses lèvres étroites et bien dessinées, son front élevé et légèrement bombé, cet homme donnait tout de suite l'impression d'être de bonne race. C'était lui qui devait nous accompagner à Eriwan et, de là, travailler en étroite collaboration avec nous.

Une députation de la ville vint aussi nous inviter, en qualité d'hôtes d'honneur, à assister à l'inauguration du nouveau canal d'irrigation qui était fixée au dimanche suivant. M. Beach, le directeur des asiles d'orphelins que le Near East Relief avait installé près de la ville, était aussi venu à la gare pour nous inviter à aller passer quelques jours au siège même de cette grande organisation aussitôt que les cérémonies officielles auraient pris fin. L'inauguration du canal nous offrait une bonne occasion d'étudier les derniers travaux d'irrigation entrepris dans ce pays et les conditions dans lesquelles ils pouvaient être conduits. C'était là un des buts de notre

voyage et nous n'aurions eu garde de le manquer. Au siège du Near East Relief nous pourrions voir ce qui avait été fait par la grande institution américaine pour éduquer et placer des milliers d'enfants arméniens.

C'est à Léninakan que nous fîmes nos adieux à un journaliste américain très aimable qui avait été notre compagnon de route depuis Constantinople; il portait le nom bien caractéristique de Mr. America et se rendait à Léninakan pour étudier l'œuvre entreprise par le Near East Relief. Le train nous emporta à nouveau et nous revîmes le même paysage morne. Une plaine ondulait devant nos yeux en vagues d'un brun jaunâtre, sans une tache de verdure qui reposât le regard. Nous étions maintenant de l'autre côté de la ligne de partage des eaux et la descente avait commencé, pourtant il y avait encore de dures montées que la locomotive attaquait en soufflant et crachant. Le train avançait si lentement qu'on eut pu le suivre à pied, et enfin il s'arrêta. Nous vîmes alors les employés courir le long de la voie en criant des choses incompréhensibles et examinant tous les freins. L'idée leur était en effet venue que l'un d'eux avait été serré par erreur.

Entre temps le thé avait été servi au salon. Tandis que nous prenions notre déjeuner, le train se remit en marche et comme maintenant la voie descendait, il atteignit bientôt toute sa vitesse. Nous nous dirigions vers le sud et longions la rive orientale du fleuve Arpa-Tchaï qui coulait au-dessous de nous au fond d'une gorge profonde, creusée abruptement dans la plaine onduleuse. Ses pentes escarpées sont coupées de couches transversales de basalte et de lave qui ont dû couler des volcans environnants. A notre gauche, vers l'est, se dressait le formidable massif de l'Alagœz, à 4.045 mètres au-dessus de la mer et à 2.500 mètres au-dessus du point où nous étions, tandis qu'à l'ouest les cônes des volcans de l'Aladja se détachaient sur le fond bleu du ciel.

Le fleuve paraît avoir, du moins en cette saison, un

débit assez important pour permettre l'irrigation de surfaces étendues. Du nord-ouest lui arrive un affluent et, plus au sud, il se joint avec un fleuve presque aussi important que lui-même, le Kars-Tchaï, le fleuve qui passe à l'ouest de la forteresse de Kars et reçoit un affluent issu du lac Tchaldirgöl (1.988 m.), situé dans les montagnes au nord-ouest, tout près du mont Kizir Dagh (3.192 m.). Le fleuve Kars prend sa source dans la même région montagneuse que la Koura.

Sur la rive de l'Arpa-Tchaï où nous nous trouvons, le pays est pierreux et n'a guère l'apparence de pouvoir être rendu cultivable. L'autre rive semble plus verdoyante, mais elle appartient à la Turquie, le fleuve formant la frontière depuis la guerre. On aperçoit des villages, mais ils ont l'air abandonné. Autrefois ils étaient habités par les Arméniens, mais ceux-ci se sont enfuis de ce côté du fleuve quand le pays fut occupé par les Turcs. Il semble vraiment absurde que ces contrées fertiles soient actuellement si peu utilisées.

Sur les pentes de la montagne, à l'ouest, sur l'autre rive, on aperçoit des ruines : ce sont les restes d'Ani, « la ville aux mille et une églises », la magnifique capitale de l'Arménie au X^e et XI^e siècles, où les rois arméniens de la dynastie des Bagratides habitérent au moyenâge, aux temps les plus glorieux de l'histoire de l'Arménie. Malgré les guerres continues contre les Mahométans arabes, turcs, tatars et kurdes d'un côté, et, de l'autre, contre les Chrétiens de Byzance, l'Arménie connut des temps de splendeur extraordinaire. Des églises, des couvents, des palais et des forteresses construits à cette époque, témoignent d'une culture remarquablement développée, et ces monuments de forme originale font date dans l'histoire de l'architecture.

Dévastée et pillée par les Seldjouk-Turcs, les Mongols et autres peuples, détruite par des tremblements de terre, Ani repose maintenant, ville morte dans une solitude désertique.

Les anciennes fortifications sont en partie intactes avec leurs murs et une trentaine de tours. Par les portes de la cité, on pénètre dans des rues absolument désertes. On peut encore voir les ruines du palais royal, de la cathédrale si caractéristique et d'autres églises magnifiques qui datent environ de l'an 1000 après J.-C. Ani étant restée inhabitée depuis la dernière dévastation qu'elle a subie, les murs n'ont pas été démolis pour servir à la construction d'autres bâtiments, et elle est restée abandonnée à elle-même dans l'état où l'ont laissée ses derniers dévastateurs, il y a quelque cinq cents ans.

La ville est située sur un étroit plateau (entre deux ravins) de 30 à 60 mètres de profondeur que se sont creusés les deux fleuves qui s'y rencontrent, l'Arpa-Tchaï et son affluent l'Aladja-Tchaï. Autrefois un moine arménien vivait dans les ruines, ainsi qu'une seule famille de paysans, mais ces gens-là s'en sont allés lorsque la domination turque s'est établie sur le pays et depuis lors tout n'est que silence et abandon dans ce désert.

« On dit que le lion et le lézard gîtent
 « Aux palais où Samshid but la gloire et le vin,
 « Et que l'âne sauvage et chassé foule en vain
 « La terre où le sommeil du grand chasseur habite. »⁽¹⁾

Combien de ruines d'une grandeur passée se sont amoncelées dans ces pays d'Orient! Des races inférieures qui ne savaient que piller et détruire et non pas rebâtir, ont ainsi pu anéantir les vies et les œuvres des hommes d'autrefois.

Continuant notre voyage vers le sud nous aperçûmes au loin la plaine ou plutôt le désert de Sardarabad qui a pour nous un intérêt spécial. C'est en effet dans cette partie de l'Arménie, qu'on pourrait rendre cultivable en l'irrigant avec les eaux de l'Arpa-Tchaï,

⁽¹⁾ Omar Khayyam.

qu'il est question d'établir les réfugiés. De la hauteur où nous sommes (1.500 mètres) cette plaine apparaît pierreuse et vallonnée avec des coulées de lave venues de l'Alagœz. Au sud, le pays descend peu à peu vers une plaine plus basse qui s'allonge vers l'est, le long du fleuve historique, l'Araks. De l'autre côté du fleuve se dresse un immense massif montagneux dont le dôme neigeux se perd dans les nuages ; c'est le mont Ararat, dont la masse énorme domine le paysage et attire les regards. De la plaine où nous sommes, à 900 mètres d'altitude environ, il s'élève sans contreforts à 5.156 m. C'est comme si le Mont Blanc se dressait de toute sa hauteur, depuis le niveau de la mer, seul dans une plaine. L'impression est écrasante.

On comprend que le Mont Ararat ait tenu une si grande place dans les légendes bibliques et qu'il soit en quelque sorte le centre de l'histoire arménienne. Il n'y a rien d'étonnant à ce que l'Arménie l'ait fait figurer sur ses armes, bien qu'il soit situé maintenant sur le sol turc. On raconte même que les Turcs s'en étaient plaints au Commissaire des Affaires étrangères Tchitchérine, celui-ci aurait répondu en leur demandant si le croissant ne figurait pas sur leurs armes et s'il fallait en conclure qu'ils avaient la prétention de l'annexer ?

Vers le sud on apercevait aussi des sommets étincelants de blancheur et au nord-est s'élevait toujours le large cône de l'Alagœz couronné de neige.

Le train continuait sa route vers le sud-est. La plaine, d'un brun jaunâtre, était aride et sèche. Les chardons étaient les seules plantes qu'on y voyait; aussi cette plaine semblait-elle avoir bien mérité son nom de Sardarabad le désert. Etais-il possible que seule l'eau manquait pour rendre cette terre fertile, et qu'aussitôt qu'elles seraient irriguées, ces pentes si nues et brûlées qui montaient vers l'Alagœz, se changeraient en vergers et en vignobles produisant les raisins et les pêches les meilleurs du monde? Notre ami, M. Erzinghian, ministre

de l'Agriculture, nous affirmait que ce sol volcanique peut être d'une fertilité inouïe, à condition qu'il soit arrosé, surtout que, depuis des siècles, cette terre restée en friche a amassé des richesses extraordinaires. Nous pourrions dans peu de temps constater combien l'irrigation pouvait transformer un semblable terrain. Notre expert, M. Carle, confirma qu'un sol volcanique peut en effet être très riche et pour être productif n'avait pas besoin d'autre chose que de l'eau.

Sur notre parcours, les gares se succèdent; toutes sont en ruines, détruites par les Turcs ou par les réfugiés qui pendant la guerre se sont enfuis par milliers et qui, n'ayant rien pour se chauffer pendant la rigueur de l'hiver, arrachèrent le bois des toits et des planchers puis le brûlèrent. Cela semblait étrange de voir des gares dans ce désert où il n'y avait pas d'autre signe de vie. Il devait cependant y avoir des habitations quelque part hors de vue dans la campagne.

Nous passâmes la gare d'Araks près de laquelle il y avait quelques habitations, mais la région paraissait toujours aussi aride, sauf du côté du sud où l'on apercevait un peu de verdure. Enfin nous arrivâmes à Sardarabad et tout à coup des taches verdoyantes apparurent à nos yeux étonnés : un canal avait été récemment creusé, amenant l'eau de l'Araks et arrosant la plaine en cet endroit. Nous nous rendîmes compte du miracle que l'irrigation peut produire dans ces pays : devant nous s'étendaient des champs cultivés où les cotonniers commençaient à fleurir et près de la gare se dressait une importante usine pour le nettoyage du coton. Actuellement environ 80.000 pouds soit 1.310.000 kgs de coton y sont traités chaque année et cette quantité augmente régulièrement.

Continuant notre route, nous vîmes des deux côtés de la voie ferrée des champs fertiles, pour la plupart de coton, que des femmes étaient en train de sarcler. Le désert avait disparu. Le canal et ses ramifications amè-

nent l'eau de l'Araks, connue pour ses propriétés fertili-santes, dans toute la région et permettent l'irrigation des moindres parcelles de terrain. De temps en temps on voyait aussi des champs de riz encore submergés et reconnaissables aux petites digues de terre qui les coupent en carrés. Des hommes, à demi accroupis dans l'eau, effeuillaient les plantes ou sarclaient la terre. M. Erzinghian nous dit d'ailleurs que le gouvernement avait été obligé de limiter la culture du riz dans ces contrées à cause des épidémies de malaria qu'elle provoquait.

Nous passâmes encore près de villages en ruines, détruits par les Turcs il y a peu d'années. La population en effet ignore l'art d'utiliser les vieux matériaux pour de nouvelles constructions et plutôt que de relever les ruines d'un village dévasté, les gens du pays préfèrent l'abandonner et s'en vont reconstruire ailleurs.

Cela tient probablement à ce que les maisons y sont construites en argile ou en blocs d'argile séchés au soleil, et il est plus facile d'en construire de nouvelles que d'employer les restes des anciennes; c'est pourquoi sans doute ce pays est couvert de monceaux de ruines.

Plus à l'est, nous vîmes tout à coup beaucoup moins de cultures, la plaine était devenue très marécageuse et était couverte de hauts joncs, contraste absolu avec les espaces secs et désertiques que nous avions vus à l'ouest. Cette région, envahie par l'eau, était tout aussi improductive que celles qui en manquaient; c'est ainsi que le « trop » et le « pas assez » gâtent tout, même quand il ne s'agit que d'eau! Ce qui s'imposait ici pour rendre la terre cultivable, c'était manifestement un drainage et un contrôle de l'apport et de l'évacuation des eaux. M. Erzinghian nous déclara que le gouvernement était en train d'étudier des plans à ce sujet.

Nous approchions d'Erivan. De nouveau nous traversions un paysage désertique, de chaque côté s'étendaient des plaines arides, mais sans doute susceptibles

d'être rendues fertiles par l'irrigation. Au nord-est, de l'autre côté de la vallée, on apercevait des pentes boisées et verdoyantes; c'étaient les vergers et les vignobles renommés d'Erivan.

A 1 heure nous entrions dans la gare, qui était comme toujours située à quelque distance de la ville. Une réception chaleureuse nous accueillit à laquelle prirent part des représentants du gouvernement ainsi que plusieurs autres personnalités, entre autres Mme Flora Vardanian, une femme de valeur qui s'est dépensée avec beaucoup de dévouement en faveur des réfugiés arméniens.

Des automobiles nous conduisirent en ville. Avec ses maisons basses et pauvres, Erivan ne donne pas l'impression d'une grande ville, mais elle est pittoresquement située au bout de la plaine et adossée à des falaises escarpées près des gorges du Zanga.

Des chambres confortables nous avaient été préparées dans un hôtel voisin du parc central de la ville. On pouvait même y avoir des douches, chose très agréable par cette chaleur torride.

A deux heures nous fûmes reçus par le gouvernement *in corpore*, qui nous adressa ses souhaits de bienvenue et nous fixâmes avec lui notre programme de travail. Il fut convenu qu'à 6 heures du soir le même jour nous aurions une conférence avec le grand comité nommé par le Gouvernement pour collaborer avec nous afin de discuter en commun diverses questions et différents plans.

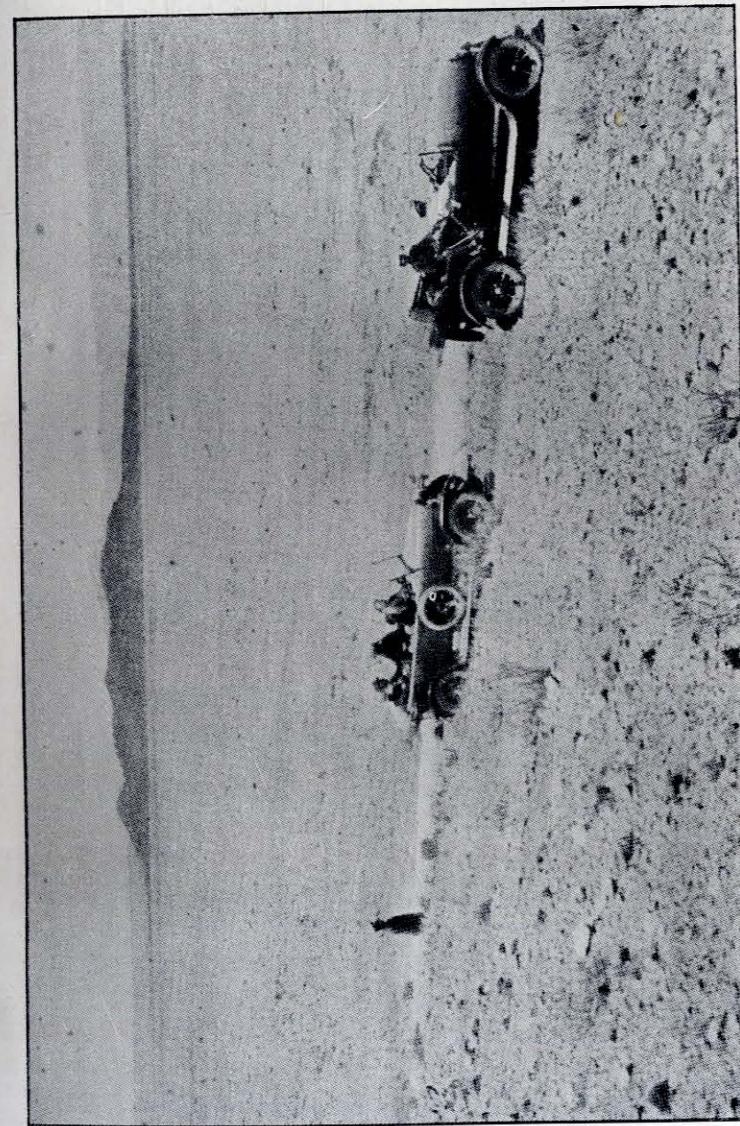
Sous un soleil accablant, nous parcourûmes l'artère principale de la ville; les rues étaient très animées et nous étions constamment entourés d'une foule de gens et principalement d'une troupe d'enfants mendiants. Ceux-ci étaient vêtus de loques, mais ils avaient l'air bien nourris et ne semblaient manquer de rien. C'étaient pour la plupart de forts beaux enfants, une petite fille surtout — à l'air éveillé — nous frappa par sa beauté.

Dans la foule qui peuplait les rues, l'élément mas-

culin dominait d'une manière frappante. La plupart des hommes portaient la blouse russe de couleur brune, grise ou blanche serrée dans une ceinture, et des casquettes soviétiques dépourvues de tout caractère. Cette absence de couleurs enlevait à la ville tout son cachet oriental. Les passants étaient en général bien mis et rien dans la rue ne révélait une grande misère.

Les rues sont plantées de chaque côté de petits arbres, les maisons sont souvent très basses, en général elles n'ont qu'un étage, rarement deux, les toits sont toujours plats. Autour des maisons s'étendent de riches vergers, arrosés par un réseau de canaux. Eriwan est la ville des jardins, mais chacun est entouré d'un haut mur de pierre, de sorte qu'on ne les aperçoit qu'au hasard d'une porte entr'ouverte. Seuls, quelques bâtiments publics sont construits en briques. Les trottoirs sont recouverts de larges dalles de pierre, mais les rues elles-mêmes sont pavées d'une façon assez rudimentaire. Il n'y a guère de voitures ou de chevaux; de temps à autre on voit trottiner un âne lourdement chargé ou un attelage de bœufs tirant lentement un char encombré. Les automobiles sont rares; seuls les personnages officiels paraissent en avoir à leur disposition. Au bout de cette rue principale se trouvent, entourés de beaux jardins, l'Université et au-dessus l'Hôpital. Si l'on monte encore un peu, la ville et les jardins s'arrêtent brusquement et le chemin continue, faisant de grands lacets sur la pente aride. Il traverse la contrée montagneuse qui se trouve au nord de la ville et, longeant le côté est de la vallée profonde du Zanga, il continue jusqu'à Tiflis.

A l'autre extrémité de la rue principale est un parc avec de grands arbres feuillus, des allées ombreuses et un pavillon de thé où l'on fait de la musique le soir. Au bout de ce parc, se trouve une grande église russe précédée d'une place. Cette église a été bâtie pour la garnison russe qui occupait autrefois la ville, car elle n'a jamais été très fréquentée par les habitants qui, comme



La steppe de Sardarabad.



Baratte dans le village Molla-Bayazet.



Voitures attelées de bœufs et chargées de bambous sur le chemin d'Etchmiadzin.

tout le peuple arménien, tiennent avec une ténacité remarquable au culte arméno-grégorien. Au-dessus de la coupole, l'étoile rouge des Soviets brille à la place de la haute croix dorée, mais la couleur rouge ne se détache pas aussi bien sur le bleu du ciel.

Depuis qu'Erivan est devenue la capitale de la République arménienne et depuis la grande affluence des réfugiés, la ville est surpeuplée. Elle comptait autrefois 30.000 habitants; d'après Lynch, elle n'en comptait même que 15.000 en 1898. Aujourd'hui il y en a de 60 à 70.000. En outre beaucoup de maisons ont été détruites sans qu'on en ait rebâti de nouvelles, d'autres ont été accaparées par les services de l'administration, aussi y a-t-il une sérieuse crise de logement et les habitants vivent entassés les uns sur les autres. D'après la loi, chaque individu n'a droit qu'à deux mètres carrés de plancher, à peu près, comme on le faisait remarquer à une réunion municipale, la superficie dont chaque homme jouit au cimetière.

Il ne pleut guère à Erivan pendant l'été et le climat est assez monotone : pendant la première partie de la journée, l'air est calme et la chaleur est étouffante, dans l'après-midi une brise s'élève qui serait rafraîchissante si elle ne soulevait pas des tourbillons de poussière. Souvent le ciel se couvre de nuages sombres qui viennent du mont Ararat au sud ou des montagnes du nord, et qui produisent d'étranges effets de lumière sur la ville, mais qui amènent rarement de la pluie.

Notre entrevue avec le Comité du Gouvernement dura environ deux heures et demie. M. Mravian, vice-président du Gouvernement, la présidait; M. Gourguenian, ingénieur et docteur en chimie, qui parlait très bien l'anglais et l'allemand, nous servit d'interprète, les membres du Comité ne possédant pas les langues de l'Europe occidentale.

Nous nous occupâmes d'abord de questions générales. Après avoir rendu compte des tâches et du but de

notre mission, je demandai si le Gouvernement arménien était disposé à accueillir de nouveaux réfugiés, et s'il voyait la possibilité de les établir quelque part. Il me fut répondu que bien que le pays fût petit et qu'il avait déjà recueilli plus de 400.000 réfugiés, le Gouvernement était prêt à nous aider de tout son possible, mais il demandait que le transport des réfugiés ne fût pas à la charge de l'Arménie et qu'une aide lui fût apportée pour les travaux d'irrigation et la mise en valeur des territoires exploités.

Nous répondîmes que dans ce cas nous désirions vivement, dans la mesure où le permettrait le temps dont nous disposions, étudier sur place les divers plans d'extension des travaux d'irrigation, ainsi que les conditions dans lesquelles pourraient s'effectuer le placement des réfugiés. Les ingénieurs du Comité et le président nous promirent de nous donner toute l'aide technique nécessaire et de mettre à notre disposition tous les plans, cartes et propositions qu'ils avaient en leur possession. Nous fûmes d'accord de commencer le travail dès le lendemain matin par l'examen du grand projet d'irrigation de la plaine de Sardarabad, qu'on nous avait signalé comme étant le plus facilement réalisable. On nous demanda quand nous voulions partir et, nous rappelant l'exactitude orientale, nous répondîmes : « Le plus tôt possible ». Les Arméniens fixèrent alors le départ pour 5 heures du matin.

Le soir un grand dîner nous fut offert avec des zakouska, du caviar, des spécialités arméniennes, le tout arrosé des vins blancs et rouges de la contrée et de cognac du cru. On peut certainement bien vivre dans ce pays ! Il était fort tard lorsque nous rentrâmes à l'hôtel.

Ma chambre ouvrait sur un balcon, et comme elle avait toute la journée été exposée au soleil, la chaleur y était insupportable ; j'ouvris largement ma porte et je me m'avançai sur le balcon. Au dehors la nuit était fraîche et je compris la nécessité pour les orientaux de

monter sur le toit des maisons dès le coucher du soleil pour y dormir sous le regard des étoiles. C'est également là qu'on prend les repas du matin et du soir.

L'atmosphère était transparente sous ce ciel profond, presque noir, où les étoiles scintillaient avec un éclat presque inconnu dans les pays nordiques. Devant moi s'étendait le parc avec ses vieux arbres à travers lesquels on devinait le pavillon de thé. De là venaient les sons d'instruments à cordes, de chants et, lorsqu'une mélodie était terminée, éclataient les applaudissements de la foule. Les lumières brillaient à travers le feuillage des arbres. On faisait aussi de la musique dans un café tout près de l'hôtel ; la plupart des mélodies étaient des danses, mais d'un rythme monotone et d'un ton mineur.

Sur la place, à droite, se dessinaient vaguement des silhouettes indécises, on eût dit des fantômes alignés ; c'était une caravane de chameaux qui stationnaient immobiles et silencieux au coin de la rue. Ils paraissaient pouvoir rester ainsi pendant des heures, avec leurs têtes lasses posées en point d'interrogation, symboles de la résignation et du fatalisme de l'Orient.

L'ARMÉNIE ET LA PLAINE DE L'ARAKS

L'Arménie est un concept qui s'est beaucoup modifié au cours de l'histoire. Il fut un temps où c'était un puissant royaume comprenant les contrées fertiles qui s'étendent entre les lacs Ourmia et Van, les montagnes du Taurus et la source du Tigre au sud et sud-est, le lac Goktcha et la Géorgie au nord, Erzingian et la partie occidentale de l'Euphrate à l'ouest.

Puis le pays fut déchiré et partagé tant et tant de fois qu'il est aujourd'hui réduit à une petite république de 30.000 kilomètres carrés, avec une population d'environ 1.000.000 d'habitants qui d'ailleurs augmente rapidement.

Mais malgré sa petitesse ce pays est plein de contrastes : il possède des vallées boisées et fertiles, des déserts brûlés et arides, de hauts volcans, des chaînes de montagnes déchiquetées et de vastes plaines. Aujourd'hui il est borné au sud par le fleuve Araks, à l'ouest par l'Arpa-Tchaï, au nord par les montagnes de la Géorgie, au nord-est et à l'est par l'Azerbaïdjan, dont la frontière va de l'Araks à la rive la plus éloignée du lac de Goktcha.

Le long de ce fleuve, dans la partie sud-est du pays, est située la république autonome des Tatares qui s'étend sur une partie du massif montagneux de Karabagh et dont la capitale est Nakhitschévan.

L'Arménie est divisée en trois, on pourrait même dire en quatre parties par une ligne de hautes crêtes qui partent de l'angle nord-ouest du pays au nord-est de Léninakan, et sont orientées vers l'est et le sud-est, dans la direction du grand lac Sévan ou Goktcha, sur la rive occidentale duquel elles s'incurvent vers le sud. Au nord de cette chaîne, s'étend une contrée montagneuse où les pluies sont abondantes, les vallées vertes et fertiles, les pentes boisées et souvent couvertes de gras pâturages. Autour du lac Sévan s'étend un petit pays entouré de hautes montagnes et formant une sorte de cuvette. Au sud et au sud-ouest de ce lac s'étend une région montagneuse, le Karabagh, où les vallées sont fertiles et les plateaux riches en pâturages. Enfin la partie du sud-ouest du pays comprend la vaste plaine de l'Araks.

A la limite orientale de cette plaine se trouve Eriwan, dans une situation remarquable, mais d'une beauté très différente de celle des paysages nordiques avec leurs vallées, leurs montagnes, leurs fiords, leurs bois et leurs lacs. Ici il semble que des géants d'un autre monde aient été à l'œuvre, car les proportions et les masses sont d'un tout autre ordre de grandeur que celui auquel nous sommes habitués.

Voyez au sud le mont Ararat. Des bords de l'Araks il s'élève d'un jet à 4.300 mètres au-dessus de la plaine, couronné de son immense dôme de neige. Certainement aucune montagne sur la terre ne peut lui être comparée. Au nord de la même plaine, le mont Alagœz monte jusqu'à 4.095 mètres au-dessus de la mer, soit à environ 3.000 mètres au-dessus de la plaine. Quatre-vingt-sept kilomètres séparent ces deux géants, mais les pentes sont si harmonieuses, les proportions d'un si bel équilibre qu'on ne se rend pas compte de l'altitude de ces sommets et l'atmosphère est si transparente et si pure que la distance qui les sépare ne paraît pas du tout éloignée.

Cette contrée forme un monde à part et a un caractère qu'on ne retrouve pas ailleurs. Elle est le théâtre des légendes de la vieille humanité. C'est ici en effet ou tout près qu'a dû se trouver le paradis terrestre où quatre grands fleuves prenaient leur source : l'Euphrate et le Tigre qui descendent justement des hautes terres de la vieille Arménie, et les deux autres peuvent avoir été la Koura et l'Araks (?). C'est ici aussi que fut la seconde patrie de l'humanité, après que Noé fût descendu de la montagne et qu'il enseignait aux hommes à planter la vigne et à jouir de ses fruits. Un voyageur sage a cependant cru pouvoir retrouver la légende de la colombe rapportant une branche d'olivier, car aujourd'hui on ne trouve plus d'oliviers dans cette contrée... Mais on peut se consoler en pensant que Noé n'était peut-être pas très fort en botanique ou que la colombe, qui ne revint qu'au soir, avait volé très loin. Près d'ici se trouve encore la vallée de Sinéar où les hommes élevèrent la tour de Babel.

C'est par la vallée de l'Araks que passait la route naturelle allant de l'est et l'ouest, reliant la mer Caspienne et la Perse d'une part et l'Asie-Mineure de l'autre ; elle traversait une suite de vallées et de plaines le long de l'Araks et par les plaines d'Eriwan et de

Passin, conduisait à Erzeroum; de là elle se dirigeait, soit au nord-ouest vers Trébizonde, soit à l'ouest suivait le long du cours supérieur de l'Euphrate, passait devant Erzingian et continuait jusqu'en Asie-Mineure.

La vaste plaine de l'Araks, entourée de toutes parts de hautes montagnes, forme une grande cuvette. Au sud se dresse un haut mur de montagnes; c'est l'Aghri-Dagh avec l'immense bastion de l'Ararat au sud-est et la pyramide du petit Ararat comme dernière tour d'angle. Les cols qui traversent cette crête sont à 2.097 et 2.543 mètres d'altitude. A l'ouest de l'Ararat s'élèvent d'autres sommets qui atteignent 3.243 mètres (Tchenguel-Dagh), 3.538 mètres (Khama-Dagh) et 3.245 mètres (Perli-Dagh) d'altitude. Dans sa partie occidentale la crête de l'Aghri-Dagh forme la ligne de partage des eaux de l'Araks au nord et de l'Euphrate au sud. Du Perli-Dagh part une chaîne moins élevée qui s'allonge vers la plaine dans la direction nord-nord-est et se termine par un sommet pointu qu'on voit de partout, le Takhtalou (Tak-yaltou-Dagh) 2.563 mètres et qui domine le confluent de l'Arpa-Tchaï et de l'Araks.

A l'est et au nord-est, derrière Erevan, la plaine est fermée par des massifs montagneux qui, partant de l'Araks (à l'est du mont Ararat) s'incurvent vers le nord-nord-ouest. Entre Erevan et le lac Sévan, les montagnes forment un haut plateau, l'Akhmangan, avec plusieurs sommets qui s'élèvent jusqu'à 3.600 mètres (Akh-Dagh). Au nord-est d'Erevan, elles s'abaissent vers le fleuve Zanga qui s'écoule du lac Sévan, et n'atteignent plus que 2.000 mètres. Le lac Sévan lui-même est situé à 1.925 mètres d'altitude. Mais de l'autre côté de la vallée du Zanga les montagnes s'élèvent à nouveau pour former les chaînes du Daratchitchak et du Pambak avec des sommets qui atteignent 3.100 mètres (Maïmakh-Dagh) et 3.109 mètres (Scheikh Ahmed-Dagh). Ces chaînes s'allongent au nord-ouest jusqu'à l'est de Léninakan, puis continuent vers le nord.

Mais au-dessus de ces divers groupes de montagnes plus ou moins reliés entre eux, le volcan Alagœz dresse sa masse de lave bien au-dessus des autres sommets. Avec ses pentes qui s'évasent régulièrement de tous les côtés, il ferme au nord la plaine de l'Araks. Celle-ci est limitée à l'ouest par le pays montagneux de Schouraguel, de l'autre côté duquel coule l'Arpa-Tchaï. Dans cette région les sommets volcaniques atteignent 2.961 mètres (Yagloudja-Dagh) et 2.691 mètres (Aladja-Dagh à l'ouest d'Ani).

Sur les pentes méridionales de l'Ararat, les neiges éternelles commencent à environ 2.700 mètres au-dessus du niveau de la mer. L'Ararat et l'Alagœz sont les seuls sommets de la région où la neige subsiste pendant l'été.

De l'ouest à l'est, la plaine de l'Araks mesure environ 100 kilomètres du nord au sud, sa largeur est d'environ 40 à 50 kilomètres; il est assez difficile de déterminer exactement ses dimensions, car les pentes des montagnes s'élèvent d'une manière presque insensible, on ne peut lui tracer une limite précise.

Dans une période géologique assez récente, les parties basses de cette plaine étaient couvertes par un lac formé des eaux de l'Araks. Ce lac s'est vidé quand le fleuve a forcé au sud-est le barrage naturel de la montagne. Mais il a laissé, sur l'espace qu'il recouvrait, une terre légère et fertile formée du limon qu'apportait l'Araks et qui recouvre encore aujourd'hui les couches de lave primitives.

D'après une légende du pays, le fleuve Araks couvrait autrefois la plaine, ne pouvant trouver d'issue par où s'écouler; c'est alors que Jason tailla dans le rocher une gorge dans laquelle le fleuve s'engouffra pour rejoindre la mer Caspienne (Strabon XI, 14, 13).

En outre, la plaine est, dans ses parties élevées, recouverte d'une mince couche de lave venant de l'Alagœz ou de petits cratères avoisinants. Ça et là sur les pentes généralement unies on voit des crêtes de lave coupées de nombreuses crevasses et de profondes fis-

sures. Celles-ci ont été creusées par des ruisseaux qui au printemps deviennent des torrents tumultueux, mais qui en été sont à sec.

La plaine de l'Araks a une altitude d'environ 860 à 880 mètres; elle s'élève graduellement au nord et atteint 1.000 mètres près d'Eriwan et 1.200 mètres dans la partie voisine de l'Alagœz.

Son climat varie naturellement avec son altitude. Les hivers sont longs et froids avec des chutes de neige et les étés secs et brûlants. A Eriwan, la température moyenne est en hiver (janvier) d'environ 6,4° au-dessous de zéro, en juillet elle est de 25° au-dessus et la moyenne de l'année est de 11°. A Etchmiadzine, plus loin sur la plaine, la température est un peu plus élevée.

Dans les parties montagneuses du nord de l'Arménie, les pluies sont suffisamment abondantes et des travaux d'irrigation n'y seraient pas nécessaires; les vallées sont fertiles et les forêts produisent assez de bois pour les besoins du pays.

L'humidité de l'air au-dessus de la plaine de l'Araks se condense, pour la plus grande part, dans les montagnes environnantes et s'y précipite en violentes averses ou en chutes de neige abondantes; une petite partie seulement arrive jusqu'à la plaine, quoique souvent le ciel se couvre de nuages sombres au-dessus des montagnes environnantes et qu'une chute de pluie paraisse imminente. Les jeux de lumière donnent d'ailleurs un grand charme au paysage.

A Etchmiadzine le niveau moyen de la pluie est annuellement d'environ 280 m/m; à Eriwan, 18 km. plus près des montagnes, elle est de 315 m/m (¹). La plus grande partie des pluies tombe au mois d'avril et de mai, tandis qu'en juillet, août et septembre les précipitations sont rares.

(¹) A Novo-Bayazet, près du lac de Goktcha, il est de 451 m/m, à Dilidjan, plus au nord dans les montagnes, il est de 521 m/m et à Lézinakan de 408 m/m.

La table suivante donne la température moyenne en degrés centigrades et le niveau de la pluie à Eriwan :

	Température deg. cent.	Niveau de la pluie m.m.
Janvier	-6.4	22
Fevrier	-3.3	25
Mars	4.7	28
Avril	12.2	47
Mai	17.5	54
Juin	22.3	21
Juillet	25.3	16
Août	25.2	8
Septembre	20.1	12
Octobre	14.1	23
Novembre	6	30
Décembre	0.2	29
Moyenne annuelle	11	Total 315

A Etchmiadzine, il pleut moins pendant l'été et, plus loin dans la plaine, les précipitations sont encore plus rares. Le régime des pluies varie aussi beaucoup suivant les années; en 1922, par exemple, il a plu tout l'été. En juin la quantité d'eau recueillie à Eriwan fut de 68 m/m, en juillet de 35 m/m, en août de 58 m/m, en septembre de 25 m/m. Malgré cela, les pluies ne sont pas assez abondantes pour que la terre soit cultivable sans être irriguée artificiellement. Même les céréales qui, comme le froment, mûrissext pendant la première partie de l'été, généralement la moins sèche, ne prospèrent pas. Ce qui est encore plus caractéristique, c'est que non seulement la plaine, mais aussi les versants des montagnes aux alentours sont dénudés et sans arbres; ce n'est que dans le voisinage immédiat des canaux ou de leurs ramifications qu'on aperçoit de la verdure. Le manque d'eau ne suffit cependant pas pour expliquer cette aridité, surtout qu'il pleut davantage sur les hauteurs que dans la plaine, et on estime que les précipitations seraient suffisantes pour permettre une certaine végétation, si les autres conditions y étaient favorables.

Le sol sur les pentes des montagnes est composé principalement de lave, de tuf et de cendres volcaniques; il est poreux et ne retient pas l'eau, qui disparaît aussitôt de sa surface. La preuve en est que malgré l'immense dôme de neige qui couvre le sommet de l'Ararat et qui fond abondamment pendant l'été, pas un seul fleuve ne descend de cette grande montagne. De l'Alagœz, couvert aussi de neiges éternelles, il ne s'écoule en été que quelques petites rivières, mais là aussi l'eau est absorbée sur place. En quelques endroits elle réapparaît et jaillit au pied de la montagne en sources pures et limpides. Quelques-unes des rivières qui arrosent la plaine, comme le Kara Sou au sud et sud-ouest d'Etchmiadzine, sont évidemment formées de l'apport de ces sources, mais leurs eaux transparentes et pures sont beaucoup moins fertilisantes et par conséquent beaucoup moins propres à l'irrigation que l'eau bourbeuse de l'Araks. Le nom du Kara Sou — le fleuve sombre — vient de sa limpidité qui laisse apercevoir le sol sur lequel il coule et qui lui donne une couleur foncée.

Dans ces régions, les pluies s'abattent tout-à-coup en averses diluviennes qui grossissent subitement les ruisseaux, les transforment en torrents tumultueux qui entraînent avec eux une masse de graviers et de terre aux flancs des montagnes; entre-temps se déroulent de longues périodes de sécheresse. Ces averses violentes et intermittentes ne favorisent certainement pas la végétation autant que des pluies plus régulières, mais ces diverses causes ne sont cependant pas suffisantes pour expliquer l'absence complète d'arbres.

Est-ce qu'autrefois ces contrées étaient aussi déboisées et arides? Nous n'en savons trop rien. Les quelques bouleaux rabougris et les maigres buissons qui poussent sur les pentes de l'Ararat sont-ils les vestiges d'anciennes forêts? Il est possible que sur les versants des autres montagnes il y ait eu aussi des bois qui ont été détruits et n'ont pas repoussé. Une grande partie de

la végétation a probablement aussi disparu dans les incendies que les habitants allument chaque printemps dans leurs champs pour détruire leurs herbes sèches et les broussailles qui envahissent leurs pâturages. Les populations nomades qui ont autrefois habité ces contrées avaient certainement les mêmes coutumes, aussi les forêts n'ont-elles jamais pu recroître et seules les plantes aux racines vigoureuses et profondes ont-elles pu subsister.

Cependant quand on parcourt ces contrées désertiques, on trouve les restes d'anciennes habitations, élevées sur ce sol qui actuellement est complètement brûlé par le soleil de l'été et où ne poussent plus que quelques rares chardons. On retrouve des ruines de grandes églises et de maisons dans des lieux aujourd'hui complètement déserts. On se souvient alors des légendes de l'antiquité qui parlaient des villes florissantes de la vallée fertile de l'Araks. On pense entre autres à celle d'Armavir qui fut construite dans cette plaine huit siècles avant J.-C.! Et tout naturellement la question se pose de savoir si le climat est devenu plus sec depuis ces temps passés. Dans ces dernières décades, les géographes ont rivalisé dans leurs explications de cas semblables, en particulier de ceux bien connus de la Mésopotamie et de la Palestine, et ils ont conclu que le climat de vastes régions, spécialement en Asie, serait devenu plus sec. On a même parlé d'un assèchement général des pays et des lacs de l'antiquité. L'Américain Ellsworth Huntington a défendu ardemment ces théories et d'après lui, les modifications du climat ont été la cause des grandes migrations des peuples, des invasions mongoles etc.

Bien qu'il soit facile, par des hypothèses de ce genre, d'expliquer beaucoup des grands faits de l'histoire humaine, il me semble que ces théories ont subi trop de variations pour être fondées sur une base très solide. Dans le cas de la vallée de l'Araks, une telle explication n'est pas nécessaire. On oublie trop facilement, en effet,

l'influence propre des hommes et les conséquences de leurs actions bonnes et mauvaises sur les conditions naturelles d'une contrée.

Le sentiment exagéré que nous avons de notre supériorité nous fait trop souvent sous-estimer l'aptitude des races de l'antiquité; surtout si elles n'ont pas laissé de caractères écrits, nous les jugeons inférieurs à nous, car nous estimons volontiers le degré de civilisation d'après une érudition livresque. On peut cependant se demander si les hommes d'autrefois qui employaient à autre chose le temps que nous passons à lire, ne nous étaient pas supérieurs dans d'autres branches de l'activité humaine. Nous ne pourrions certainement pas bâtir les pyramides avec les moyens dont disposaient leurs constructeurs. Et justement dans toutes les questions relatives à l'irrigation artificielle du sol, les anciens avaient atteint un degré de culture élevée, spécialement dans ces contrées de l'Euphrate et du Tigre; mais les résultats acquis étaient tombés dans la décadence et l'oubli lorsque ces contrées avaient été dévastées par des hordes barbares.

Il n'est pas douteux que déjà à l'âge de pierre la plaine de l'Araks a été cultivée grâce à des travaux d'irrigation. Près de Sardarabad, dans la partie occidentale du pays, aujourd'hui un désert, on a trouvé une inscription cunéiforme par laquelle un souverain de l'époque rappelle qu'il a bâti « ce canal », et, en termes violents, il appelle la punition des dieux sur celui qui détruirait son œuvre. Le pays fut plus tard dévasté par des hordes barbares et le « canal » détruit.

Le spectacle de ces contrées nous ouvre du reste les yeux sur le changement radical que les guerres peuvent apporter dans le caractère de tout un pays, en particulier quand elles sont conduites d'une manière cruelle, comme ce fut généralement le cas dans cette partie du monde.

Des hordes de Mongols, de Turcs et autres peuplades totalement incivilisées, attaquaient les villes et les

villages, tuaient la population mâle, brûlaient les maisons et partaient emportant les biens, le bétail et les femmes. Les villes et les villages n'étaient plus que des monceaux de ruines. Les habitants qui avaient échappé au massacre ne réussissaient pas à fonder des communautés assez fortes pour reconstruire et entretenir le système d'irrigation qui arrosait le pays, d'autant plus que leurs vainqueurs les oppriment et les exploitaient continuellement, sans jamais entreprendre eux-mêmes aucun travail. Les habitants de ces régions furent en outre toujours menacés par les incursions des tribus nomades et pillardes qui descendaient des montagnes et qu'ils n'étaient plus assez forts pour repousser. C'est ainsi que les terres furent peu à peu abandonnées et que le pays se transforma en un désert aride. Beaucoup de régions dans cette partie du monde ont eu le même sort; ce sont donc les guerres et non les fluctuations du climat qui sont la cause des grands changements qu'elles ont subis.

D'ailleurs nous avons des preuves certaines que les pluies n'ont pas sensiblement diminué dans ces contrées depuis les temps historiques; s'il en avait été autrement, le niveau des lacs salés qui, comme les lacs de Van et Ourmia, au sud de l'Araks, n'ont pas d'écoulement, aurait été autrefois notablement plus élevé qu'il ne l'est à présent. (Il est supposé, bien entendu, que ces lacs n'ont pas d'écoulement souterrain variable).

Le niveau de tels lacs s'établit lorsque l'évaporation à la surface du bassin est compensée par l'apport des eaux de pluie ou de sources. Si celui-ci est augmenté par des précipitations plus considérables sans que l'évaporation soit en même temps plus forte, le niveau du lac monte et sa surface s'élargit par la submersion de ses rives; mais cette élévation de niveau ne se maintient que dans la mesure où se continue l'apport supplémentaire, car l'évaporation de l'eau augmente proportionnellement à l'étendue de sa surface. Si d'autre part le climat devient plus sec, si les chutes de pluie

sont moins fortes ou plus rares, ou s'il y a plus d'évaporation, le niveau de ces lacs s'abaisse et leur surface devient plus petite.

En ce qui concerne les lacs de Van et Ourmia, on a la preuve certaine que leur niveau n'a guère varié depuis l'antiquité. Sur les rives du lac de Van on trouve les restes de plusieurs vieilles forteresses (Akhlat, Adeldjévaz, Ardjech) dont les murs sont actuellement rongés par l'eau. Il est donc impossible que le niveau de l'eau ait été plus élevé à l'époque où elles furent construites. Il est probable au contraire qu'il était alors sensiblement plus bas. On a encore d'autres preuves : là une ville a dû être abandonnée, ici plusieurs anciens villages sont aujourd'hui si près de la rive qu'ils sont menacés par l'eau; en 1898 un mûrier poussé au bord du lac de Van (dans le cratère du Scheikh-Ora) et âgé de plus de cinq cents ans, avait la moitié de ses racines submergées et était condamné de ce fait. Le terrain dans lequel avait crû un vieux noyer à Akhlat avait été en grande partie emporté par l'eau, laissant les racines de l'arbre à découvert (¹). Ces exemples et d'autres indices prouvent donc que le niveau de ces lacs, loin d'avoir été plus élevé dans l'antiquité, semble au contraire avoir monté dans les derniers temps.

Lynch suggère que cette élévation de niveau peut avoir été causée par le dépôt continual de vase sur le fond des lacs, ce qui en ferait monter progressivement la surface. Mais les variations de niveau, qui à plusieurs reprises ont été observées au cours du siècle dernier, se traduisant par des élévations et des abaissements simultanés dans les deux lacs, montrent qu'il doit y avoir, pour les expliquer, d'autres facteurs plus importants que

(¹) Voir H. F. B. Lynch : *Armenia*, II, page 52, London 1901. Lynch mentionne aussi les variations du niveau du lac Sévan, mais elles ont ici moins d'intérêt, car le lac Sévan a une voie d'écoulement.

les dépôts de sédiments. La cause la plus probable de ces variations nous paraît être le rapport entre la quantité d'eau pluviale et l'intensité de l'évaporation.

Nous n'avons pas pris en considération les infiltrations possibles de l'eau à travers la masse rocheuse formant le fond des lacs, ni les variations de ces infiltrations. Il est en effet peu probable que l'eau puisse s'écouler de cette manière, car si à l'origine le fond des lacs était poreux, les pores ont été bientôt complètement bouchés par les sédiments déposés par l'eau, de même que les fissures qui ont pu se produire. Il faut donc admettre que la perte d'eau occasionnée par le drainage souterrain est un facteur constant. En outre, le fait que les variations de niveau se produisent en même temps et de la même manière dans les deux lacs, indique que ce ne sont pas des infiltrations qui les occasionnent.

Selon toutes les apparences, il faut donc conclure que le niveau moyen de ces lacs n'a pas été dans les temps historiques plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui et que par conséquent le climat n'est pas devenu plus sec.

Cela n'empêche pas cependant que ces lacs aient subi de faibles variations de niveau, tantôt au-dessus tantôt au-dessous de la moyenne, occasionnées par les oscillations périodiques ou occasionnelles des précipitations pluvieuses. Il est probable que l'effet de ces oscillations se fait sentir sur de vastes étendues et peut avoir aussi une influence sur le niveau de la mer Caspienne, qui est alimentée par les eaux de l'Araks et de la Koura. Et en réalité il est aussi prouvé que le niveau de cette mer a été soumis à des fluctuations assez importantes : entre son niveau le plus haut (entre 1306 et 1307) et son niveau le plus bas (au XII^e siècle) il y a une différence de 16 mètres. Ces oscillations ont vraisemblablement été causées par le plus ou moins d'humidité du climat. Nous savons que les conditions climatériques étaient à peu près les suivantes à cette époque :

Périodes

Climat

Entre 915 et 921 environ :	Relativement <i>humide</i> et <i>froid</i> .
Au XII ^e siècle	<i>Sec</i> , probablement <i>chaud</i> .
Entre 1306 et 1307	Très <i>humide</i> , probablement <i>froid</i>
En 1638	Plus <i>humide</i> et probablement plus <i>froid</i> que maintenant.
Depuis 1715	A peu près ce qu'il est aujourd'hui, sauf quelques faibles variations périodiques (').

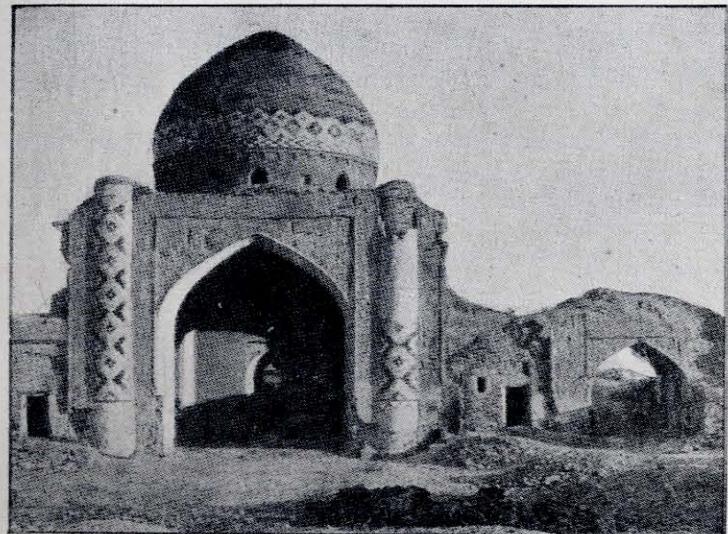
Mais aucun indice ne nous permet de supposer d'une manière certaine que le climat de ces contrées soit devenu plus sec au cours des derniers mille ans ; il est par conséquent peu probable que ce soit une modification du climat qui ait provoqué les migrations de populations.

Les habitations abandonnées et les villages ruinés que nous trouvons parfois dans les régions désertiques furent sans doute habités autrefois par une population de bergers qui pendant la saison sèche menaient paître leurs troupeaux dans la montagne, mais qui au moment des pluies, particulièrement au printemps, trouvaient des pâturages suffisants dans le voisinage de ces demeures ultérieurement abandonnées.

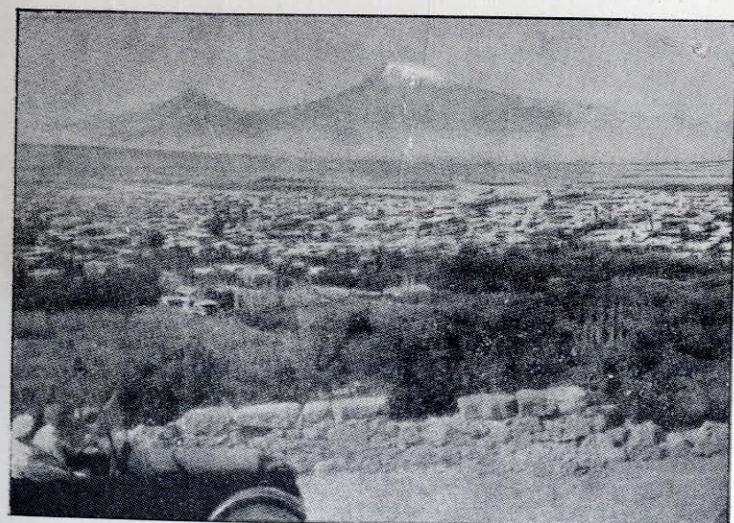
Comme nous l'avons déjà dit, l'hiver est très froid dans ces régions, mais l'été d'autant plus chaud ; il y a des gelées nocturnes jusqu'en avril, aussi n'est-il pas possible de cultiver le pays plus de cinq mois et demi, de la mi-avril aux premiers jours d'octobre ; en octobre les gelées nocturnes sont rares. La température moyenne de la période agricole est à Erivan de 21,4° et pendant

(') Voir Ed. Bruckner : *Klima-Schwankungen seit 1700*; Geographische Abhandlungen herausgegeben von A. Penck, Vienne, vol. IV, n° 2, 1890.

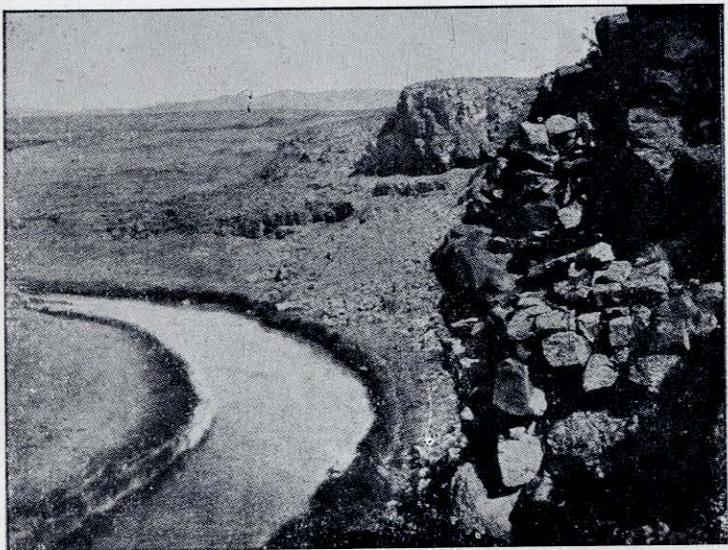
Voir F. Nansen : *Variations des climats aux temps historiques et post-glaciaires*, édité par Norske Videnskaps Akademi à Oslo, Section des Sciences Mathématiques et Naturelles, 1926, n° 3, page 19.



Ruine de la mosquée persane dans la forteresse d'Erivan.



Erivan dans la plaine avec l'Ararat et le petit Ararat derrière.



Près de la crevasse de l'Arpa-Tchaï à l'endroit où d'après le plan le réservoir aurait du être construit.



La gorge de l'Arpa-Tchaï près de Léninakan.
Au premier plan le commissaire de l'agriculture
Ersingian (à gauche) et l'ingénieur Jakimoff.

les mois les plus chauds, en juillet et en août, elle est de 25,3°.

L'AGRICULTURE

L'Arménie est un pays essentiellement agricole, plus de 90 % du peuple s'adonne à l'agriculture. Il y a certainement des possibilités de développer davantage l'industrie, mais pas grand'chose n'a encore été entrepris dans ce sens.

Ce petit pays a été dévasté par les guerres et les révolutions. En outre, le nombre des habitants a été considérablement augmenté par les 400.000 réfugiés qui sont venus y chercher asile. Aucune contrée n'a autant souffert de la grande guerre; pourtant, depuis cinq ans, les habitants se sont remis à l'œuvre avec énergie, et les résultats déjà obtenus sont remarquables; dans certaines parties du pays, la situation est même meilleure qu'elle n'était avant la guerre.

En 1925 les surfaces cultivées atteignaient, en chiffres ronds, 800.000 hectares, les pâturages 1.700.000 hectares, les bois 350.000 hectares dont 50 % de hêtres et 20 % de chênes employés comme bois de construction; 100.000 hectares environ des terres cultivées sont irrigués artificiellement. Sauf les travaux qui ont été entrepris durant les dernières années, les systèmes d'irrigation employés sont primitifs. La plupart avaient été détruits pendant la guerre, mais ils sont dès à présent remis en état.

Mais les surfaces cultivées sont insuffisantes comparativement au nombre des habitants et de ce fait le pays est relativement surpeuplé. Pour remédier à cet état de choses, il faut augmenter les surfaces irriguées et intensifier les cultures; 100.000 hectares qui actuellement sont inemployés pourraient encore être irrigués et les méthodes de culture pourraient certainement être améliorées. La charrue de bois est encore en usage, le sol n'est pas fumé, le fumier étant employé comme combustible. En outre,

on pourrait introduire dans les parties montagneuses du pays la culture des légumes à racines et augmenter les pâturages afin de développer l'élevage des bestiaux et l'industrie laitière. Enfin l'industrie est susceptible d'un plus grand développement.

Telle qu'elle est pratiquée en ce moment, l'agriculture donne peu de bénéfices. Le rendement moyen d'un hectare de froment est de 642 kilos, mais les champs irrigués donnent des récoltes moyennes de 1.300 à 1.400 kilos par hectare. Cette quantité n'est du reste pas énorme. En Norvège, par exemple, le rendement moyen est par hectare de 1.900 kilos de blé d'hiver ou 2.010 kilos de seigle. Il n'est pas douteux qu'on pourrait augmenter considérablement le rendement en Arménie en engrasant et en travaillant davantage la terre.

Comme nous l'avons dit, malgré sa brièveté l'été est si chaud que la culture du coton réussit parfaitement dans la contrée où l'irrigation est pratiquée et de grands efforts sont faits pour développer cette culture lucrative. Il est vrai que la fibre récoltée n'est pas longue, mais sa qualité est excellente. Le prix du coton arménien nettoyé était en 1924 de 1,37 rouble par kilo et en 1925 de 1,24 rouble, tandis que le prix du coton américain livré à Moscou était de 1,18 rouble.

En 1925, 18.000 hectares étaient plantés de cotonniers qui produisaient 15.000 tonnes de marchandise brute, soit 12 % de plus que l'année précédente et 50 % de plus qu'avant la guerre. La faiblesse relative de ces récoltes a pour causes une irrigation défectueuse, le manque d'instruments aratoires et de bêtes de trait et les méthodes primitives qui sont appliquées. Un champ suffisamment irrigué produit en général une moyenne d'environ 1.040 kilos de coton brut par hectare; le kilo étant payé environ 0,31 rouble au producteur, cela fait un revenu brut d'environ 320 roubles par hectare.

Avec l'aide de réfugiés arméniens venus de Turquie, on a, depuis 1921, tenté de cultiver le tabac. Ces essais

ont été encourageants. En 1925 la surface cultivée était de 150 hectares et s'élèvait les années suivantes jusqu'à 500 hectares.

La sériciculture aussi s'est montrée productive et est en voie de développement. Une grande pépinière de mûriers a été plantée d'où on compte pouvoir tirer dans deux ou trois ans 5.000.000 d'arbres par an.

L'industrie vinicole a de grandes possibilités, les raisins sont très bons et les grappes très abondantes. Le vin arménien est connu pour sa qualité, en particulier celui de la Société gouvernementale « Ararat » qui achète les raisins aux paysans et encave elle-même. La culture est encore primitive, mais on fait beaucoup pour l'améliorer. Au total il y a maintenant environ 10.000 hectares de vignes qui toutes sont irriguées artificiellement. La récolte ne donne pas plus de 5 à 6.000 kilos par hectare, elle est vendue dans sa totalité à la société de l'Etat à un prix d'environ 0,17 rouble par kilo, ce qui donne un revenu brut de 900 à 1.000 roubles par hectare. Jusqu'ici la vigne n'a pas souffert du phylloxéra. Il est probable que ce fait est dû à la rigueur de l'hiver qui tue le puceron du phylloxéra, mais qui peut aussi causer de grands dommages aux vignes, ainsi que ce fut le cas en particulier au cours de l'hiver 1924-1925.

Les vergers donnent une récolte abondante de fruits délicieux : abricots, pêches, prunes et surtout cerises. Avec ces fruits on fait des confitures ou des conserves pour l'exportation en Russie. Cette industrie pourrait être encore très développée.

Outre toutes les cultures mentionnées, on peut aussi sur les champs irrigués faire venir avec profit des légumes, des tournesols, de l'alfalfa etc. La table ci-après indique la récolte moyenne que peut produire chaque hectare irrigué.

L'Etat possède la terre, mais il est tenu de remettre aux paysans la quantité qu'ils désirent travailler. Le sol même ne peut être ni acheté ni vendu, mais les maisons,

vergers, jardins, tout ce qui est bâti ou planté peut faire l'objet de ventes et d'achats. Les fermes avec les champs attenants peuvent être transmises par voie de succession et peuvent, sous certaines conditions, être affermées.

TABLE DES RÉCOLTES

CULTURE	Récolte moyenne. Kilos par hectare	Prix en roubles par kilo	Valeur brute en roubles par hectare	Valeur nette en roubles par hectare, salaires déduits
Blé d'hiver.....	1.340	0.17	228	80
Coton.....	1.040	0.31	322	209
Légumes.....	17.900	0.05	895	537
Vergers.....	9.700	0.18	1746	786
Vignes.....	5.200	0.15	780	351
Alfalfa.....	6.000	0.12	720	360

Il y a environ 160.000 fermes avec chacune 3 à 6 hectares de terres cultivées; le pays est divisé de façon à ce qu'une certaine superficie soit allouée à chaque membre d'une famille. Cette part peut changer suivant les contrées, mais en moyenne elle est d'un déciatine (1,1 hectare). Dans certains endroits, par exemple dans la plaine de l'Araks, elle n'est que d'un demi déciatine et même quelquefois d'un quart; mais il s'agit là de champs bien irrigués et productifs.

Le sol est partagé entre les familles d'un même village pour une période qui ne peut être inférieure à neuf ans. Au bout de ce temps une nouvelle répartition a lieu. Cependant, à moins que le tenant lui-même ne le désire, les vergers et les vignobles restent dans les mêmes mains. Une nouvelle loi prévoit que les terres attribuées à chaque ferme devront, dans la mesure du possible, former un bloc et qu'elles ne devront en tous cas pas être dispersées en plus de 6 endroits différents; autrefois il y avait des fermes dont les champs étaient morcelés en plus de 45 lots. Les paysans ont mainte-

nant la permission de louer des ouvriers agricoles. Les organisations d'Etat doivent acheter les récoltes à des prix déterminés, mais les paysans ont cependant le droit de vendre leurs produits sur les marchés aux prix qu'ils peuvent en obtenir. En compensation de l'usage de la terre qui leur est accordée, ils paient une contribution, mais c'est le seul impôt qui pèse sur eux.

sec et brûlé, spectacle étonnant, vu la proximité de la capitale. Nous passâmes à travers la ville d'Etchmiadzine qui possède plusieurs belles églises. Elle fut, pendant des siècles, la capitale spirituelle de l'Arménie et la résidence du Patriarche, chef de l'église. Nous y reviendrons plus tard.

Nous nous dirigions maintenant vers le sud à travers cette vaste plaine qui va jusqu'à l'Araks. La masse de l'Ararat avec le petit Ararat plus à l'est dominait le paysage. Cette puissante montagne devient de plus en plus imposante au fur et à mesure que nous nous en approchons; le sommet couronné de glaciers s'enfonce comme toujours dans les nuages, au-dessous desquels les champs de neige étincellent de blancheur. La région qui nous environne est en général irriguée et verdoyante; cependant les parties où les cultures n'ont pas encore été entreprises sont arides et sèches.

Continuant notre route vers le sud, nous traversons la région marécageuse que nous avions déjà vue du train et qui devrait être drainée pour être rendue cultivable. Nous en parlerons plus tard. Nous arrivons au bord de l'Araks, au point où il est traversé par un pont de fer moderne. Le fleuve qui depuis la guerre marque la frontière entre l'Arménie et la Turquie est large mais peu profond et son eau d'un brun jaunâtre coule paresseusement entre les rives basses qui bordent la plaine. De l'autre côté du pont, sur la rive turque, on voyait des rangées d'arbres au bord du fleuve, ce qui semblerait prouver la fertilité du terrain.

Dans le village de Markara situé près de la route, une foule composée comme toujours uniquement d'hommes nous entoura, nous et nos automobiles; chacun voulait se rendre compte de ce qui se passait et ce que nous voulions faire et nous regardait curieusement. C'est un fait caractéristique, de l'Arménie comme de tout l'Orient, que ce sont les hommes qui sont curieux des spectacles de la rue, alors que chez nous ce sont plutôt les femmes.

VI. A TRAVERS LA PLAINE D'ARAKS ET A ERIVAN

Notre expérience de la ponctualité orientale nous empêchait d'espérer l'arrivée des automobiles de bonne heure le lendemain matin (18 juin); aussi grand fut mon étonnement de voir de mon balcon les autos qui nous attendaient à l'heure fixée — 5 heures — devant la porte de l'hôtel. Nous nous pressâmes et, à 6 heures, nous quittions l'hôtel avec les ingénieurs arméniens, dans quatre automobiles. Nous traversâmes la ville, puis nous descendîmes dans la vallée du Zanga, resserrée entre des murs de rochers abrupts auxquels la ville et les forteresses sont comme suspendues au-dessus du précipice. Un vieux pont de pierre nous permit de passer sur l'autre rive du fleuve, puis la route remonte en serpentant au milieu de riches vergers et de vignes, entourés de hauts murs de pierre, qui nous empêchaient de les voir à notre aise depuis la route. C'étaient là les fameux vergers d'Erivan que l'irrigation a fait sortir comme par enchantement du sol volcanique et pierreux. De temps en temps on voit s'écouler, au-dessous de la route, l'eau courante d'un canal.

Nous nous dirigions vers l'ouest, à travers la plaine. Le matin était clair, à plusieurs reprises nous entendîmes le chant familier de l'alouette. Toute la contrée que nous apercevions à gauche était irriguée et cultivée; par contre le pays qui s'élevait en collines ondulées vers le nord — à droite de la route — avait l'air d'un désert

Il ne faut pas d'ailleurs en déduire que les femmes arméniennes sont moins curieuses que leurs sœurs d'Occident, mais ici les hommes ont du temps à perdre, tandis que les femmes sont occupées aux travaux de la maison, du jardin ou des champs.

Le type physique de ces hommes était assez varié. La plupart avaient le visage arménien long et étroit, le nez busqué, les pommettes peu saillantes, le menton légèrement fuyant. D'autres avaient des visages plus larges et plus ronds, les pommettes saillantes, le menton plus fort. Quelques-uns rappelaient le type russe, oriental ou tatare.

Les costumes aussi étaient variés, mais tous assez fripés. Leur apparence n'avait rien de particulièrement oriental, sauf — et assez rarement — le bonnet de peau de mouton qui, surtout par cette chaleur, avait un caractère bien local. Mais on voyait surtout et par douzaines la casquette bolchevique d'étoffe molle et de couleur terne, et sauf ici et là une blouse en coton blanc, des complets européens, des pantalons longs, des chaussures éculées.

Après avoir admiré l'Araks et ses rives, nous remontâmes un peu vers l'ouest. Ici le sol aurait besoin d'eau pour être rendu cultivable, mais une partie de la région est déjà irriguée par un ancien canal issu de l'Araks et qui, de l'avis des ingénieurs qui nous accompagnaient, aurait besoin de réparations. Le chemin que nous suivions était mauvais et plein de fondrières. Le chauffeur de notre auto était très imprudent, il passait à toute vitesse à travers tous les accidents du terrain, de sorte que nous étions terriblement cahotés. Plusieurs fois notre voiture côtoya l'extrême bord de la route, si bien qu'à la fin nous versâmes dans le ravin. Ce ne fut pas sans quelque peine que nous en sortîmes. Heureusement que plus loin on nous donna une autre auto et un meilleur chauffeur.

Nous traversons plusieurs villages. Les maisons sont

très simples, elles ont des toits plats et sont bâties en briques d'argile simplement séchées au soleil; ces maisons sont faciles à bâtir, mais elles s'abîment aussi très vite si on ne les entretient pas. Nous passâmes devant une église bâtie de la même façon; elle avait l'air d'une grande caisse brune, avec un couvercle plat et des côtés troués par quelques fenêtres. Une petite croix sur le toit marquait seule sa destination.

L'intérieur des maisons est extrêmement modeste: des murs et des planchers nus, un mobilier pauvre. Les habitants dorment sur le plancher sur une natte. Le travail se fait généralement dehors, devant la maison. Un homme criblait son blé sur le trottoir; il avait étendu un tapis sur le sol et y avait secoué le grain; maintenant il était agenouillé par terre pour le ramasser.

A travers les villages passent des canaux; des buffles noirs se vautraient dans l'eau, d'où seule leur tête émergeait. Ils cherchent ainsi à se préserver de la chaleur et des insectes. Les enfants se baignent avec les buffles.

Beaucoup de villages ont été détruits par les Turcs, la plupart en 1920, lors de leur dernière invasion. Depuis lors ils ne sont plus que des monceaux de ruines. Il est triste de voir les traces de toutes les guerres qui, au cours des siècles, dévastèrent tant de fois cette région. Comme je l'ai déjà dit, les habitants abandonnent les ruines, puisqu'il est plus facile de faire de nouvelles constructions que d'utiliser les restes des anciennes.

Près d'une petite chute d'eau nous aperçûmes un moulin construit en pierres en travers du canal et où les paysans des environs font moudre leur grain.

Près du village de Tapa-Dibi, à peu près à 5 ou 6 kilomètres au nord de l'Araks, une colline à la forme arrondie se dresse au-dessus de la plaine. Au sommet s'élèvent les ruines d'un ancien château et, au pied, on voit les restes d'une ancienne ville. Des inscriptions cunéiformes qu'on a relevées sur les pierres indiquent qu'il y avait là une des plus vieilles villes de l'Arménie:

Armavir, plusieurs fois citée dans les inscriptions trouvées sur la montagne de Van. D'après celles-ci, la ville fut fondée par le roi khaldien Arguistis I^e, originaire de Tuschpa ou Van, environ 785 à 760 avant J.-C. Son fils Sardour III (760-733 avant J.-C.) se vante, dans une inscription, d'avoir développé Armavir. Ceci se passait au temps de l'apogée de Ninive.

Il était bien naturel que cet endroit, au pied d'une hauteur solitaire et facile à défendre, eût été choisi dès les temps anciens pour y construire une ville fortifiée, et celle-ci devait prospérer dans cette plaine qui sans doute à cette époque était déjà cultivée et irriguée. Malheureusement le temps nous manqua pour visiter ses ruines.

Devant nous un groupe de femmes travaillait dans un champ de coton. Comme je désirais voir le travail, nous nous arrêtâmes et allâmes près d'elles. Il arriva alors une chose curieuse : une belle jeune femme se releva, s'avança vers moi, et très sérieusement me donna un petit cotonnier, puis, sans regarder en arrière, elle retourna tranquillement à sa place et continua son travail sans lever les yeux. C'était, d'après les coutumes du pays, un signe de bienvenue, touchant dans sa simplicité. J'ai soigneusement gardé ces petits feuillets tendres. Les cotonniers étaient encore très petits, les champs devaient être débarrassés des mauvaises herbes et les plants devaient aussi être éclaircis. Malgré l'être relativement court — cinq mois et demi — la culture du coton, comme nous l'avons dit plus haut, est d'un bon rapport et elle augmente chaque année. Les frais de semaille et d'entretien de cette culture sont évalués à environ 120 roubles-or par hectare, y compris le salaire du paysan et de sa famille, alors que le rapport brut est d'environ 230 à 330 roubles-or, ce qui donne un revenu net de 110 à 210 roubles-or (1.400 à 2.650 francs français, 210 à 400 couronnes norvégiennes) par hectare.

Nous arrivâmes ensuite à l'emplacement de la vieille

ville de Sardarabad; les ruines les plus apparentes étaient les restes d'une grande forteresse située aux confins de la steppe qui s'allonge vers l'est sur une étendue de plusieurs lieues. Nous nous arrêtâmes à la gare située à peu de distance et près de laquelle s'élève un asile du Near East Relief où plus de 1.000 orphelins, qui maintenant sont devenus de jeunes hommes, ont été hébergés. Ces jeunes hommes cultiveront un territoire actuellement en friche, qui leur a été donné par l'Etat et qui a été récemment irrigué par le canal qu'on appelle « le petit canal de Sardarabad » et qui vient de l'Araks.

Il nous fallut aussi visiter l'usine d'épurage du coton où, comme je l'ai déjà dit, on nettoie 80.000 pouds, soit 1.300.000 kilos par an en moyenne, qui est en continue augmentation.

Nous prîmes notre repos à la station américaine. Après ce voyage dans la poussière et sous un soleil brûlant, le bon vin arménien nous fit grand bien.

Les hommes qui étaient réunis ici étaient de divers types, depuis le type purement arménoïde au teint foncé, au long nez busqué, au bas du visage étroit, jusqu'aux types plus nordiques. Je remarquai en particulier un jeune homme aux cheveux et à la barbe blonds, au teint clair, et dont le visage aurait aussi bien pu être celui d'un Scandinave. Je dirai même qu'il avait absolument le type des hommes du peuple tels qu'on les rencontre en Suède, en Norvège et dans le nord de la Russie. On m'assura que c'était un Arménien de pure race et que le type blond n'était pas rare en Arménie. Il est cependant difficile de déterminer la part qu'ont pu avoir les croisements avec des Russes. Déjà au VII^e siècle avant Jésus-Christ, des Cimmériens, des Scythes et d'autres peuples indo-européens étaient venus du nord dans ces contrées et parmi eux il se peut bien qu'il y ait eu des éléments germains de race blonde. D'ailleurs les Arméniens qui se sont établis après ces différents peuples étaient aussi de race indo-européenne, venue d'Europe, et ils ont pu

aussi se mêler avec une souche blonde. En outre il existe encore des Kurdes blonds. Il y a donc beaucoup d'éléments blonds dans les races dont le peuple arménien est issu.

De la gare, nous nous sommes dirigés vers le sud-ouest à travers la steppe de Sardarabad où l'on n'a pas encore entrepris de travaux d'irrigation. C'est vraiment un désert sans fin, aride, desséché, de couleur brune, où ne poussent que des espèces de chardons, armés de pointes hostiles, desquelles on n'approche pas volontiers et qu'on ne touche pas impunément.

La route descendait vers l'Araks, enjambait jusqu'en Turquie un autre pont de fer, construit par les Russes à l'époque où les deux rives du fleuve étaient russes. De chaque côté du pont des soldats rouges montaient la garde et nous défendirent d'approcher. Sur la colline, tout près, une maison délabrée servait de corps de garde.

Près du fleuve et parallèlement à lui, court le petit canal de Sardarabad, qui amène l'eau de l'Araks aux parties de la plaine situées plus bas.

Sur l'autre rive du fleuve, s'élèvent dans le désert quelques ruines, restes de la vieille forteresse de Karakala qui, en son temps, fut bâtie avec les pierres de ruines plus anciennes encore, provenant sans doute d'une des villes antiques de la steppe de Sardarabad. C'est ainsi que dans ces contrées les monuments de la culture et de l'activité humaines se superposèrent les uns aux autres.

Après le pont, de l'autre côté du fleuve, la route se dirige à l'ouest, vers Koulp, où se trouvent les grandes salines qui fournissaient autrefois le sel aux Arméniens quand le pays leur appartenait. On a déjà élaboré plusieurs projets pour la construction d'un chemin de fer jusqu'à Koulp, mais ils n'ont pas encore abouti.

Tout près du pont le sol est recouvert de couches de lave venues de l'Alagœz. Le fleuve s'est creusé son lit à travers ces couches qui, un peu plus haut, forment de chaque côté de la rivière de véritables murs de lave.

Nous remontâmes le fleuve jusqu'à un endroit où il coule encaissé dans un canon creusé dans les couches de lave et de basalte. La couche supérieure se dessine très nettement sur les flancs du ravin. C'est aussi ici que prend naissance le petit canal de Sardarabad, qui longe quelque temps le fleuve avant de s'en séparer pour aller arroser la plaine plus bas.

Nous continuâmes notre chemin le long du fleuve jusqu'au point où le canon commence et où la gorge s'élargit en vallée. Ici la lave a dû former autrefois une digue qui fermait un grand lac avant que la masse des eaux n'eût creusé le canon. Le plan a été fait de construire un barrage en travers de la gorge et de transformer la vallée supérieure en un lac qui serait un vaste réservoir propre à alimenter les canaux qui irriguerait la plaine de Sardarabad. Mais ce plan avait un grave inconvénient : le réservoir ne serait pas assez haut pour irriguer les parties les plus élevées de la steppe et les avantages qui en découleraient ne seraient pas suffisants pour payer les frais de construction. En outre, il ne faut pas oublier que l'Araks forme la frontière de la Turquie ; la création d'un réservoir qui tirerait beaucoup d'eau du fleuve pourrait provoquer des difficultés avec les Turcs, bien que, pour le moment du moins, il n'y ait que fort peu d'habitants du côté turc et que les besoins d'eau soient minimes.

De la place où nous étions sur le bord supérieur de la gorge, nous pouvions voir, de l'autre côté de l'Araks, des territoires verdoyants et fertiles, parsemés de villages. Mais la population n'y est guère nombreuse, depuis que les anciens habitants arméniens se sont enfuis.

Au retour nous prîmes le même chemin à travers le désert ; le sol paraît désespérément sec et stérile, mais en réalité il est riche, comme nous l'avons déjà dit ; il est d'autant plus riche qu'il n'a pas été cultivé depuis longtemps. Donnez-lui seulement de l'eau et ensemencez-le, et une récolte magnifique poussera partout. Dans

cette partie élevée de la plaine, le sol pierreux se prête bien à la plantation de vergers et de vignobles.

Nous approchâmes de nouveau des régions cultivées et de la chaleur brûlante du désert nous passâmes à l'ombre fraîche des grands arbres : platanes, mûriers, noyers, qui entouraient un village; c'était celui de Molla-Bayazet, avec ses vergers touffus, ses champs verdoyants, ses canaux et ses lignées de sveltes peupliers. Dans le canal de jeunes garçons bronzés se baignaient à côté de buffles noirs et immobiles dont seule la tête dépassait l'eau.

Nous nous arrêtâmes; aussitôt les habitants, pour la plupart des hommes, sortirent de leurs cabanes d'argile et avec leur hospitalité orientale ils nous offrirent pour apaiser notre soif de l'eau et du lait aigre et des abricots et des mûres. Leur visage est de ce même type un peu mêlé que nous avons déjà noté, peut-être un peu plus arménien. Leurs vêtements sont aussi européanisés et de couleurs ternes. Seules quelques femmes étaient habillées proprement et avec soin. Tous ces gens étaient aimables, mais leur expression était grave et sans gaieté. Le nombre des habitants du village avait atteint, nous dit-on, 3.500, mais il n'était plus maintenant que de 1.500. Environ 2.000 habitants ont été tués ou enlevés par les Turcs pendant la dernière guerre. On nous raconte cela comme on parlerait de la dernière récolte; évidemment ces choses sont devenues banales. Les gens ne mentionnent même plus que les Turcs leur ont enlevé leur bétail et ont laissé en ruines la majeure partie de leur village. Telle est l'histoire du peuple arménien. Y a-t-il un peuple au monde qui ait, comme lui, subi une suite ininterrompue de souffrances, un peuple qui ait montré une force vitale si tenace à travers les cruelles vicissitudes de son histoire?

Dans la cour de la maison où nous nous étions arrêtés, un grand vase de terre brune d'une forme bizarre était suspendu sous un petit auvent. Ce vase

était oblong, plus large au milieu et s'amincissait aux deux extrémités. La seule ouverture était au centre de la partie supérieure. C'était une baratte; la maîtresse de la maison m'en montra l'usage : une fois la crème dans le vase, on le balance d'avant en arrière comme un berceau.

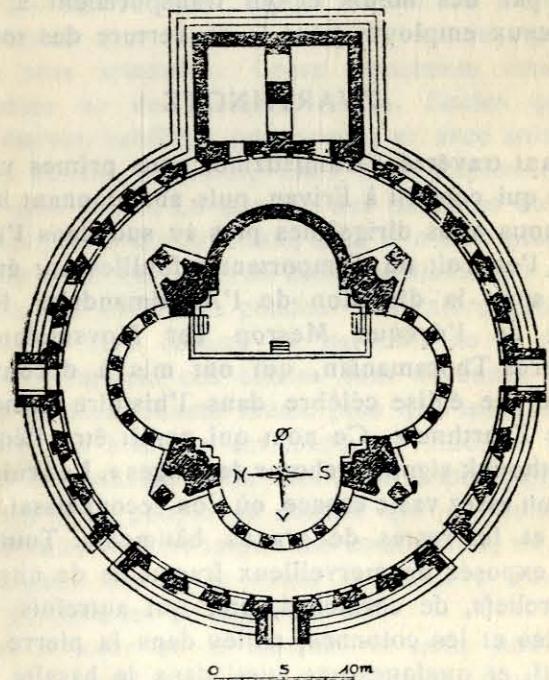
Nous continuâmes notre route. Partout il y avait des canaux où se baignaient en même temps des buffles et de jeunes garçons et quelquefois des hommes, mais jamais de femmes.

Nous arrivâmes à la lisière septentrionale du territoire irrigué et nous entrâmes dans le désert qui s'allonge vers le nord dans la direction de l'Alagez, où l'on aperçoit des monticules de lave ou de tuf; de loin on dirait les cônes d'anciens cratères. Sur la grande route d'Etchmiadzine, nous rencontrâmes des convois de chars traînés par des bœufs et qui transportaient à la ville des roseaux employés pour la couverture des toits.

ZVARTHNOTZ

Ayant traversé Etchmiadzine, nous prîmes vers l'est la route qui conduit à Erivan, puis abandonnant la grande route, nous nous dirigeâmes plus au sud dans l'intention de voir l'endroit où d'importantes fouilles ont été entreprises, sous la direction de l'Archimandrite Khatchik Dadian, de l'évêque Mesrop Ter Movsessian et de M. Thoros Thoramanian, qui ont mis à découvert les ruines d'une église célèbre dans l'histoire arménienne, celle de Zvarthnotz. Ce nom qui paraît être l'équivalent de Zvarthounk signifie «chœur des anges». Les ruines couvraient un assez vaste espace, où l'on reconnaissait les fondations et les restes de grands bâtiments. Tout autour étaient exposés de merveilleux fragments de chapiteaux, de bas-reliefs, de corniches, etc., qui autrefois ornaient les voûtes et les colonnes, taillés dans la pierre, la lave ou le tuf, et quelques-uns aussi dans le basalte. Ce qui attirait d'emblée les regards étaient les restes de trois

piliers immenses s'élevant au-dessus de toutes les autres ruines : c'étaient trois des quatre piliers qui avaient supporté la voûte centrale de l'église. Autour de ces piliers, les ruines du mur extérieur, épais de 1,04 mètre, décrivaient un cercle, ce qui prouve que l'église était circulaire, mais que sa partie centrale était, comme dans l'église de Mzkhétha, formée d'un carré, aux angles duquel s'élevaient quatre énormes piliers. Sur trois côtés les voûtes des absides sont supportées par six colonnes en hémicycle qui remplacent l'usuel mur plein ; sur le quatrième côté, qui a dû former le chœur, le mur plein a été conservé. Un corridor circulaire, longeant le mur extérieur, entourait la nef centrale et les absides latérales. (Voir le plan.) La longueur du bâtiment à l'intérieur est de 33 m. 73 et l'écartement des piliers centraux de 13 mètres environ.



L'Église de Zvarthnotz (d'après Thoramanian)

D'après les sources, l'église fut bâtie par le puissant patriarche Nersès III (641-661 après J.-C.) surnommé le « Schinogh » c'est-à-dire le Constructeur. A côté de l'église, il avait bâti également son palais, qui fut détruit entre 930 et 1000 après J.-C. On connaît aujourd'hui en Arménie ou dans les pays habités par des Arméniens, plusieurs églises de forme semblable, qui ont été construites à peu près à la même époque ou dans les deux siècles suivants. Ce style semble donc s'être particulièrement développé en Arménie; nous avons cependant en Europe des monuments inspirés du même plan à Ravenne et à Aix-la-Chapelle.

Nous saisîmes l'occasion qui nous était offerte pour étudier la manière de construire des Arméniens. Les restes des trois piliers étaient tout à fait caractéristiques. Ils étaient faits en un aggloméré dans le genre du béton, recouvert à l'extérieur de blocs ou d'épaisses dalles de pierres carrées, pour la plupart de la lave, très exactement ajustés. Tous les monuments chrétiens en Arménie sont construits ainsi, en maçonnerie revêtue de pierres, mais celles-ci sont tellement bien assemblées que l'on a souvent cru que les églises arméniennes étaient bâties entièrement en pierres. Ces ruines prouvent que les Arméniens possédaient déjà à cette époque, soit au VII^e siècle, une technique très développée de l'art de la construction. L'aggloméré qui était employé était probablement un mélange d'une chaux, riche en ciment, qu'on trouve dans les montagnes de l'ouest et du sud-ouest, de sable et de gravier volcanique. Ce composé est d'une grande solidité; la preuve en est que ces ruines ont pu résister depuis le X^e siècle à toutes les intempéries. Ni le gel des hivers rigoureux, ni les vents, ni les pluies diluviales n'ont fissuré cette masse intacte de maçonnerie à laquelle adhère encore la plus grande partie du revêtement. Les voûtes de la plupart des églises arméniennes, construites avec le même procédé, sont si solides qu'elles se sont maintenues même lorsque les

pierres qui les recouvreriaient s'en sont détachées. Mais cette façon de bâtir n'est pas celle qui fut primitivement employée en Arménie, et pour les habitations privées elle n'a pas été adoptée. Au temps de Xénophon, 401 avant J.-C., les maisons étaient construites avec un mélange de pierres, d'argile et de paille. Quant aux grands monuments antérieurs à l'ère chrétienne et dont il ne reste que quelques ruines, ils ont été bâties entièrement en pierres. On ignore donc d'où est venu ce procédé. On le retrouve en Asie-Mineure où il avait peut-être été introduit par les Romains. Mais il a surtout été employé depuis des temps immémoriaux en Mésopotamie et également en Perse. Il est donc probable que les Arméniens l'ont imité de ces pays, en remplaçant les revêtements de briques par de la pierre (¹).

Mais ils ont appliqué et développé cette technique d'une manière tout à fait originale et indépendante de celle des Perses, et ils ont dû l'employer pendant bien des siècles avant d'arriver à la perfection qu'ils ont atteinte au VII^e siècle. Nous devons en conclure que cette époque dut être précédée d'une longue période préliminaire pendant laquelle les églises et les palais furent construits en maçonnerie revêtue de pierres de taille et que durant cette période l'habileté technique des constructeurs se développa parallèlement au style architectural arménien, à moins toutefois que ces monuments n'aient été élevés par des maçons venus de l'étranger, ce que nous n'avons aucune raison de supposer.

Les nombreux fragments de sculpture, de moulures, de bas-reliefs, de chapiteaux, de colonnes, donnent une idée de la façon dont les églises arméniennes étaient décorées. Certains détails pourraient faire supposer que Byzance et la Syrie ont exercé une certaine influence;

(¹) Voir Strzygowski, op. cit., vol. I, p. 354 et s.

d'autres, par contre, au moins aussi nombreux, rappellent plutôt l'art persan et oriental. Le sol de l'église ainsi que le parvis sont dallés avec des briques dont il reste encore des fragments en bon état.

Une vaste terrasse élevée de deux marches entourait l'église et celle-ci était elle-même posée sur une sorte de socle à trois degrés. Toutes les églises arméniennes sont bâties sur une terrasse et un socle élevé. Il semble que ce soit une habitude essentiellement orientale, ou plus exactement persane; en tout cas elle n'a pas été importée de l'occident.

Quand on contemple ce vaste cercle de maçonnerie et ces énormes piliers et qu'on se représente l'église telle qu'elle était autrefois, se dressant de toute sa hauteur avec ses imposantes colonnades, ses arcs et son immense coupole, on peut imaginer l'impression de grandeur qu'elle a dû donner. Parmi les Arméniens, l'église avait une telle réputation que, lorsqu'elle fut détruite, le roi Gaguk, en 1001 après J.-C., en fit faire une copie exacte à Ani, devenue sa nouvelle capitale. Mais cette dernière église fut à son tour détruite en 1064 lorsque les Seldjouks Turcs, sous la conduite d'Alp Arslan, envahirent et pillèrent la ville (¹).

On ressent le plus grand respect pour la vieille culture de l'Arménie, quand on voit quelle perfection l'architecture y avait déjà atteint au VII^e siècle, à une époque où elle était encore dans l'enfance en Europe.

D'après la tradition, cette église aurait été construite en l'honneur du saint arménien Grégor l'Illuminateur, à l'endroit même où il joignit le roi Tiridate, venu à sa rencontre de sa capitale Vagharschap. Une autre version dit que l'église fut élevée sur l'emplacement d'un ancien temple des adorateurs du feu.

Sous l'église on voit, creusées dans le sol, des

(¹) Voir Strzygowski, v. I, p. 119.

cavités carrées, sortes de cellules qui rappellent les niches où les anciens Romains déposaient les cendres des défunt. A quel usage ont-elles servi, cela est un mystère. Le sol semble creux et on fera certainement des trouvailles intéressantes quand les fouilles seront plus avancées.

Parmi les ruines on a trouvé une grande pierre portant des inscriptions cunéiformes de l'époque khaldienne pré-arménienne. Cette pierre a probablement servi au culte chrétien, comme le furent souvent des pierres recouvertes d'inscriptions païennes, auxquelles on donnait un sens religieux.

Sur le côté sud et sur une partie du côté ouest de l'église s'élevait autrefois un corps de bâtiment dont les fondations ont été récemment mises à jour. On voit encore les restes d'une grande salle entourée de colonnades, d'autres salles plus petites et de chambres d'habitation. Il y a eu aussi certainement le long de la place une galerie en arcades portées par un rang de piliers. Ces bâtiments étaient le palais du Patriarche, où il habitait avec son chapitre quand il venait dans cette partie du pays. Son chapitre était composé de douze évêques, sans compter les moines, prêtres et serviteurs. Cette coutume de construire la demeure du patriarche ou de l'évêque dans l'enceinte même de l'église est générale en Arménie; on la retrouve à Etchmiadzine et dans plusieurs autres endroits. Du reste il en est de même pour le Vatican construit dans l'enceinte de Saint-Pierre.

Le patriarche possédait également un palais à Aschtischat près de Mousch.

L'Arménien Sébeos, un contemporain du patriarche Nersès III, écrit dans son histoire de l'empereur Héraclios :

« A ce moment (652 après J.-C.) le patriarche Nersès III entreprit de bâtir une maison à proximité de la sainte église de Vagharschapat qui s'élève sur l'emplacement où, d'après la tradition, le roi Tiridate a ren-

contré le saint Grégor. Il y bâtit aussi une église en l'honneur du Chœur des Anges, en commémoration des anges qui étaient apparus au Saint dans ses rêves. Il construisit l'église avec de hauts murs et l'embellit de son mieux, de façon à honorer les êtres divins auxquels elle était dédiée. Il y amena l'eau du fleuve (le Kassagh), rendit fertile ce pays pierreux, planta des vignes et des vergers, et entoura le lieu d'un beau et haut mur en l'honneur de Dieu. »

Le patriarche Nersès est réputé avoir eu de grandes sympathies pour Byzance. Quand l'empereur Constantin II (641-668) fit, en 652, dans la cathédrale de Dvine — alors capitale de l'Arménie — un discours pour amener les Arméniens à adopter la confession de Chalcedoine (qui condamnait la doctrine monophysite), le patriarche communia à côté de l'empereur. Pour cette raison les Arméniens le considérèrent comme hérétique; il partit alors avec l'empereur à Constantinople, puis il revint à Taïk, sa ville natale, où il resta jusqu'à la mort de son adversaire le plus acharné, Théodore Rschoutoni (654). Après six ans de persécution, il reprit sa place dans son patriarcat où il affirma bientôt sa situation et travailla avec ardeur à la construction de son église.

D'après ces événements on aurait pu tirer la conclusion que l'art byzantin aurait nettement influencé les constructeurs de Zvarthnotz; il semble qu'il n'en soit rien. Il y avait alors en Arménie un fort mouvement nationaliste et antigrec, et les architectes s'en tinrent au style et aux motifs décoratifs du pays. L'église a donc été bâtie harmonieusement sur le plan typique de toutes les églises arméniennes, le carré flanqué d'absides. Si quelques ornements rappellent Byzance, d'autres rappellent l'Orient et ils sont les plus nombreux. L'architecture du palais en particulier a beaucoup d'analogies avec l'architecture des palais persans, par exemple la salle des colonnes (¹). Comme on le verra plus tard, il y a tout

(¹) Strzygowski, op. cit., vol. I, p. 267.

lieu de croire que c'est plutôt l'art arménien qui a influencé Byzance et l'Europe que le contraire.

L'église circulaire de Zvarthnotz a pendant trois siècles servi de lieu de réunion pour les grandes assemblées nationales. Nous savons entre autres que c'est là que se tint en 661, sous la présidence de Nersès III, l'assemblée où les princes arméniens décidèrent d'accepter la suzeraineté du roi arabe Moavia (661-681).

L'église a dû être détruite entre 930 et 1000 après J.-C., on ignore à la suite de quels événements. D'après un historien arménien les Arabes l'auraient détruite, mais ce n'est pas certain. Il se peut qu'elle ait été jetée à bas par un tremblement de terre, comme ce fut le cas pour l'église de Saint-Grégor à Dvine, à la fin du IX^e siècle.

Nous foulions ici un sol historique; jusqu'à Etchmiadzine (l'ancien Vagharschapat) des monticules, qui certainement recouvrent des ruines, s'élèvent au-dessus de la plaine. Sans doute ce pays a été autrefois très florissant et il est possible qu'il ait été irrigué et cultivé à une époque fort ancienne. Depuis lors, il a été périodiquement dévasté par les guerres et peut-être aussi par les tremblements de terre, bien que ceux-ci causent de moins grands ravages que les dévastations commises par les humains. En fouillant la terre jusqu'aux couches de la civilisation primitive, on trouvera peut-être les traces d'une culture fort ancienne et les restes d'une race humaine aujourd'hui disparue du pays.

A plusieurs endroits, dans la plaine, de petites éminences font présumer qu'il y eut des habitations. Quand, au cours des siècles, les hommes ont toujours bâti à la même place, sur les ruines des générations précédentes, le lieu où se sont élevées tant d'habitations successives finit par s'élever. En fouillant ces monticules, on trouvera les restes superposés des cultures qui se sont succédées, jusqu'aux plus anciennes. En Arménie, la bêche peut encore faire des découvertes fort intéressantes pour l'histoire de l'humanité. Mais il nous fallait retourner à Eriwan.

ERIVAN

Le soir nous dinâmes au « Club ». Le Club est une grande place entourée d'une barrière. Le long d'un des côtés court une galerie couverte sous laquelle on peut manger par grandes et par petites tables. Au milieu de la place est ménagé un carré recouvert d'asphalte où la jeunesse s'amusait à patiner à roulettes. Les lunchs et dîners du Club étaient fort courus et souvent n'y trouvait-on pas de place. La plupart des clients étaient des hommes, habillés correctement, comme le seraient les hommes de la classe moyenne dans une ville industrielle d'Europe. Il y avait aussi quelques femmes habillées avec goût, mais sans exagération. Le service était naturellement lent, mais la nourriture était bonne et le vin arménien excellent. C'était la saison des abricots; l'Arménie est le pays des abricots, jamais je n'en ai goûté de meilleurs ni de plus gros.

De l'autre côté de la balustrade, il y avait une troupe de jeunes mendians, fort déguenillés; de temps à autre un valet allait les chasser, mais ils étaient bientôt de nouveau là, se suspendant à la rampe et levant vers nous leurs visages moqueurs de jeunes voyous. Ils avaient l'air de mener une vie parfaitement libre et insouciante et leurs joues rondes ne faisaient pas supposer qu'ils aient supporté beaucoup de privations. Dès que nous avions le dos tourné, ils étaient prêts à sauter sur un morceau de pain ou un bout de viande, en s'agrippant à la balustrade comme des singes. Quand nous eûmes fini notre repas, ils bondirent à notre place et prirent les abricots et tout ce que nous avions laissé de mangeable et s'en allèrent, avec une joie bruyante, dévorer leur butin de l'autre côté de la place.

On a bien essayé de placer ces enfants dans des asiles, mais ils s'enfuient au bout de fort peu de temps, entraînant si possible quelques-uns de leurs camarades.

Ils préfèrent la rue et la liberté. En été, cette vie de vagabond n'est pas désagréable; en hiver elle est terriblement dure. Mais maintenant c'est l'été, le soleil brille, il fait chaud, plus même qu'on ne le voudrait!

Dans la soirée nous allâmes entendre un orchestre arménien, composé de cinq guitares ou « tarr » et de deux violons arméniens qu'on tient tout droit sur le genou, une cithare, un tambour de basque et une sorte de grosse caisse qui fait à peu près le bruit sourd d'un corps qui tombe. On jouait de la musique arménienne, des chants et danses populaires. Tous ces morceaux étaient d'un rythme rapide et marqué comme celui d'une marche ou d'une danse. Mais cependant tous étaient imprégnés d'une mélancolie très particulière.

Le lendemain (vendredi 19 juin) nous eûmes une nouvelle conférence avec le comité du Gouvernement où nous étudiâmes, les cartes à la main, l'altitude relative de la plaine et le débit des fleuves d'après les estimations des ingénieurs arméniens. Nous décidâmes de partir en train le soir même, afin de pouvoir dès le lendemain étudier sur place la partie la plus élevée de la plaine de Sardarabad.

Pendant cette réunion arriva une députation des instituteurs arméniens, déléguée par le Congrès des instituteurs qui se tenait à ce moment à Eriwan. Le président me salua en allemand et m'annonça que j'avais été nommé président d'honneur du Congrès.

Nous visitâmes le musée situé dans la rue principale et qui contient des collections précieuses pour l'histoire de l'Arménie. Il y avait entre autres des objets datant des âges de pierre et de bronze, ainsi que des crânes fort allongés comme le sont tous ceux qui ont été trouvés dans les fouilles. Cela est d'autant plus intéressant que les Arméniens des époques récentes ont le crâne rond (index environ 86-88). Cela prouve que ce pays, comme la Géorgie, a été habité autrefois par une race dolichocéphale et que cette contrée n'est pas la patrie originale de la race arménienne brachycéphale.

A midi nous nous rendîmes à l'Université. C'est un beau bâtiment situé en haut de la rue principale et entouré d'un grand jardin. Le Recteur et tous les professeurs nous reçurent et nous firent visiter les différentes Facultés. L'Université est de création récente et ses moyens sont encore très modestes; ce qu'elle a déjà accompli malgré les difficultés de toutes sortes, en est d'autant plus remarquable. Je fus très étonné de rencontrer un professeur qui m'adressa la parole en norvégien et qui connaissait la Norvège; c'était le docteur botaniste J. Bédelian, qui a fait ses études d'histoire naturelle à Copenhague et qui est allé deux fois jusqu'au Cap nord. Un homme très sympathique.

Après avoir visité les bâtiments, on nous emmena au jardin où on faisait des essais de différentes cultures, car à l'Université est annexée une école de hautes études agricoles dont on était en train d'installer les nouveaux laboratoires, etc. A l'ombre des arbres, on nous servit des fruits magnifiques, abricots et cerises, et un vin excellent, qui, par cette chaleur, furent très bien accueillis! Plusieurs des professeurs nous adressèrent de chaleureux discours en anglais et en allemand. Le Recteur, en me souhaitant la bienvenue, m'annonça que j'avais été nommé docteur *honoris causa* de l'Université.

Dans l'après-midi j'allai me promener seul. On ne peut faire un pas dans cette ville sans tomber sur des monuments historiques, pas toujours très vieux, mais toujours intéressants. Je passai près de la vieille forteresse qui dresse ses hauts murs au-dessus des gorges du Zanga. Le sommet de la paroi des rochers est hérissé de créneaux et de bastions; les toits en pente de la forteresse débordant le bord du précipice sont, ainsi que les murs, plantés de tessons de verre, et malheur à celui qui chercherait à escalader la forteresse de ce côté.

Avant le temps des canons à longue portée, cette forteresse a été inexpugnable, de ce côté du moins. Les trois autres côtés étaient relativement plus accessibles;

les murs de défense, bâties comme les murs ordinaires de pierre et de blocs d'argile, ne semblaient guère résistants. Malgré cela les Russes ne réussirent pas, en 1804, à s'emparer de la forteresse, alors aux mains des Persans. Le Sirdar, gouverneur de la ville, pouvait dire au secrétaire de la légation britannique en 1814 : « Si trois ou quatre souverains d'Europe s'unissent pour essayer de prendre cette forteresse, ils feront mieux de s'en retourner tout de suite, car leurs efforts seront vains ». Elle fut tout de même prise avec facilité en 1827 par les Russes, conduits par Paskévitch. Les bombes russes firent dans cette vieille forteresse des dégâts terribles. Une bombe, dit-on, traversa même la coupole de la mosquée de la forteresse, où des milliers d'habitants s'étaient réfugiés pendant le bombardement.

Je vis aussi, près de la forteresse, les ruines d'une mosquée persane avec sa coupole en mosaïque de faïence d'un bleu verdâtre. Était-ce là la coupole à travers laquelle tomba la bombe ? Elle n'en portait pas les traces et semblait intacte. Cette architecture multicolore est d'un effet splendide sous ce beau ciel, mais elle a été apportée par les Musulmans et n'a rien d'arménien.

D'après la tradition musulmane, la forteresse a été construite par les Persans au commencement du XVI^e siècle, mais ce n'est pas prouvé. Dans la période qui suivit, ce furent des luttes continues entre les Sultans et les Shahs pour la possession de ce point stratégique, et la forteresse fut assiégée plusieurs fois. En 1635, le shah Safi prit la ville, qui fut reprise en 1724 par les Turcs, mais dix ans plus tard, elle passait de nouveau aux mains des Persans sous Nadir Shah. Depuis 1827 la forteresse est aux mains des Russes.

Les Persans étant des Musulmans Chiites et les Turcs des Musulmans Sunnites, la haine religieuse qu'ils éprouvent les uns contre les autres est aussi violente que celle qu'ils éprouvent à l'égard des Chrétiens. Quand en 1635 les Persans conquirent la ville, ils détruisirent toutes les

mosquées turques avec autant de sauvagerie que si cela avait été des églises chrétiennes.

En descendant la pente vers le Zanga, je rencontrais tout à coup une caravane d'une vingtaine de chameaux, venant du sud. Ces bêtes du désert marchaient lentement et sans bruit, en file indienne, leurs longs coussins en S, et au bout de leurs lèvres un sourire arrogant. En les voyant, je réalisai combien nous étions loin de l'Europe, de sa civilisation bruyante, de ses moteurs, de ses automobiles...

Après une petite promenade je pris le chemin qui devait me ramener à l'hôtel. Une voiture de maître avec des chevaux fringants s'arrêta à ma hauteur et son occupant, sans doute une autorité du pays, m'invita, dans une langue qui m'était parfaitement incompréhensible, mais avec force gestes, à monter auprès de lui. Nous regagnâmes l'hôtel à toute vitesse, nous entretenant en cours de route par le moyen de larges sourires. À l'arrivée, je lui serrai la main pour le remercier, il partit et je n'ai jamais su qui il était.

Le nom d'Erivan est très ancien et probablement d'origine khaldienne, mais la ville elle-même semble être de construction relativement récente, et dans l'histoire d'Arménie, elle ne prend guère d'importance avant le XVI^e siècle, et cela à cause de sa forteresse. La ville n'a donc pas de monuments intéressants au seul point de vue de leur ancienneté. Les églises, sauf l'église russe, sont petites et n'offrent rien de particulier. Plusieurs mosquées sont bien conservées, mais elles ne sont pas antérieures au XVII^e siècle. La plus grande, Gök Djami, dans la partie occidentale de la ville, est entourée d'une vaste place bien ombragée, avec une pièce d'eau et des fontaines jaillissantes. Un bâtiment intéressant à Erivan est le palais des Sirdars persans, situé à l'intérieur des murs de la forteresse. Il n'en reste aujourd'hui que des ruines et un pavillon que, malheureusement, je n'ai pas pu visiter et d'où la vue sur la

plaine et le mont Ararat doit être splendide. Il paraît que le pavillon était décoré d'ornements aux couleurs brillantes et de toiles peintes représentant des Sirdars persans, des Shahs, des héros et quelques amazones. D'après la légende, les Sirdars avaient l'habitude de tirer de leurs fenêtres sur les ânes des paysans qui passaient de l'autre côté du fleuve. De cette même fenêtre ils voyaient arriver de loin les caravanes qui venaient remplir leur trésor, tandis que, dans le harem, les plus belles filles de Géorgie et du Caucase attendaient leur bon plaisir. Pourtant un Sirdar persan peut avoir du cœur; on raconte qu'un Géorgien traversa le Zanga et chercha à s'introduire dans le harem pour y apercevoir une dernière fois sa fiancée qui y était enfermée. Quand elle aperçut son amant, la jeune fille se jeta par la fenêtre en bas du précipice et ne fut sauvée d'une mort certaine que par une branche d'osier qui arrêta sa chute. Le couple fut pris, mais le Sirdar leur laissa la vie et les renvoya avec ces mots : « Des cœurs si fidèlement unis ne doivent pas être séparés par la main des hommes. »

Ce bon Sirdar, le dernier qui gouverna Erivan, mourut abandonné et solitaire dans une écurie, dépourvu de tout, sauf des vêtements en lambeaux qui couvraient son vieux corps (¹).

VII.

VERS ARPA-TCHAI ET LÉNINAKAN

Notre wagon spécial ayant été accroché au train, nous partîmes à 10 heures du soir pour arriver le lendemain matin samedi 20 juin à la gare d'Alagöz, située dans la partie la plus élevée de la plaine de Sardarabad. Des chevaux et des soldats avaient été embarqués dans le même train pour nous servir d'escorte. Le commandant du poste militaire du pont de l'Araks que nous avions visité il y a deux jours était venu à cheval à travers la steppe à notre rencontre. On aurait presque eu l'impression qu'il fallait nous protéger contre des attaques possibles. Il est vrai que les Kurdes traversent la frontière turque et font des incursions dans ces contrées pour voler le bétail; ceci s'est produit encore le printemps dernier. Mais rien ne faisait prévoir un semblable risque, et du reste les brigands n'auraient pas eu beaucoup à gagner en nous dépouillant.

Nous étions prêts de bonne heure. Il nous fallut alors trouver parmi les chevaux qu'on nous présentait un bon coursier muni d'une selle à notre convenance. C'étaient des bêtes ardentes, ne se laissant pas facilement monter, et certains d'entre nous durent faire une petite danse autour du cheval avant de réussir à enfourcher leur bête et à se tenir fermement sur leurs étriers. Suivis de notre escorte de soldats, nous partîmes vers l'ouest à travers la plaine ondulée dans la direction de l'Arpa-Tchaï, sur l'autre rive duquel on voyait se dresser

(¹) Lynch : *Armenia*, vol. I, p. 216 et suiv., London 1901.

au loin les sommets neigeux des volcans. La steppe semble une mer aux vagues figées, formée de lave, et dont la couche supérieure est devenue brunâtre avec le temps. La végétation est pauvre : quelques touffes d'herbes et la même espèce de chardons épineux que nous avons déjà rencontrée, mais ce serait un terrain excellent pour des vergers, si seulement l'eau y était amenée.

Le sol était ferme sous le pas de nos chevaux, auxquels nous demandions un maximum d'efforts. Ces chevaux ne sont guère plus grands que les poneys de polo ou que ceux de la race spéciale élevée dans les fjords de Norvège ; ils sont maigres et musclés et fort agréables à monter, étant endurants et rapides. On les paie assez cher : un cheval de qualité moyenne coûte de 200 à 300 roubles. Le commandant montait un très bel étalon qui valait 2000 roubles ; ce cheval avait parcouru les 40 km. séparant son poste de la gare le matin même, et il avait l'intention de l'utiliser à nouveau pour rentrer le soir.

Nous arrivâmes auprès du fleuve encaissé ici en un canon large de 500 m. sur environ 60 m. de profondeur, et que les eaux ont creusé à travers les couches de lave et de basalte. Au-dessus du point où le canon est le plus étroit, le lit du fleuve s'élargit en une large vallée aux flancs doucement inclinés. Il existe un projet suivant lequel on bâtirait ici une digue de 53 m. de hauteur pour transformer la vallée supérieure du fleuve en un grand lac servant de réservoir. L'eau serait emmenée vers la steppe de Sardarabad par un tunnel percé à travers la montagne à 20 m. en dessous de la surface du réservoir. Ce tunnel aurait à peu près 2 km. de long.

L'expert Mr. Dupuis, dont l'expérience en ces matières est grande, nous déclara que ce plan était certainement réalisable, mais qu'il n'offrait peut-être pas la solution la plus avantageuse. C'est déjà une entreprise formidable et très coûteuse en soi de faire un barrage de plus de 50 m. de hauteur, mais, de plus, les parois

de lave et de basalte qui forment les côtés du canon, sont crevassées, fissurées et poreuses et il faudrait de grands travaux pour les rendre imperméables et les mettre en état de résister à la pression de l'eau. En outre, avec des lacs artificiels de cette dimension, des accidents peuvent facilement se produire, la digue peut se crevasser ou se rompre, par exemple à la suite de tremblements de terre ou de guerres, et l'œuvre est anéantie. Avant que le réservoir soit remis en état, que l'eau ait de nouveau atteint la hauteur du tunnel, plusieurs années s'écouleront pendant lesquelles tous ceux qui ont cultivé la steppe et dépendent du canal, seront réduits à la misère et obligés ou de quitter le pays ou de périr.

M. Dupuis, pour toutes ces raisons, était d'avis qu'il serait préférable de remonter le fleuve aussi haut que ce serait nécessaire pour avoir la pente suffisante pour le canal et de construire à cet endroit une petite digue de 10 m. de haut par exemple, facile à réparer en cas d'accident. De là on creuserait un tunnel à travers la montagne jusqu'à la plaine. Ce tunnel serait plus long de 4 km. peut-être, mais, malgré cela, l'exécution de ce dernier plan serait moins coûteuse que la construction d'une très haute digue plus en aval.

Evidemment on ne disposerait pas d'un grand réservoir pour recevoir les pluies de l'hiver et du printemps, alors que l'irrigation n'est pas nécessaire, pour l'employer en été, au moment où les eaux de l'Arpa-Tchaï sont souvent très basses. Mais Mr. Dupuis affirmait qu'on pourrait construire des réservoirs au-dessus du premier barrage et tout à fait indépendants de lui, de sorte que les accidents éventuels qui endommageraient la digue n'auraient pas une influence immédiate et irrémédiable sur le débit du canal.

Notre commission approuva ces conclusions et les ingénieurs arméniens admirent aussi que le plan de Mr. Dupuis avait beaucoup d'avantages.

Notre troupe prit le chemin du retour ; les chevaux

sentaient l'écurie et étaient difficiles à retenir. Le cheval de Mr. Carle pris les devants et partit à toute vitesse. Bientôt il disparut à l'horizon. Ce fut avec un grand soulagement que nous retrouvâmes notre ami sain et sauf à la gare. C'est seulement à cet endroit qu'il avait pu se rendre maître de son coursier.

Notre ami, le gros journaliste de Tiflis et de Mzkhétha, avait aussi pris part à cette excursion, mais pour lui la promenade à cheval avait été un peu trop fatigante ; il fut obligé de s'aliter et depuis nous ne l'avons malheureusement plus revu.

Comme nous l'avons déjà dit, la gare d'Alagœz se trouve dans la partie la plus élevée de la plaine de Sardarabad. Tout de suite à l'est de la gare le sol commence à s'élèver vers la montagne, mais le sommet de l'immense volcan est, du point où nous nous trouvons, caché par des chaînes de moyenne grandeur. Ces chaînes ont plusieurs sommets de forme conique qui paraissent être d'anciens cratères. Le terrain est ici complètement aride, pas un seul ruisseau ne descend sur ce versant de l'Alagœz ou des sommets avoisinants, pas une source ne jaillit du sol. L'eau qui alimente la gare est amenée à grands frais du nord par un système de pompes. Près de la gare, est un jardin entouré d'un mur de pierre ; là s'élevaient quelques arbres, mais à l'entour le terrain est nu.

En revenant de l'Arpa-Tchaï, nous vîmes les ruines d'une petite agglomération de maisons ; il est difficile de comprendre comment des gens ont pu vivre ici sans eau ; cependant ce territoire n'a jamais été irrigué artificiellement. Peut-être y a-t-il eu là autrefois des sources dont le cours a changé. Mais il est plus probable que les indigènes n'habitaient là que pendant la saison des pluies où leur bétail trouvait de bons pâturages.

Ce ne fut qu'à la nuit tombante que nous pûmes continuer notre voyage en train vers Léninakan, aussi nous dûmes passer toute l'après-midi à la station d'Arpa-



Près de la Gare d'Alagœz.



Champ de coton dans la plaine de l'Araks
avec des femmes qui sarclent.



Rue de Léninakan.



La commission à cheval.
Au premier plan, M. Carle sur son sauvage coursier.

Tchaï. Le Gouvernement possédait près d'ici une ferme de 500 vaches et de 1.400 moutons. Le sous-gérant était un Russe du Don avec lequel le Capitaine Quisling put s'entretenir dans sa langue maternelle. Il nous raconta qu'on avait l'intention d'agrandir l'exploitation et d'élever 5.000 vaches et 4.000 moutons, mais le manque d'eau était une grande difficulté, celle qu'on recevait de la gare étant trop coûteuse.

On nous demanda si l'on ne pourrait pas creuser ici des puits artésiens. Je crois que ce serait possible, à condition de creuser suffisamment profond pour trouver une couche de terrain assez dense pour retenir l'eau qui descendrait des pentes de l'Alagœz; mais la difficulté est que ces couches de lave et de tuf sont poreuses et que l'eau s'infiltra à une grande profondeur avant de rencontrer une couche solide sur laquelle elle puisse couler. C'est pour cette raison qu'il y a tant de sources minérales dans ces contrées volcaniques : l'eau pénètre dans les profondeurs et se charge d'éléments minéraux.

En considérant cette plaine et ces pentes brunes et désolées, on s'étonne que le bétail puisse trouver ici suffisamment de nourriture. Il est vrai que plus haut dans la montagne, derrière les collines qui sont devant nous, il pleut plus régulièrement et il y a des pâturages. On se demande pourquoi les habitants n'y installent pas leurs étables, au lieu de transporter à chaque instant le bétail de la plaine à la montagne; c'est que là-haut il n'y a pas d'eau, pas de ruisseaux, pas de source, et l'eau nécessaire ne se trouve qu'aux deux pompes qui l'amènent à grands frais de la gare. Si on pouvait avoir de l'eau d'une autre manière, de nouvelles possibilités s'ouvriraient.

Une bonne vache donnant de 16 à 18 litres de lait par jour coûte plusieurs centaines de roubles; une vache ordinaire, donnant de 3 à 5 litres par jour, coûte de 100 à 120 roubles. Une servante de ferme est payée 20 roubles par mois, un berger 30 roubles, non nourri.

Avec ce lait on fait du gruyère et un autre fromage gras qui est excellent et qu'on appelle le fromage d'Alagœz. Le prix du fromage est de 35 kopeks par livre russe, celui du beurre est de 75 kopeks, ce qui fait 87 kopeks et 1,87 rouble par kilo. Le gérant russe qui nous donnait ces détails avait été un riche paysan dans le territoire du Don et possédait bien un million de roubles-or. Mais il avait été complètement dépossédé et il en était maintenant réduit à cette situation. A son avis, les Arméniens ne se rendent pas encore compte de toutes les possibilités d'une exploitation agricole. D'après lui, on pourrait tirer de grands profits de ces plaines et de ces collines. On avait l'intention d'établir prochainement une grande porcherie.

Le long du chemin de fer se promenaient deux jolies jeunes filles, des Arméniennes au visage étroit et au nez légèrement busqué. Tout en marchant, elles tiennent d'une main une quenouille et filent. Cette façon semble être générale ici, nulle part je n'ai vu de rouet et souvent on voit les femmes travailler en marchant. De gentils enfants jouaient, ils avaient l'air éveillé; c'étaient des bambins qui jouissaient pleinement de la vie.

Dans la plaine, au nord de la gare, s'élevaient quelques masures carrées construites en pierre et avec des toits plats. C'étaient les habitations des bergers et elles pouvaient donner une idée de la manière dont les indigènes se logent : les murs étaient en pierre, le sol en terre battue; autant que j'ai pu voir, pas d'autre mobilier ou ustensile qu'une marmite! Comme combustible on brûle du fumier desséché. On ne peut s'imaginer une habitation humaine plus simple. Devant une de ces cabanes se tenait une femme vêtue d'une robe d'un blanc éclatant; c'étaient probablement des habits de fête qu'elle avait mis en l'honneur des étrangers. Mais comment était-il possible d'entretenir quelque chose de blanc dans cette cabane noire et basse? Cela reste une énigme pour moi!

Pendant ce temps, des nuages sombres venant du

nord s'étaient amoncelés. Le ciel était devenu noir et menaçant, sauf au nord-ouest et à l'ouest où des rayons de soleil perçaient encore. Un éclair suivi de tonnerre coupa la nue sombre, d'autres éclairs et d'autres tonnerres lui succédèrent. Une grosse averse semblait tomber dans la montagne au nord et bientôt elle vint sur nous, mais ce ne fut pas grand' chose, il semblait que la pluie se fut évaporée en route. Aussitôt après le ciel était pur et le soleil brillait à nouveau.

Climat singulier : sec, malgré le ciel couvert. Tantôt les nuages s'amassent autour du sommet de l'Alagœz, tantôt autour des montagnes au nord et au nord-est, s'étendant vers le sud, ou bien ils s'amoncellent autour du mont Ararat et obscurcissent le ciel au-dessus de la plaine, mais si noirs qu'ils soient, ce n'est que rarement que la pluie en descend vers le sol assoiffé.

Le crépuscule tombait sur la montagne et sur la steppe. Le train arriva tard dans la nuit, notre wagon y fut accroché et nous repartîmes pour Léninakan ou Gumri.

LE NOUVEAU CANAL PRÈS DE LÉNINAKAN

Le lendemain était le dimanche 21 juin, jour de l'inauguration du nouveau canal de Schirak, qui doit fertiliser un territoire de 8.000 hectares. A notre arrivée en gare, le matin, nous vîmes de la fenêtre de notre wagon la place pleine de soldats venus par la fête. Aussitôt après le petit déjeuner, nous partîmes en auto par les rues de Léninakan, puis nous allâmes, à travers la plaine au nord-ouest, voir encore le tunnel du canal avant l'arrivée de l'eau. Le barrage de l'Arpa-Tchai avec ses écluses était éloigné de 13 kilomètres. Sur tous les chemins qui y conduisaient à travers la steppe, c'était un peuple en migration : hommes, femmes, enfants de tout âge, à pied ou remplaçant des véhicules de toutes sortes tirés par des bœufs ou des chevaux, voitures ornées de

rubans et de drapeaux multicolores; les femmes habillées en toilettes claires, des soldats par milliers, à pied et à cheval, tous de bonne humeur et l'âme en fête.

Au-dessous de nous et à gauche se trouvait la vallée de l'Arpa-Tchaï. On y retrouve les restes d'une race humaine aujourd'hui disparue et les ruines d'une ville entière avec un couvent et une église couronnée d'une coupole. Tout a été abandonné, détruit par les guerres et aucun essai de reconstruction n'a été tenté.

Dans la ville de Léninakan elle-même, on voit encore les traces des dévastations commises par les Turcs pendant la dernière guerre, bien qu'on ait déjà rebâti dans une grande mesure. Mais aujourd'hui laissons-là le passé et pensons seulement au présent et à l'avenir.

Au fur et à mesure que nous avançons la cohue devient plus dense; je n'ai vu qu'une seule fois une foule aussi considérable sur les routes, c'était en Thrace en 1922, quand les Grecs et les Arméniens fuyaient devant les Turcs. Mais ici le peuple n'était pas rempli de terreur, au contraire il n'y avait que de la joie et des rires. A l'extrémité du tunnel est un village où l'on avait dressé un arc de triomphe orné de couleurs brillantes et se détachant sur le fond bleu du ciel. C'était une cohue semblable à celle qui règne en Angleterre, un jour de Derby; les voitures se pressaient remplies de gens, et des pique-niques s'organisaient sur les collines environnantes, mais ici les voitures étaient pour la plupart traînées par des bœufs.

Un homme sauta sur le marchepied de notre auto pour nous montrer le chemin. Aux marteaux croisés qui ornaient sa casquette je reconnus les insignes des ingénieurs russes; je le regardai et me souvins avoir déjà vu son visage quelque part; il m'adressa un sourire de connaissance. Il y a douze ans en effet, nous nous étions rencontrés en voyage dans les steppes de la Sibérie orientale, dans la région de l'Amour; il était alors chef de service du chemin de fer de l'Amour, alors en con-

struction. Il s'appelle Yakimoff et actuellement il est employé comme ingénieur par l'entreprise qui avait construit le canal et le tunnel.

Vraiment le monde est petit; ce même matin, en sortant du train, j'avais été salué par un autre ingénieur que je n'avais pas reconnu; mais j'ai su depuis que je l'avais rencontré, lui-aussi, lors de la construction du chemin de fer de l'Amour.

M. Yakimoff guidait le chauffeur à travers la foule et nous roulions tantôt sur le chemin, tantôt dans un champ, passant par dessus des trous et des ornières profondes, jusqu'à ce que nous arrivâmes au bord de la falaise qui domine l'Arpa-Tchaï. Nous descendîmes le sentier accroché aux flancs de la montagne pour voir le barrage construit au fond du canon.

C'était étrange de voir cette foule d'hommes et de femmes dans ce décor sauvage; de chaque côté s'élevait la paroi de rochers et où qu'on regardât, on ne voyait que des pierres; au fond, le fleuve écumant, en haut, très haut, le ciel d'un bleu éclatant. On eût dit une scène de la *Divine Comédie*.

Nous nous fîmes un chemin à travers cette foule, nous passâmes devant l'écluse encore ouverte et que traversait encore librement le fleuve, puis le pont suspendu sur lequel les gens se pressaient aussi, et nous descendîmes le long du fleuve jusqu'à l'entrée du tunnel.

L'ingénieur nous précédait et nous guidait dans les ténèbres. Ce fut une longue marche dans une obscurité que trouait faiblement à de longs intervalles la lumière de quelques lampes électriques. Le tunnel était assez haut pour que nous puissions marcher sans nous courber et assez large pour que mes deux mains ne puissent atteindre les murs. Beaucoup de visiteurs avaient déjà pénétré dans le couloir; c'étaient pour la plupart des gamins qui couraient en hurlant, faisant jaillir la boue. Il y avait aussi des femmes et des jeunes filles. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à ce qui arriverait si

l'eau était subitement lâchée ou si seulement il y avait une panique. Quelle lutte folle pour la vie ce serait entre cette masse d'êtres humains bloqués dans cete étroit couloir !

Dans la première partie du tunnel le sol était encore sec, mais à mesure que nous nous enfoncions, il y avait des flaques d'eau toujours plus grandes et bientôt nous dûmes cheminer sur les côtés du couloir en sautant de pierre en pierre. La dernière étape s'accomplit dans la boue ; elle fut assez longue, car le tunnel s'étend sur 2 km. et demi.

Au début je pouvais voir la casquette blanche de l'ingénieur ainsi que mes camarades, mais bientôt ils se perdirent dans la foule et je me trouvai seul dans la cohue. Tandis que je faisais de mon mieux pour éviter l'eau en me serrant contre le mur, je remarquai près de moi un homme d'un certain âge à barbe grise et au regard intelligent; il pataugeait comme les autres, bousculé et éclaboussé par les gamins qui couraient dans l'eau. Il les grondait parfois, leur demandant de faire plus attention, tout en subissant la situation avec une patience aimable.

Nsus rencontrâmes une troupe de soldats qui venait en sens inverse; ils eurent encore moins d'égards que les gamins. D'ailleurs, l'esprit militaire ne change guère, que le gouvernement soit rouge ou blanc; et nous, pauvres mortels sans uniformes, nous fûmes plusieurs fois obligés d'entrer dans l'eau pour les laisser passer à sec. Enfin on aperçut la lumière du jour, et bientôt je fus dehors ! Le commissaire de l'agriculture Erzinghian, le capitaine Quisling étaient déjà là. Je vis aussi l'homme à la barbe grise. Le commissaire me présenta : c'était le président de la République de Géorgie !

Quelque temps après, M. Dupuis nous joignit; il n'était pas blasé sur les charmes de la traversée du tunnel et venait de faire encore celle du tunnel inférieur. Nous retrouvâmes aussi M.M. Carle et Lo Savio dont nous avions perdu la trace depuis le matin.

Nous remontâmes sur la plaine et des autos nous ramenèrent au bord de la falaise qui dominait la digue. Nous traversâmes le pont suspendu pour prendre place sur la tribune élevée à cette occasion de l'autre côté de la gorge, au-dessus de la paroi des rochers. Nous fûmes salués par le nouveau président de l'Arménie, M. Sako Hampartsoumian, un ancien médecin, qui avait été élu depuis notre conférence avec le gouvernement à Eriwan. L'ancien président, Loukachine, représentait maintenant l'Arménie au gouvernement fédéral des trois républiques à Tiflis.

Sur les pentes de chaque côté, la foule s'était installée; on eût dit des milliers de fourmis circulant entre les rochers.

Comme d'habitude, la plupart des hommes portaient des vêtements de coupe européenne avec des casquettes grises et molles à la mode soviétique; on apercevait aussi beaucoup de blouses blanches qui pour ce jour de fête étaient d'une propreté éblouissante; ici et là, la casquette d'un ingénieur. Il y avait aussi quelques Kurdes et Tatares, reconnaissables à leurs teints sombres et à leurs bonnets en peau de mouton. Mais aucun costume national arménien; ceux-ci ont tout à fait disparu. On voyait aussi des visages de types très variés, mais les plus répandus avaient le crâne rond et élevé, la figure étroite, les pommettes peu saillantes, le nez busqué et proéminent, le front légèrement fuyant; il y avait bien quelques visages plus larges, mais ils paraissaient appartenir à des étrangers. A peu d'exceptions près, les hommes étaient entièrement rasés ou portaient une toute petite moustache, quelques uns avaient une petite barbiche, très peu de vieillards à barbes grises. C'était du reste frappant comme en général tous ces gens, hommes et femmes, étaient jeunes; on ne voyait pour ainsi dire pas une figure âgée.

Les dames, avec leurs toilettes claires, mettaient un peu de couleurs dans cette masse sombre; la plupart étaient habillées tout à fait à l'europeenne. Beaucoup

d'entre elles étaient fort jolies, avec leur visage étroit, leur menton ovale, leur nez fin; cà et là quelques unes étaient d'un type plus grossier, des cheveux foncés et crépus, des traits accusés, des nez d'aigle, des yeux noirs et flamboyants.

Il était 10 heures 30 et, suivant le programme, ce n'était qu'à midi que l'eau devait être envoyée dans le canal. L'attente au soleil était longue pour tout le monde, mais la patience est une vertu orientale.

Enfin on ferma les écluses du barrage et du tunnel, l'eau se mit immédiatement à monter, chassant devant elle tous les gens qui étaient sur les basses rives du fleuve et formant en amont de la digue un lac de plus en plus grand.

Tout à coup, du haut de la paroi du rocher, quelques jeunes gens plongèrent dans l'eau. Ils nagerent en lançant en avant tour à tour l'un et l'autre bras, au lieu de lancer bras et jambes en mouvements symétriques comme nous le faisons habituellement. D'autres les suivirent et d'autres encore, au milieu des jaillissements de l'eau et des rires. Les premiers portaient des costumes de bain, mais bientôt ils n'y regardèrent pas de si près. L'eau monta jusqu'à ce qu'elle eût atteint le bord de la digue par dessus laquelle elle s'écoula en une belle cascade. Plusieurs des nageurs s'étaient couchés nus au soleil sur les rives. Ils étaient bien bâtis, sveltes et robustes.

Mais le moment de l'inauguration était arrivé. Avec le président de l'Arménie, le commissaire de l'agriculture et d'autres personnalités, parmi lesquelles M. Yarrow du Near East Relief, je fus invité à traverser le pont suspendu et nous nous dirigeâmes vers l'écluse près de l'entrée du tunnel.

A un signal donné, le président et plusieurs des membres du gouvernement commencèrent tour à tour à faire mouvoir la roue qui ouvrait la grande vanne du barrage en face du tunnel, tandis que des cris de joie se répondaient de chaque côté de la vallée. Ils tournaient

de toutes leurs forces, les salves d'artillerie se répercutaient entre les parois de rochers, les drapeaux flottaient, la foule vociférait des hourras, pendant que l'eau se précipitait dans le tunnel au-dessous de nous. Moi aussi je dus, avec mon ami le commissaire de l'agriculture, donner un tour à la manivelle. Yarrow et plusieurs des autorités firent de même, au milieu des applaudissements de la foule. Bientôt la vanne fut suffisamment ouverte pour que nous puissions voir l'eau se précipiter par ce passage et on pouvait s'imaginer qu'elle remplissait déjà les canaux de la steppe et apportait la vie au sol altéré.

Nous reprîmes nos places sur la tribune et de là le président de la république d'Arménie et d'autres personnalités prononcèrent des discours. Moi aussi je dus dire quelques paroles; le président de la Géorgie apporta le salut et les meilleurs vœux de la république voisine. C'était un grand jour que celui où était achevée une œuvre qui apportait le bonheur et la prospérité à des milliers de foyers.

L'inauguration était terminée et la migration du peuple s'opéra en sens inverse. Nous regagnâmes nos automobiles et descendîmes le long du canal où l'eau coulait rapidement. Partout les gens se réjouissaient à cette vue; quelques hommes et de jeunes garçons se baignaient dans cette eau nouvelle, pendant que les femmes, assises sur la rive, y laissaient pendre leurs pieds.

Une partie de l'eau de ce canal doit être amenée par une conduite spéciale jusqu'à la vallée de l'Arpa-Tchaï et alimenter une nouvelle usine électrique dont le président de la République devait prochainement poser la première pierre.

L'œuvre tout entière : digue, tunnel et canal, donnait l'impression d'un travail bien fait. L'expert M. Du-puis exprimait une admiration sans réserve. Il déclara que tout avait été soigneusement étudié, les plans établis d'une façon intelligente et le travail bien exécuté. On

voyait que l'art de l'irrigation fait partie de l'ancienne culture du pays. Tout avait été fait d'une façon remarquablement économique; les travaux avaient demandé 500.000 journées de travail de 24 heures. Les frais totaux s'élevaient à 1.300.000 roubles (environ 17 millions de francs français). Le tunnel est, comme nous l'avons déjà dit, long de deux kilomètres et demi, et à lui seul, il a coûté environ 300.000 roubles (£ 31.000) par kilomètre.

Sur le chemin du retour nous fûmes vraiment touchés de voir la joie de la population tout entière. Des gens étaient installés par groupes dans les champs; ils avaient allumé des feux d'herbe sèche et préparaient leur repas, partout on chantait et on se réjouissait, mais la bonne tenue régnait et nous n'eûmes à constater aucun excès.

Autour de deux musiciens qui jouaient l'un de la cornemuse et l'autre de la grosse caisse, était rassemblé un groupe important d'hommes; au milieu du cercle quelques-uns dansaient avec des mouvements gracieux, soit tout seul, soit à plusieurs, en rond, en se tenant par la main.

De retour en ville nous allâmes, sous la conduite de Napoléon, déjeuner dans un restaurant. Devant la porte se trouvaient des gamins faisant le métier de décrotteurs. Il y a de ces gamins partout, mais, pas plus qu'à Eriwan, ils n'avaient l'air de souffrir de privations; ils ont l'air malin et sont toujours de bonne humeur. Après notre excursion à travers le tunnel et ses flaques de boue, leurs services étaient vraiment les bienvenus, bien que nos souliers aient été déjà séchés par la chaleur du soleil.

Le restaurant était installé dans une cave propre et délicieusement fraîche. Les aliments étaient excellents, de même que le vin. Un petit orchestre composé de deux violons, un homme et une femme avec une coiffure singulièrement haute et frisée, une flûte et un piano, nous joua des airs arméniens sur un rythme de danse sautillant et monotone. Puis ce furent des chants russes,

musique douce et tranquille, évoquant les vastes steppes et toute l'âme mélancolique d'un peuple résigné. On nous joua ensuite la belle chanson de Stenka Rasine, le chef des brigands ukrainiens et des paysans de la Volga et qui est devenu un héros populaire dans toute la Russie, puis suivirent des mélodies kurdes, persanes et turques (tatars). Beaucoup de ces airs étaient beaux et peut-être même plus harmonieux que les chants arméniens. Une mélodie kurde des environs d'Ararat nous parut particulièrement étrange. Cependant on nous affirma que les chants kurdes et turcs sont d'origine arménienne.

Cela m'étonna que les musiciens jouassent ici des mélodies d'un peuple qui était leur ennemi irréductible; mais les applaudissements spontanés qui les accueillirent prouveront le goût de public. On m'assura que la haine était éteinte, surtout depuis l'avènement du système soviétique. «Nous sommes tous frères maintenant» nous disait-on; mais personnellement je ne crois guère à la profondeur de cette fraternité. Voyez les enfants; ils jouent avec plaisir des drames et y déplient un réel talent, mais le principal thème est toujours le meurtre de quelques Turcs.

Il est frappant de voir combien les habitudes sont devenues démocratiques. A une table mangeaient quelques jeunes gens; l'un était secrétaire au commissariat du peuple, ce que nous appelons secrétaire d'Etat; à sa table mangeait son chauffeur, qui était le seul à manger la casquette sur la tête. Celui-ci n'avait certainement pas beaucoup d'usage du monde, se mêlait à la conversation d'une façon bruyante et donnait son opinion avec grande assurance.

Autour d'une longue table à côté de nous, était assis un autre groupe de jeunes gens d'un aspect cultivé et plus distingué; l'un d'eux vint vers nous pour nous souhaiter la bienvenue au nom de ses camarades, et il me fallut aller trinquer avec eux; tous étaient très sympathiques.

Je m'étonnais toujours de la diversité des types repré-

sentés ici. La plupart étaient nettement arméniens, mais d'autres avaient un teint plus clair, des nez plus petits et des visages plus larges, se rapprochant davantage comme forme de nos types nordiques. D'autres avaient le type d'empereurs romains aux visages gras et aux nuques larges.

Comme je m'en retournais vers notre wagon, je vis sur l'escalier devant la gare un mendiant qui dormait; il s'était évadé de notre monde, c'était probablement le seul être qui ne participât pas à la fête. Je le laissai à son songe heureux.

Le soir il y eut une grande réunion des Soviets, présidée par le président de l'Arménie. Le maire de Léninakan, un tout jeune homme, débuta par un long discours, où il fit certainement l'historique du canal, sinon celle de toute l'Arménie. Inutile de dire que je n'en compris pas un mot, mais il me parut que la langue arménienne n'est pas particulièrement harmonieuse. Elle est souvent dure et hachée, surtout si on la compare au russe. Il est vrai que cela dépend beaucoup de l'orateur, et qu'avec un bon orateur toutes les langues peuvent devenir une véritable musique.

Quand enfin il eut terminé, il fut chaleureusement applaudi. D'autres personnes prirent la parole, entre autres mon ami de ce matin, le président de la Géorgie, dont le calme réfléchi faisait la meilleure impression. Le président de l'Azerbaïdjan prit aussi la parole: c'est un Tatare mahométan; il commença son discours en russe mais le termina en turc, sa langue maternelle. Cette langue sonnait d'ailleurs vraiment bien; son discours fut très applaudi et je m'étonnais encore une fois que des paroles en turc fussent aussi bien accueillies, d'autant plus qu'il n'y a pas bien longtemps que les Tatares et les Arméniens étaient des ennemis mortels, et que les premiers massacrèrent en masse les Arméniens à Bakou. Maintenant c'est l'union, l'amitié, et la paix.

Si je ne rends pas compte du contenu de ces dis-

cours, dont plusieurs étaient certainement excellents, c'est que je les ai malheureusement pas compris. Tout à coup le président se tourna vers moi et me pria de prendre à mon tour la parole; je dus m'exécuter et je prononçai quelques paroles en allemand, qu'un professeur d'Eriwan traduisit pour l'auditoire. De quoi aurai-je pu parler sinon de ce que tous les autres orateurs avaient sans doute dit avant moi de cette journée, qui marquait le commencement d'un ère nouvelle pour le jeune Etat arménien, de ces steppes altérées qui allaient enfin recevoir l'eau qui les transformerait en champs fertiles et en vergers. Je dis l'impression favorable que le travail dans son entier avait fait sur nous, que cette œuvre nous avait montré ce que peut faire un peuple intelligent et capable avec des moyens restreints, malgré les souffrances, les privations et la misère occasionnées par la guerre, et les dévastations qui se sont succédées pendant des siècles. Après ce que nous avions vu, nous étions persuadés que si ce peuple jouissait enfin d'une paix durable, il était capable d'exploiter rapidement toutes les richesses qu'offre le pays, et de créer bientôt des foyers nouveaux pour des milliers de familles heureuses. Le peuple arménien gagnera les sympathies du monde civilisé tout entier, s'il peut ainsi créer, non pas seulement un foyer où les réfugiés pourront trouver un asile, mais aussi un foyer national que tous les Arméniens épars dans le monde pourront regarder comme leur vraie patrie.

Après ce discours il devait y avoir une partie musicale et nous nous préparions à aller l'entendre quand le président, sans m'en avoir prévenu, fit encore un discours en mon honneur. Comme on n'a ici qu'une assez vague notion du temps, le concert ne commença que deux heures après l'heure fixée par le programme. Nous y entendîmes d'ailleurs de la fort belle musique; un baryton arménien de l'école italienne et d'autres artistes chantèrent.

Puis on se mit à table. La salle était décorée spécialement pour cette solennité. Le couloirs et les escaliers étaient transformés en tunnels, grâce à des toiles à voile, pour rappeler celui que nous avions inauguré ce matin, sauf que ce tunnel de fantaisie était mieux éclairé et plus sec que l'autre. Il donnait accès dans la salle à manger où était dressée une table magnifiquement servie. Une foule de gens y étaient rassemblés. Je fis la connaissance de l'ingénieur en chef qui avait construit le canal et je le félicitai de l'œuvre formidable qu'il avait accomplie. Il donnait l'impression d'un homme fort intelligent et sympathique. Avec beaucoup de discours et la plus franche gaieté, nous prolongeâmes les réjouissances jusqu'au petit jour.

La fête était terminée. Pour nous, qui étions venus ici spécialement pour étudier les possibilités d'irrigation et de culture du pays, cela avait été une chance inespérée d'avoir pu assister à l'inauguration de ce canal, et d'avoir pu nous rendre compte de la façon dont un travail de ce genre pouvait être exécuté.

L'ŒUVRE DU NEAR EAST RELIEF EN ARMÉNIE

Nous voulions aussi étudier ce que la grande organisation américaine du Near East Relief avait fait pour les miliers d'orphelins arméniens qu'elle avait pris à sa charge, et en général pour le relèvement du pays. L'organisation avait plusieurs établissements autour de Léninakan et qu'on appelait « Communautés »; elles étaient installées dans de grands bâtiments dans la plaine en dehors de la ville. C'étaient pour la plupart d'anciennes casernes désaffectées de la garnison russe.

Le 22 juin au matin, le directeur, M. Beach, vint nous chercher en automobile et nous mena visiter un des établissements appelé Kazatchi Poste où on nous avait préparé des chambres propres et confortables. Notre première visite fut pour l'hôpital; il était fort

bien installé et nous pûmes voir tout ce qu'on faisait ici non seulement pour les enfants mais aussi pour leurs familles. Jamais l'hôpital ne refuse du monde, tant qu'il y a de la place. Les chambres étaient grandes, propres et bien aérées, les lits étaient en fer et la literie blanche. De jeunes médecins américains nous faisaient visiter chacun la section qu'ils dirigeaient, l'un la chirurgie, l'autre la médecine interne.

Il était touchant de voir la reconnaissance des malades pour leur médecin, et comme ils lui baissaient la main quand il les soignait. Pendant notre visite, nous assistâmes à une bien jolie scène. On enleva le bandeau qui protégeait l'œil d'un vieillard qu'on avait opéré de la cataracte; il avait perdu l'autre œil dans un accident et était aveugle depuis plusieurs années. On était dans la plus vive impatience de savoir si l'opération avait réussi. Quand le pansement fut enlevé, le médecin tint sa main devant l'œil du patient. Oui, il pouvait la voir! Il la saisit et la baissa avec effusion.

Les gens au début avaient peur de se laisser opérer, mais quand ils virent les résultats merveilleux de quelques opérations, ils se laissèrent faire avec une confiance absolue. Nous vîmes un cas singulier : un jeune garçon souffrait d'épilepsie, et les attaques étaient devenues si fréquentes, toutes les heures et demie environ, que les médecins l'avaient condamné, quand le Docteur Evans eut l'idée de le trépaner pour diminuer la pression du crâne sur le cerveau. Le jeune garçon n'avait plus eu d'attaques depuis cette opération; elle était encore trop récente pour qu'on pût le déclarer certainement guéri, mais les douleurs avaient disparu, son état était satisfaisant et il avait l'air heureux.

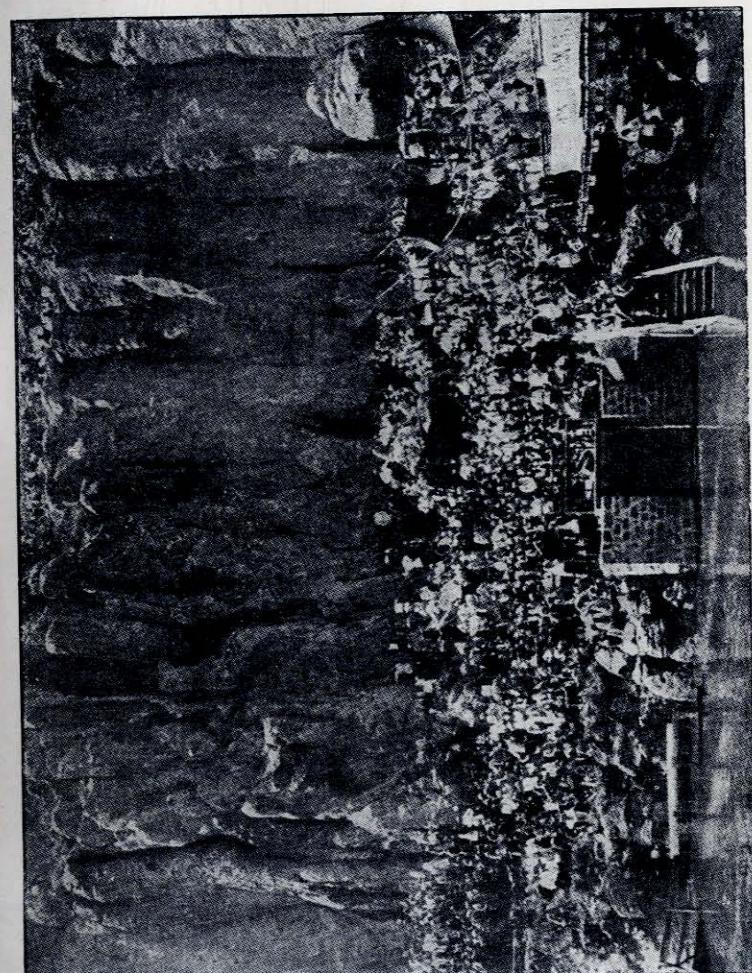
Dans l'après-midi nous allâmes visiter la Communauté Séversky où 4.000 jeunes filles de tout âge (depuis 2 ans) ont trouvé abri. Toutes étaient habillées de blanc et leurs jeunes visages resplendissants de joie et de santé offraient un spectacle charmant. C'était aussi joli

de voir avec quelle amitié et confiance elles regardaient et entouraient Miss MacCay, la directrice. Nous avons visité les dortoirs avec leurs lignées de lits à deux étages, la salle à manger et les salles d'étude et de travail; tout était propre, aéré et dans un ordre parfait.

Dans la grande cour qui s'étend devant le bâtiment, on nous donna une exhibition de gymnastique et de jeux et nous fûmes charmés de voir s'ébattre au soleil tous ces jeunes êtres vêtus de blanc! On apporte manifestement le plus grand soin au développement physique de ces fillettes; pour ce qui est de leur développement intellectuel, elles reçoivent journellement un excellent enseignement.

Le soir un grand dîner nous fut offert au club américain dont la plupart des membres sont les fonctionnaires attachés à l'organisation du Near East Relief. Outre les Américains, hommes et femmes, on avait invité les autorités arméniennes qui avaient assisté à l'inauguration du canal. La suite des discours débuta par celui de M. Beach qui résuma en termes excellents l'œuvre accomplie par le Near East Relief et le but que cette organisation se proposait. A mon tour je pris la parole. Je dis que nous venions de vivre deux journées inoubliables : au cours de la première nous avions vu l'eau, ce qui veut dire la vie, arriver à une terre assoiffée depuis des milliers d'années; au cours de la seconde, on nous avait montré comment on pouvait redonner la vie et le goût du bonheur à de jeunes êtres assoiffés d'affection. C'était en quelque sorte le symbole de ce que l'humanité demande pour guérir les souffrances de la guerre : le travail pour relever les ruines et développer le pays économiquement, et l'amour qui seul peut recréer la confiance.

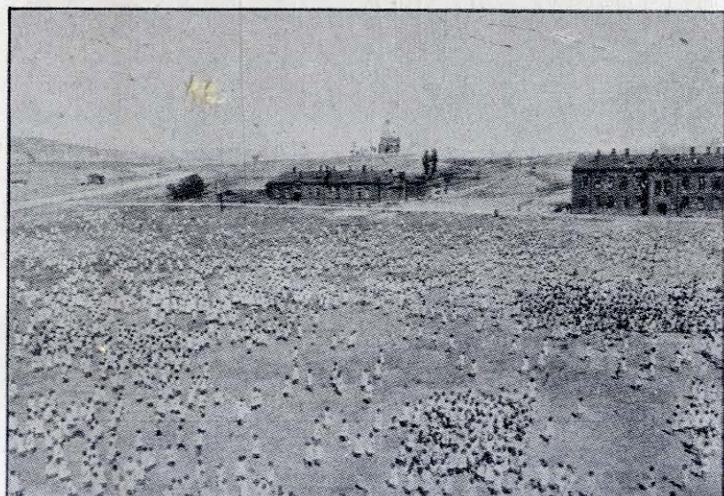
Le lendemain, mardi 23 juin, nous allâmes visiter une troisième station du Near East Relief, la Communauté du Polygone, où sont hébergés 8.500 garçons et



Les spectateurs à la cérémonie d'ouverture du nouveau canal.



L'eau arrive dans le nouveau canal.



Les enfants de l'asile du Near East Relief près de Léninakan.

1.500 filles. Nous vîmes les petits jardins que les garçons avaient préparés à l'avance pour être cultivés dès que l'irrigation serait rendue possible par l'ouverture du canal. Chaque garçonnet avait le sien. Ils avaient travaillé le plus sérieusement du monde, semant et plantant, mais n'avaient pas grande confiance que l'eau viendrait jamais jusqu'à ce désert. Et voici que l'eau arriva! Ils étaient là, le seau à la main, prêts à répartir l'eau dans tous les jardins; quels cris de joie quand l'eau se mit à couler dans les petites rigoles aménagées à cet effet. Un garçon de génie découvrit qu'on pouvait conduire l'eau partout en faisant des digues à travers les ruisseaux, et tous se mirent à appliquer immédiatement cette découverte. Bientôt tous ces petits jardins vont fleurir et dans tous ces esprits enfantins germera l'idée de ce que le travail humain peut accomplir.

Nous avons aussi visité les jardins d'enfants pour les tout petits et les écoles d'apprentissage pour les garçons plus âgés et les filles. Les métiers les plus divers y sont enseignés : menuiserie, charpente, travail du fer et du fer-blanc, cordonnerie. Pour les jeunes filles, il y a un atelier de couture, de tissage, de broderie, de dentelles, etc. Les enfants avaient exécuté des travaux fort bien faits, qui étaient réunis dans une petite exposition et qui démontraient combien grande était l'adresse manuelle des élèves et combien excellent l'enseignement dont ils jouissaient.

Le plus touchant était de voir travailler les aveugles. On leur avait appris à faire des brosses, des peignes et autres objets où peut s'utiliser le sens du toucher. Ils m'offrirent en souvenir une brosse à habits et une brosse à cheveux dont je me sers toujours. Un grand jeune homme faisait des peignes très fins avec des outils qu'il avait fabriqués lui-même. Son visage aux traits rigides avait une telle expression de tristesse qu'on pouvait à peine le supporter.

Les cas de cécité sont assez fréquents en Arménie;

une maladie spéciale des yeux en est la cause. Il est donc très important de mettre tous ces malheureux à même de se rendre utiles.

Enfin il ne faut pas oublier l'école d'infirmières. Des sœurs américaines y assurent l'enseignement; une semblable institution manquait totalement dans le pays.

Les dortoirs contenaient chacun plusieurs centaines de lits à deux étages. Les salles étaient propres, vastes et claires; mais elles ne pouvaient pas être chauffées pendant l'hiver, bien que la température puisse s'abaisser jusqu'à 20° au-dessous du zéro.

La salle à manger, aux tables longues et étroites, était aménagée pour 5.000 enfants. Nous assistâmes à l'entrée de ceux-ci lorsqu'ils vinrent prendre leur repas. Ils s'avancèrent par division avec un ordre et une précision militaires, chaque division se dirigeant vers la table qui lui était assignée. L'administration de la salle à manger et des vivres était dirigée par un ancien général arménien, un beau vieillard à barbe grise qui avait lui-même sept enfants et qui se dévouait corps et âme à cette tâche. Il était adoré de tous les enfants comme un véritable père.

Après un lunch confortable offert par Monsieur et Madame Beach qui ont ici leur maison particulière, et après avoir visité la clinique et l'école des aveugles de cette section, nous allâmes en ville voir la nouvelle usine de tissage, fondée par le gouvernement, qui marche seulement depuis un mois. On a d'ailleurs l'intention de l'agrandir pour employer à la fabrication des étoffes tout le coton que le pays commence à produire en quantité. Nous avons parcouru toute la fabrique et vu les diverses espèces d'étoffes qui y sont tissées. D'après mon expérience et selon les échantillons qu'on m'a remis, je puis affirmer que c'est de la bonne marchandise. Presque toutes les jeunes filles qui travaillaient aux métiers sortaient des écoles du Near East Relief. C'était curieux de voir leur habileté aux machines après une initiation d'un

mois seulement. Cela donnait une haute idée de l'éducation préalable qu'elles avaient reçue.

Après la visite de l'usine on nous conduisit dans la salle de réunion, sorte d'auditorium qui servait pour les conférences et les représentations théâtrales. Tous les ouvriers y étaient réunis. On m'adressa un discours de bienvenue qu'on me traduisit et auquel je répondis en formant les meilleurs vœux pour le succès de la nouvelle entreprise. Dans un discours un des ouvriers déclara ensuite que ses camarades désiraient que j'emportasse un souvenir de ma visite, quelque produit de leur travail. Les tissus, dit-il, étaient encore un peu grossiers; mais on avait le ferme espoir de réussir à fabriquer dans un avenir prochain des tissus plus fins. Deux hommes vinrent alors portant de grands rouleaux de tissus de coton : toile à draps, toile à torchons. Ma première pensée fut effrayante d'ingratitude, comment réussirais-je à ramener tout cela chez moi, si loin? J'étais cependant très touché de cette attention et je remerciai aussi bien que je le pus. D'ailleurs j'arrivai à envoyer tous ces tissus en Norvège où ils sont journallement employés chez moi.

Après cette réception nous fîmes une promenade en auto dans la campagne du côté de l'Arpa-Tchaï. Dans la vaste vallée à l'est du fleuve, le Near East Relief avait installé un camp d'été. Les garçons y venaient passer à tour de rôle quelques semaines : ils vivaient sous la tente et menaient une vie de plein air, se baignant dans le fleuve, faisant de la gymnastique ou se livrant à des jeux. Le camp nous sembla très bien dirigé. Chaque tente pouvait abriter 32 enfants. Le directeur était un Arménien de fort bonne apparence; ancien officier d'état-major russe, il élevait les garçons dans une discipline militaire.

Nous arrivâmes au moment du thé. Les garçons revenaient en colonne de leurs emplacements de jeux et se rangeaient le long des grandes tables dressées en plein

air. Ils avaient tous l'air d'être pleins de force et de santé. La vue de tous ces jeunes gens en blouses et pantalons blancs était vraiment rafraîchissante. Chacun recevait du pain et un bol de soupe. Nous nous sommes assis à leurs tables et avons partagé leur joie et leur gaîté.

Le soir nous fîmes nos adieux à l'aimable directeur et aux dames attachées au camp, et, salués par tous, nous prîmes à travers la steppe le chemin du retour.

Nous venions de passer deux jours agréables. Nous avions visité les différentes sections du Near East Relief à Léninakan, les asiles et les écoles où sont logés et instruits 11.000 orphelins; nulle part ailleurs on ne trouve une œuvre de cette envergure en un seul point.

Nous avons retiré une forte impression du travail accompli par cette action gigantesque et des résultats qu'elle a déjà obtenus en préparant ces milliers d'enfants à devenir des membres utiles à la société, et nous ne doutons pas que ce qui sera accompli dans les années qui viennent sera très utile au pays. Car il faut bien penser que tous ces enfants, si joyeux, si sains et si adroits, ont été sauvés d'une mort certaine. Nous avons aussi vu, près de Sardarabad, la colonie où 1.000 jeunes hommes, provenant des établissements du Near East Relief, cultivent la terre récemment défrichée. En vérité un travail énorme a été accompli ici pour panser les blessures que la guerre y a faites.

Dans une vallée située au nord du pays, le Near East Relief possède encore deux écoles d'agriculture où des adolescents apprennent à cultiver la terre d'une façon rationnelle. Il eût été d'un grand intérêt d'aller voir ces institutions, mais le temps nous était mesuré. Cependant, comme nous désirions visiter le nord du pays, tout à fait différent des steppes que nous avions traversées jusqu'ici au sud et à l'est, il fut arrangé, grâce à l'amabilité des Américains, que nous prendrions le lendemain le chemin du nord avec une de leurs autos et une auto appartenant au Gouvernement, pour ensuite

regagner Erivan. Nous pourrions ainsi passer par la région montagneuse de Stépanavan, où se trouve l'école d'agriculture du Near East Relief, et atteindre Erivan le même soir. On télégraphia donc à l'école que nous arriverions le lendemain pour le lunch.

La soirée que nous passâmes encore chez nos hôtes américains fut charmante.

murailles de terre et de briques occupe une hauteur à l'ouest du côté de la vallée de l'Arpa-Tchaï. (1)

Le vaste plateau où est située la ville se prolonge — à une altitude variant entre 1.500 et 1.900 mètres — à l'est et au nord-est, jusqu'au pied des montagnes fermant la frontière septentrionale de l'Arménie, au nord du mont Alagœz. A l'ouest, il s'étend loin sur le bord opposé de l'Arpa-Tchaï qui creuse, au travers, sa vallée étroite et profondément encaissée. Au sud-est et au sud, il est borné par le mont Alagœz et ses contreforts. De même que toute la plaine de l'Araks et de Sardarabad est dominée par la masse du mont Ararat, c'est ici le formidable volcan de l'Alagœz qui remplit le fond du paysage. Son large cratère dentelé s'élève à 4.095 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les parois escarpées et les champs de neige de son massif central sont entourés d'une contrée montagneuse aux pentes plus douces, aux crêtes arrondies, avec quelques cônes volcaniques. Toute la région jusqu'à l'Arpa-Tchaï et la vallée de l'Araks est couverte de monceaux de lave, descendus, au cours du temps, de l'Alagœz ou de ses cratères secondaires. Le sol même n'est que tuf et cendre rejetés par le volcan.

A cause de son altitude, le climat du plateau, plus rigoureux que celui d'Erevan, est impropre à la culture du coton, mais les pluies plus abondantes en moyenne que dans la plaine d'Araks (2), au printemps et au début

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites Léninakan et ses alentours ont été dévastés par un terrible tremblement de terre, en automne 1926. Les 4/5 des maisons de la ville et 30 villages ont été détruits. Environ 80.000 personnes se trouvèrent sans abri. S'il n'y eut, dit-on, que 350 tués et 400 grièvement blessés, c'est qu'une première secousse légère avait chassé la population de ses demeures avant le choc principal. Des régions entières de l'Arménie turque aussi ont été ruinées. Heureusement, d'après mes informations, le canal de Schirak a été épargné.

(2) La moyenne annuelle de la quantité d'eau de pluie est à Léninakan 408 m/m, à Erevan 318 et 280 à Etchmiadzine. En 1924,

VIII. VERS ERIVAN, A TRAVERS L'ARMÉNIE DU NORD

Le lendemain matin (mercredi 24 juin) il nous fallut d'abord rassembler toutes les personnes qui devaient prendre part à l'expédition et qui étaient logées dans différents quartiers de la ville et des environs. C'étaient, outre les cinq membres du comité, Miss MacCay qui projetait de passer ses vacances à l'école d'agriculture, Mr. Fathergill qui devait nous servir de guide, notre ami Nariman Ter Kasarian, alias Napoléon, délégué du gouvernement, et enfin l'inévitable journaliste. Lorsque tout le monde fut réuni dans les deux autos, nous partîmes, laissant Léninakan derrière nous.

Nous n'avions pas vu grand' chose de la ville, mais, autant que j'en ai pu juger, elle ne présente rien de particulièrement intéressant. C'est une ville de province russe, relativement jeune et de population arménienne. Primitivement il n'y avait là qu'un petit village arménien nommé Gumri, rattaché au royaume de Géorgie. Lorsque les Russes s'en furent emparés en 1801, ce village devint un poste militaire important sur la frontière turque et se vit peu à peu fortifié jusqu'à devenir une véritable forteresse, mais c'est après la visite du tsar Nicolas I^e, en 1836, que ce hameau devait se transformer en une ville considérable, Alexandropol, rebaptisée Léninakan par les bolcheviques. Elle fut un temps beaucoup plus importante qu'Erevan et compta peut-être jusqu'à 40.000 habitants. La forteresse entourée de terrassements et de

de l'été, surtout en mai et juin, permettent dans certaines parties la culture du blé, sans recourir à l'irrigation artificielle.

On sème en avril et la moisson se fait en juillet, mais la fréquence des sécheresses compromet trop souvent la récolte. Lorsque ces terrains fertiles seront rationnellement irrigués, ils deviendront certainement d'un bon rapport.

Le pays que nous traversons nous paraît sec et brûlé; pas un arbre, pas un îlot de véritable verdure, seulement ça et là quelques touffes d'herbe roussie. Les villages sans ombrages se confondent dans le paysage. Les petites maisons de pierre, aux toits plats, s'enfoncent dans le sol pour se protéger contre le froid des rudes hivers.

Le matin est frais, ensoleillé. On entend le chant des alouettes. Tout autour, la plaine brunâtre, légèrement ondulée, bordée au loin par les montagnes bleues. A l'est et au nord, une arête sépare les bassins de l'Araks et de la Koura, les vertes et humides vallées du nord, des plaines sèches et désertiques du midi. Au sud-est et au sud, l'Alagœz, à l'ouest, près de Kars et des montagnes de Tchaldir, les hauteurs lointaines qui encerclent au nord-ouest le lac de Tchaldir. Et toujours le même paysage dépouillé, sans un arbre.

La route est bonne et on peut faire de la vitesse. Gagnant la montagne, nous traversons la ligne du chemin de fer à 1.952 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous suivons la voie dans la direction de l'est, le long d'une large vallée au sud de Tchiboukly et des montagnes de Bézobdal. La rivière, au courant très rapide, est un affluent de la Koura.

où l'été fut relativement sec dans la plaine d'Araks, ces quantités furent, en millimètres :

	avril	mai	juin	juillet	août
Léninakan	39	72	83	7	6
Erivan	44	30	16	10	2
Etchmiadzine	42	18	17	19	2

A environ 50 kilomètres de Léninakan, nous quittons la grande route pour oblier vers le nord, par dessus la crête de Bézobdal. A l'entrée d'une étroite vallée en cul-de-sac, un tableau impressionnant frappe nos regards. Devant nous, une paroi verticale se dresse et sur ce mur perpendiculaire nous pouvons voir, comme un fil de plus en plus tenu, les innombrables lacets de la route monter, monter toujours, jusqu'à disparaître tout en haut, au bord du rocher. Il est difficile d'estimer les hauteurs et les distances lorsque les proportions sont si surhumaines. D'où nous sommes, il semble que cette muraille ait au moins 2.000 pieds de haut. (En réalité elle est d'environ 500 mètres.) La route, construite par des ingénieurs russes, est une œuvre remarquable. Notre auto franchit en vitesse les interminables lacets qui surplombent le précipice. Nous montons. Au-dessous de nous maintenant, le chemin se dévide sur le roc nu, jusqu'au fond de la vallée désolée que nous quittons. On ne voit pas un arbre, mais il y a au moins de l'herbe verte. Tout en bas, serpente la rivière, blanche d'écume. Très loin, nous pouvons apercevoir la vallée principale, au delà de laquelle les monts de Pambak dressent leurs crêtes bleuâtres.

Mais lorsque nous atteignons le sommet, quel spectacle! Une nouvelle vallée se découvre à nous, dont les pentes sont couvertes de forêts magnifiques. Sous nos yeux s'étagent les croupes boisées, contraste rafraîchissant après tant de plaines arides. Au milieu de cette verdure luxuriante, on aperçoit les toits rouges des villages. M. Carle est si enchanté de cet endroit, qu'il décide de s'y arrêter pour herboriser. Nous le cueillerons au retour. Nous n'avons pas de provisions de route, mais il se contentera de quelques biscuits.

De nouveaux zigzags nous amènent dans les bois où se mêlent les chênes, les hêtres, les tilleuls, les noyers et autres essences. Toujours descendant, nous traversons plusieurs villages bien différents de ceux que nous avons

vus jusqu'ici. On croirait être dans un autre pays. Les maisons ont un aspect propre et avenant avec leurs murs blanchis à la chaux, leurs fenêtres aux encadrements de bois, et leurs toits de tuiles qui, au soleil, se détachent gaiement sur le feuillage. Ce sont des villages russes, construits pour la plupart par des dissidents religieux, contraints, il y a une centaine d'années, de fuir la Russie pour demeurer fidèles à leur foi. Quelques orthodoxes se sont joints à eux plus tard. Tous se sont montrés agriculteurs capables et actifs. Leurs demeures bien entretenues respirent l'aisance. Un des villages, qui semble habité par des Russes orthodoxes, possède une église de bois à pignons multiples qui rappelle les édifices en rondins (stavkirke) de la Norvège.

Nous approchons du Djilga-Tchaï qui coule dans le fond aplani d'un large canon aux parois précipitueuses, à l'encontre de la précédente creusée tout naturellement en forme de V. Il est curieux que, dans un district où les pluies sont relativement abondantes, on trouve un canon si abrupt et profondément encaissé, ce qui semblerait indiquer que l'action des eaux ne s'est que peu exercée sur les bords. Cela s'explique probablement par le fait que les orages violents qui descendent de la montagne et grossissent périodiquement la rivière, lui confèrent un pouvoir érosif bien plus grand que celui des eaux qui s'échappent des flancs de la vallée.

Les ruines de la vieille cité et du château de Lori s'élèvent dans une boucle du fleuve qui les encercle de trois côtés ; le quatrième, tourné vers la vallée, était jadis défendu par une muraille fortifiée. Cette position, semblable à celle de la ville d'Ani, pouvait être considérée, au moyen âge, comme inexpugnable. Ici, à la fin du X^e siècle, s'était établi un royaume, gouverné par une branche de la maison des Bagratides, et qui exista jusqu'au XIII^e siècle. Plus tard la reine Tamara de Géorgie étendit sa domination sur cette région et s'empara de la ville.

A l'école d'agriculture de Stépanavan, on ne nous attendait pas, le télégramme qui nous annonçait n'arrivant qu'après nous, mais nous n'en fûmes pas moins reçus avec la plus grande cordialité.

Il est intéressant de voir tout ce qu'on fait ici pour améliorer les méthodes agricoles, spécialement les cultures expérimentales de différentes espèces de céréales, de trèfles, d'herbes, d'alfalfa, etc., essais dont le but est de déterminer celles qui conviennent le mieux au sol et au climat. Nous ne demanderions pas mieux que de procéder sur place à une étude approfondie de ces questions importantes, mais si nous voulons atteindre Erevan avant qu'il fasse trop sombre pour voir les pays que nous traversons, nous n'avons pas de temps à perdre et, après un très agréable lunch, force nous est de nous remettre en route. Nous regrettons surtout de n'avoir pu visiter, plus haut dans la vallée, la principale station agricole où un certain nombre de pupilles du Near East Relief travaillent comme élèves.

Au retour, nous nous arrêtons quelques instants dans un des villages russes déjà traversés et nous remarquons plusieurs femmes jeunes et vieilles, fort bien vêtues ; parmi elles, une jeune fille blonde, grande et bien faite, nous frappe surtout. En général, le type est très différent de celui des Arméniens ; les Russes sont plus grands, plus épais, plus lourds, avec moins de finesse et de grâce ; on reconnaît une autre race, venant d'un plus rude climat septentrional.

Un peu au delà de ce village, il y a un pont si branlant que nous n'osons nous y aventurer, préférant emprunter le gué. Reprenant à toute allure notre route en zigzag, nous retrouvons au sommet notre ami Carle, enchanté de sa journée. Il a fait plusieurs observations intéressantes concernant la flore locale.

Quelques minutes et il nous faut dire adieu à l'antique royaume de Lori et à ses vertes forêts pour redescendre les pentes dépouillées de l'autre versant. Bientôt,

nous roulons de nouveau sur la route d'Erivan, suivant la voie ferrée jusqu'à Karaklis, où elle s'écarte au nord avec la rivière et gagne Tiflis par la gorge étroite de Bortchalou-Tchaï et le bassin de la Koura, tandis que nous remontons, vers le sud-est, la vallée qui borde au nord les monts de Pambak.

Partout, ici, la campagne est riche et belle. On ne voit que pentes boisées, champs verdoyants. De toute évidence, le climat est plus humide, les pluies abondantes. Même les villages, russes aussi bien qu'arméniens, sont construits tout autrement que dans la partie méridionale. Les murs, blanchis à la chaux, semblent faits de briques ou de pierres et les toits, toujours fortement inclinés, sont recouverts de tuiles rouges. Le type usuel des maisons arméniennes, à toit plat, ne saurait convenir à ce climat pluvieux, même si on emploie la pierre, au lieu d'argile séchée au soleil. Les façades des maisons, sur la rue, s'ornent de galeries.

Peu à peu, cependant, le ciel s'est couvert de nuages menaçants et, comme nous traversons Karaklis, un véritable déluge nous oblige à fermer les capotes. La pluie devient de plus en plus forte, les chemins de plus en plus mauvais et, dans la boue gluante, les autos dérapent de façon fort désagréable. Nous traversons, sous l'averse, un village nommé Voskressenka, puis un col à une altitude de 1.600 mètres. De là, nous descendons dans la vallée de l'Akstafa. Le pays est fertile et pittoresque, mais les crêtes des montagnes se cachent sous des brumes épaisse.

Le long de la route, les maisons deviennent plus nombreuses, nous devons approcher d'une ville. Tout à coup nous tournons dans un étroit chemin argileux. Qu'est-ce que cela signifie? Il paraît que les autorités de l'endroit désirent nous souhaiter la bienvenue. C'est un contretemps, puisque nous voudrions arriver à Erivan avant la nuit.

A travers un beau jardin, la voiture nous conduit

vers quelques maisons d'aspect plaisant, plus grandes et plus belles que toutes celles que nous avons vues jusqu'ici. C'est un sanatorium de tuberculeux et nous y sommes reçus par le médecin en chef, le directeur, Arménien au service des Soviets, et par le maire de l'endroit, accompagné de quelques notables.

La ville où nous sommes s'appelle Dilidjan. C'est une des plus grandes de l'Arménie et le centre le plus important de la région. Située à une altitude de 1.400 m., elle est entourée de vertes collines boisées et de montagnes qui atteignent jusqu'à 3.000 mètres et même davantage. Le fleuve qui la baigne est un affluent de la Koura.

Dans une grande véranda, avec une vue étendue sur la ville, une table bien servie nous attendait. Il est évident que nous ne pouvons songer à repartir de sitôt, et nous prenons des arrangements pour passer la nuit ici. Après un dîner fort gai, suivi de discours très cordiaux en allemand et en anglais, le médecin-chef nous fait visiter son hôpital.

Il abrite un grand nombre de tuberculeux, quelques-uns à la dernière période de la maladie, mais ils sont relativement gais et tous très reconnaissants des soins qu'on leur donne ici et qu'ils apprécient d'autant plus qu'ils n'en ont pas toujours eu autant. Quelques-uns sont si faibles qu'ils peuvent à peine soulever la tête de l'oreiller, mais ils essaient de nous sourire. Une charmante jeune fille nous frappe par son expression d'intelligence et de courage; elle plaisante et rit avec nous, ses yeux semblent vouloir boire la vie afin de ne rien perdre des jours qui lui sont encore donnés. C'est un bel hymne à la vie! Des sœurs dévouées sont chargées des soins aux malades et le service médical est assuré par le médecin-chef, assisté de deux docteurs et trois doctoresse qualifiées.

Nous prenons alors congé de nos aimables hôtes et gagnons notre hôtel dans le bas de la ville. C'est un hôtel tout neuf et même en partie inachevé, mais nos

chambres sont propres et les lits confortables. La pluie n'a pas cessé, elle ne cesse pas de toute la nuit, mais au matin (jeudi 25 juin) elle s'arrête, les brumes qui cachaient les sommets se dissipent et le ciel bleu réapparaît.

Dilidjan est un site charmant. Les maisons y sont espacées au milieu de fort beaux jardins dont leurs toits pointus percent, de loin en loin, l'épaisse frondaison. Toute la contrée est verte et boisée. Elle nous paraît humide, mais, en réalité, la moyenne annuelle d'eau pluviale ne serait que de 521 mm., un peu moins que celle de la ville d'Oslo (572 mm.). Il pleut principalement en été, surtout en juin, époque la plus favorable pour la végétation. La température annuelle moyenne est de 8 à 9 degrés (Oslo 5°5) et le climat doit y être très agréable. Pendant les mois d'hiver, de décembre à février, la température moyenne est de 0 degré ou un peu moins.

Nous devons maintenant nous rendre au lac Sévan par la montagne de Pambak. Nous roulons vers le sud par un très jolie vallée plantée de chênes, de hêtres, avec quelques conifères. Nous dépassons de longues files de chars à bœufs, transportant du bois de charpente qu'on envoie en grandes quantités dans les régions méridionales qui en sont totalement dépourvues.

La montée n'est pas si raide, ni les virages si nombreux que vers Stépanavan, la veille. Au-dessus des bois, nous observons d'excellents pâturages. Nulle part, je n'ai vue herbe plus drue et plus haute. Ça et là on aperçoit des tentes aux toits arrondis dont la forme singulière rappelle les «yourts» des Kirghiz. Elles appartiennent, paraît-il, aux Tatares d'Azerbaïdjan, des nomades qui ont coutume d'amener chaque été leur bétail ici et s'en retournent en automne. Nous voyons plusieurs troupeaux considérables.

Je demande au maire de Dilidjan, qui nous accompagne, si cet usage n'est pas motif à contestations entre ces étrangers et les habitants du pays. Il nous répond

que ces derniers ne possèdent pas tant de bétail qu'ils aient besoin de tous leurs pâturages. Il y en a pour tout le monde, dit-il. Mais qu'adviendra-t-il le jour où, avec une prospérité grandissante, le nombre des troupeaux s'accroîtra? Les nomades qui, depuis l'origine des temps, ont pris l'habitude de fréquenter ces montagnes, n'y renonceront pas de bon gré!

Le col, entouré de pentes herbues, est à une altitude de 2.125 mètres. Peu après, nous nous arrêtons dans un village russe pour visiter une laiterie que le gouvernement est en train de construire. Il est question de créer une quinzaine de ces laiteries dans différentes parties du pays pour encourager l'élevage du bétail. Ici une installation provisoire est déjà en pleine exploitation. On y produit surtout une sorte de gruyère, très apprécié et qui se vend sans difficulté. On peut prévoir un immense développement de cette industrie, si on sait tirer parti des splendides pâturages de la montagne. Dans ce cas, il y aurait place ici pour une population beaucoup plus considérable. On récolte du foin sur les pentes, et il serait facile d'en augmenter le rendement en semant du trèfle et autre fourrage. Autour du village, il y a des champs de pomme de terre en plein rapport. On cultive aussi l'orge, mais l'altitude est trop élevée pour d'autres céréales.

Le temps nous est compté et nous reprenons la route du lac Sévan, appelé aussi Goktchaï, dont bientôt la vaste étendue nous apparaît, au creux des pentes herbeuses qui descendent en ondulant jusqu'à lui. Nous traversons plusieurs villages russes et arméniens. Le contraste est frappant. Chez les uns, des habitations proprettes et bien entretenues, avec leurs murs blancs et leurs toits de tuiles; chez les autres, les maisons basses et grisses, aux toits plats, ont un air de désordre et de négligence.

Le maire de Dilidjan nous apprend que les orages de grêle, fréquents pendant l'été, nuisent à la culture de

l'orge. C'est pourquoi le gouvernement essaie de faire comprendre aux paysans qu'il leur serait plus avantageux de se consacrer à l'élevage et de se borner à la culture du fourrage, outre la pomme de terre, naturellement. On a chargé des instructeurs ambulants d'enseigner aux paysans la façon rationnelle de nourrir le bétail, afin d'augmenter le rendement en lait et de leur ouvrir les yeux sur le profit qu'ils retireraient des méthodes nouvelles. Cependant les champs d'orge que nous rencontrons nous paraissent prospères. Ici, à Sémenovka, la quantité d'eau pluviale est assez abondante : 639 m/m par an.

Nous voici au bord du lac. Il s'étend vers le sud-est sur une longueur de 75 kil. et sa plus grande largeur est de 35 kil. dans sa partie sud. La profondeur maxima est de 88 mètres et l'altitude 1.925 mètres. Il affecte la forme d'un triangle dont le plus long côté est au nord-est, suivant une ligne orientée du nord-ouest au sud-est. Sur cette rive s'élèvent presque verticalement les montagnes de Shakh-Dagh qui comportent des pics de 3.000 à 3.500 mètres (Akhkaya Dagh). C'est cette arête qui, continuant la chaîne de Pambak au nord-ouest, constitue la ligne de partage des eaux entre les bassins de l'Araks et de la Koura. De l'extrême sud-ouest du lac, elle va rejoindre le massif de Khrébet-Mourov qui s'étend par la plaine de la Koura vers la mer Caspienne. Ce massif, dont l'altitude moyenne est de 3.000 mètres, s'élève à 3.420 au Mourov-Dagh et 3.740 au Guiamich-Dagh. Au midi et à l'ouest, les montagnes, par des pentes plus douces, atteignent des hauteurs aussi élevées avec une crête continue de 3.000 m. et des pics de 3.530 m. au sud et 3.600 m. à l'ouest (Akh-Dagh). Le lac se trouve ainsi enfermé dans un cercle de montagnes qui lui déversent leur eaux d'une distance variant de 6 à 7 kil. au nord-est à 20 kil. à l'ouest, et d'une hauteur presque toujours supérieure à 1.100 m. Ce n'est qu'au nord-ouest que les montagnes s'abaissent et que l'eau trouve une issue dans une dépression de terrain.

Le lac est alimenté par 28 petites rivières et plusieurs ruisseaux; la plupart viennent du sud et du sud-ouest, mais la ligne de partage des eaux étant si proche, il est facile de comprendre que ces cours d'eau n'ont qu'un parcours limité, et que leur débit est très variable. Sur les rives du lac et dans le lac même, il y a aussi nombre de sources.

Les abords n'ont que peu de végétation; au nord et au nord-ouest, c'est la roche nue; au sud-est, sud et sud-ouest, l'aspect est plus riant. Tous les sommets sont encore couverts de neige. Il faut noter que malgré la longueur et la rigueur des hivers, le lac ne gèle jamais, bien qu'exceptionnellement il y ait de la glace sur les bords et dans les petites baies.

Le lac est très poissonneux. Les superbes truites qu'on y pêche sont renommées dans toute l'Arménie et on les sert volontiers dans les banquets. Même, on les exporte, et on songe à en fabriquer des conserves.

Longeant le lac dans la direction du sud, nous apercevons bientôt, à peu de distance de la côte, « l'Île sainte » de Sévan. Il s'y trouve une église et un couvent vénérable qui possède un musée et une bibliothèque, riche en vieux manuscrits. Un seul moine l'habite actuellement. Cette île est considérée comme un sanctuaire national et, chaque année, on y célèbre une fête religieuse. Les paysans s'y rendent en foule, de près et de loin, et y passent la semaine dans des auberges installées à cette occasion. Notre intention était de visiter l'île et le monastère, mais il n'y a pas de bateau et nous n'avons pas le temps d'attendre. Nous poursuivons donc notre route jusqu'à l'issue du lac où on a entrepris de grands travaux pour régulariser le cours de la rivière, en vue de l'irrigation et des forces motrices. Le barrage qu'on construit n'est pas bien haut et n'élèvera guère le niveau du lac que de 10 centimètres, mais c'est assez pour rendre disponibles 140 millions de mètres cubes qui suffiront à l'irrigation de grandes superficies, pendant la

saison sèche, en juillet et août. Il serait encore plus important de creuser le lit du fleuve, ce qui permettrait de baisser à volonté les eaux du lac, et par le jeu de l'écluse, de régler le débit de l'eau, constituant ainsi une réserve suffisante pour faire face aux années exceptionnellement sèches.

Il est curieux de constater le peu d'importance de la rivière Zanga. Lorsqu'elle sort de cet énorme lac, ce n'est guère qu'un gros ruisseau, et cependant, les sommets sont couverts de neige et la pluie ne manque pas. D'après les mesures prises en six endroits différents, pendant une période allant de trois à treize années consécutives (en trois endroits pendant onze et treize ans) la moyenne hygrométrique pour toute la région est de 417 mm., et je suis enclin à croire que ce chiffre est plutôt au-dessous de la réalité, la quantité tombée dans les parties élevées étant certainement supérieure à ce qu'on peut enregistrer dans les parties basses.

Ce phénomène doit s'expliquer par l'exiguïté de la zone de précipitation relativement à la surface du lac. Celui-ci a une superficie de 1.360 kilomètres carrés (¹) et la zone de précipitation, y compris le lac lui-même, en compte 4.950, c'est-à-dire 3,4 fois autant. Si on déduit la surface du lac, le rapport n'est que de 2,5 seulement. Dans ces conditions, avec un climat où l'évaporation est rapide, même l'hiver (²), on ne peut s'étonner que l'eau recueillie suffise tout juste à maintenir le niveau du lac et que l'écoulement ne puisse être considérable. Il se

(¹) D'après d'autres estimations de savants arméniens et russes cette superficie serait de 1.445 kilomètres carrés quand les eaux sont hautes et 1.400 lorsqu'elles sont basses.

(²) Dans cette saison, la température de l'eau reste plus élevée que celle de l'air et il en résulte que les couches d'air inférieures, chauffées par le voisinage de l'eau, s'élèvent en entraînant des vapeurs aqueuses. Elles sont remplacées par de nouvelles couches d'un air plus sec et il se fait ainsi une sorte de courant continu qui active l'évaporation. En outre, les pluies sont rares en hiver, et le niveau du lac est à son point le plus bas.

produit peut-être aussi des pertes par infiltrations à travers les roches poreuses qui constituent le fond du lac, mais elles sont sans doute insignifiantes. Que, dans ces régions, l'évaporation suffise à compenser les arrivées d'eau normales, c'est ce que prouve l'existence de plus d'un petit lac salé dépourvu d'issue. Ici même, à quelque 200 kilomètres, se trouvent les grands lacs salés de Van et d'Ourmia, à une altitude de 1.718 et 1.250 mètres, peu inférieure à celle du lac Sévan.

D'après les observations faites de 1914 à 1917, le volume d'eau débitée par le Zanga, pendant ces quatre ans, varie entre 29,4 millions de mètres cubes en 1917, et 118 millions en 1915, ce qui équivaut, respectivement, à 0,94 et 3,75 mètres cubes à la seconde. Cela signifie qu'un vingtième au plus de l'eau tombée dans la zone de précipitation prend, en définitive, le chemin du Zanga (et encore faut-il admettre que la quantité d'eau enregistrée n'est pas inférieure à celle qui est tombée réellement). En moyenne, le Zanga débite environ 2 mètres cubes à la seconde, mais il faut noter qu'à certaines époques, lorsque le lac est très bas et surtout en hiver, ce débit se réduit à presque rien.

Après avoir visité les travaux, nous continuons notre route à l'ouest et au sud-ouest, à travers la plaine ondulée et nue. Au midi, le sol s'élève vers les monts d'Akhmangan, qui dominent à l'ouest le lac Sévan. Au nord, le Zanga coule dans une vallée peu profonde, nouvelle preuve que cette rivière n'a jamais été assez grosse pour s'y creuser un lit. Ce n'est que sur une très courte distance, après la sortie du lac, qu'avant de s'étaler en terrain plat, elle s'est pratiquée dans le basalte un étroit canal de 35 mètres de profondeur.

Sur l'autre rive, au nord et au nord-ouest, se dressent les monts de Daratchitchak dont un des pics, le Zindjirli Dagh, atteint 2.832 mètres.

Toutes ces hauteurs, comme la plaine elle-même, sont dépourvues d'arbres, mais non de verdure. Plus

loin, au nord-est, cependant, nous apercevons des frondaisons d'où émergent les toits de Tsaghkatzor, résidence d'été, nous dit-on, des habitants d'Erivan.

Dans un petit village d'apparence prospère, où sont rassemblés une foule de paysans des environs avec leurs chars à bœufs, nous prenons congé du maire de Dilidjan que son propre auto doit venir chercher ici, et un peu plus loin, nous rencontrons l'autobus qui, trois fois la semaine, fait le service entre Erivan et Dilidjan.

Plusieurs tributaires, le Grubel-Tchaï, le Soough-Boulagh et l'Alapars-Tchaï se jettent dans le Zanga, dont les eaux grossies tournent au sud par une vallée plus large et plus profonde, tandis que nous gravissons les flancs de la montagne. Le pays est redevenu sec et brûlé et les taches de verdure deviennent plus rares. Puis, comme nous approchons d'Erivan, l'horizon s'ouvre et nous voyons le terrain montueux s'incliner jusqu'aux rives de l'Araks et les pentes méridionales du mont Alagœz surgir derrière les hauteurs qui bordent la vallée du Zanga. Peu à peu, tout se découvre, l'Alagœz apparaît plus nettement à l'ouest, sa masse souveraine surplomb tous les sommets, tandis qu'au sud-ouest, aussi loin que l'œil peut atteindre, se déploient les larges plaines d'Etchmiadzine et de Sardarabad et que, bien au delà, à près de 100 kilomètres au sud, on devine la silhouette bleue des contreforts du mont Ararat.

Plus bas, nous passons un poste militaire abandonné. Les bâtiments sont vides, mais, grâce sans doute à une petite rivière qui descend de la montagne, les terrains avoisinants sont plus fertiles, il y a des arbres et des jardins.

Tout de suite après nous retrouvons la campagne aride et brûlée à laquelle il ne manque qu'un peu d'eau pour devenir productive. On y a bien fait quelques essais de culture, car nous rencontrons de grands champs de blé, mais, pour la plupart, ils paraissent bien maigres.

Tout à coup, la route fait un brusque tournant et

nous nous trouvons sur le bord d'une descente précipitueuse au bas de laquelle s'étale Erivan avec ses verdoyants jardins et ses maisons blanches luisant à travers le feuillage. Vue merveilleuse ! On dirait une émeraude serrée entre les pentes jaunâtres qui, des deux côtés, s'abaissent vers la ville. Comme une mer paisible, l'immense plaine de l'Araks s'étend au sud et à l'ouest et se perd dans le désert de Sardarabad. Dominant tout, le mont Ararat dresse sa masse énorme, avec son dôme de neige étincelante, voilé de nuages. À l'est, le cône sombre du petit Ararat; à l'ouest, à l'arrière plan, une muraille de montagnes bleues. C'est à ces contrastes prodigieux entre la plaine et la montagne, entre l'aridité des déserts et l'opulence des jardins que la nature doit ici son caractère et sa beauté.

La pente au sommet de laquelle nous sommes est parfaitement inculte, sans même un brin d'herbe. Elle dévale jusqu'aux abords de la ville et s'arrête à un mur de pierre. De l'autre côté du mur il y a des maisons, de riches vergers aux arbres couverts de fruits, abricots, cerises, pommes, pêches encore vertes: un véritable tapis de verdure et de fleurs, jusqu'au bord opposé d'Erivan où, derrière un autre mur, recommence le désert. Voici les miracles que peut accomplir l'irrigation en Arménie.

Nous nous rendons à l'hôtel, à l'intérieur de la ville, et c'est la fin de notre aventureuse randonnée. Nous avons parcouru près de la moitié de l'Arménie, nous avons admiré ses aspects si variés, et nous avons pu constater les possibilités de développement et de progrès que présentent les vallées et les montagnes de la partie la plus humide du pays, dans le nord.

IX. NOUVEAUX PLANS D'IRRIGATION ETCHMIADZINE

Dans l'après-midi, les cinq membres de notre commission étaient réunis à l'hôtel pour examiner les résultats de notre enquête dans le pays et discuter les divers plans pour l'augmentation des surfaces cultivables. Le capitaine Quisling était debout près de la fenêtre, lorsqu'il vit soudain un tourbillon de vent, venant de la colline, qui descendait sur la ville, soufflait à travers la rue principale, suivant le chemin par lequel nous étions venus, soulevant devant lui une haute colonne de poussière. Nous continuâmes cependant nos délibérations sans nous occuper de ce qui se passait dehors.

Mais un bruit de plus en plus fort montait de la rue et bientôt il devint si violent qu'il nous fallut regarder à la fenêtre. Quel spectacle! La place devant l'hôtel était entièrement inondée et de grandes masses d'eau dévalaient des rues avoisinantes. L'eau montait toujours et forma bientôt une rivière au courant rapide. Tout était submergé et il aurait été impossible de sortir de la maison sans enfoncer jusqu'à mi-jambe. Les gens se collaient contre les murs et longeaient les trottoirs déjà recouverts d'eau; les voitures enfonçaient jusqu'au moyeu; les automobiles passaient à toute vitesse sur la chaussée avant que l'eau n'atteignît leur moteur; les cavaliers s'enfuyaient au galop de leurs chevaux, éclaboussant tout sur leur passage. C'était d'un bout à l'autre de la ville des exclamations, des cris, enfin un vacarme effrayant.

Que s'était-il donc passé? Nous avions bien remarqué, avant de commencer à travailler, qu'un orage paraissait s'amasser au-dessus des montagnes au nord, mais nous n'y avions pas fait attention: c'est une chose journalière ici, et il est assez rare que ces orages arrivent jusqu'en ville. Mais celui-ci avait été plus violent qu'à l'ordinaire; une pluie diluvienne s'était abattue sur les pentes des montagnes, surtout dans une vallée étroite où passe une petite rivière qui descend vers la ville. Cette rivière avait rapidement grossi et s'était bientôt transformée en un torrent tumultueux. La masse de ses eaux avait forcé le canal d'irrigation situé au-dessus de l'Université, et était descendue en cascade dans la ville. Une violente rafale de grêle était en outre tombée dans le territoire au nord de la ville et avait causé de réels dégâts.

Quel paradoxe! Au moment même où nous étions enfouis dans les plans et les projets destinés à procurer de l'eau au pays, voilà qu'il en arrive, et en quelle quantité, jusqu'à notre porte!

Au bout d'une demi-heure, le niveau de l'eau commença à diminuer et bientôt la chaussée apparut, d'abord par petits îlots, puis tout entière, tandis que les gouttières ruissaient encore. Mais partout ce n'était qu'amas de boue.

Nous devions avoir une conférence dans l'après-midi avec le comité du Gouvernement; mais en ce moment, ses membres avaient bien autre chose à faire.

Le soir nous allâmes dîner au Club. La rue principale était dans un triste état; les canalisations étaient rompues ou envahies par le gravier et le sable, les dalles des trottoirs étaient en partie arrachées; c'était une vraie image de dévastation. Il paraît que dans les petites rues au bas de la ville, le spectacle était encore pire. La rumeur populaire enfla naturellement l'événement et le lendemain un reporter, attaché cependant au gouvernement, vint nous voir et nous fit, dans son meilleur français et avec un air de profonde tristesse, des récits fan-

tastiques de l'inondation : les dégâts, prétendait-il, atteignaient des millions et, en bas, près de la gare, on avait retrouvé 26 noyés, pour la plupart des enfants. Plus tard j'appris qu'il n'y avait eu qu'un seul enfant noyé dans une cave et encore ce ne fut pas confirmé. Quant aux dégâts matériels, ils n'étaient certes pas négligeables, mais ils n'étaient pas catastrophiques.

Cette inondation fut pour nous une démonstration frappante de la force que peut atteindre l'eau après une seule averse, force qui est encore augmentée par la rapidité du courant. Les averses peuvent donc avoir des effets terribles dans ce pays où il n'y a pas de forêts ni même de broussailles qui arrêtent l'eau, et pas de lacs pour régler le niveau des rivières. De grandes masses d'eau dévalent ainsi d'un seul coup et sans obstacles, comme un torrent dévastateur, et cette eau qui, raisonnablement répartie, susciterait la fertilité et la vie, n'apporte ainsi que la dévastation et la mort. Oui, l'eau est une bonne amie, surtout dans ce pays, mais, comme le feu, il faut pouvoir la tenir en bride. Du reste, un accident semblable à celui auquel nous avions assisté ne s'était pas produit depuis quinze ans.

Dans l'après-midi, nous eûmes notre conférence avec la Commission du Gouvernement sous la présidence de M. Mravian, vice-président de la République. Je communiquai à ses membres que notre enquête nous avait démontré que le plan d'irrigation de Sardarabad était sans doute réalisable et pourrait rendre fertiles et cultivables de vastes superficies, mais que son exécution coûterait de telles sommes que nous ne saurions nous les procurer actuellement. Nous ne pouvions donc pas recommander de l'entreprendre en ce moment. La question se posait si d'autres territoires ne seraient pas susceptibles d'être rendus cultivables avec moins de frais. Nous avions eu l'impression que ceux qui entouraient Erivan répondraient à ces conditions.

Le Gouvernement et sa Commission eussent certainement préféré que nous eussions adopté le vaste projet

de Sardarabad, bien qu'il fût le plus coûteux, car, pour cette raison même, les Arméniens n'avaient pas la possibilité de le réaliser par leurs seuls moyens. Mais malgré cela, comme ils avaient le plus vif désir que nous nous occupions de faire rapatrier les réfugiés arméniens, deux nouvelles possibilités furent envisagées. De chaque côté d'Erivan s'étendent les territoires du nord-ouest et du sud-est de Kírr qui sont encore en friche et qu'il serait possible d'irriguer avec les eaux du Zanga, selon un plan provisoire déjà établi. Puis il y avait les marais que nous avions vus dans la plaine près de l'Araks et qu'on pouvait, comme nous l'avons déjà dit, drainer et irriguer.

Ces vues étaient encourageantes. Nous décidâmes donc d'aller dès le lendemain étudier sur place le projet de Kírr et le surlendemain celui des marais.

LES TERRITOIRES DE KÍRR

Le samedi 27 juin à 8 heures du matin, nous partîmes en auto avec les deux ingénieurs en chef, par la même route par laquelle nous étions venus du lac de Sévan. Ce jour-là, la vue du haut de la colline sur la ville était encore beaucoup plus belle. Des nuages nébulueux flottaient sur la plaine le long des pentes de l'Ararat, dont le sommet blanc scintillait au-dessus des nuages.

Nous arrivâmes d'abord au village de Kanakerr après avoir passé devant la caserne abandonnée que nous avions vue l'autre jour. D'ici nous avions une vue étendue sur la contrée aride qui s'étendait à l'ouest : rien que des collines et des steppes brunes à l'horizon. Mais tout cet espace pourrait être transformé en riches vergers et en champs verdoyants si l'eau du Zanga y était amenée.

Nous descendîmes en bas de la colline et nous avançâmes un peu dans la plaine. Une végétation très rare poussait sur ce sol pierreux et brûlé, mais qui ne sem-

blait cependant pas aussi pauvre que celui du désert de Sardarabad. Je remarquai surtout une espèce de rose sauvage aux fleurs d'un rouge pâle, qui croissait ici et là entre les pierres; le sol n'était donc pas complètement aride. Mais dans tout le pays qui s'étendait à l'ouest jusqu'à la vallée du Zanga et au delà de ce fleuve, le sol paraissait être terriblement sec et était d'une couleur brunâtre.

Plus que jamais le contraste entre le territoire cultivé et le désert nous frappait : d'un côté le sol pierreux et brun jaune, et de l'autre, à quelques centaines de mètres de là, sur les pentes au-dessus de la route, s'étaient les jardins les plus riches. C'est pourtant le même terrain, mais là-bas il y a l'eau qu'apporte une petite rivière qui descend des montagnes de l'est. Amenez de l'eau ici et toute cette région aura le même aspect riant!

Nous remontâmes en auto jusqu'à Kanakerr, puis de là nous partîmes en voiture à cheval à travers les vergers jusqu'à la vallée étroite et profonde du Zanga. Nous côtoyions un précipice et avions vue sur la vallée. On ne voyait d'arbres qu'en deux endroits; à part celà tout était brun et aride. La descente était raide, un éboulement de pierres ayant obstrué la route; nous continuâmes notre chemin à pied jusqu'à l'endroit qui avait été choisi comme point de départ pour le canal projeté, à environ 7 kilomètres de Kanakerr. Ce point est à une hauteur de 1.300 mètres au-dessus du niveau de la mer; la digue qui devrait y être construite aurait une hauteur de 3 m. 03 sur 25 mètres de largeur.

On avait tout d'abord eu l'intention de construire un seul canal qui suivrait la rive gauche du fleuve et descendrait vers le sud en pente raide pendant environ 10 kilomètres; de là l'eau pourrait s'écouler pendant 30 kilomètres sur un terrain plat et être distribuée au moyen de ramifications dans le territoire sud-est de Kirr dont la limite méridionale est la rivière Garni-Tchaï. La longueur totale de ce canal et de ses ramifications attein-

drait près de 100 kilomètres. Une partie de l'eau devrait être dirigée sur le côté occidental de la vallée du Zanga, au moyen d'un gros tuyau et de là emmenée plus loin par un autre canal. Pour éviter une trop grande pression au point où la conduite aurait atteint le fond de la vallée et avant qu'elle remonât la pente de l'autre côté, M. Dupuis proposa de construire un pont suspendu au-dessus de la vallée et d'y faire passer la canalisation; à son avis, du reste, il serait préférable d'éviter, si possible, cette conduite d'eau. Ce plan avait été plus tard abandonné et on avait maintenant l'intention de construire un canal latéral qui suivrait la rive droite du fleuve pendant 7 kilomètres jusqu'à un point où l'eau aurait suffisamment de pression pour pouvoir être détournée à travers la plaine; à environ 12 kilomètres du réservoir, un canal long d'environ 20 kilomètres se dirigera à l'ouest jusqu'vers la rivière Abaran-Sou, et irriguera au moyen d'un réseau de petits canaux le nord-ouest du territoire de Kirr. La longueur totale du canal principal et des ramifications sera d'environ 210 kilomètres.

Vers le sud-ouest, le pays de Kirr s'abaisse vers la rivière Abaran-Sou qui forme sa frontière à l'ouest; au sud-est il descend vers les fleuves Garni-Tchaï et Zanga; il est donc facile de drainer les eaux superflues et de les emmener plus loin; ceci est un point important, car les apports d'eau doivent toujours pouvoir être contrôlés afin d'éviter des stagnations malsaines ou rendues salées par l'évaporation. On estime que le débit du canal ouest pourrait être de 5 m³ 5 par seconde. Sur la base des estimations faites en particulier dans le lac Sévan, on a calculé que la quantité d'eau transportée par le Zanga était suffisante pour irriguer non seulement ces régions mais aussi celles situées plus en contrebas et pour alimenter l'usine électrique d'Eriwan qui a besoin d'un débit de 10 mètres cubes par seconde. En réglant le niveau du lac Sévan on pourra en outre constituer des réservoirs qui pendant la saison sèche suppléeront au débit du fleuve, si celui-ci est insuffisant.

Ajoutez à cela que le Zanga reçoit des affluents importants et si dans l'avenir on désire constituer des réserves d'eau plus grandes encore, il suffira de construire des barrages pour créer de nouveaux réservoirs dont on pourra se servir en cas de nécessité.

Pendant la plus grande partie de l'année, le fleuve fournira en tous cas une quantité d'eau plus grande que celle nécessaire à l'irrigation et aux besoins de l'usine. Cet excédent pourrait être utilisé par une nouvelle usine de force motrice près d'Erivan, où il serait facilement amené par une conduite partant du futur canal de l'est. Ce plan nous fit la meilleure impression. On voyait qu'il avait été soigneusement étudié, bien que le temps ait manqué pour en fixer tous les détails.

Au retour nous passâmes par la vallée où l'on voit encore les ruines d'un grand pont qui, d'après la légende, aurait été construit par Cyrus. Mais d'après ce que j'ai pu en voir, il avait été bâti en briques et son ancienneté n'était certainement pas aussi grande. Nous rejoignîmes nos automobiles qui nous attendaient près du village à l'ombre des grands arbres. Nous traversâmes Erivan et suivant le côté est de la vallée du Zanga, nous nous dirigeâmes vers le territoire aride qui s'étend au sud de la région de Kirr, jusque vers le village d'Aramzalou et au sud-est. La superficie de ce territoire est d'environ 7.470 déciatines (8.200 hectares) dont 5.000 déciatines (5.500 hectares) pourraient être irrigués. Les collines du nord-est pourraient être plantées de vignes, d'arbres fruitiers ou de froment, pendant que dans la plaine on cultiverait le coton et éventuellement le tabac.

Au sud de cette région sèche, coule la rivière Garni-Tchaï qui descend des montagnes de l'est. Ses eaux sont utilisées pour l'irrigation et le pays était couvert d'arbres, de riches jardins, de prés verdoyants. A cela on pouvait voir ce que pourrait devenir toute cette région si on lui donnait de l'eau.

C'était près de cette rivière qu'était située la ville de

Dvine qui pendant longtemps, avant la grandeur d'Ani, fut la ville la plus importante d'Arménie. Le patriarche y avait sa résidence pendant quatre siècles environ (462-931), après l'avoir transportée des villes d'Achtichat et de Vagharchapat. C'est près de là aussi que devait probablement être située la première capitale de l'Arménie, Artachat (Artaksata). Un peu en amont se dressait la solide forteresse de Garni qui avait été bâtie par le puissant roi Tiridate-le-Grand. Tout près, on voit encore les ruines d'un beau temple grec en marbre, qui, d'après l'historien arménien Moïse de Khorène (VI^e siècle), a été érigé par le roi Tiridate au III^e siècle après J.-C., en l'honneur de sa sœur Khosrovidoukht, mais ce monument est probablement d'une date plus ancienne (¹). Près du temple il y avait aussi les ruines d'un palais. Ainsi déjà à cette époque et très probablement à une époque encore plus lointaine, ce pays était cultivé et le fleuve utilisé pour l'irrigation.

Au retour nous vîmes au sud tout près d'Erivan un caravansérail avec une cour carrée entourée de hauts murs de pierre. Ici s'arrêtent les caravanes venant de Tabriz et de la Perse. Nous, modernes, qui avons été contaminés par le démon de la vitesse, nous courons d'un point à un autre avec nos autos, mais qu'avons-nous de plus? Ce sont toujours les longues files de chameaux qui, pas après pas, assurent à travers le désert le commerce du monde avec l'Orient...

Dans l'après-midi nous allâmes visiter la région nord-ouest de Kirr qui s'étend à l'ouest de la vallée du Zanga. Du haut de la tour de garde d'un poste militaire situé au sommet d'une colline, nous eûmes une vue d'ensemble sur toute cette région sèche qui descend à l'ouest vers la vallée de l'Abaran-Sou et vers la plaine d'Etchmiadzine, et nous nous sommes imaginé ce que sera ce spectacle quand toutes ces pentes arides et brunes, tous ces vallonnements seront couverts de riches

(¹) Voir Strzygowski, tome I, page 343 et suiv.

vergers et de champs de froment et que dans la plaine au-dessous pousseront le coton, le tabac, les légumes, entre les nombreux villages qui s'y élèveront bientôt. Une fois le canal construit, il serait en effet relativement facile de dispenser l'eau à toute cette région assoiffée. La superficie du territoire de Kirr nord-ouest est de 13.780 déciatines (15.200 hectares env.) dont 11.000 déciatines (12.100 hectares) peuvent être irrigués et cultivés. Plus à l'ouest il y a des parcelles relativement petites qui sont cultivées et irriguées par la rivière Abaran-Sou, qui descend la vallée à l'est et au nord-est de l'Alagœz et reçoit les eaux des pentes orientales du volcan. Il coule dans la direction du sud vers l'Araks à travers la plaine d'Etchmiadzine. Son débit est généralement faible.

Le sol des deux territoires de Kirr est volcanique ; la couche supérieure, épaisse d'environ 40 centimètres, consiste en un mélange de tuf pulvérisé, de lave et d'argile, ce qui constitue un mélange très riche et fertile.

Le tableau ci-dessous dressé par le Commissariat de l'Agriculture arménien donne l'estimation approximative des récoltes que pourraient donner les deux territoires de Kirr :

CULTURE	Superficie déciatines	Superficie cultivée hectares	Récolte en kilos par hectare	Récolte annuelle en kilos	Prix de vente en roubles par kg.	Valeur brute en roubles de la récolte annuelle (1)
Blé d'hiver	4.800	5.280	1.340	7.100.000	0,17	1.188.000
Froment	1.600	1.760	1.340	2.330.000	0,092	215.000
Coton	5.600	6.160	1.040	6.400.000	0,31	1.960.000
Légumes	800	880	17.820	15.700.000	0,05	785.000
Vergers	400	440	9.640	4.300.000	0,18	774.000
Vignes	1.200	1.320	5.200	6.800.000	0,15	1.020.000
Alfalfa	1.600	1.760	5.940	10.500.000	0,12	1.260.000
Total	16.000	17.600				7.202.000

(1) Un rouble vaut environ 13 francs français.

Nous avions maintenant une bonne vue d'ensemble sur les plans d'irrigation par les eaux du Zanga, de ces territoires qui couvrent une superficie de 16.000 déciatines, et nous retirions une très bonne impression de l'étude que nous en avions faite. Il est certain que la réalisation d'un semblable projet serait la source d'un grand développement économique pour Eriwan, dont tout le pays avoisinant serait cultivé et augmenterait le bien-être et la prospérité de ses habitants, ainsi que la beauté de la ville qui serait désormais entourée d'une ceinture de vergers et de jardins. Quant aux réfugiés, il est certain qu'il serait plus facile de les loger près d'une ville pendant la construction des canaux qu'au milieu du désert de Sardarabad ; à d'autres points de vue encore l'exécution de l'œuvre serait facilitée par la proximité d'une grande ville. Ce fut donc satisfaits du résultat de notre journée que nous retournâmes à notre hôtel.

Le soir, vers les 7 heures, pendant que j'écrivais, un vent violent se leva tout à coup, venant des nuages qui s'amoncelaient noirs et menaçants au-dessus des montagnes au nord. La tempête courbait les grands arbres du parc et soulevait des tourbillons de poussière si épais qu'on ne pouvait voir l'autre côté de la rue. Les passants, chassés par le vent, disparurent au plus vite. Au bout d'une demi-heure la tempête se calma et quand nous sortîmes vers 8 heures il faisait de nouveau beau.

Des phénomènes de ce genre sont fréquents, comme la pluie diluvienne de l'autre jour. Comme j'ai déjà eu l'occasion de le dire, la première partie de la journée est généralement calme, et l'après-midi se lève un vent qui pourrait être rafraîchissant s'il ne soulevait de tels tourbillons de poussière blanche.

Il est impossible d'éviter la poussière ici, même en arrosant les rues, car l'eau sèche trop vite pour que cela serve à grand'chose.

A 8 heures le botaniste Dr. J. Bédelian fit dans une salle du musée une conférence sur la Norvège !

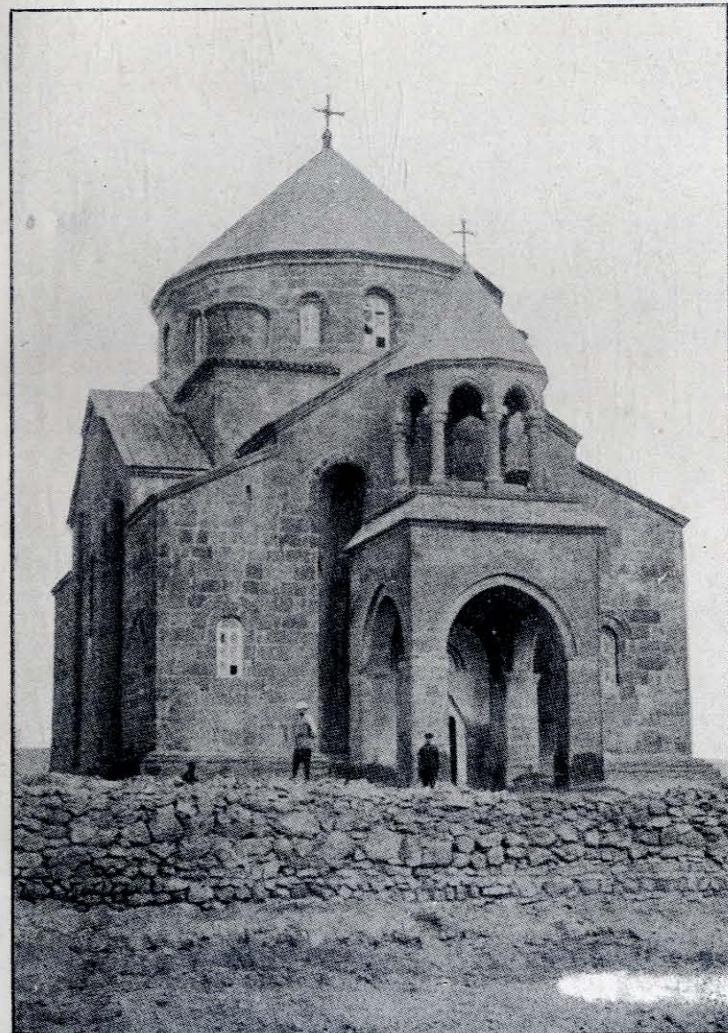
Comme je l'ai déjà dit, cet aimable savant est allé deux fois déjà en Norvège et jusqu'au Cap Nord. Il fit une description charmante de notre pays et donna une impression sympathique de ses habitants. La salle était pleine, et la conférence illustrée de bonnes projections reçut l'accueil le plus enthousiaste.

LES MARAIS

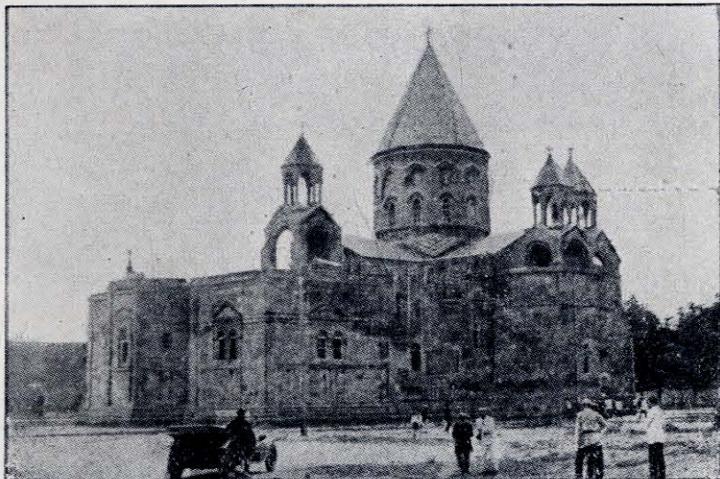
Le 28 juin, par un matin rayonnant, nous quittâmes Erevan emportés par trois automobiles qui nous conduisirent, par la route déjà connue de la vallée du Zanga, à travers les jardins qui s'étendent à l'ouest d'Etchmiadzine, puis nous nous dirigeâmes vers le sud, à travers la plaine, jusqu'à la région marécageuse qui se trouve près de l'Araks et que nous n'avions fait qu'apercevoir à notre passage le premier jour.

Ces marais s'étendent le long de la rivière Kara-Sou. Celle-ci est formée de quelques sources qui jaillissent quelque part à l'est de Sardarabad et qui doivent provenir des eaux souterraines qui se sont écoulées le long des pentes de l'Alagœz. Après avoir reçu son affluent l'Abaran-Sou, le Kara-Sou coule vers le sud-est, presque parallèlement à l'Araks, jusqu'au point où il se jette dans ce fleuve. C'est surtout la région qui s'étend entre la rive droite du Kara-Sou et l'Araks qui est marécageuse. Le drainage en paraît relativement facile, car le terrain s'abaisse de plusieurs mètres, soit vers le Kara-Sou, soit vers l'Araks. Il suffirait donc de creuser un réseau de canaux inclinés vers ces issues naturelles. Un résultat bienfaisant serait déjà atteint si on débarrassait les deux rivières et leurs affluents des roseaux qui les obstruent.

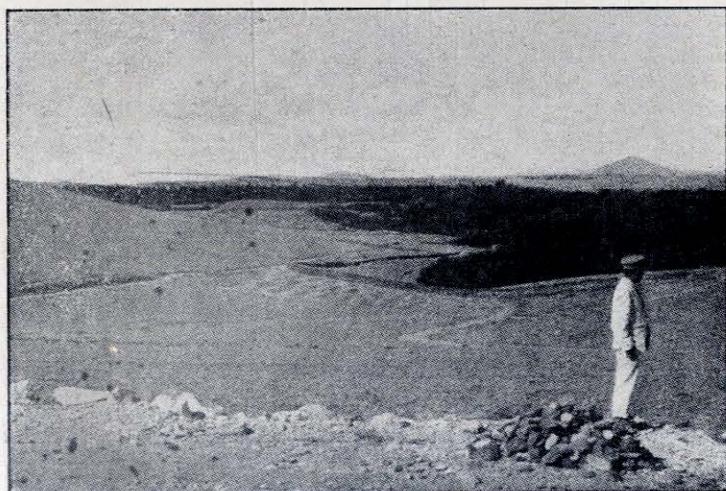
Mais il sera difficile d'utiliser l'eau ainsi recueillie à l'irrigation. Le Kara-Sou roule plus d'eau qu'il ne serait nécessaire, mais il est, depuis ses sources, situé en contre-bas de la plaine; quant à l'Abaran-Sou, son affluent,



L'église de Hripsimé près d'Etchmiadzine.



La cathédrale d'Etchmiadzine.



Le désert et les cultures.

il a un débit trop faible, et, plus en amont, il a déjà alimenté des canaux d'irrigation. Pour utiliser l'eau du Kara-Sou il faudrait qu'une pompe l'élevât continuellement d'une hauteur de 3 à 4 mètres, ce qui la rendrait très onéreuse. En outre, comme nous l'avons déjà dit, cette eau limpide des sources n'est pas aussi fertilisante que l'eau jaune et boueuse de l'Araks.

Pour l'irrigation du pays il serait donc plus simple et plus pratique d'amener l'eau, soit du petit canal de Sardarabad qui arrose l'ouest de la steppe de l'Araks, soit du canal projeté à l'ouest du Zanga, qui doit passer pas très loin au nord. On nous objecte que les quantités d'eau amenées par ces canaux seraient, d'après les estimations faites, juste suffisantes pour l'étendue des contrées qu'elles auraient à irriguer. Il me semble cependant qu'une stricte économie et un contrôle effectif de l'eau, rendraient ce projet réalisable, car actuellement chacun emploie autant d'eau qu'il veut. On pourrait peut-être aussi augmenter quelque peu le débit du petit canal de Sardarabad sans que les intérêts turcs soient lésés. Enfin, dans le cas le plus défavorable, le Kara-Sou pourra toujours fournir suffisamment d'eau, pourvu qu'elle soit élevée par des pompes.

L'évaporation des eaux stagnantes a rendu salants une partie des marécages. Pendant quelque temps les eaux des canaux devront entraîner le sel, avant que l'on puisse commencer à cultiver le sol. Celui-ci est certainement très fertile et sera d'un grand rendement dès qu'il aura été drainé et irrigué.

La superficie totale des champs actuellement en friche ou très peu cultivés dans cette contrée et qui sont susceptibles d'être mis en valeur, est d'environ 10.000 déciatines (11.000 hectares). Les cultures qui pourraient y être entreprises et leur rendement sont indiqués ci-après.

Au sud-ouest, sur les deux rives du Zanga et jusqu'à son confluent avec l'Araks, s'étendent encore des régions

marécageuses : le Zanga-Bassar oriental et le Zanga-Bassar occidental, qui sont la continuation des marais du Kara-Sou. Dans ces contrées, le drainage et l'irrigation pourraient rendre cultivables et fertiles environ 3.300 déciatines, actuellement totalement inutilisés. En outre, les champs qui sont déjà cultivés pourront donner un bien meilleur rendement. Le drainage n'offrira pas de difficultés, car la plaine a une pente suffisante. La plupart du temps la steppe est devenue marécageuse à la suite d'une irrigation mal comprise, les paysans s'étant surtout préoccupés, au début, d'amener l'eau dans leurs champs, sans lui

TABLE DES RÉCOLTES

CULTURES	Superficie cultivée déci- tines	Récolte en kilos par hectare	Récolte annuelle en kilos	Prix de vente en roubles par kg.	Valeur brute en roubles de la récolte annuelle
Blé d'hiver	3.000	3.300	1.340	4.420.000	0,17
Froment	1.000	1.100	1.340	1.474.000	0,09
Coton	4.000	4.400	1.040	4.576.000	0,31
Légumes	500	550	17.820	9.801.000	0,05
Vergers	200	220	9.640	2.121.000	0,18
Vignes	300	330	5.200	1.716.000	0,15
Alfalfa	1.000	1.100	5.940	6.534.000	0,12
Total	10.000	11.000		4.210.000	

réservoir des issues suffisantes, de telle sorte qu'elle est devenue stagnante. Enfin la rivière et les canaux sont obstrués par des roseaux et un bon nettoyage améliorerait certainement leur cours.

Toute la plaine pourra facilement être irriguée par l'eau amenée de la vallée inférieure du Zanga, où elle est en abondance, par celle qui provient de l'usine motrice d'Eriwan, ainsi que par l'excédent des contrées irriguées avoisinantes et qui sont plus élevées.

Le pays ainsi rendu cultivable pourra être planté de la même façon que nous l'avons indiqué pour la région

du Kara-Sou. On estime que l'ensemble de la récolte annuelle aura une valeur brute de 1.684.000 roubles et que la superficie totale des champs cultivés ou améliorés dans le Zanga-Bassar oriental et dans le Zanga-Bassar occidental sera de 4.000 déciatines.

Mais le fléau de ces pays de marais est la malaria qui règne à l'état endémique. La maladie est du reste répandue dans toute l'Arménie. Ici, dans les plaines qui entourent Eriwan et Etchmiadzine, 90 à 95 % de la population en est atteinte; dans les montagnes 15 à 20 % seulement. Au total, on peut dire qu'un tiers du peuple arménien souffre de paludisme. Cette maladie insidieuse est un grand malheur pour le pays et cause des pertes importantes, car elle diminue fortement la puissance de travail et l'initiative de la population. Aussi le gouvernement arménien apporte-t-il une grande attention à la question. En 1923 fut créé à Eriwan un « Institut des maladies tropicales »; huit hôpitaux et treize postes contre la malaria ont été fondés dans tout le pays; le nombre de ces hôpitaux augmente de jour en jour. Il est clair que le drainage et la culture de ces régions marécageuses faciliteront considérablement la lutte contre la maladie, car c'est dans l'eau stagnante qu'éclosent les moustiques porteurs du paludisme. Dès que le drainage serait terminé et le niveau des eaux réglé, il devrait être possible, par les moyens ordinaires, de faire disparaître cette maladie d'une façon presque absolue, et d'apporter ainsi un secours puissant à la population tout entière. C'est pourquoi il nous paraît très important d'entreprendre au plus tôt le défrichement des marais du Kara-Sou et du Zanga-Bassar. Notre impression, après l'étude que nous en avons faite, est que les projets sont bien établis et peuvent être réalisés sans grandes difficultés et avec des frais relativement minimes.

ETCHMIADZINE

Très heureux des résultats de notre enquête, nous

nous arrêtâmes au retour à Etchmiadzine. Etchmiadzine est un immense monastère avec de nombreux bâtiments et une grande cathédrale qui est le sanctuaire national de l'Arménie. Ce dôme, centre spirituel du monde arménien, s'élève au milieu d'une grande place carrée qu'entourent d'autres constructions. Le tout est encerclé de hautes murailles extérieures.

C'est ici que réside le patriarche ou si l'on veut le pape des Arméniens, le « Catholicos ». Là aussi habitent des évêques, des moines, des prêtres et des pèlerins. Là encore s'élèvent une vaste bibliothèque de grande valeur, un musée, une école ou séminaire, etc. Le monastère est situé sur l'emplacement de l'ancienne ville de Vagharchapat, la capitale du roi Tiridate-le-Grand.

On nous conduisit d'abord vers un petit lac carré juste en dehors du couvent, qui fut créé par le patriarche Nersès V dans la première moitié du siècle dernier. Autrefois le lac était entouré d'un parc ombragé par de grands arbres qui devaient offrir un merveilleux refuge contre la chaleur brûlante. Mais maintenant les alentours du lac étaient complètement dénudés. Pendant la dernière guerre, les milliers de réfugiés qui étaient installés ici ont, pendant l'hiver, abattu les arbres pour faire du feu et ne pas mourir de froid. J'ai déjà dit que dans d'autres endroits, ils avaient brûlé le bois des planchers et des toits. On a replanté les arbres autour du lac, mais il devra s'écouler bien du temps avant qu'ils aient la beauté des ombrages d'autrefois.

Après notre promenade autour du lac, nous fûmes invités à aller prendre notre lunch dans la bibliothèque. Ce vaste bâtiment a été construit il y a peu d'années sur la place de la cathédrale. Nous y fûmes reçus par les autorités civiles, et le maire en personne était venu remplir ses devoirs d'hôte. Comme partout dans ce pays hospitalier, la table était abondamment couverte de mets variés et délicieux.

Après le déjeuner, nous allâmes admirer les riches

collections de la bibliothèque, en particulier de vieux manuscrits arméniens et parmi eux plusieurs anciens évangiles. Plusieurs des manuscrits étaient ornés de miniatures polychromes. Nous remarquâmes surtout celles du peintre Thoros (Théodoros) Roslin de Mousch (et Cilicie) du XIII^e siècle, dont la plupart étaient de vrais chefs-d'œuvre.

Après avoir vu ces précieux trésors, nous quittâmes la bibliothèque où cependant on aurait eu envie de s'installer pour s'y livrer à l'étude. Nous traversâmes la grande place pour arriver à la cathédrale, à la porte de laquelle nous attendait l'évêque le plus ancien suivi de deux autres dignitaires. Vêtu d'une longue soutane noire et coiffé d'un capuchon pointu, il avait un visage intelligent et grave, entouré d'une longue barbe grise. D'une allure majestueuse, il s'approcha de nous et de quelques mots chaleureux, en un allemand correct, il nous souhaita la bienvenue et nous offrit de nous faire visiter l'église.

L'histoire de la cathédrale est liée d'une façon très intime à l'évangélisation du pays par saint Grégor et par le roi Tiridate à la fin du III^e siècle. D'après la légende elle aurait été bâtie par ces deux hommes à l'endroit même où Grégor eut la vision du Christ descendant du ciel; de là aussi vient le nom d'Etchmiadzine qui veut dire « où l'Unique est descendu ». Mais cette légende a peut-être été forgée plus tard par les moines pour justifier le titre d'Eglise-mère qu'a pris la cathédrale d'Etchmiadzine, alors que ce fut en réalité l'église de Achtichat (près de Mousch) qui fut bâtie la première et où le Catholicos résida au début jusqu'aux environs de l'année 402, date à laquelle il se transporta à Vagharchapat.

Cependant il se peut que Grégor et le roi Tiridate aient bâti une église à cet endroit près du château royal et que cette église de même que d'autres bâtiments sacrés à Vagharchapat aient été détruits par les Perses dans le même siècle. On suppose que le Catholicos Nersès I^e

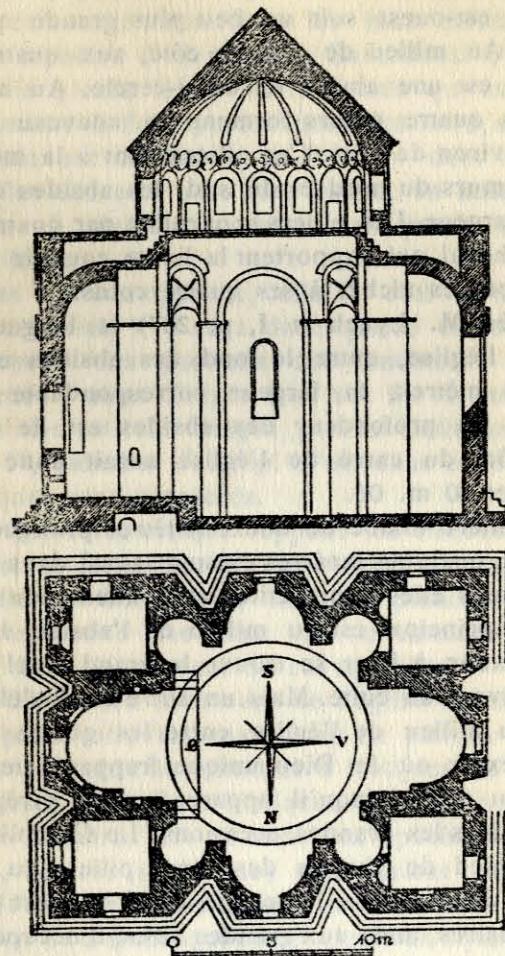
le Parthe (353-373 après J.-C.) a restauré les bâtiments, mais la première restauration authentique de la cathédrale a été entreprise par le chef arménien Vahan Mamikon en l'an 484 environ. Lazare de Pharbi dit à son sujet dans son histoire de l'Arménie (écrite en 505-510 après J.-C.) qu'il fit reconstruire avec la plus grande magnificence la sainte métropole bâtie par ses ancêtres et que le temps avait délabrée. A cette époque, après l'an 461, le Catholicos s'était installé à Dvine, et ce fut seulement après plusieurs changements qu'au XV^e siècle il retourna à Vagharchapat ou Etchmiadzine.

En 618 la cathédrale fut restaurée par le Catholicos Komitas (611-628). D'après Sébeos, dont les écrits datent du VII^e siècle, la coupole de l'église, qui était en bois, fut ensuite remplacée par une coupole de pierre. Environ vingt ans plus tard, le Catholicos Nersès III, dit le Constructeur, élargit probablement l'église en déplaçant les murs latéraux pour donner à l'église une forme carrée. C'est à cette époque que l'église a dû recevoir la forme qu'elle a gardée jusqu'à présent, bien que dans le cours des temps elle ait été restaurée plusieurs fois, et c'est pourquoi il est difficile de préciser ce qui reste de la construction primitive; en outre, différentes annexes ont été ajoutées plus tard. Le grand portail d'entrée, situé à l'ouest, et au-dessus duquel se dresse un clocher ajouré, a été terminé en 1658; les clochers ajourés qui s'élèvent au-dessus des trois absides sur les côtés de l'église, ont été construits en 1682 par le Catholicos Eléazar. La grande aile de l'est et l'abside qui renferment le trésor et les reliques, ont été construites par le Catholicos Georges IV (mort en 1882).

Nous entrâmes dans l'église. Les trois évêques étaient vêtus de la même longue soutane qui leur tombait jusqu'aux pieds, la tête recouverte d'un capuchon; tous trois portaient une longue barbe grise ou blanche. C'était en vérité une vénérable compagnie.

La vaste nef avec ses quatre piliers centraux sup-

portant la voûte de la coupole et les proportions simples de ces massifs murs de pierre font sur le spectateur une



La Cathédrale d'Etchmiadzine.

(D'après un dessin de H. F. B. Lynch.)

impression solennelle et involontairement la pensée se reporte à ces temps où le peuple arménien, au cours des

vicissitudes de son histoire, tournait avec espoir les yeux vers ce sanctuaire.

La forme générale de l'église est carrée, bien que la dimension est-ouest soit un peu plus grande que celle nord-sud. Au milieu de chaque côté, aux quatre points cardinaux, est une abside en demi-cercle. Au milieu de l'église les quatre piliers forment un nouveau carré de 5 m. 08 environ de côté. Ces piliers sont à la même distance des murs du nord et du sud; les absides ont aussi la même largeur. Les piliers sont reliés par quatre voûtes en fer à cheval qui supportent la haute coupole centrale, ornée de petites niches à ses quatre coins.

D'après M. Lynch (t. I, p. 267) la longueur intérieure de l'église, entre le fond des absides est-ouest, est de 33 mètres, la largeur correspondante est de 29 m. 09. La profondeur des absides est de 4 m. 65. Chaque côté du carré de l'église aurait donc environ 23 m. 07 et 20 m. 06.

La lumière tombe de douze fenêtres pratiquées dans la coupole; quelques fenêtres existent aussi dans les murs latéraux, mais elles sont petites et donnent peu de jour. Le portail principal est au milieu de l'abside à l'ouest. Dans le chœur, à l'est, se trouve le grand autel qui sert le plus souvent au culte. Mais un autre autel s'élève sous un dais au milieu de l'église entre les quatre piliers à l'endroit exact où le Dieu unique frappa la terre avec un marteau d'or lorsqu'il apparut à saint Grégor. Cet autel sert dans les grandes occasions. Le Catholicos a un trône au pied de chacun des deux piliers du nord, à droite des deux autels. Il occupe celui de l'est aux services ordinaires, mais aux grandes fêtes, il occupe l'autre. Ces trônes sont des cadeaux : le premier fut donné par les Arméniens sous le pontificat de Astvatsadour (1715-1725); on dit que celui du centre fut offert par le pape de Rome; il porte une inscription avec le nom de Pétros Catholicos (Peter II, 1748).

Dans l'abside du côté sud, est un troisième autel

renfermant la châsse où est gardé le vase d'huile sainte consacrée par saint Grégor, dit-on, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une masse desséchée. Cette huile est encore en usage aux fêtes les plus solennelles, par exemple au sacre d'un nouveau Catholicos. On en délaie une petite pincée dans l'huile sacrée qui est parfumée d'une essence de fleurs, précaution nécessaire, avant qu'elle soit versée sur la tête de Sa Sainteté dont les évêques frottent les cheveux avec leur pouce, en faisant le signe de croix. A côté de la châsse une petite lampe brûle nuit et jour.

Dans l'abside opposée, celle du côté nord, se dresse encore un autel; il y en a donc quatre en tout. Le mur est ici orné des portraits des fondateurs de l'église arménienne : saint Grégor avec ses fils Aristakès et Verthanès et son petit-fils Grégor, puis les Catholicos Houssik, Nersès I^e, Sahak et Mesrop. C'est dans cette abside que les évêques sont consacrés.

Un fait caractéristique rappelle les circonstances dans lesquelles le monastère a vécu et s'est développée la vie spirituelle de l'Arménie; sous le plancher devant le chœur, se trouve une vaste citerne destinée à approvisionner d'eau le couvent en cas de siège.

La décoration intérieure de l'église est simple et ne frappe pas l'œil; les murs sont en pierres polies, recouverts en partie de peintures à fresques ou sur toile et représentant des scènes bibliques. Ces peintures ont de couleurs sombres et ne sont pas spécialement remarquables, ni très anciennes; elles datent probablement du XVIII^e siècle; à cette époque, la voûte de la coupole fut aussi décorée d'arabesques en couleurs de style persan⁽¹⁾). Il est d'ailleurs assez curieux que l'église contienne des peintures bibliques, car les Grégoriens arméniens sont en général opposés à toute représentation religieuse, et

(1) Voir Lynch, I p. 267.

c'est la raison pour laquelle la peinture ne s'est pas développée dans leurs églises.

La porte carrée et relativement basse qui du porche ouvre l'église, est entourée de riches ornements en bas-reliefs qui datent probablement de la même époque récente que le portail (XVII^e s.). A part cela les murs sont planes, sans aucun ornement en relief. L'extérieur de l'église est aussi tout à fait simple et les vieux murs ne montrent que leurs grosses pierres carrées et polies; les fenêtres et les portes sont encadrées de moulures très simples. Seule la coupole centrale est plus richement ornée. Les fenêtres étroites et cintrées sont flanquées de pilastres qui soutiennent des voûtes aux décos-
rations éclatantes. Au-dessus de chaque fenêtre un médaillon rond contient la tête d'un saint. Entre chaque paire de fenêtres, des pilastres plus élevés sont reliés à leur partie supérieure par une couronne d'ogives qui fait tout le tour de la coupole et qui sont bordées de corniches en tresses. Au-dessous de la corniche du toit, court une large bordure de pierre ciselée. Cette décoration extérieure de la coupole date d'une époque relativement récente.

Le clocher au-dessus du portail d'entrée contient, paraît-il, une célèbre cloche d'église thibéthaine portant la formule d'enchantement bouddhique «Om à Hum».

Les trésors et les reliques sont conservés dans l'annexe qui s'élève sur le côté est de la cathédrale. La plus célèbre est le bras et la main droite de saint Grégor auxquels on attribue une signification spéciale, car ce bras est devenu le symbole de la défense et de la sécurité du Patriarcat. On y voit aussi un morceau de l'arche de Noé qui échoua sur le mont Ararat non loin d'ici, où, d'après la légende, «on en pouvait encore voir des restes, il n'y a pas bien longtemps, mais qui ont aujourd'hui disparu». Là aussi est conservée la pointe de la lance qui traversa le flanc de Jésus; cette lance a la vertu d'arrêter les épidémies. Il y a encore là des bras

et des mains de plusieurs saints et la tête de l'apôtre saint Thadéus. Un panneau de bois, dans lequel est sculpté un Christ sur la Croix, serait l'œuvre de l'apôtre Jean; cette relique a été acquise par Achot Patricius.

Après avoir visité cette église célèbre, nous fûmes invités à nous rendre chez Sa Sainteté le Catholicos, et les évêques qui nous avaient accompagnés nous conduisirent à sa résidence. Celle-ci est un bâtiment tout à fait simple, situé à l'angle sud-ouest de la place carrée entourant l'église.

Nous montâmes quelques marches et après avoir passé devant de nombreux serviteurs et ecclésiastiques, nous entrâmes dans la salle où se trouvait Sa Sainteté, entourée de ses évêques et des dignitaires. Le Catholicos était de taille moyenne et avait une expression remarquablement intelligente et grave; il portait une barbe grise et était vêtu de la longue soutane noire, et coiffé d'un haut capuchon noir, avec une croix blanche au-dessus du front.

Il nous fit asseoir à une table qu'il présidait du haut de son trône situé de l'autre côté.

Il nous adressa un discours de bienvenue et nous remercia particulièrement de notre sollicitude pour ses compatriotes, les réfugiés arméniens. Il parlait arménien; ses paroles nous furent traduites par un des évêques qui nous avait fait visiter l'église. Le Catholicos avait une voix chaude et profonde; il parlait avec une grande dignité naturelle qui, bien que nous ne puissions le comprendre, nous fit une forte impression; l'expression bienveillante de son regard montrait qu'il pensait ce qu'il disait.

Je le remerciai, en expliquant en quelques mots le but de notre voyage. Je parlai aussi des réfugiés arméniens et de leurs conditions de vie dans les différents pays où ils se trouvent actuellement. Par l'intermédiaire de l'évêque qui nous servait d'interprète, nous nous entretenîmes des grandes possibilités de l'Arménie et je

racontait ce que nous avions vu dans le pays. Nous parlâmes du sort tragique du peuple arménien et de ce que nous comptions faire pour les réfugiés.

Le patriarche prenait part à la conversation avec beaucoup de vie et, pendant que nous parlions avec cet homme si simple et si intelligent, nous avons compris comment l'église personnifiée par son Catholicos est restée au cours des siècles la force qui a soutenu et uni les Arméniens à travers leurs malheurs. En prenant congé de nous il nous souhaita bonne chance de réussite dans notre œuvre pour l'Arménie et ses réfugiés.

Le musée possède une intéressante collection d'anciennes pierres gravées d'inscriptions cunéiformes, et qui ont été trouvées à différents endroits du pays. Ces pierres sont de l'époque khaldienne pré-arménienne, antérieure au VI^e siècle avant J.C., et étaient pour nous d'un grand intérêt; dans plusieurs de ces inscriptions, il est fait mention de canaux, ce qui prouve que, déjà en ces temps reculés, ces contrées étaient irriguées artificiellement. Nous admirâmes aussi de vieilles pièces de monnaie arméniennes, portant des têtes de rois. Plusieurs d'entre eux avaient les traits fins et accusés qui caractérisent le type arménien, comme par exemple Tigrane-le-Grand (95-35 avant J.C.). On me fit cadeau de plusieurs publications en arménien sur le musée qui contenaient de bonnes reproductions photographiques des églises, des monnaies etc.

Mais comme toujours nous étions pressés et n'avions pas le temps de voir tout ce qui présentait de l'intérêt dans la capitale spirituelle de l'Arménie. Il fallut faire nos adieux et prendre le chemin du retour. Nous nous arrêtâmes cependant en route à l'est de la ville pour voir la belle église de Hripsimé, où, sans que nous le sachions, le célèbre évêque Mesrop Ter-Movsessian, qui avait appris notre arrivée, nous avait attendu toute la journée. Il nous reçut très aimablement à la porte de son église. C'était un homme de haute taille, aux traits fins,

à l'expression vive et intelligente. Il avait noble allure dans sa soutane et son capuchon d'évêque en velours violet sombre, et sa longue barbe grise descendait en anneaux ondulés sur sa poitrine. L'évêque Mesrop est connu par ses travaux sur l'architecture des vieilles églises et par les fouilles qu'il a faites à l'église de Zvarthnotz située non loin d'ici.

Il nous montra l'église de Hripsimé et, de sa voix forte qui résonnait sous les hautes voûtes, il nous expliqua en allemand son histoire. L'église est consacrée à la vierge Sourb (sainte) Hripsimé qui a joué un grand rôle dans l'évangélisation de l'Arménie. De sang royal et merveilleusement belle, elle vivait à Rome au III^e siècle où elle était religieuse. En butte aux attentions de l'empereur, elle prit un jour la fuite accompagnée de la supérieure du couvent et de quelques autres nonnes. Après de longues et pénibles pérégrinations, elles arrivèrent enfin au point où nous sommes à Vagharschapat. Le roi Tiridate, ébloui par sa beauté, voulut l'épouser, mais elle refusa. D'après la légende, ce guerrier, célèbre par sa force physique, tenta plusieurs fois de l'enlever, mais elle soutint la lutte contre lui, le vainquit et le jeta par terre. Elle s'enfuit alors à nouveau avec ses compagnes, mais on les rattrapa et elles moururent dans d'affreux supplices. Hripsimé mourut à l'endroit même où est bâtie l'église. Quant au roi idolâtre et ennemi acharné du christianisme, il fut puni de son forfait et atteint d'une terrible maladie; il fut, ainsi que ses hommes, changé en sanglier. Ce n'est que lorsqu'il se repentit de ses crimes et que saint Grégor eût été retiré vivant de la fosse pleine de serpents où il avait été jeté treize ans auparavant, que le roi fut guéri par le saint. A partir de ce jour Tiridate mit à répandre le christianisme le même zèle qu'il avait déployé autrefois pour le détruire, et il fit, avec saint Grégor, bâtir beaucoup d'églises.

Cette église de Sainte-Hripsimé est carrée, de la forme typique des églises arméniennes, imitée probable-

ment des anciens temples païens. Des temples semblables ont été bâtis dans tous les pays méditerranéens et chez les Etrusques et, d'après Strzygowski, ont eu comme origine la forme carrée des premières maisons de bois. La maison arménienne de pierre est, elle aussi, carrée et dans sa forme la plus simple elle n'a qu'une pièce.

Il faut se souvenir que l'Arménie est le premier pays qui adopta le christianisme comme religion d'état, à un moment où le monument religieux de la chrétienté n'avait pas encore une forme fixée et convenue. C'est ainsi que les Arméniens et les Géorgiens arrivèrent peu à peu à fixer leur propre style religieux. Sur le carré, ils élevèrent la coupole, imitée probablement des Perses; chacun des côtés du carré fut renforcé d'une abside surmontée d'une demi-coupole qui, s'appuyant à la base de la coupole centrale, aide à la supporter.

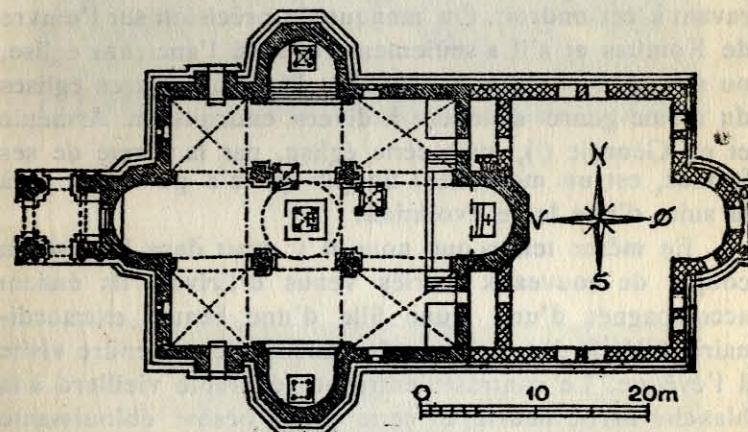
Les églises géorgo-arméniennes avec leurs murs massifs et nus et leurs piliers carrés sont d'un effet compact et épais qui cadre bien avec l'aspect général du pays. Elles reflètent bien cette nature immense et simple dominée par les volcans de l'Ararat et de l'Alagœz, eux-mêmes si massifs. Il ne reste malheureusement aucun vestige qui nous permette de juger jusqu'à quel point ce plan se retrouve dans celui des temples païens de l'Arménie et de la Géorgie. La grande église ronde de Zvarthnotz est issue du même plan.

L'intérieur de l'église de Hripsimé ressemble dans tous ses détails à celui de Mzhkhétha; les dimensions sont aussi les mêmes. La seule différence est que les quatre chapelles carrées placées aux quatre angles ont ici les dimensions nécessaires pour que l'extérieur de l'église forme un carré parfait.

Les deux églises semblent être de la même époque (VII^e siècle); l'église géorgienne est peut-être de quelques années antérieure; les toits sans pignons et la coupole centrale sont de lignes plus simples et plus primitives. La longueur de l'église est à l'extérieur de 22 m. 08

de l'est à l'ouest, sans compter le porche bâti devant l'entrée de l'ouest en 1653, ni le clocher élevé en 1790.

Les dimensions intérieures comptées du fond des absides sont de 20 m. 50 sur 16 mètres. Le carré intérieur, limité par les angles entre les absides, a 9 m. 90 de longueur sur 9 m. 40 de largeur. Dans les angles se trouvent des piliers aux trois-quarts cylindriques qui mesurent 2 m. 50 de diamètre et qui sont terminés à l'extérieur par quatre petites tours rondes qui flanquent la coupole centrale (voir le croquis).



L'Eglise de Sainte-Hripsimé à Etchmiadzine.
(D'après Thoramanian.)

Le diamètre intérieur de la coupole est de 9 m. 40; elle est à seize pans et douze fenêtres. La hauteur intérieure est d'environ 23 mètres, donc à peu près égale à la longueur extérieure du monument.

Les murs sont tout à fait nus et ne portent aucune décoration ni à l'intérieur ni à l'extérieur, sauf quelques frises taillées dans la pierre au-dessus des fenêtres et quelques ornements sous la coupole; mais le vaisseau central, les quatre absides et les quatre piliers qui les séparent, et qui tous s'unissent en arcs et semi-coupoles

sous la coupole principale, ont un mouvement d'élévation dont l'effet est des plus imposants. La lumière pénètre presque uniquement par les fenêtres de la coupole, car les fenêtres étroites des trois absides ne donnent que peu de clarté. L'entrée principale se trouve dans l'abside de l'ouest dépourvue de fenêtres. Le tombeau de sainte Hripsimé est dans une crypte située sous l'abside de l'est. D'après Sébéos qui écrivait à la fin du VII^e siècle, l'église aurait été bâtie en sa forme actuelle par le Catholicos Komitas en 618; mais nous savons par Agathangelos qui vivait au V^e siècle, qu'une église existait auparavant à cet endroit. On manque de précision sur l'œuvre de Komitas et s'il a seulement restauré l'ancienne église, ou s'il en a édifié une nouvelle. Plusieurs autres églises du même genre s'élèvent à divers endroits en Arménie et en Géorgie (¹), mais cette église, par la pureté de ses formes, est un monument unique qui n'a pu naître qu'à la suite d'une lente évolution.

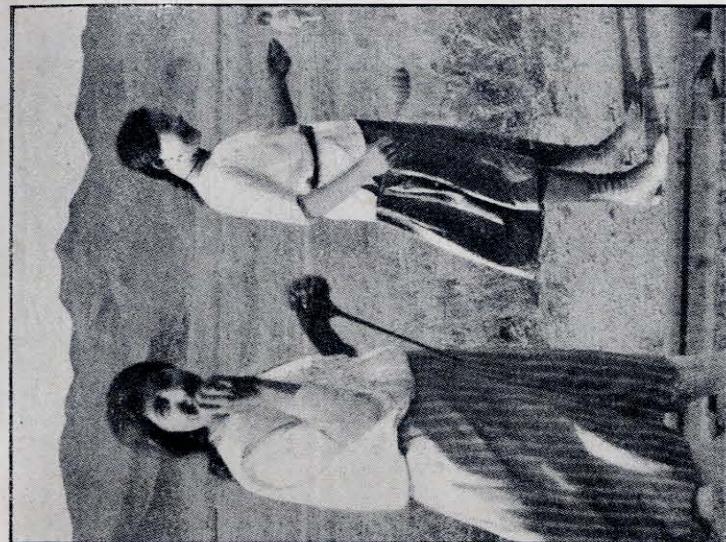
En même temps que nous il y avait dans l'église un couple de nouveaux mariés venus d'Erivan; ils étaient accompagnés d'une jeune fille d'une beauté extraordinaire. C'était dimanche et ils étaient venus rendre visite à l'évêque. Le contraste entre ce vénérable vieillard à la blanche barbe fleurie et cette jeune beauté éblouissante de vie me causa un plaisir très rare : d'un côté la profonde gravité de la vie, de l'autre sa joie lumineuse!

Tout imprégnés du passé de ce peuple, nous reprîmes au crépuscule le chemin qui sépare la plaine cultivée et le désert, puis, à travers les jardins de la vallée du Zanga, nous rentrâmes à Erivan.

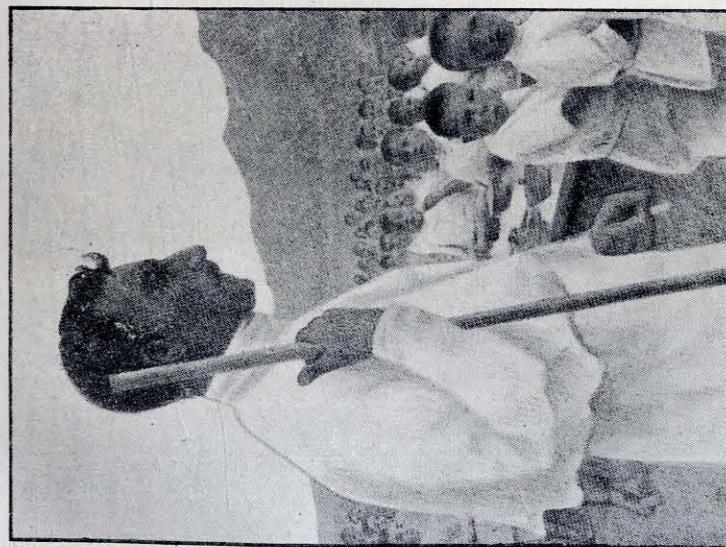
NOTRE PROPOSITION

Notre travail ici en Arménie est maintenant à peu près terminé. Aussi bien qu'il a été possible de le faire

(¹) Voir Strzygowski, vol. I, page 84 et 93.



Des jeunes filles filant la quenouille près de la gare d'Alagetz.



Le gérant du camp d'été des jeunes Arméniens,
Un type arménien pur.



La vallée avec la montée vers la crête de Bezobdal.



La descente vers la vallée boisée au nord de la crête de Bezobdal.

dans le peu de temps dont nous disposions, nous avons étudié les divers plans établis pour mettre en valeur de nouveaux territoires et avons pu nous faire une opinion personnelle de ce qu'il fallait tout d'abord chercher à réaliser. Les jours suivants nous eûmes plusieurs conférences avec le Commissaire de l'agriculture Erzinghian, avec les membres du Gouvernement et avec le Comité du Gouvernement. Nous leur avons fait connaître les conclusions auxquelles nous étions arrivés et communiqué nos propositions.

Les plans d'irrigation, de drainage et de culture qui nous ont été soumis, nous paraissent être réalisables et nous estimons que tous devraient être exécutés progressivement. Mais, comme nous l'avons dit auparavant, nous ne pouvions recommander d'entreprendre immédiatement l'exécution du plus important de ces plans, celui de l'irrigation et de la mise en culture du désert de Sardarabad. Sans doute il permettrait de récupérer à peu près 43.000 déciatines de nouvelles terres, mais sa réalisation sera trop coûteuse — nous avons estimé les frais à 15 ou 20 millions de roubles-or, et les travaux de trop longue durée, au moins trois ans.

Par contre, les plans d'irrigation du territoire de Kirr et de drainage et d'irrigation des territoires de Kara-Sou et de Zanga-Bassar étaient beaucoup plus faciles à exécuter, demanderaient moins de temps et des frais moindres. Pour ces raisons nous recommandâmes au Gouvernement de s'attacher d'abord à leur réalisation.

Nous calculâmes que de cette façon au moins 30.000 déciatines de territoire cultivable seraient récupérés et qu'au moins 25.000 hommes (probablement plus) pourraient y trouver leurs moyens d'existence.

Si nous pouvions arriver à trouver les crédits nécessaires pour ces travaux, nous demanderions au Gouvernement arménien de se déclarer prêt à recevoir dans les territoires nouvellement défrichés au moins 15.000 hommes pris parmi les réfugiés d'Europe.

A notre avis, il était désirable de commencer au plus tôt le drainage des marais, ce travail étant le plus facile et apportant une aide notable à la lutte contre la malaria.

Ensuite nous proposâmes que les réfugiés arméniens d'Europe soient, dans la plus grande mesure possible, employés comme ouvriers pour ces travaux. De cette façon 2.000 réfugiés avec leurs familles trouveraient immédiatement du travail et ce nombre pourrait probablement être bientôt doublé.

Tout ceci était relativement simple et le Gouvernement arménien ratifia entièrement nos propositions. Mais la question difficile était celle des moyens nécessaires à la réalisation de ces projets. Autant que nous pouvions en juger, d'après les plans qui nous avaient été soumis, le drainage des marais et la constructions d'un système d'irrigation dans le territoire de Kırı et dans les territoires marécageux, coûteraient au moins 6 millions de roubles-or, somme à laquelle il fallait ajouter pour le transport des réfugiés et leur établissement environ 3 millions de roubles-or, donc un total de 9 millions de roubles-or, soit, en chiffres ronds, 1 million de livres sterling.

Il y avait trois manières pour chercher à se procurer ces fonds : faire une collecte internationale auprès des donateurs privés, demander aux Gouvernements européens et américains le don de cette somme, faire un emprunt.

Vu la situation économique actuelle en Europe, il nous paraît impossible d'obtenir une telle somme des particuliers ou des Gouvernements. Il restait donc seulement à discuter la possibilité d'un emprunt. Je racontai à mes collaborateurs les difficultés que nous avions eues pour conclure l'emprunt pour l'installation des réfugiés grecs en Grèce et comment il avait abouti grâce à la collaboration et à l'aide de la S.D.N. Je pensais donc que les circonstances étant analogues, il fallait agir de la même manière et profiter de l'expérience acquise en Grèce. Cependant le fait que le Gouvernement sovié-

tique ne voulait pas entrer en relations avec la S. D. N. et que nous ne pouvions évidemment pas faire à la S. D. N. des propositions de ce genre contre le gré de ce Gouvernement, créait une difficulté spéciale. Nous ne pouvions naturellement pas nous prononcer sur les chances de réussite d'un tel emprunt, car elles dépendaient pour une grande part des garanties qui seraient données pour son remboursement.

Le Gouvernement arménien partagea notre opinion qu'un emprunt serait la meilleure solution et il se déclara prêt à engager sa garantie, pourvu que les conditions de l'emprunt fussent raisonnables et le délai d'amortissement pas trop court; en tous cas il ne devra pas être inférieur à dix ans, ce qui nous parut rationnel.

L'emprunt serait uniquement destiné à la réalisation des projets sus-mentionnés. L'entremise éventuelle de la S. D. N. pour le lancement de l'emprunt ne paraissait pas au Gouvernement arménien devoir être un obstacle insurmontable et il promit de se mettre en rapport à ce sujet avec le Gouvernement de Moscou. Quant aux garanties, le Gouvernement était d'avis que les territoires rendus cultivables auraient une valeur beaucoup plus élevée que la somme prêtée et que leur rapport serait plus que suffisant pour rembourser l'emprunt en relativement peu de temps. Le Gouvernement mit la meilleure volonté pour offrir tous les impôts et contributions perçus sur les colons des nouveaux territoires en garantie du payement des intérêts et amortissements de l'emprunt jusqu'à ce que celui-ci fût entièrement couvert. En outre, l'Etat arménien donnait sa garantie pour le remboursement ponctuel et intégral de la somme avancée et peut-être serait-il possible d'obtenir aussi celle du Gouvernement des Soviets et de la Banque d'Etat russe.

Le Gouvernement d'Arménie était aussi prêt à donner aux réfugiés qui seraient transportés en Arménie, les facilités suivantes : dispense de douane, transport en chemin

de fer gratuit depuis la frontière soviétique, allocation gratuite de la terre à cultiver (sauf les droits à percevoir pour le remboursement de l'emprunt), dispense pendant un an ou deux après leur installation des obligations militaires susceptibles de retarder les travaux de culture. Ainsi le Gouvernement arménien et nous étions complètement d'accord sur tous les points.

En prenant pour base les évaluations qui ont été faites pour le territoire de Kirr, et qui sont plutôt faibles, le rendement moyen annuel de la totalité des territoires rendus cultivables serait le suivant:

TABLE DES RÉCOLTES

CULTURES	Superficie décia- tines	Récolte en hectares	Récolte en kilos par hectare	Récolte annuelle en kilos	Prix de vente en roubles par kg.	Valeur brute en roubles de la récolte annuelle
Blé d'hiver	9.000	9.900	1.340	13.266.000	0,17	2.227.500
Froment	3.000	3.300	1.340	4.422.000	0,09	405.000
Coton	11.200	12.320	1.040	12.813.000	0,31	3.920.000
Légumes	1.500	1.650	17.870	29.403.000	0,05	1.440.000
Vergers	680	748	9.680	7.240.000	0,18	1.326.000
Vignes	1.620	1.782	5.210	9.300.000	0,15	1.417.500
Alfalfa	3.000	3.300	5.960	19.670.000	0,12	2.400.000
Total	30.000	33.000				13.136.000

D'après cette estimation, la valeur brute de la récolte annuelle pour chaque déciatine de terre cultivée serait en moyenne de 440 roubles-or (400 roubles par hectare), ce qui est plutôt au-dessous de la réalité. Si nous estimons les frais de la culture, outillage, chevaux de trait etc., y compris le salaire du cultivateur et de sa famille, à environ la moitié du rendement brut, nous aurons un profit net de 220 roubles-or par chaque déciatine. Comptons ensuite un déciatine de terre par individu et une famille comptant en moyenne cinq personnes, le profit brut sera de 2.200 roubles-or par famille et de

1.100 roubles après déduction des frais. Un ouvrier non spécialisé ne gagne en Arménie guère plus de 300 roubles par an. Les cultivateurs des nouveaux territoires pourraient donc aisément payer, en compensation de l'irrigation, le 20 % du profit brut des terres qui leur seraient allouées, jusqu'à l'amortissement complet de la dette de l'Arménie. Ce pourcentage sera plus que suffisant pour couvrir l'emprunt, même si, pour parer à toute éventualité, le montant, fixé d'abord à 9 millions de roubles-or ou £ 1.000.000, était porté à £ 1.500.000.

Evidemment cinq ou six ans s'écouleront avant que le pays nouvellement défriché puisse rendre un bénéfice tangible. Les deux premières années seront employées à la construction des canaux, mais l'eau une fois amenée, il ne restera qu'à labourer et à semer et déjà la troisième année le pays sera susceptible de donner un profit brut de 8 millions de roubles, la quatrième plus de 10 millions, la cinquième de 12, la sixième et les suivants plus de 13 millions de roubles. On voit par là combien lucrative sera l'exécution du plan d'irrigation et que le rendement des terrains cultivés couvrira facilement l'emprunt dans les quinze années que nous avons prévues.

En outre, aussitôt que nous aurions pu obtenir les moyens financiers nécessaires à cette entreprise, il serait possible d'établir en Arménie un grand nombre des réfugiés qui se trouvent actuellement en Grèce et à Constantinople et dont beaucoup n'ont pas d'occupations. Ici nous pourrions les employer productivement au drainage et à la construction des canaux et si on pouvait transporter bientôt 4.000 de ces réfugiés avec leurs familles, on aurait évacué de cette manière le plus grand nombre de ceux auxquels il est urgent de fixer au plus tôt un établissement.

Il est ensuite évident que l'emploi dans les nouveaux territoires irrigués des méthodes modernes de culture sera d'une grande importance pour le développement général du pays et donnera une impulsion nouvelle à

l'activité et à l'initiative de la population. Cela pourra être le commencement d'une ère d'exploitation plus intensive du sol et provoquer la création de nouvelles industries qui, à leur tour, procureront du travail à de nombreux ouvriers. Cela sera enfin un premier pas vers la constitution de ce « foyer national » que les puissances occidentales ont plusieurs fois promis au peuple arménien et qu'en réalité, elles se sont engagées à lui donner.

Le développement de ce pays fertile contribuera enfin à procurer à ce peuple si incroyablement maltraité au cours des siècles une existence plus tranquille et plus prospère.

C'est pourquoi nous pensons pouvoir espérer que les gouvernements des grandes puissances accueilleront favorablement ce projet et que sans avoir à faire des sacrifices énormes, elles voudront, en facilitant son exécution, s'acquitter de quelques-unes de leurs obligations envers le peuple arménien.

NOS DERNIERS JOURS A ERIVAN

Nous n'avions toujours pas visité l'usine électrique qu'on était en train de construire dans la vallée du Zanga, au nord-ouest d'Erivan. Dans la matinée du 30 juin nous y allâmes donc en auto. Nous ne nous arrêtâmes guère auprès des murs qui étaient en voie de construction et nous remontâmes un peu plus haut dans la vallée pour aller voir le canal qui devait amener l'eau et qui était déjà terminé, ainsi que le réservoir. Tous ces travaux avaient été intelligemment conduits et donnaient dans leur ensemble une impression de solidité et de durée. Il était curieux de voir les sacs de sable et de gravier nécessaires à la fabrication du béton descendus du haut de la vallée à dos d'âne : c'était un symbole de l'avenir et de l'antiquité qui se rencontraient dans cet étroit chemin! Près de la carrière d'où l'on extrait le gravier et le sable, nous nous rafraîchîmes à une source

limpide qui jaillissait de la montagne sous de grands arbres touffus. Les ouvriers nous offrirent des mûres et des abricots qu'ils avaient cueillis sur les pentes au-dessous de nous et nous les mangeâmes de bon appétit.

Sur la route du retour, on nous arrêta devant un établissement qui ressemblait à une fabrique. Dans une grande cour un homme de haute taille, manifestement le gérant de l'établissement, nous reçut avec la plus grande amabilité et nous emmena par de grands escaliers jusqu'à de vastes caves voûtées. Nous étions dans l'établissement «Ararat» qui appartient au Gouvernement et où sont préparés les vins et les cognacs. Nous pûmes nous rendre compte de l'importance de l'entreprise. En 1924, la production fut de 30.000 hectolitres de vin et de 7.400 hectolitres d'eau-de-vie, qui sont exportés dans toute la Russie et le Proche Orient. On nous offrit de nous rendre compte de la qualité des produits, expérience agréable mais dangereuse pour qui ne sait pas se limiter.

Nous vîmes d'abord des fûts immenses : c'était du cognac, qu'on nous fit goûter. Je fus prudent et n'en bus qu'une gorgée, juste de quoi pouvoir l'apprécier, car il était vraiment excellent. On nous offrit ensuite une qualité encore meilleure et enfin on sortit pour nous un vieux cognac extra et là, je succombai à la tentation d'en boire un peu plus. On nous montra d'autres caves où dans de grands fûts on mettait le vin fermenter ou reposer. Puis il nous fallut goûter à une quantité de différents vins arméniens, blancs ou rouges. Tous étaient bons; il y avait en particulier quelques marques de vieux vins rouges si remarquables qu'il nous était vraiment difficile de ne faire que les goûter. On but à notre santé et nous répondîmes. Alors vinrent du bon sherry, du madère excellent et enfin un porto encore meilleur. Le raisin arménien, si sucré, paraît convenir particulièrement pour ces dernières sortes de vins. Enfin on nous apporta du muscat; je crois n'avoir jamais bu vin plus délicieux et c'est à grands traits que nous y fîmes hon-

neur! Après tout cela, nous ressentions une impression assez étrange lorsque nous sortîmes de cette cave, si fraîche et si pleine de richesses, dans la lumière aveuglante et le soleil brûlant de midi.

Le soir le Gouvernement donna en notre honneur une fête dans le jardin du Sirdar, de l'autre côté de la crevasse du Zanga, en face de la forteresse d'Erivan. Ce jardin appartenait à l'origine au dernier Sirdar persan, qui avant 1828 était gouverneur de cette province et habitait la forteresse. Il est magnifique. Les Persans sont en effet remarquablement habiles pour les travaux d'irrigation et la création des jardins. Depuis la conquête russe, il était passé aux mains de particuliers, mais après la révolution soviétique, il fut repris par le Gouvernement qui le réunit avec le jardin voisin pour en faire un grand parc public, entretenu par l'Etat. La fête fut donnée dans une maison qui avait appartenu à un riche Arménien. Autrefois celui-ci passait avec sa famille l'hiver à Odessa, mais habitait l'été et l'automne cette résidence magnifique. La révolution lui enleva tous ses biens, mais ne pouvant se résoudre à quitter ses arbres et ses fleurs, il habite maintenant deux chambres dans le sous-sol de son ancienne villa et travaille comme jardinier dans le jardin qui fut autrefois sa propriété. Il était présent à la fête et je lui parlai. Personne ne paraissait le considérer comme l'ancien propriétaire de ces lieux, et il était là comme les autres subalternes.

Le soir suivant (mercredi 1^{er} juillet) il y eut encore une fête d'adieu; elle débuta par un concert où furent exécutées, après le quatuor en sol mineur de Grieg, plusieurs œuvres du compositeur arménien Spendierian. La musique, inspirée d'airs et de chansons populaires arméniens, fut très agréable et fort bien exécutée par l'auteur lui même au piano, par deux violonistes et par l'excellent violoncelliste arménien Aïvasian. On me dit que Grieg était spécialement goûté en Arménie et qu'on avait trouvé une certaine parenté entre sa musique et la

musique de ce pays, opinion que nous partageâmes après cette audition. Un groupe d'hommes dansa ensuite sur des airs populaires; leur rythme et leur souplesse ravirent les spectateurs. Les danses caucasiennes révèlent toute l'ardeur cachée d'un peuple.

Puis il y eut un grand souper auquel prirent part les membres du « Comité de secours pour l'Arménie », des professeurs de l'Université, des artistes et d'autres personnalités. Nous y entendîmes beaucoup de discours fort aimables, puis de la bonne musique jouée par un orchestre arménien et des chansons populaires chantées par une jeune femme de talent et un baryton au timbre sympathique. Les vieilles chansons avaient un charme sentimental très caractéristique et rappelaient un peu les mélodies persanes. L'une d'elle raconte l'histoire d'un roi qui arrive vainqueur en Géorgie après avoir traversé le fleuve Koura. Sur l'autre rive il rencontre une jeune fille dont il a tué le frère pendant la guerre. Elle arrête son cheval et lui dit: « Tu a vaincu mon frère dans la lutte, mais je te vaincrai avec mes yeux ». Les yeux noirs de la femme furent plus puissants que l'épée du roi... Quand celui-ci repartit pour l'Arménie, elle le suivit et devint reine. Pour terminer, la charmante femme du vice-président exécuta la danse nationale; elle semblait une séduisante princesse de légende, ses mouvements étaient gracieux comme ceux d'une biche; de jolis balancements de hanches et de souples ondulations des bras suivaient merveilleusement le rythme de la musique, tandis que ses pieds se mouvaient si légèrement qu'ils semblaient à peine toucher terre; c'était un vrai rêve d'Orient. Il était fort tard quand nous rentrâmes à l'hôtel par un clair de lune fantastique.

Au milieu de cette fête, il était difficile de se figurer que chacun des êtres qui y participaient, que ce peuple tout entier avait subi, il y quelques années à peine, des souffrances et des terreurs sans nom. L'écho de ces chansons est resté dans mon âme et je me souviens

toujours des paroles de mon ami Gourguénian qui me dit après l'audition de ce soir : « Ne croyez-vous pas que le peuple dont l'âme sonne en des chansons comme celles que nous venons d'entendre et qui a produit une telle musique, ne peut pas mourir ? »

Le lendemain soir notre train nous emmenait à nouveau à travers la plaine et derrière nous disparaissaient Erevan, la vallée du Zanga et ses beaux ombrages. Au sud se dressait le mont Ararat, dont la coupole de neige étincelait au soleil couchant. Sa vue nous avait offert le premier tableau qui nous avait accueillis à notre arrivée en Arménie; ce fut le dernier que nous contemplâmes au soir de notre départ. En signe d'adieu, le mont immense s'était dégagé de sa couronne de nuages.

Le soleil sanglant flamboyait à l'horizon, tandis que nous approchions de Sardarabad, puis la nuit tomba tout à fait. La lune brilla au milieu des étoiles, et ses rayons argentés éclairaient les champs cultivés et puis le désert aride ; les contours des montagnes se devinaient à peine dans le ciel sombre. Quelques nuages blancs flottaient dans l'immensité. Et dans notre mémoire, repassaient malgré nous les destinées changeantes des peuples qui vécurent dans ces plaines, à l'ombre de l'Ararat et de l'Alagoez. Combien de luttes, de souffrances, de misères, et combien peu d'années heureuses et paisibles ! La souffrance purifie ceux qui sont assez forts pour la supporter. Existe-t-il sur la terre un peuple qui ait tant souffert et qui ait cependant réussi à survivre ? Et pour quelle fin ? Sera-ce pour être abandonné et trahi par ceux-la même qui ont fait des promesses au nom sacré de la Justice !

Vous, politiciens, vous, hommes d'Etat, laissez de côté les grands mot et n'ôtez pas à l'humanité la croyance que malgré tout il y a encore quelque chose de sacré dans les destinées d'un peuple !

Paisible et ironique, la lune sourit à travers la fenêtre du wagon : c'est la Justice que tu cherches, pauvre fourmi humaine ! et où donc veux-tu la trouver ?



X. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ARMÉNIE⁽¹⁾

DONNÉES ARCHÉOLOGIQUES ET HISTORIQUES SUR LES PREMIERS HABITANTS DE L'ARMÉNIE

Le plus vieux vestige anthropologique recueilli en Arménie est un squelette trouvé près d'un outil de silex

(1) On trouvera des renseignements généraux sur l'histoire de l'Arménie dans H. F. B. Lynch, *Armenia*, Vol. I et II, Londres 1901; *British encyclopedia*, 2^e édition, 1910. J. de Morgan, *Histoire du peuple arménien*, Paris 1919. Aage Meyer Benedictsen, *L'Arménie*, Copenhague 1925. Voir aussi Haïk Johannessian, *Das Literarische Portrat der Armenier*, Inaug.-Dissert., Leipzig 1912. Joseph Burt, *The People of Ararat*, Londres 1926. H. F. L. Helmolt, *Weltgeschichte*, Vol. V; H. Zimmerer, *Armenien*, 1905. H. Winkler, *Armenien*, 1901, Vol. III.

Pour l'époque pré-arménienne, voir Lynch, *Armenia*, Vol. II 1901 et surtout Lehmann-Haupt, *Armenien Einst und Jetzt*, Vol. I 1910, Vol. II, 1^{re} partie 1926 et 2^e partie pas encore parue. Voir aussi E. G. Klauber und E. F. Lehmann-Haupt, *Geschichte des alten Orients*, 8^e édition 1925. L. M. Hartmann, *Weltgeschichte*, Vol. I.

Parmi les historiens de la première époque de l'Arménie, il faut nommer Agathangélós (principalement pour l'histoire de l'introduction du christianisme), dont les écrits datent probablement de 452 à 456 après J.-C. et sont peut-être même antérieurs; Faustus de Byzance, 395-416; Mosès de Khorène, V^e ou VI^e siècle, peut-être même postérieur; Elise, fin du V^e siècle; Lazare de Pharbi, 505-510; Séb eos, VII^e siècle, etc., etc.

Pour l'époque contemporaine, voir spécialement : A. N. Mandelstam, *La Société des Nations et les Puissances devant le problème arménien*, Paris 1925. Johannès Lepsius, *Deutschland und Armenien*, 1914-1918. *Samlung Diplomatischer Aktenstücke*, Postdam 1919.

Pour l'architecture arménienne, voir J. Strzygowski, *Die Baukunst der Armenier und Europa*, Vol. I et II, Vienne 1918.

à une profondeur de six mètres dans la vallée du Zanga, lorsqu'on creusa les fondations de l'usine de force motrice en 1925 (¹).

D'après le professeur A. Kalantar (²) d'Erivan ce squelette remont à l'époque du premier paléolithique et appartient à la même race particulièrement dolicocéphale du type d'Aurignac que l'on a trouvé à Brünn (et à Galli Gill). De nombreux restes mégalithiques postérieurs de plusieurs milliers d'années ont été trouvés par les savants arméniens dans la région de l'Alagœz en 1924 (³) et dans celle de Novo Bayazet près du lac de Goktcha en particulier en 1926. On y a découvert des maisons de pierre, des fortifications, des cavernes, des tombeaux etc. qui appartenaient à un peuple au crâne nettement allongé et qui aurait vécu dans ces contrées à la fin de l'âge de pierre (depuis environ 3.000 ans avant J.C.) et peut être même auparavant et pendant l'âge de bronze jusque vers 2.500 avant J. C.

Cette race dolicocéphale avait déjà, dès l'âge de pierre, une civilisation relativement avancée et un système d'irrigation développé. Elle avait le culte de l'eau

(¹) Les renseignements sur les dernières recherches archéologiques et les découvertes importantes faites en Arménie sur l'âge de pierre et l'âge de bronze, sont tirés essentiellement des travaux que mon ami le Dr J. Bédelian, professeur à l'Université d'Erivan, a rassemblés et qui émanent de ses collègues : Dr S. Ter-Hakobian, bibliothécaire de l'Institut des Sciences d'Etchmiadzine; L. Lalayan, directeur du Musée d'Etat à Erivan; A. Kalantar, professeur d'archéologie à l'Université d'Erivan. Qu'il me soit permis de présenter ici mes remerciements les plus chaleureux à ces messieurs pour leur précieux concours.

(²) Le professeur Vischnevski, de Léningrad, a fait les mensurations du squelette. Ses observations, ainsi que celles de M. Kalantar, doivent paraître prochainement.

(³) Voir A. Kalantar, *L'Age de pierre en Arménie*, paru dans le périodique *Nork*, nos 5 et 6, dont la traduction en anglais paraîtra bientôt.

Voir aussi H. Berbérian, *Découvertes archéologiques en Arménie de 1924 à 1927*, Revue des Etudes Arméniennes, 1927, II, Paris. [Note du traducteur].

et son dieu «Vischap» avait la forme d'un poisson géant; elle a aussi laissé des hiéroglyphes d'un type jusqu'ici inconnu et que des savants arméniens ont réussi à déchiffrer dernièrement (¹).

A l'âge de bronze, le peuple à crâne allongé, qui habitait l'Arménie, développe l'art du métal d'une manière originale et qui prouve une culture déjà avancée; ce n'est que dans les régions méridionales qu'on a trouvé des objets où se fait sentir l'influence de la Mésopotamie.

Les Babyloniens appelaient Goutium le pays montagneux du nord, qui s'étend à l'est du Tigre supérieur, et déjà 2.500 ans avant J.C. cette région formait un royaume; une inscription de cette époque fait en effet mention d'un de ses rois (²). C'est là que le Noë des Babylonians, appelé Atarkhasis (ou Xisuthros d'après Bérossos) échoua avec son arche dans le pays appelé Nizir, tandis que les Juifs croient que l'Arche a abordé sur le mont Ararat (³). Les Goutéens conquirent la Babylonie et la dominèrent pendant cent vingt quatre années, durant lesquelles régnèrent 21 rois (environ de 2447 à 2323) (⁴). Le pays de Goutium a probablement été situé dans la partie sud-est de la région qui fut plus tard Ourartou et l'Arménie. Ce n'est que mille ans plus tard que les inscriptions assyrienne font mention des régions situées peut-être un peu plus au nord, à l'ouest du lac Ourmia et autour du lac de Van. Ces régions étaient habitées par les peuples Naïris auxquels le roi assyrien Salmanassar I^e et son fils Tukulti-Nimurta I^e firent la guerre

(¹) Communication du professeur Kalantar.

(²) Voir H. Winckler de Helmolt, *Weltgeschichte*, Vol. III, p. II 126 et suiv., 1901.

(³) Sur le déluge babylonien, voir E. Suess : *Antlitz der Erde*, Vol. I, pages 29 et suiv., 1885; Klauber et Lehmann-Haupt : *Geschichte des alten Orients*, page 86.

(⁴) Voir Klauber et Lehmann-Haupt, *Geschichte des alten Orients*, 3^e édition, page 92; L. M. Hartmann : *Weltgeschichte*, Vol. I, première partie, 1925.

au commencement du XIII^e siècle avant J.-C. Environ en 1110 avant J.-C. Tiglat-Pilécer vainquit les armées alliées des rois Naïris dans la plaine de Manazkert au nord du lac de Van⁽¹⁾.

Dans les siècles suivants, un des rois Naïri, ou bien un roi conquérant venu probablement de l'ouest, a assuré sa domination sur les autres princes et fortifié sa position. Une inscription du roi assyrien Assur-Nassir-Pal, 885-860 avant J.-C., mentionne en effet pour la première fois le royaume d'Ourartou (l'Ararat de la Bible) dont le domination s'étend sur les contrées qui entourent le lac de Van. Ce royaume s'agrandit par la suite de toute la région qui devint ultérieurement l'Arménie. Plusieurs inscriptions assyriennes mentionnent les guerres de Salmanassar III (860-835 avant J.-C.) contre Aram, roi d'Ourartou.

Dans de nombreuses inscriptions le peuple d'Ourartou se nomme lui même Khalde (Khaldini)⁽²⁾, nom qui dérive de celui de leur dieu Khaldis, comme celui des Assyriens vient du dieu Assur. Tout le pays s'appelait la Khaldie (le pays de Dieu) et la capitale se nommait Khaldina, la ville de Dieu. Ce peuple avait une constitution théocratique remarquable.

La ville de Tuschpa (la Turuspa des Assyriens), appelée plus tard Van, près du lac de même nom, fut fondée environ en l'an 830 avant J.-C. et devint la capitale du royaume. Sardour I^r (ou II?) bâtit une forteresse sur une colline voisine de la ville, et qui dominait la plaine environnante. Sur les parois de rochers qui supportaient les murs d'enceinte, lui et ses successeurs firent graver de longues inscriptions racontant leur vie et leur hauts faits. Beaucoup d'inscriptions semblables

⁽¹⁾ Lehmann-Haupt : *Armenien Einst und Jetzt*, Vol. II, p. 13, 1910 et Vol. II, p. 115 et suiv. et 595.

⁽²⁾ Il ne faut pas confondre ce nom avec celui des Chaldéens de Babylone qui est un peuple sémitique avec lequel les Khaldes n'ont aucun rapport.

ont été trouvées dans d'autres parties du royaume. Sardour II, dans une inscription en langue assyrienne, s'intitule «roi de Naïri» et son successeur Ispuinis prend le même titre dans une inscription khalde, tandis que dans une autre il est appelé «roi de Biaina». Biaina est le nom originaire du pays de Van. Les rois khaldes suivants ne s'appelèrent plus que roi de Biaina.

Ces inscriptions sont faites en écriture cunéiforme assyrienne. Les plus anciennes, celles du roi Sardour, sont écrites dans la langue assyrienne, ensuite elle furent redigées en khalde, deux ou trois sont dans les deux langues. La langue khalde, jusqu'ici inconnue, a été plus ou moins déchiffrée dans les dix dernières années. Elle n'est pas aryenne ni sémitique⁽¹⁾, mais a des affinités avec le langage des Mitanniens⁽²⁾. De même que ceux-ci, les Khaldiens et peut être aussi les Protohittites appartiennent probablement au groupe des Subariens venus d'Asie Mineure (Cappadocie).

Très probablement ce sont les Mitanniens qui ont fondé le royaume d'Assyrie; en tous cas les premiers rois assyriens connus portent des noms mitanniens⁽³⁾. Comme nous l'avons déjà indiqué, la langue khaldienne paraît avoir eu beaucoup de ressemblance avec la langue géorgienne.

Les rois de Biaina devinrent si puissants qu'à un certain moment ils menacèrent même de ravir l'empire du monde aux rois assyriens, qui durent rassembler

⁽¹⁾ Parmi ceux qui ont eu le grand mérite de la déchiffrer, il faut mentionner Stanislas Guyard, A. H. Sayce, professeur à Oxford, le Pr. D. H. Muller, le Dr. Waldemar Belck et le Pr. E. H. Lehmann-Haupt. Ces deux derniers ont, par leurs fouilles, plus que doublé le nombre des inscriptions khaldiennes connues.

⁽²⁾ Certains auteurs croient que le nom de Mitanni vient du géorgien Mt'a avec le suffixe Ani et signifie « les gens de la montagne ». Voir D. G. von Wesendonk : *Über Georgisches Heidentum*, Leipzig, 1924, page 34.

⁽³⁾ Voir Lehmann-Haupt dans L. M. Hartmann, *Weltgeschichte*, Vol. I, 1^{re} partie, pages 104 et 145.

toutes leurs forces pour maintenir leur hégémonie. Menuas fut un des plus remarquables parmi les rois khaldiens; sa domination s'étendait également vers le nord et il conquit une grande partie de la vallée de l'Araks au nord de l'Ararat. Après avoir chassé, dans la première partie du VIII^e siècle avant J.-C. les petits rois de cette vallée fertile, son fils Argistis I^e fonda la ville d'Armavir, près du village actuel de Tapa-Dibi, dans la plaine au nord de l'Araks. Son fils Sardour II ou III agrandit la ville et augmenta encore sa puissance. Il atteignit probablement ce résultat en étendant et améliorant le système d'irrigation et en construisant de larges canaux pour amener l'eau de l'Araks.

Les Khaldiens étaient fort experts dans tout ce qui touchait aux travaux hydrauliques et à l'irrigation, art qu'ils héritèrent des anciens peuples dolicocéphales qui les avaient précédés. Ils savaient créer des lacs artificiels, régler le débit des fleuves et amener l'eau par des canaux dans les plaines pour irriguer les champs de blé et les vignes, afin de rendre le pays cultivable. Une partie de leur système d'irrigation est encore en usage et constitue la condition essentielle de la vie de ces régions. Le roi Menuas bâtit un canal long de 70 kilomètres par lequel l'eau d'une source fut amenée de la montagne jusqu'aux environs de Van et permit la fondation d'une ville florissante entourée de jardins et de vergers.

Chose singulière, ce canal s'appelle aujourd'hui Shamiram-sou, la rivière de Sémiramis, et il est toujours, après 2730 ans, l'artère vitale de cette fertile contrée.

Le roi Rusas I^e mit en valeur une autre partie de la plaine de Van en construisant un lac artificiel dont l'eau était amenée dans la plaine au moyen d'un canal. Cette œuvre existe toujours et d'autres encore. Les Khaldes construisirent aussi des routes et des ponts. Leurs travaux prouvent qu'ils étaient d'habiles architectes et de remarquables tailleurs de pierre. Ils savaient aussi

travailler le fer et les autres métaux et étaient bons ferreros. Peut-être appartenaient-ils à la même race que le peuple Khalybe un peu postérieur (¹), célèbre dans l'antiquité par l'habileté avec laquelle il travaillait le fer, et dont les Grecs ont pris le nom pour le donner à l'acier. D'après les inscriptions laissées par les Khaldes, leur domination s'étendit du lac de Van au lac de Goktcha au nord-est, vers le nord-ouest jusqu'à Erzeroum, vers l'ouest sur la plaine de Mousch et la vallée de Taron jusqu'à l'Euphrate près de Malatia, au sud-ouest et au sud jusqu'à la Syrie, vers le sud-est jusqu'au sud du lac Ourmia. Ces régions sont celles qui, plus tard, constituèrent le royaume d'Arménie.

A la fin du VIII^e siècle avant J.-C., le royaume d'Ourartou fut attaqué par les Cimmériens, peuplade indo-européenne qui, entrée par le Caucase au nord, menaçait aussi l'Assyrie. Environ 670 avant J.-C., les Cimmériens furent repoussés vers l'intérieur de l'Asie-Mineure par leurs voisins indo-européens (iranien) de l'est, le peuple d'Achkuza (Scythes) qui était descendu vers le sud, le long de la mer Caspienne. C'est alors que le royaume d'Ourartou fut attaqué par les Achkuziens et par ses autres voisins, jusqu'au moment où il s'effondra sous les attaques des Mèdes indo-européens conduits par Cyaxarès. Le château royal élevé sur la montagne de Toprak-Kaleh fut détruit et incendié vers 585 avant J.-C. et Rusas III, le dernier roi khalde, périt probablement dans ces circonstances (²). Ninive avait été détruite par les Mèdes, les Scythes et les Babyloniens quelques années auparavant, environ en 612 avant J.-C.

(¹) Les Khalybes furent vaincus en Asie-Mineure par Zariadrès vers 189 avant J.-C. (Voir Strabon XI, 14, 5) et furent chassés vers la Mer Noire à l'ouest de Trébizonde où ils habitaient au temps de Strabon.

(²) Voir Hérodote I, 194, V, 52.

Le nom d'Arménie (Arminia) est pour la première fois donné à la contrée dans une inscription du roi perse Darius Hystaspis, gravée sur la paroi du rocher qui se trouve près de Béhistoun (ou Bissitoun). Cette inscription qui date environ de 521 avant J.-C., est rédigée trois langues (vieux persan, élamique-anzanique et néo-babylonien); elle mentionne, entre autres choses, l'oppression que subissent les insurgés d'Ourartou, mais ce nom assyrien est rendu par *Armaniya*, *Armina* et *Harminuara*. Ce nom qui surgit tout à coup et qui à partir de ce moment est employé seul (les noms de Ourartou, Khaldie, Biaina disparaissent désormais des inscriptions assyriennes ou khaldes) fait supposer qu'un nouveau peuple, le peuple arménien, a dû envahir le pays et en prendre possession au VI^e siècle avant J.-C. Environ 80 ans plus tard Hérodote emploie le mot Arménie pour désigner le pays qui se trouvait au nord de l'Assyrie; il écrivait que l'Euphrate forme la frontière entre la Cilicie et l'Arménie, pays qui s'étend sur une longueur de 15 journées de voyage (stations) ou 56', parasanges vers l'est, évidemment vers la région qui entoure le lac Ourmia (¹). A l'époque d'Hérodote les Arméniens habitaient donc toute cette région.

D'après Hérodote, les Arméniens descendaient des Phrygiens. Ceux-ci, originaires de l'Europe, étaient appelés Brygiens à l'époque où ils habitaient la contrée voisine de la Macédoine (¹). « Ils sont, dit-il, le peuple le plus riche en bétail et en fruits que je connaisse. » « Les Arméniens, dit-il aussi, sont également riches en bétail. » Cette hypothèse confirme les suppositions que nous avons été amenés à faire pour d'autres raisons. L'ancienne langue arménienne était une langue indo-européenne, parente du groupe du moyen ouest (slavoletton). La langue phrygienne était aussi indo-européenne

(¹) Hérodote, VII, 73, V, 49.

et parente du thracien; les deux peuples étaient des pasteurs qui vivaient de l'élevage du bétail. Ils ont probablement habité à l'origine les régions balkaniques et peu à peu, en poussant devant eux leurs troupeaux, ils ont traversé les détroits, peut-être le Bosphore (le gué du bœuf?), jusqu'en Asie-Mineure; ceci a dû se passer à la fin du troisième et au commencement du second millénaire avant J.-C. A cette époque (vers 1900) Troie, qui jusqu'alors avait été habitée par des hommes au crâne allongé, fut vaincue par un peuple indo-européen au crâne arrondi qui était peut-être le peuple phrygien. Il est possible que les Troyens de l'*Iliade*, contre lesquels les Grecs luttaient plus tard, appartinssent à ce peuple. Les noms de Pâris et de Priam peuvent fort bien être phrygiens. Les peuples indo-européens qui ont envahi l'Asie-Mineure possédaient des chevaux et des chars, ce qui leur assurait une grande supériorité dans leurs luttes contre leurs adversaires.

A peu près à cette époque, les Khétites (Hittites), qui possédaient eux aussi des chevaux, occupèrent la Cappadoce et y fondèrent un puissant royaume. Ils poussèrent jusqu'en Syrie et même jusqu'à Babylone qui fut prise et pillée en 1926 avant J.-C. (ou peut-être en 1750). La langue des Khétites se composait en grande partie d'éléments indo-européens et la classe dirigeante de ce peuple était très probablement de race indo-européenne.

Dans les mêmes temps, à la fin du III^e millénaire av. J.-C., de nouveaux peuples, pour la plupart indo-européens et brachycéphales, pénétrèrent en Thessalie et en Grèce (¹). Ce fut certainement une période très troublée dans les Balkans, et ce sont ces barbares venus du nord qui ont introduit des idiomes indo-européens en Grèce.

Ce ne fut probablement qu'au XIV^e s. av. J.-C. qu'un

(¹) Voir Emil Smith, *Hellas for Homer*, Oslo 1926, pages 175 et suivantes.

ou plusieurs peuples à crâne court envahirent la Crète, venant pour la plupart du sud de la Grèce. Ce doit être aussi à cette époque ou peu avant que les peuples brachycéphales ont remplacé les peuples dolicocéphales en Arménie et c'est probablement un peu plus tard que les Arméniens se sont installés en Cappadoce, sur les restes du royaume Hittite et à côté des Phrygiens, avec lesquels ils paraissent s'être alliés pour expulser les Mochiens.

L'origine du nom Arménie est inconnue, mais dans les régions où les Arméniens ont probablement habité, on trouve plusieurs endroits qui s'appellent *Armenion* ou *Arminion*. Strabon (XI 4, 8 et 14, 12) parle de la ville d'*Armenion* près du lac du Boibeis en Thessalie. L'Iliade nomme *Ormenion* en Thessalie (II, 2, 734) que Strabon (IX 5, 18) appelle aussi *Orminion*. En Bithynie, en Asie-Mineure, il y avait une montagne dénommée «*Orminion Oros*» ; près de Sinope, était le port d'*«Armene»*. Près des sources du Halys (aujourd'hui Kizil Irmak) dans la région de Sivas était la montagne d'*«Armenion Oros»*. Une inscription du roi khalde Menuas racontant ses campagnes vers l'occident cite un endroit appelé *Ur-me-ni* (*u-hi-ni*) qui est le mot grec correspondant à *Orminion*, et son fils Argistis parle de la «ville» d'*Urmani* (¹). De tout ceci, il ressort que déjà au commencement du VIII^e siècle avant J.-C., les Arméniens auraient habité les régions montagneuses voisines des sources du Halys, à l'ouest d'*Ourartou* (*Khaldie*), qu'on appela plus tard la grande Arménie. Au fur et à mesure que la puissance des Khaldes était affaiblie par les attaques des tribus indo-européennes venues du nord et de l'est, les Arméniens occupent la *Khaldie*, probablement soutenus dans leur avance par les tribus de même race des Trères (de Thrace) et des Cimmériens. La plus grande partie des Khaldes se réfugièrent dans les montagnes, le reste se mélangea aux Arméniens qui introduisirent dans

(¹) Lehmann-Haupt, *Armenien Einst und Jetzt*, Vol. II, p. 692.

le pays leur propre langue. Quand Xénophon traversa l'Arménie avec les «Dix Mille» (401 avant J.-C.), il restait encore des tribus rebelles de Khaldes dans les régions montagneuses de l'Arménie (²). Xénophon les appelle inexactement des Chaldéens, il les décrit comme des peuplades indépendantes et guerrières, beaucoup plus belliqueuses que les Arméniens. Il est probable qu'il a subsisté des restes de ces tribus pendant fort longtemps dans les régions frontières (³).

Quand les Arméniens envahirent Ourartou, ils étaient probablement surtout des bergers, tandis que les Khaldes étaient des cultivateurs qui possédaient des notions avancées sur la culture des champs et des vergers, ainsi que sur l'art de l'irrigation. La civilisation arménienne fut le résultat de ces deux éléments. Déjà du temps d'Hérodote (voir Hérodote I, 194) ils s'adonnaient à la fois à l'élevage des troupeaux et à l'agriculture. Ils construisaient des espèces de bateaux arrondis en osier recouverts de peaux, sur lesquels ils chargeaient le vin, des «roseaux» et d'autres produits qu'ils faisaient descendre le fleuve jusqu'à Babylone où ils étaient vendus. Les plus grands de ces bateaux pouvaient porter un chargement d'environ 5.000 talents (130 tonnes). Strabon (XI, 14, 4) écrit que l'Arménie possède des vallées fertiles comme la plaine de l'Araks et d'autres encore où ils récoltent en abondance le blé et les autres produits de la terre. Ils font aussi l'élevage des chevaux, exploitent des mines d'or et de divers métaux. «Ce peuple, dit-il, est riche» (XI, 14, 9-10).

Les Arméniens s'appellent eux-mêmes *Haï* (au pluriel *Haïk*) et leur pays *Haïotz Yerkir*, plus tard iranisé en *Haï-astan* (résidence ou pays des Haïks). Dans la région du lac de Van on prononçait *Khaï*. L'origine de ce

(¹) *Anabase* IV, 3; *Kyropaedia* III, 1, 34; III, 2, 7-10; 2, 17-26.

(²) Lehmann-Haupt, op. cit., vol. II, p. 710, 715 et 722. Lynch *Armenia* 1901, vol. II, p. 68 et suiv.

nom est incertaine. M. Jensen suppose qu'il est une dérivation de Hati, nom qu'on donnait aux Khétites, car en arménien le T disparaît quand il est placé entre deux voyelles. Cette dérivation linguistique est possible, mais pas certaine. On retrouve le nom de Haï dans plusieurs noms de lieux comme : Haïotz-dzor (la vallée des Haïks) près de Van, l'ancienne capitale des Khaldes; Haïkaberd (la forteresse des Haïks), Haïkazor, Haïkavan, Haïkaschen, etc.

ANTHROPOLOGIE ET ORIGINE

Comme tous les peuples qui habitent actuellement l'Asie occidentale, les Arméniens sont un mélange de races différentes, bien qu'ils soient plus homogènes que la plupart des autres peuples du Proche Orient, la grande majorité d'entre eux montrant les caractères facilement reconnaissables de ce qu'on a appelé le type proche-asiatique, arménoïde, ou simplement arménien.

Les individus de ce type sont grands et minces, brachycéphales (ind. 85-87), avec ces deux traits particuliers : l'occiput aplati, de façon à former une ligne droite avec la nuque, et la hauteur exceptionnelle entre l'oreille et le sommet de la tête. A cause de cette conformation, la boîte crânienne, sans être très volumineuse, peut contenir un cerveau de dimension considérable. Le visage est long et étroit (ind. fac. 92-94). Le nez mince, avec un bout charnu et quelque peu recourbé, est souvent sur le même plan que le front élevé, médiocrement large et oblique. Le menton, généralement faible, donne, de profil, au bas du visage, une ligne fuyante. Le teint est d'un brun clair, comme hâlé, les yeux sombres, les cheveux foncés, souples, ondulés et même frisés, très abondants, ainsi que la barbe. La race est connue pour sa force vitale et sa remarquable fécondité; elle est disséminée dans l'Asie occidentale et représente un élément important parmi les populations qui occupent l'Asie-

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ARMÉNIE

Mineure, le Caucase, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine et le nord de l'Arabie. On en retrouve aussi des traces plus à l'est, en Perse et jusqu'aux Indes.

Cette race présente de si grandes ressemblances avec celle qu'on a désignée sous le nom de *dinarique* qu'il est presque impossible de les distinguer et qu'il faut, sans doute, les considérer comme deux rameaux d'un même tronc. Cette dernière, souvent croisée d'autres races européennes, est répandue dans les Balkans (Alpes dinariques), l'Albanie, le Monténégro, l'Herzégovine, la Bosnie, la Serbie et la Croatie. Elle forme le fond de la population chez tous les Slaves méridionaux de ces pays (à l'exception des Bulgares, arrivés plus tard et d'origine finnoise). On la retrouve dans les Carpates et les Alpes transylvaniennes; sporadiquement en Autriche, Allemagne du Sud, Tchécoslovaquie; par ci, par là, en Suisse, dans le nord de l'Italie, le sud et le centre de la France et aussi en Ukraine.

F. v. Luschan (¹) et d'autres avec lui tiennent la race arménienne pour la race autochtone de l'Asie-Mineure d'où elle aurait rayonné dans toutes les directions. Des éléments dolichocéphales bruns, venus du sud, et des nordiques blonds s'y seraient mêlés à une époque plus récente. Si on admet cette hypothèse, il faut supposer que les Dinariques ont émigré de bonne heure d'Asie-Mineure dans la presqu'île des Balkans et de là dans l'Europe méridionale et qu'ensuite il y eut des migrations en sens inverse des peuples indo-européens, comme les Phrygiens, les Arméniens, les Trères et d'autres tribus thracéennes. On a été longtemps persuadé que tous ces indo-européens ou « indo-germaniques » avaient appartenu principalement aux races septentrionales, blondes, à crâne allongé, et que ces caractères se perdirent de bonne heure par le contact avec les aborigènes arménoïdes, tandis que leur langue sub-

(¹) F. v. Luschan, *The early inhabitants of Western Asia*, Journal of the Royal Anthropological Institute, XLI, London, 1911.

sistait. Cela semble extrêmement douteux. D'abord, les peuples qui parlaient les langues indo-européennes se rattachaient à des races très diverses, elles-mêmes, pour la plupart, déjà fortement altérées. Et il est en outre très improbable qu'un peuple, venant de la péninsule balkanique et parlant la langue des régions habitées par des dinariques brachycéphales, ait été d'origine nordique. Au contraire, il y a de sérieuses raisons de croire que les peuplades qui vers l'an 2000 avant J.-C. émigrèrent soit en Asie-Mineure (où en 1900 les Troyens dolicocephales furent dépossédés par des tribus brachycéphales, probablement indo-européennes), soit en Grèce, appartenaient au type à crâne court.

Pour ce qui regarde l'Arménie, nous savons, maintenant, que la race arménoïde, brachycéphale, y avait été précédée par une race à crâne allongé qui habitait ce pays à l'âge de la pierre et du bronze. Au musée d'Eriwan j'ai pu voir des crânes de cette époque reculée et ils sont tous indiscutablement dolicocephales. Ce n'est qu'à l'âge du fer qu'on voit apparaître dans les tombes des crânes brachycéphales. M. E. Lalayan, directeur du Musée d'Etat à Eriwan, a exploré dans le district de Novo-Bayazet, près du lac Goktcha, plus de 500 tombes, datant pour la plupart de l'âge du bronze. Elles contenaient des crânes dolicocephales typiques (ind. 65,3-73,9). En Géorgie aussi, et dans la partie du Caucase qui s'étend de la province de Kouban à la région orientale de l'Asie-Mineure, il semble que la même race dolicocephale ait constitué le fond de la population jusqu'à l'arrivée des envahisseurs brachycéphales.

De l'avis des spécialistes arméniens, la suprématie des dolicocephales commença à décliner un peu après le XX^e siècle avant J.-C., et déjà au XV^e siècle le pays était peuplé de brachycéphales (¹). Vraisemblablement,

(¹) D'après une communication du Dr S. Ter-Hakopian, bibliothécaire de l'Institut des Sciences à Etchmiadzine.

cette révolution coïncida avec l'introduction du fer et les progrès dans la fabrication des armes de fer qui donnèrent aux arménoïdes brachycéphales d'Asie-Mineure un sérieux avantage sur les hommes à crâne allongé, plus petits, et ne connaissant encore que le bronze. Il est à noter que plus tard les Khaldes, aussi bien que les Khalybes, se montrèrent habiles à forger et à travailler les métaux.

On peut considérer ces anciens habitants dolicocephales de l'Arménie et du Caucase comme appartenant à une même souche à laquelle se rattache aussi la race méditerranéenne ou ce qu'on a appelé la race afghane (¹), à chevelure brune et de taille relativement petite et mince. A l'origine, elle couvrait tout le bassin de la Méditerranée : Egypte, Afrique du nord, Crète, le sud de la Grèce, un grand nombre des îles et plus loin encore à l'ouest. En Asie, elle atteignait l'Arabie et à l'est, jusqu'à la Perse et l'Afghanistan. Les Arabes et plusieurs des anciens peuples sémitiques en étaient issus, ainsi que les Israélites immigrés en Palestine et probablement les Phéniciens. Les tribus du nord, de langue arabe, et les Druses, les Maronites etc., ont une forte proportion de sang arménoïde. Ceci s'applique tout particulièrement aux Juifs, qui doivent à cette parenté leur nez crochu et ce qu'on appelle à tort leur apparence sémitique. Nous rencontrons les crânes allongés sur la côte d'Asie-Mineure, à Troie, trois mille ans avant J.-C., mais on ignore dans quelle mesure ils avaient pénétré dans d'autres régions. Cependant, sachant qu'à une date très ancienne ils étaient déjà largement répandus à l'est, au sud et à l'ouest, on est fondé de croire qu'ils gagnèrent aussi alors l'intérieur de l'Asie-Mineure et la Syrie. Il n'a pas été fait jusqu'ici, dans les cavernes et les tombes préhistoriques de la contrée, de recherches systématiques qui seules permettraient d'éclaircir la question.

(¹) Cf. Halfdan Bryn, *Les races d'hommes et leur développement*, page 125, Oslo, 1925.

Le fait que les rois et les dieux des bas-reliefs hittites sont indubitablement de type arménoïde n'a pas autant d'importance que le croit M. Luschan. Ces monuments sont en effet d'une époque assez tardive pour qu'on puisse supposer que l'invasion avait déjà eu lieu. En outre, ils reproduisent des individus de la classe dominante et ceux-ci, nous le savons, étaient des indo-européens immigrés.

D'après les enquêtes faites récemment par Luschan, parmi les populations de langue turque du Proche Orient, on y rencontre un grand nombre d'individus de complexion brune et de crâne allongé, mais il est plus logique de les considérer comme une survivance d'un peuple primitif de race méditerranéenne que de croire qu'ils sont entrés dans le pays à une époque plus récente, à l'inverse de ce qui s'est passé dans les contrées voisines : Arménie, Géorgie, Troade, Crète etc. Il convient de remarquer cependant que dès le XXX^e siècle av. J.-C. et, plus tard, sur les monuments sumériens où figurent des Sumériens et des Sémites, les premiers se distinguent par leur visage arménoïde, avec le nez busqué, le front et souvent le menton fuyant (¹). Mais la tête n'a pas la forme courte et haute du type arménien et paraît plutôt allongée. Quelle portée faut-il donner à ces observations? C'est difficile à dire. En revanche, il ne faut pas accorder trop d'importance aux spécimens du même type qu'on rencontre sur les bas-reliefs assyriens, car il est très possible que le royaume d'Assyrie ait été fondé par des Mitanniens d'Asie-Mineure.

Nous ne savons pas quel fut le peuple brachycéphale qui, à l'aurore de l'âge de fer, chassa les dolycéphales d'Arménie, mais on peut penser que les Naïris

(¹) Voir les illustrations dans l'ouvrage de L. W. King, *A history of Sumer and Akhad*, Londres 1910. Voir aussi *Sumerier und Semiten in Babylonien*, par Ed. Meyer, traité de l'Académie royale des Sciences en Prusse.

en faisaient partie. Ils sont mentionnés pour la première fois, par les inscriptions assyriennes du XIII^e siècle, comme habitant l'Arménie méridionale, entre les lacs Ourmia et Van. Plus tard, à côté d'eux, nous voyons paraître les Khaldes. Tous ces peuples, sans exception, ont dû arriver de l'ouest. Sur un bas-relief représentant une bataille avec les Khaldes, — la plaque de bronze du roi assyrien Salmanassar III sur la porte de Balavat (860-825 avant J.-C.) — ceux-ci sont figurés par deux sortes d'individus, des hommes de haute taille et des nains, ces derniers toujours, semble-t-il, sous la protection des premiers (¹). Cela signifie, sans doute, qu'il existait à une certaine époque deux races distinctes: une race dominante, vraisemblablement brachycéphale et de stature élevée, et une race sujette, plus petite, dernier vestige des anciens habitants au crâne allongé, qui disparaissent par la suite, sans laisser de trace dans la population actuelle.

Après les Khaldes il y eut, principalement au VI^e siècle avant J.-C., une immigration d'Arméniens venus également de l'ouest. Ils appartenaient aussi à la race arménoïde, mais leur langage était indo-européen. Leurs ancêtres, évidemment, avaient éssaimé en Asie-Mineure de la péninsule balkanique, peut-être de la Thessalie où la race dinarique subsiste encore. En Cappadoce, ils se mêlèrent aux peuples d'Asie-Mineure, qui étaient comme eux des arménoïdes brachycéphales, et probablement aussi aux Trères, Cimmériens et autres tribus indo-européennes, dont quelques-unes devaient avoir une certaine proportion de sang nordique. Il n'est pas douteux non plus que les Arméniens et les Phrygiens avaient déjà subi certains croisements avant de quitter l'Europe. Ils étaient essentiellement Arméniens (dinariques) mais avec quelques infiltrations nordiques,

(¹) Voir Lehmann-Haupt, *Armenien Einst und Jetzt*, Vol. I, p. 306; Vol. II, p. 681.

bien qu'il ne soit pas exclu que celles-ci et aussi les influences alpines qu'on trouve peut-être parmi eux se soient produites plus tard. Il est à noter à ce sujet que la moitié des Kurdes examinés par Luschan dans les districts montagneux du Kurdistan sont blonds, avec les yeux clairs et le crâne allongé. Mais ces Kurdes, selon toute vraisemblance, ont émigré relativement tard, longtemps après les peuples de race arménienne.

Au demeurant, il faut constater que toutes les tribus et peuplades qui, à l'heure actuelle, parlent les langues caucasiennes, au nord comme au sud de ces montagnes, ont, sans exception, le crâne court et se rapprochent plus ou moins du type arménoïde. Ils sont sûrement entrés dans le pays après les anciens occupants dolico-céphales et les ont chassés. Leurs langues n'appartiennent ni aux langues indo-européennes ni aux langues sémitiques, mais il est possible qu'elles s'apparentent aux langues anciennes de l'Asie-Mineure, avec lesquelles elles ne formeraient qu'un seul groupe. Selon toute apparence les populations arménoïdes brachycéphales étaient établies depuis les temps les plus reculés en Asie occidentale et il se peut qu'elles s'y soient trouvées dans le voisinage d'autres peuples de race dolico-céphale. Mais, en outre, il y vint de la péninsule balkanique encore d'autres peuples d'origine arméno-dinarique et de langue indo-européenne.

ÉTAT SOCIAL

Le peuple arménien se partageait en deux classes : une classe supérieure, la noblesse, propriétaire du sol, et une classe inférieure de paysans et d'ouvriers, qui labouraient la terre et exerçaient des métiers. C'étaient les seigneurs (*sépouh*) et les sujets (*schinakan*). Les paysans payaient une redevance aux nobles, et servaient sous leurs ordres en temps de guerre, mais ils étaient des hommes libres et jouissaient du droit de disposer d'eux-mêmes. Il ne semble pas qu'il y eût en Arménie

de servage, tel qu'il existait en Géorgie. Enfin le clergé formait une classe à part qui disposait des immenses domaines de l'église et occupait les plus hautes charges ecclésiastiques. Dans la suite, la bourgeoisie des villes constitua une classe distincte.

La société avait pour base la famille qui, avec son chef, les fils, belles-filles et petits-enfants, comptait parfois près de 100 membres et qui représentait à elle-même la cellule économique naturelle. Il est possible que les Arméniens aient déjà apporté ce régime de l'Europe où il fut la règle jusqu'à ces derniers temps parmi les Slaves du sud, les Serbes, etc. Il est aussi en usage en Géorgie.

L'Arménie ne paraît pas avoir jamais été un état centralisé. Ce fut plutôt l'union de plusieurs cantons dont les vallées fertiles et les plaines étaient séparées par de hautes montagnes. Ces cantons étaient habités par différentes tribus, composées, en partie, d'éléments ethniques divers. Il est impossible de dire maintenant, avec certitude, dans quelle proportion l'élément arménien pur prédominait. Chaque tribu était sous l'autorité d'un chef héréditaire, appartenant à quelque grande maison terrienne et dont le pouvoir était, en pratique, illimité. C'est un fait caractéristique que plusieurs des familles les plus éminentes ne sont pas d'origine arménienne. C'est le cas, par exemple, pour la famille des Artsrouni à Van, dont la souche était khalde et peut-être primitivement assyrienne. Les Mamikonian qui donnèrent à l'Arménie ses plus nobles champions de l'indépendance, venaient de l'orient et descendaient peut-être des Parthes et de la race royale des Arsacides, tandis que la puissante maison des Bagratides, qui aimait à se déclarer d'origine juive, provenait plus probablement de filiation médéo-persane.

A la tête de l'état, il y avait le roi, souverain de la paix et de la guerre, mais plus ou moins dépendant des chefs de tribus dont le pouvoir pouvait tenir le sien en

échec, surtout si plusieurs d'entr'eux s'alliaient contre lui. Peu à peu, s'établit, d'après le modèle persan, une sorte de féodalité. Les principaux nobles qu'on désigne en arménien sous le nom de « Nakharar » devinrent des princes vassaux qui, de leurs châteaux-forts, gouvernaient leurs provinces. Ils réglaient en toute indépendance les affaires locales, mais ils payaient une redevance annuelle au roi et étaient tenus de le suivre, en temps de guerre, à la tête de leur troupe de cavaliers exercés.

A côté de faiblesses visibles, ce système féodal avait aussi ses avantages. Il affaiblissait la défense en empêchant le peuple de prendre conscience de sa véritable unité politique et de faire bloc contre l'ennemi. Il donnait lieu souvent, et plus même qu'en Géorgie, à des querelles intestines entre les seigneurs. Mais, en revanche, aussi longtemps que ces puissants nakharars réussirent à défendre leurs châteaux et à maintenir leur indépendance, il fut difficile à des maîtres étrangers de prendre pied dans le pays, et lorsque, plus tard, le royaume, comme tel, devait tomber dans un état de sujétion vis-à-vis de l'extérieur, ces princes vassaux, en préservant les libertés locales de leurs fiefs, sauvèrent encore longtemps le pays et la population d'une destruction totale.

L'insuffisance de défenses naturelles et la position exposée de sa patrie eurent une influence considérable sur l'histoire du peuple arménien. Ce haut plateau fournit un point d'appui idéal aux expéditions militaires, à l'est comme à l'ouest, et pour les puissances limitrophes, en état d'hostilité continue, sa possession était d'une importance capitale. Mais cette situation, qui fut cause que ce pays fut toujours si âprement disputé, a pu être aussi, par certains côtés, économiquement favorable. Les principales caravanes de la Perse, des Indes et de Babylone passaient tout naturellement par l'Arménie pour atteindre la mer Caspienne et le port fameux de Trébizonde. C'est sans doute ce contact avec le com-

merce mondial qui fit de tout temps, des Arméniens, des trafiquants de première force, tandis que les fréquentes visites de voyageurs étrangers stimulaient les métiers et l'industrie et en apportant des impressions et inspirations nouvelles agissaient heureusement sur la vie intellectuelle. Ajoutons que la contrée était fertile et riche en produits de haute valeur marchande. Comme nous l'avons vu, il est déjà fait mention dans Hérodote du négoce des Arméniens avec Babylone.

Pour toutes ces causes il leur fut relativement facile d'acquérir un certain bien-être, et cette circonstance, jointe à leur extraordinaire fécondité, explique qu'ils aient pu survivre à toutes les dévastations que subit leur patrie. Leurs montagnes leur offraient un refuge inaccessible à l'ennemi, et celui-ci parti, ils revenaient à leurs champs sans se lasser de les remettre en valeur, si toutefois l'indispensable système d'irrigation n'avait pas été irrémédiablement détruit. Dans ce dernier cas seulement, il leur fallait s'expatrier et le pays redevenait un désert. Déjà Strabon (XI, 14, 10) parle de leurs grandes richesses, si grandes que Tigrane put payer à Pompée la somme énorme alors de 6000 talents d'argent.

C'est sans doute cette prospérité qui permit au peuple, ou, si l'on veut, à ses autorités religieuses et politiques, en dépit de guerres continues, de mener à bien d'innombrables constructions et de faire montrer d'un sens architectural très développé.

Nous voyons donc que la position géographique du pays a concouru à mettre en relief certains traits prédominants du naturel de ce peuple. D'une part, les invasions répétées l'ont accoutumé à subir l'oppression sans se laisser aller au désespoir et en conservant toujours ce tenace désir de vivre qui lui fait, à chaque fois, au prix d'un travail opiniâtre, relever ses ruines. D'autre part, son activité et son industrie, jointes à son sens inné des affaires et du commerce, lui ont permis de s'acclimater partout et de fonder, au près et au loin, de vivantes

colonies. Il est juste de dire que ces mêmes qualités ne l'ont pas toujours fait aimer. Un peuple, en butte à d'incessantes persécutions, est sujet à acquérir certains caractères qui ne sont pas pour lui attirer une admiration sans réserve.

Quoique les circonstances aient, trop souvent, obligé les Arméniens à faire la guerre, il ne semble pas qu'ils aient été, comme leurs voisins les Géorgiens, un peuple belliqueux. Leur nature les portait plutôt vers la recherche du bien-être et les œuvres de paix. Xénophon voit en eux une nation pacifique, bienveillante et hospitalière, tandis que l'*Anabase* et la *Cyropédie* qualifient les Khalades de peuple martial, pauvre et indépendant. Leurs montagnes arides ne pouvaient pas les nourrir et ils étaient plus ou moins forcés de recourir au brigandage pour vivre.

LA RELIGION

La religion des Arméniens est issue de sources nombreuses et diverses. Une de leur principales divinités, au début, fut Anahit, déesse de la fécondité, qu'on appelait mère du peuple, mère dorée, bien que parfois on adorât en elle une vierge immaculée. Il s'agissait évidemment, à l'origine, de la déesse de la terre productive, honorée depuis le XXX^e siècle en Asie-Mineure et sur les côtes de la Méditerranée orientale. C'était la Rhéa de la mythologie grecque, la déesse-serpent des Crétois, appelée peut-être aussi Da (Da Mater = Demeter), Cyrène dans la mer Egée, Cybèle chez les Mosques et les Phrygiens et Ma en Cappadoce et au Pont. Les Perses avaient une déesse, Anahita, désignée dans l'Avesta (Yast V) sous le nom de Ardvî Sura Anahita, c'est à dire la haute, la forte, l'immaculée. On la représente sous les traits d'une noble jeune fille, portant une couronne d'étoiles et vêtue d'une robe d'or, ornée de trente peaux de loutre. C'est la déesse des eaux vivifiantes, de la source originelle qui, là-haut, dans les



Le Catholicos Georges.



M. Erzinghian, le commissaire du peuple
à l'agriculture.

étoiles, donne naissance à tous les fleuves ; en d'autres termes, c'est la personnification de la vertu féconde de l'eau. C'est aussi la déesse de la guerre dont le chariot est attelé de quatre chevaux blancs, le vent, la pluie, les nuages et la grêle. (Comparez aux chevaux blancs de Mithras). Il est possible qu'on ait combiné deux cultes, celui d'Anahit qui venait de l'Occident, et celui d'une déité fluviale des Perses. Ardví Sura Anahit (*Anaïtis*) était aussi adorée en Lydie et au Pont où, selon Strabon (XIII, 3, 37), un temple riche et estimé lui était consacré, à Zela. Elle est peut-être identique à l'*Anat* des Sémites. Plus tard, sous l'influence hellénique, elle fut parfois confondue avec les déesses grecques de la virginité, Artémis et Athéné. Enfin, il n'est pas impossible que ce soit cette même notion de pureté qui survive dans le christianisme en la personne de la vierge Marie, mère de Dieu.

Déesse de la fertilité, Anahit fut associée à l'idée de reproduction et, pour la même raison, peut-être à l'*Issar* des Assyriens (*Astarté*). Strabon nous apprend (XI, 14, 16) qu'au temple célèbre d'Akilisen qui lui était élevé près d'Erès (*Erzindjan*), ses prêtresses se livraient à la prostitution. Les plus nobles familles y envoyoyaient leurs filles vierges qui ensuite « se mariaient et aucun homme n'hésitait à les prendre pour femmes ». Cette forme de culte est, vraisemblablement, d'origine sémitique (voir Hérodote, I, 199).

Dans la suite, ce fut évidemment aux Perses que les Arméniens empruntèrent leurs dieux, dont Aramazd fut le plus grand. On honorait en lui le père ou, peut-être, l'époux de Anahit. Il eut un fils, Mihr (c'est-à-dire Mithras, d'origine hindoue) et une fille, Noune ou Nana qu'on suppose provenir de la religion des Assyriens. Le dieu de la force, des combats, de la victoire et de la chasse était le tueur de serpents Vahakn, contre-partie du persan Verethragna, vainqueur des dragons (en grec Artagène). Il fut plus tard confondu avec Hercule. Ast-



L'évêque Ter-Movsessian sur la porte de l'église Hripsimé.



Types d'Arméniens vus à la cérémonie d'ouverture du nouveau canal.

ghik (ou Astlik) était la déesse de la beauté et de l'amour; la rose lui était consacrée. Avec Vahakn, elle enfanta « le feu ». Peut-être faut-il voir en elle aussi une des formes de Istar ou Astarté, déesse de l'amour sensuel et de la multiplication de l'espèce (la grecque Mylitta). En Arménie, une inscription khalde (attribuée au roi Ménouas et qui date de 800 ans avant J.-C.) fait déjà mention de cette déesse. Il y avait aussi Tur, dieu de la science, et Barschame, du soleil, de provenance assyrienne. Le culte de Vanatour, qui préside à la nouvelle année, et l'adoration du soleil et de la lune, sont d'origine arménienne ou khalde.

LA POÉSIE PRIMITIVE

Déjà au temps du paganisme, les Arméniens avaient une poésie : chansons, légendes populaires, et même une grande épopée héroïque dont quelques fragments seulement sont parvenus jusqu'à nous. Ils n'avaient pas de langue écrite, si bien que leurs pièces de monnaie portaient des inscriptions grecques. Evidemment la cour et les classes supérieures participaient jusqu'à un certain point à la culture hellénique.

L'ARMÉNIE SOUS LES DYNASTIES DES ARTAXIADES ET DES ARSACIDES

Dans la seconde moitié du VI^e siècle avant J.-C., peu après l'arrivée des Arméniens, le pays tomba sous la domination des Perses qui le firent administrer par des satrapes. Après la victoire d'Alexandre-le-Grand sur l'empire persan (331 ans avant J.-C.), il regagna pour un temps une certaine autonomie, pour être ensuite assujetti par les Séleucides; mais lorsque le pouvoir de ceux-ci s'effondra, lors de la défaite d'Antiochus par les Romains, en 189 avant J.-C., les deux gouverneurs qui se partageaient alors le pays se rendirent indépendants.

L'un d'eux, Zariardre, s'installa dans la Petite Arménie, sur l'Euphrate supérieur, et l'autre, Artaschè (Artaxias), dans la Grande Arménie et la région de l'Ararat, sur les bords de l'Araks.

Ils consolidèrent et agrandirent leurs royaumes et Artaschè fonda sur la rive septentrionale de l'Araks, au sud-est du site actuel d'Erivan, la ville d'Artaschat (Artaxata) qui, sauf une courte interruption, restera pendant trois siècles et demi la capitale du pays.

Pendant le règne des Artaxiades, l'Arménie prospéra, en dépit d'un voisinage dangereux à l'est, le royaume des Parthes qui, lui aussi, s'était séparé des Séleucides. Sous le roi belliqueux Tigrane-le-Grand (95-55 av. J.-C.) elle atteignit l'apogée de sa puissance et dépassa en étendue le royaume d'Ourartou dans sa plus belle splendeur. Ce roi réunit sous son sceptre la Grande et la Petite Arménie, et allié à son beau-père, l'aventureux Mithridate VI, eupator du Pont, il combattit les Romains eux-mêmes. Il étendit son pouvoir à l'ouest jusqu'à la mer Caspienne et à l'est jusqu'à la Cappadoce, tandis qu'au sud, traversant la chaîne du Taurus, il élevait sur l'autre versant sa nouvelle et magnifique capitale Tigranakert qu'il peuplait des habitants de douze villes grecques, dévastées par lui. Il soumit le pays jusqu'à Edesse (Ourfa) et fit sentir son autorité aussi loin que la Judée.

En 72 avant Jésus-Christ, cependant, Mithridate, battu par les Romains sous les ordres de Lucullus, vint chercher refuge chez son gendre qui, attaqué à son tour, fut mis en déroute (69 avant J.-C.) près de Tigranakert. La ville fut prise et détruite et quatre ans après Tigrane se vit forcé de faire sa soumission à Pompée. Il perdit alors ses vastes conquêtes, mais les Romains lui laissèrent l'Arménie, sous la suzeraineté de l'empire, pour s'en faire un bastion contre les Parthes. C'est ainsi que ce pays se trouva irrémédiablement entraîné dans la lutte pour la suprématie entre les deux grandes puissances de l'est et de l'ouest. Un coup du sort qui devait faire le malheur de son peuple.

LA MAISON ROYALE DES ARSACIDES

Le règne des Artaxiades dura jusqu'au commencement de notre ère et fut suivi d'une période de troubles pendant laquelle des aventuriers étrangers tentèrent à plusieurs reprises de s'emparer du trône. Finalement en 52 après J.-C., Tiridate I^{er} (Trdat) devint roi. Il appartenait à la famille des Arsacides et était le frère du roi de Perse Volgeses. Après quelque résistance, Rome consentit à le reconnaître comme vassal et l'empereur Néron le couronna lui-même dans la capitale de l'empire. Dès cette époque, sa dynastie devait gouverner l'Arménie pendant plusieurs siècles. Les sympathies de ces rois allaient naturellement à leurs parents et voisins de l'est, les Parthes, mais ils étaient jalousement surveillés par les Romains. Ils eurent à subir des guerres et des invasions réitérées, et même, vers 115 de notre ère, leur pays tomba quelques années au rang de province romaine. En 163, la capitale, Artaschat, fut détruite par le général romain Priseus et, dans les plaines de l'Araks, fut construite une nouvelle ville, Vagharschapat, qu'on appelle de nos jours Etchmiadzine, d'après le fameux monastère de ce nom.

Lorsque la branche des Arsacides qui régnait en Perse fut chassée par les Sassanides, le roi arménien Khosrov, pour venger son parent, envahit la Perse avec une armée qui comprenait des nomades venus de l'autre côté du Caucase. Le roi sassanide fut battu et, avec l'aide des Romains, Khosrov fit en Perse plusieurs incursions victorieuses, jusqu'au jour où il fut assassiné à l'instigation de son ennemi. L'Arménie tomba alors sous l'influence de ses voisins qui tentèrent de la convertir par la force à la religion d'état des Sassanides, c'est-à-dire l'adoration du feu et la doctrine amendée de l'Avesta.

Cependant le fils de Khosrov, Trdat (ou Tiridate) qui était encore un enfant, avait réussi à s'échapper. Il

fut, croit-on, amené à Rome où on raconte qu'il se distingua dans les combats. Une légende populaire célèbre ses exploits et sa vigueur physique exceptionnelle. Peu après la défaite des Perses par Admath (Odenath), prince de Palmyre (vers 265 de notre ère), Trdat revint dans son pays et, soutenu par les Romains, voulut reconquérir le trône de son père. Il expulsa les Perses, affirma son pouvoir par plusieurs campagnes heureuses et, sous le nom de Trdat II-le-Grand, est connu comme un des plus fameux rois-héros de l'Arménie.

L'INTRODUCTION DU CHRISTIANISME

C'est probablement vers 280 que Tiridate embrassa le christianisme et en fit la religion de l'État, mais il y avait longtemps que cette doctrine avait été introduite, probablement par des missionnaires syriens venus d'Edesse, et, dès le II^e siècle, le pays comptait de nombreux chrétiens.

Tiridate avait été un adorateur fervent des anciens dieux, prêt à les défendre à la fois contre les adorateurs du feu, les Sassanides détestés, et contre les disciples du Christ. Mais l'apôtre de l'Arménie, Grégoire l'Illuminateur, apparut sur la scène et il arriva que Tiridate fut converti par une série d'événements extraordinaires. Les récits des auteurs ecclésiastiques sur cette conversion et les faits qui s'y rattachent, ne sont guères dignes de foi. D'après eux, Grégoire était le fils d'Anak le Parthe qui avait assassiné le père de Tiridate. Obligé de fuir à la suite de ce meurtre, il s'était réfugié en Cappadoce et c'est à Césarée qu'il apprit à connaître le christianisme. Pour expier le crime de son père, il alla trouver Tiridate dans son exil, le servit fidèlement, sans dévoiler son identité, et l'accompagna à son retour en Arménie. Un jour, le roi voulut envoyer Grégoire au temple d'Anahit à Erès (Erzindjan) porter en offrande à la déesse les guirlandes sacrées. Grégoire ayant refusé de trahir son

Dieu, fut jeté dans une grotte près d'Artaschat où, grâce au secours d'une veuve chrétienne, il subsista pendant treize ans, jusqu'au jour où le monarque, convaincu, par d'humiliantes expériences et une cruelle maladie, de la force mystérieuse de la nouvelle religion, le fit chercher pour qu'il devînt l'apôtre des Arméniens.

Il est possible que Grégoire ait été instruit du christianisme en Cappadoce, mais que la légende de la conversion du roi soit vraie ou fausse, il est certain que celui-ci avait de sérieuses raisons de politique pour adhérer au christianisme qui devait être une arme précieuse dans sa lutte contre les Sassanides et l'influence que leur conférait la doctrine tirée de l'Avesta et érigée chez les Perses en religion d'État. En outre, les chrétiens, déjà nombreux dans le pays et connus pour leur esprit de corps, fourniraient à la couronne un appui nécessaire contre les seigneurs féodaux, frondeurs et indisciplinés. Puissamment soutenu par le souverain, Grégoire se vit donc en mesure de fonder l'église d'Arménie et ce pays se trouva, ainsi, être le premier à reconnaître le christianisme comme religion d'État.

L'antagonisme entre le culte païen et celui qui le remplaçait ne fut certainement pas aussi irréconciliable que les auteurs ecclésiastiques des siècles suivants voudraient nous le faire croire. La propagation du christianisme fut facilitée, dans une mesure appréciable, par l'utilisation au profit de la nouvelle divinité des anciens sanctuaires païens, des lieux de sacrifice et des bosquets sacrés, et par l'adaptation des vieilles croyances à la jeune religion. Anahit, l'immaculée, put s'assimiler à la Sainte Vierge; Aramazd, dieu de la sagesse, à Dieu le Père; le grand Vahakn, au Fils, et le feu sacré au Saint-Esprit descendu en langues de feu sur la tête des apôtres. On rencontre encore en Arménie, dans les services et les fêtes de l'Eglise, un grand nombre de ces survivances des anciens cultes et elle restent un témoignage de la façon dont, peu à peu, l'antique religion vint

à se fondre dans la nouvelle. On dit aussi que Grégoire choisissait de préférence ses évêques parmi les fils des prêtres païens. Il y avait moins d'opposition encore entre le christianisme et les enseignements de l'Avesta. Zoroastre fut, sur bien des points, un précurseur du christianisme qui lui emprunta beaucoup. Néanmoins Tiridate, ayant voulu imposer la nouvelle religion par la force, indisposa contre elle les puissants nakharars et d'autre part elle ne pénétra que lentement dans les montagnes où le paganisme pouvait compter sur l'appui des Perses.

Le roi nomma Grégoire patriarche ou Catholicos du royaume et il fut consacré par l'archevêque de Césarée en Cappadoce. Cette dignité devint héréditaire dans la famille de Grégoire, avec des prérogatives semblables à celles dont, au temps du paganisme, jouissaient les grands prêtres dont les fonctions étaient aussi transmissibles de père en fils et qui résidaient à Aschtischat, dans le Taron (près de Mousch). C'est là que Grégoire retourna après sa consécration, et c'est là qu'il construisit la principale église du pays, après avoir détruit les trois fameux temples ou peut-être le triple sanctuaire dédié à Anahit, Vahakn et Astghik⁽¹⁾. Cet antique lieu de sacrifice païen fut le siège du Catholicos, jusqu'en 402 où il fut transféré à Vagharschap. Sans doute les attributions des grands prêtres en Arménie correspondaient, au temps du paganisme, à ce que Strabon nous raconte du temple de la déesse Ma ou Artémis Tauropolos (Anahit) à Comana en Cappadoce, berceau des Arméniens. Là, le prêtre, choisi généralement parmi les membres de la famille royale, prenait rang immédiatement après le roi. Il avait la haute main sur le temple et les serviteurs qui y étaient attachés et furent jusqu'à 6.000, tant hommes

⁽¹⁾ Nouvel exemple d'un trio divin, conception commune en Orient et qui servit, évidemment, dans la Trinité des chrétiens.

que femmes. Il tirait ses revenus des immenses domaines qui appartenaient au sanctuaire. Strabon rapporte les mêmes dispositions relativement au temple de Comana au Pont (XII, 3, 22 et 34-36) et à celui d'Anaïtis à Zela (XII, 3, 37).

Outre un pouvoir absolu sur l'église et tout ce qui la concernait, le Catholicos acquit une grande autorité au temporel. Les richesses considérables des anciens temples, en terres et en argent, furent données aux églises qui voyaient chaque année leurs biens s'arrondir de nouveaux domaines. L'Eglise en vint à posséder plus de 12.000 fermes et put lever une armée de 5.470 cavaliers et 3.807 hommes de pied. Le roi octroya à Grégoire et à sa famille de vastes propriétés situées dans 15 provinces et comprenant plusieurs châteaux princiers.

Aux assemblées de la noblesse, il avait le pas sur tous, bien que, jusqu'en 374, chaque nouveau titulaire dût être consacré par l'archevêque de Césarée qui, en principe, était son supérieur. Plus tard le patriarchat devint tout à fait indépendant et s'affranchit de toute autorité ecclésiastique, au dedans comme au dehors. Il acquit une influence prépondérante sur toute la nation et fut toujours considéré depuis lors comme le guide suprême en matière spirituelle.

Comme nous l'avons vu, ces fonctions étaient héréditaires dans la famille de Grégoire. Au commencement, s'il n'y avait pas d'héritier, ou que le poste devint vacant pour toute autre raison, ce n'était pas le clergé, mais le roi, l'armée et les notables du royaume qui élisaient le nouveau dignitaire. Cependant, à la mort du catholicos Sahak en 438, son successeur fut élu par l'assemblée de l'Eglise au sein de laquelle quelques laïques avaient pris place. Plus tard, les seuls évêques furent investis de ce droit de suffrage.

On rapporte que Grégoire et Tiridate élevèrent un grand nombre d'églises dans toute les parties du pays. Fait à noter et qui illustre les conditions de la vie à

cette époque, ces églises étaient fortifiées comme des donjons. On bâtissait d'abord une enceinte de solides murailles et, seulement ensuite, à l'intérieur, l'église elle-même. On raconte que le fils de Grégoire, le patriarche Vrthanès, célébra un jour la messe dans l'église d'Aschtischat, investie par 2.000 païens. Nous ne savons rien de l'architecture de ces édifices.

Tiridate mourut probablement vers 314-320. On a prétendu qu'il fut victime de l'animosité des nakharars, mécontents de la façon brutale dont il leur avait imposé le christianisme.

LES DERNIERS ROIS ARSACIDES

Lorsque le roi Narseh de Perse déclara la guerre aux Romains pour avoir soutenu Trdat, il fut battu et obligé de signer une paix humiliante par laquelle il céda à l'empereur Dioclétien de vastes territoires au sud de l'Arménie. Celle-ci était placée sous la protection romaine. Après lui, cependant, les rois de Perse ne cessèrent pas leurs tentatives de prendre pied chez leurs voisins et aucun des successeurs de Trdat ne montra assez de caractère pour dominer la situation difficile que leur créait cette rivalité entre les deux puissants empires. Leur politique hésitante, qui favorisait tour à tour celui des concurrents qu'ils pensaient devoir leur offrir les plus grands avantages et le maximum de sécurité, affaiblit à la longue le pays et la couronne. Des dissensions avec l'Eglise furent une autre cause d'impuissance. Une sage collaboration entre le trône et l'autel, comme en Géorgie, aurait consolidé le pouvoir royal, mais malheureusement la scission s'accentua jusqu'à rupture complète. On vit deux patriarches assassinés par les rois qui, néanmoins, perdaient constamment du terrain, tandis que l'influence du Patriarchat s'accroissait sous l'égide de chefs énergiques.

Ces discordes intestines, auquelles prirent part les

nobles familles des nakharars, mirent le pays en état d'infériorité à l'extérieur. Les auteurs ecclésiastiques qui, seuls, nous renseignent sur cette époque, n'ont, naturellement, que louages pour les représentants de l'Eglise et jettent tout le blâme sur la dépravation des rois. Mais il est vraisemblable que l'Eglise chercha à étendre exagérément ses droits, sans parler des terres qu'elle accaprait de plus en plus. Un tel partage du pouvoir dans les choses temporelles était inadmissible et devait nécessairement amener des conflits. La responsabilité en remonte à Trdat qui, le premier, commit l'erreur de céder à Grégoire une trop grande part d'autorité au temporel.

Sous le fils de Trdat, Khosrov II (Chosroès), dit le Petit (mort vers 342), plusieurs importantes familles de nakharars s'insurgèrent contre le roi qui les fit tous périr et confisqua leurs biens. Puis le roi Sanessian, à la tête d'une armée composée d'Ibères (Géorgiens) et d'Albanais (Caucasiens) envahit le pays qu'il dévasta et contraignit Khorsov et le Catholicos à fuir, avant d'être lui-même vaincu et tué par deux généraux du roi, Vahé Mamikonian et Vahan Amatounian. Lorsque sa tête fut apportée à Khosrov, celui-ci versa des larmes, car, quoique ennemi, Sanessian était, lui aussi, un Arsacide. Khosrov construisit la ville de Dvine dont il fit sa résidence. Il l'embellit de palais et planta des bois tout autour. Pour la peupler, il y fit transporter tous les habitants d'Artaschat.

Pendant ce temps, la Perse s'enorgueillissait d'un illustre monarque, Schapouh III-le-Grand. Il était au berceau lorsqu'il monta sur le trône et à peine arrivé à l'âge d'homme, il se donna pour tâche de venger sur les Romains l'humiliante défaite de Narseh. Il attaqua l'Arménie et fut mis en déroute près du lac de Van par les forces de Khosrov, aidé probablement par les troupes impériales.

C'est sous le règne du fils de Khosrov, Tirane (342-350) que s'envenima la querelle avec l'Eglise, si bien

que le roi fit bâtonner à mort le primat Houssik qui lui avait interdit l'entrée de l'Eglise à cause de sa vie dépravée. Quoique Tirane semble avoir été en paix avec la Perse, un satrape persan se saisit de lui par traîtrise et lui fit crever les yeux. Une grande armée persane qui envahit alors l'Arménie fut mise en déroute par les légions impériales qui s'emparèrent du harem du roi ennemi.

Tirane, aveugle, se refusa à reprendre le pouvoir et l'empereur couronna son fils Arschak II (350-367). Les auteurs ecclésiastiques sont très sévères à l'égard de ce roi, mais leur partialité est évidente. Arschak II semble, au contraire, avoir été un homme capable, qui se rendait compte des faiblesses de sa patrie et qui fit beaucoup pour restaurer le pouvoir royal. Mais envers Rome et la Perse, sa politique fut vacillante. A la suite d'un dissensitement, probablement sur une question religieuse, avec l'empereur et l'Eglise grecque, il fit alliance avec les Perses et son armée, sous le commandement de l'habile général Vassak Mamikonian, pénétra en Asie-Mineure et défit les Romains. Plus tard, il devait abandonner le roi persan Schapouh et renouer d'amicales relations avec l'empereur. Ses querelles avec le Catholicos Nersès avaient affaibli sa situation à l'intérieur et beaucoup de nobles lui étaient hostiles. Cette position s'aggrava lorsque, après la mort de Julien l'Apostat, en 363, les Romains durent accepter une paix malheureuse et s'engager à ne pas lui porter secours. Quelque temps il réussit à repousser les attaques de Schapouh, mais il tomba dans un piège et malgré l'engagement pris de respecter sa personne, il fut chargé de chaînes d'argent et emprisonné dans « le Château de l'oubli ». Quand à son loyal compagnon, le brave Vassak Mamikonian, Schapouh le fit écorcher vivant et sa peau, rembourrée de paille, fut envoyée au monarque dans sa prison. L'épouse d'Arshak, la belle Pharantzem, de la noble famille des Siouni, défendit héroïquement, pendant quatorze mois, la forteresse d'Artagers. Contrainte enfin de capituler, elle fut

livrée à la soldatesque sur l'ordre de Schapouh et violée publiquement jusqu'à ce qu'elle mourût sous ces outrages. On dit que quelques années plus tard Arschak se suicida dans sa prison.

Débarrassé du roi et du redoutable général Vassak, Schapouh se livra à de terribles massacres en Arménie. Des milliers d'Arméniens des deux sexes furent foulés aux pieds par les éléphants, Vagharschapat et d'autres villes furent mises à sac et rasées, et des peuples entiers, entr'autres les colonies juives, furent emmenés en captivité. On persécuta le christianisme. On dressa des autels au culte du feu. Plusieurs des chefs, comme Méroujan Artsrouni de Van, semblent avoir été des pyrolâtres et favorables aux Perses. Il est vrai que ces persécutions tenaient à des raisons politiques plutôt qu'au fanatismes religieux. L'État chrétien de Rome trouvait naturellement des partisans parmi les disciples du Christ et il était de bonne politique de les exterminer. Ces événements se passaient en 367.

Le fils d'Arschak, Pap (368 ? -374) monta sur le trône avec l'aide des Romains, et, soutenu par eux, réussit à chasser l'ennemi. On raconte que le fils de Vassak Mamikonian, le fameux capitaine Mouschegh, pour venger son père et son peuple, vainquit les Perses, détruisit les temples des magiciens et fit brûler vifs tous les prêtres qui tombèrent entre ses mains. Il capture beaucoup de chefs et de princes persans, les fit écorcher, et les peaux, bourrées de paille, furent exposées sur les remparts. En revanche, il traita chevaleresquement la reine et les dames du harem de Schapouh et les renvoya à celui-ci, escortées d'une troupe de prisonniers persans. Il voulait ainsi faire honte à Schapouh qui avait condamné à un sort si effroyable les nobles Arméniennes.

Le roi Pap réussit aussi à soumettre les nakharars qui avaient trahi son père et, comme celui-ci, il fit de son mieux pour fortifier le pouvoir royal, mais il ne put éviter les conflits avec le trop puissant Catholicos Nersès

et finit par empoisonner celui-ci dans un banquet de réconciliation. Il ferma les couvents, donnant à entendre que les nonnes feraient œuvre plus utile en se mariant, et il confisqua les 5/6 des biens de l'Eglise, démesurément accrus, en assurant que ce qui restait était amplement suffisant pour entretenir le clergé. Il avait d'ailleurs diminué celui-ci, le réduisant à un seul prêtre et un diacre par village. Beaucoup de ses vues étaient raisonnables. Malheureusement, il ne sut pas suivre une politique résolue à l'extérieur. A la fin, ayant défié l'empereur, il fut attiré dans un banquet par le général Teren-tius qui, l'ayant enivré, le fit abattre par derrière.

Après sa mort (374), l'empereur intronisa un neveu d'Arschak II, Varazdat, qui, pour avoir fait tuer le général Mouschegh, se vit chassé par le puissant Manuel Mamikonian et le royaume fut alors en proie aux prétendants soutenus, les uns par l'empereur, les autres par le roi de Perse, jusqu'à ce que la paix de 387 entre Théodore et Schapouh la déchira en deux tronçons. A l'ouest, les Romains s'adjugèrent la Petite Arménie avec sa capitale Karine; la Grande Arménie, la vallée de l'Araks, l'Aarat, le Taron (Mousch), la région de Van furent dévolus aux Perses. On toléra encore quelque temps sur le trône des Arsacides des ombres de rois, mais à la mort du premier d'entre eux la Petite Arménie reçut un préfet romain, et après 428, un satrape persan vint gouverner la Grande Arménie.

Cette solution devait avoir une importance capitale pour l'avenir de la civilisation. Une Arménie, forte, entière et unie, aurait pu être, sous la domination romaine, une défense contre la poussée de l'Islam; divisée, elle laissait la porte ouverte aux puissances orientales. Devant celles-ci, le chemin de l'Europe était libre.

L'ÉGLISE ARMÉNIENNE

Tandis que la royauté s'effondrait, le pouvoir de l'Eglise était fortifié par plusieurs patriarches intelligents

et capables, parmi lesquels il faut en premier lieu mentionner Nersès I^{er} (353-373) surnommé le Parthe et son fils Sahak (Isak) I^{er} le Grand (environ 390-438). Ils bâtirent des églises et fondèrent de nombreux couvents qui furent des foyers d'instruction non seulement pour les ecclésiastiques, mais aussi pour le peuple; des écoles furent aussi établies dans certaines régions.

Un événement qui fut d'une importance capitale pour le développement du sentiments national et de la culture, fut l'invention de l'écriture arménienne par le moine Mesrop sous le règne de Sahak vers 404. Cette écriture comporte 36 lettres, pour la plupart dérivées de l'alphabet grec. Une école de traducteurs se forma bientôt qui traduisit du grec et du syrien, en arménien, les Évangiles, l'Ancien Testament et d'autres écrits religieux. Cette langue écrite distingua l'Église arménienne de l'Église byzantine grecque, l'arracha à sa sphère d'influence et l'empêcha d'être absorbée. Au cours d'un voyage à Constantinople, Sahak obtint l'autorisation d'introduire la langue écrite arménienne dans la Petite Arménie restée jusqu'alors rattachée à l'Église byzantine. Ce fait est d'une grande importance, car il créait l'unité spirituelle et ecclésiastique entre les deux parties du pays séparées politiquement.

L'évolution des dogmes de l'Église arménienne est fort curieuse. D'après la doctrine originelle venue de Syrie, Jésus-Christ fut un homme sans péché, que seul le baptême de Saint-Jean éleva au rang de Fils de Dieu. Cette doctrine, qui fut entachée d'hérésie, fut celle du patriarche Nestor et se répandit de la Syrie et de la Mésopotamie jusqu'en Perse, aux Indes et en Chine. Dans l'Église arménienne primitive, un culte spécial était rendu à Saint-Jean; ses ossements, que Grégoire avait apportés dans le pays, furent les premières reliques, et beaucoup d'églises et de couvents lui furent voués (Karapet, c'est-à-dire le Précurseur).

Cependant le Concile de Nicée en 325 décréta le

dogme de l'unité du Christ et de Dieu. L'église arménienne, et Grégor lui-même, dit-on, l'adopta aussi et ce fait fut décisif pour tout l'avenir du pays et de l'Église. L'Église arménienne ne prit pas part aux conciles de Constantinople en 381 et d'Ephèse en 431, mais elle reconnut les dogmes qui y avaient été énoncés, entre autres celui de l'identité de la nature du Saint-Esprit avec celle du Fils et celle du Père, dont seul il émane. L'Église arménienne approuva aussi la condamnation de la doctrine de Nestor sur les deux personnalités du Christ prononcé par les conciles.

En 451, se réunit le concile de Chalcédoine auquel l'Église arménienne ne prit pas non plus part, car le pays était à ce moment éprouvé par les terribles persécutions du roi perse Yesdegerd II contre les chrétiens. A ce concile, le mystère du Christ fut défini une fois pour toute par cette formule plutôt ambiguë: « Le Christ est par sa divinité de la même nature que le Père; par son humanité, de la même nature que nous, mais Il est sans péché. Dans ce seul et même Christ nous reconnaissions deux natures indissolublement unies, mais cependant distinctes ».

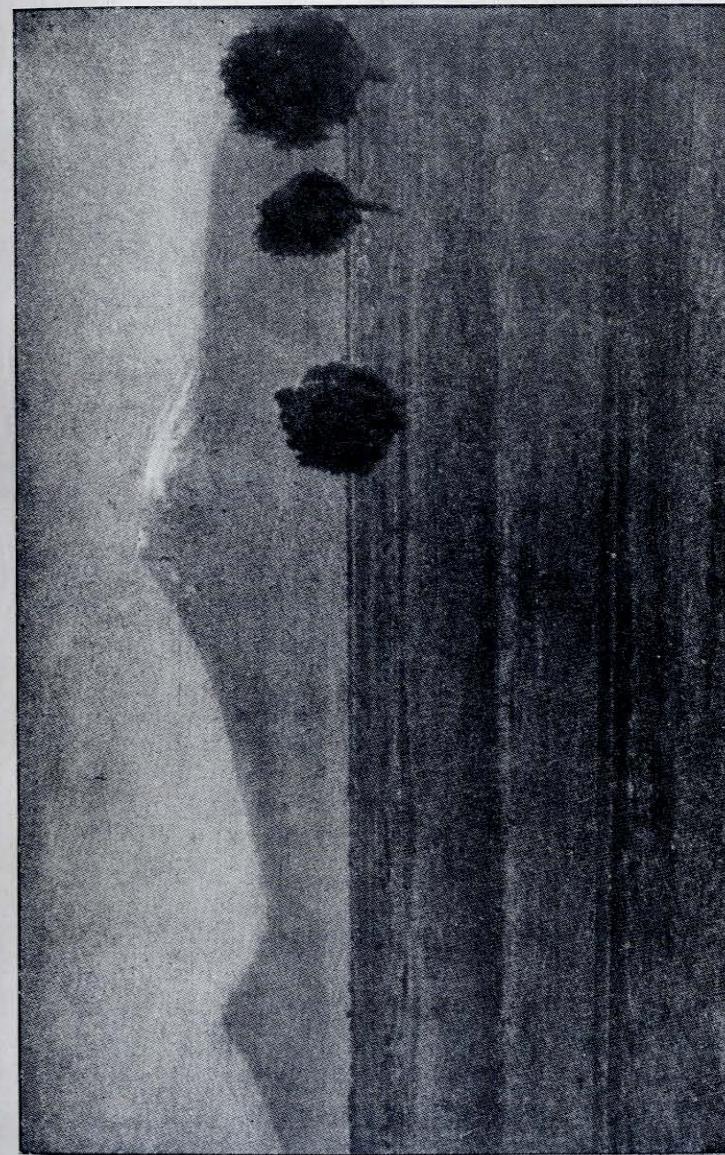
Quand les malheureux Arméniens qui avaient survécu aux cruelles persécutions des pyrolâtres persans, eurent retrouvé une tranquillité relative, ils réunirent à Vagharschapat un concile particulier. Le dogme de Chalcédoine fut solennellement condamné, ce qui provoqua une rupture irrémédiable avec Byzance et Rome, et créa un schisme qui a duré jusqu'à nos jours. En effet, à travers toutes les vicissitudes de leur histoire, les Arméniens conservèrent la doctrine monophysite, c'est-à-dire la croyance à l'unité et à la divinité du Christ. Mais s'ils n'admirent en aucune façon la possibilité de deux natures, ils s'écartèrent aussi de l'adversaire irréconciliable des Nestoriens, Eutychès, qui enseignait que le corps du Christ ne pouvait pas être de même nature que le nôtre; les Arméniens au contraire admirent que Jésus avait été un homme dans toute l'acception du terme.

Toutes ces subtilités théologiques ont divisé le monde chrétien et coûté la vie à des milliers d'innocents pour lesquels ces formules n'étaient que lettre morte. En Orient, elles ont facilité les progrès de l'Islam. Elles ont éloigné l'Arménie de Byzance et de l'Empire romain, ainsi que de plusieurs communautés chrétiennes en Perse. Continuellement et par tous les moyens, l'église byzantine chercha à ramener à elle l'église arménienne et à lui faire adopter le dogme de Chalcédoine, mais les Arméniens demeurèrent fermes dans leur résistance. Il est remarquable que ce peuple, continuellement divisé par des dissensions politiques, s'est toujours uni dès qu'un danger menaçait ses croyances ou l'indépendance de son Eglise.

L'ARMÉNIE SOUS LES PERSES ET LES ARABES

Quand le roi des Perses Yesdegerd II chercha à imposer par la force le Mazdéisme ou doctrine d'Avesta comme seule religion à l'Arménie, le peuple se souleva en 449 sous la conduite de Vardan Mamikonian. Au début, il remporta des succès, mais à la bataille d'Avraïr, près de la frontière de l'est, engagée contre une armée persane très supérieure en nombre, Vardan succomba ainsi que plusieurs de ses généraux. Les Perses remportèrent une victoire douteuse et qui les laissa exténués. Une guerre d'escarmouches suivit, au cours de laquelle plusieurs chefs arméniens tombèrent; cependant l'Arménie réussit à garder sa liberté de religion. Son église et sa foi furent sauvegardées, bien que le Catholico et plusieurs prêtres eussent été emmenés prisonniers en Perse et exécutés.

La paix régna quelque temps, mais les persécutions ayant recommencé, elles provoquèrent un nouveau soulèvement dirigé par le neveu de Vardan, Vahan Mamikonian. Celui-ci lutta avec succès contre les Perses et, en 484, un traité fut conclu. Vahan reçut le titre de



La plaine de l'Araks avec l'Ararat, le soir du 2 Juillet.

marzpan; pendant vingt-cinq ans, il gouverna le pays dans la paix (485-510). Après ces luttes héroïques Vardan et Vahan sont restés les héros nationaux de l'Arménie.

LA CONQUÊTE ARABE. — Les longues luttes entre Byzance et la Perse pour la domination de l'Asie-Mineure s'étaient terminées par la victoire de l'empereur Héraclius sur les Sassanides en 627. Mais en même temps avançaient les hordes arabes; en 642, elles envahirent la Perse et attaquèrent l'Arménie. Byzance, dans l'espérance d'assurer sa domination sur le pays et surtout sur l'Eglise, porta secours aux Arméniens. Malgré cela et malgré une résistance opiniâtre et des batailles sanglantes, les Arabes réussirent entre 654 et 661 à soumettre l'Arménie, qui devint une province du Khalifat administré par des gouverneurs arabes. En Perse, les Arabes avaient réussi en peu de temps à imposer l'islamisme et à chasser le mazdéisme. Il semble qu'en Arménie ils renoncèrent bientôt à introduire leurs croyances; il y eut très certainement des persécutions et des violences, mais en définitive le peuple garda sa liberté religieuse.

Il est curieux de constater que c'est justement au VII^e siècle, même pendant la lutte contre les Arabes, que l'architecture arménienne atteignit un grand développement, spécialement sous le Catholicos Nersès III (641-661). Plusieurs belles églises datent de cette époque et l'art de la coupole atteignit probablement son apogée avec l'église de Zvarthnotz édifiée par Nersès malgré les incursions des Arabes.

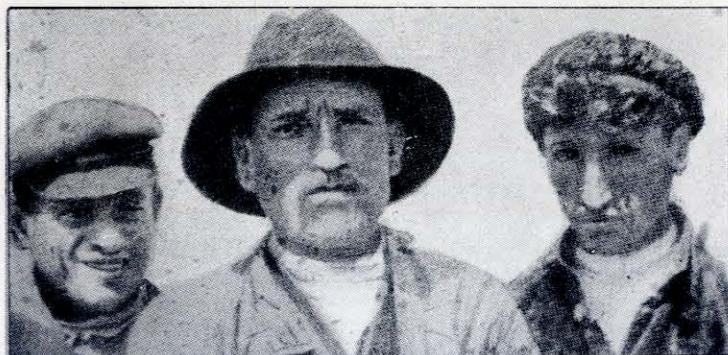
Les gouverneurs arabes ou émirs s'installèrent à Dvine qui était aussi le lieu de résidence du Catholicos. Les Arabes s'intéressaient surtout à la perception des impôts et pressuraient le peuple le plus possible, mais ils ne se mêlaient pas aux affaires intérieures du pays et laissaient en paix les églises et les monastères. Mais la domination mahométane pesait sur la population comme un joug humiliant. Déjà un grand nombre d'Arméniens avaient, volontairement ou non, abandonné leur pays.



Des jeunes Arméniens près de la gare d'Alagœz.



Type arménien (au milieu) à crâne court et rond.
Type alpin (à droite).



Type blond presque nordique (au milieu), Type arménien (à droite) photographié près de la gare de Sardarabad.

tairement ou non, émigré vers les pays méditerranéens, le Proche Orient et la Perse; ce mouvement continua. Le peuple se souleva plusieurs fois contre les Arabes, en particulier lorsque Byzance remportait quelques succès dans sa lutte contre le Khalifat. Ces révoltes avaient pour chefs les seigneurs arméniens qui vivaient retranchés dans leurs châteaux-forts; mais comme, malheureusement, il n'y avait pas d'entente entre eux, les soulèvements partiels échouèrent toujours. Enfin les chefs réussirent à se mettre d'accord et leur rébellion fut tout d'abord couronnée de succès, tandis que de son côté l'armée byzantine repoussait les Arabes. Mais la victoire changea bientôt de camp : Byzance fut obligée de conclure une paix humiliante et l'Arménie sévèrement punie (785).

LA DYNASTIE DES BAGRATIDES

Mais bientôt les Arméniens s'insurgèrent de nouveau, en particulier sous la conduite de leur chef Sembat Bagratouni. Celui-ci finit par être fait prisonnier. Emmené à Bagdad, il fut mis à la torture et mourut vers 856 sans avoir voulu abjurer sa foi. Cependant, au cours des années, le Khalifat était affaibli par les attaques des Turcs à l'est, tandis que Byzance florissait sous une lignée d'empereurs capables, dont plusieurs étaient d'origine arménienne. En 859, Aschot Bagratouni, le fils de Sembat, fut nommé par le Khalife prince d'Arménie. Vers l'an 885 environ, il prit le titre de roi; le khalife lui envoya une couronne royale, tandis qu'une autre couronne lui était offerte par l'empereur Basile I^e, Arménien d'origine.

Pendant près de deux cents ans, l'Arménie fut gouvernée par des rois de la famille des Bagratides. Au début du moins ils étaient nominalement sous la souveraineté du khalife, mais en réalité ils étaient indépendants. Les Bagratides conduisirent de nombreuses guerres tantôt heureuses tantôt malheureuses, non seulement contre

les Mahométans mais aussi contre Byzance; ils réussirent à se maintenir au pouvoir malgré les dissensions intestines, les rébellions des chefs rivaux et d'autres malheurs et vicissitudes. Leur domination s'étendit sur une plus grande partie de l'ancienne Arménie et sur Vaspourakan près du lac de Van où dominaient des seigneurs de la famille des Artsrouni. Ceux-ci furent les adversaires jaloux des Bagratides et prirent même le titre de rois de Vaspourakan. Les temps étaient cruels et bien qu'ils fusSENT chrétiens les adversaires se combattirent sans aucune pitié. Quand le puissant roi Sembat I^e (890-914) vainquit et fit prisonniers plusieurs nakharars rebelles, il leur creva les yeux, puis les envoya à l'empereur de Byzance ou au roi de « Kolkhis » (Imérétie). A cette époque, ce traitement passait pour être plus humain que la mort.

La puissance des Bagratides fut à son apogée sous les rois Aschot III (951-977), Sembat II (977-989) et Gaguik I^e (989-1020). Ani devint la capitale du royaume. Cette forteresse était naturellement protégée par des gorges profondes, sauf au nord où l'on avait construit un massif mur d'enceinte flanqué de nombreuses tours de défense. De nombreuses églises, des couvents, des palais et des châteaux s'élevèrent dans la ville et ses environs et même dans tout le royaume. Encore une fois et malgré les guerres continues, l'art architectural arménien prit un nouvel essor et un grand nombre de beaux bâtiments furent érigés par le roi, le clergé et l'aristocratie, probablement aux frais de la population ou avec le butin et l'aide des prisonniers de guerre. Seule la haute classe était cultivée; les paysans et les habitants des villes n'avaient pas ou peu d'instruction, leurs maisons étaient tout à fait rudimentaires et il n'en reste que peu de chose, tandis que les ruines de palais et de constructions monumentales sont nombreuses et prouvent la vitalité et la capacité du peuple arménien.

A cette époque, le Catholicos arménien changea plusieurs fois de résidence. En 931, il se transporta de

Dvine à Akhthamar, une île du lac de Van; en 959, il s'installa à Argina, au nord d'Ani, et, en 992, il s'établit à Ani jusqu'en 1072.

Après la mort de Gaguik en 1020, le royaume fut divisé entre ses deux fils Johannès Sembat (1020-1041) et Aschot IV (1021-1040), division qui favorisa les querelles intestines entre les seigneurs et les quatre roitelets de Vaspourakan, d'Aghvan, de Kars et de Lori. Le pays, affaibli, résista mal à un nouveau danger, la puissance grandissante des Seldjouks Turcs qui venant de l'est devenaient de plus en plus menaçants. C'étaient de terribles ennemis que ces hordes sauvages qui descendaient des montagnes dans la plaine, les cheveux au vent, munis de leurs arcs et qui se jetaient en bandes sur les cavaliers chrétiens armés seulement d'épées et de lances. Le riche pays de Vaspourakan fut attaqué le premier. Ayant subi une grave défaite, son roi Sénekérim Artsrouni, pris de peur et de découragement, céda le pays avec 72 forteresses, 8 villes et 4.000 villages à l'empereur de Byzance, en échange de l'autorisation de se réfugier près de la ville de Sébastia (Sivas) en Asie-Mineure où il croyait être en sûreté, et c'est là qu'avec 14.000 hommes, leurs femmes et leurs enfants, il aurait émigré aux environs de 1021.

Les rois de Géorgie et d'Abkhasie, tous deux de la famille des Bagratides, s'emparèrent par surprise de la ville d'Ani et la pillèrent. Peu après la vallée de l'Araks fut envahie par les Seldjouks sous la conduite de leur prince Toghrul Bey, petit-fils de Seldjouk. Les seigneurs arméniens ne réussirent pas à s'unir pour leur résister, tandis que le roi d'Ani Gaguik II (1042-1045) faisait la guerre à Byzance, au lieu de s'en faire une précieuse alliée dans la lutte contre les Turcs. Après plusieurs batailles couronnées de succès divers, les Arméniens remportèrent en définitive la victoire, soit sur les Seldjouks, soit sur l'armée impériale. Sur la foi des promesses de l'empereur, le roi Gaguik se rendit à Con-

tantinople, mais en même temps l'armée byzantine attaquait la ville d'Ani qui dut se rendre (1045). L'Arménie, comme le Vaspourakan, devint une province de l'empire romain d'Orient avec un gouverneur byzantin. Le roidupé reçut en compensation un fief en Cappadoce et un palais à Constantinople. C'est ainsi que finit la domination brillante des Bagratides en Arménie. A Lori, cette dynastie réussit à se maintenir jusqu'au XIII^e siècle.

Mais Byzance non plus n'était pas à même d'arrêter les hordes des Seldjouks Turcs, qui sous les ordres de Toghrul Bey gagnèrent successivement les vallées de l'Euphrate supérieur jusqu'à l'Arzen (près d'Erzeroum), les forêts de Pontus et même Sébastia, où le roi des Artsrouni Sénekérim croyait être en sûreté; ses fils ne durent leur salut qu'à leur fuite. Les Turcs hésitèrent un moment à la vue des innombrables coupoles blanches des églises, qu'ils prirent pour les tentes de l'armée ennemie, mais bientôt ils se ruèrent dans la ville, la livrèrent au pillage, et ses rues ainsi que la campagne avoisinante furent baignées de sang. Pendant ce temps l'église byzantine s'efforçait de soumettre l'église arménienne et de l'amener à abandonner la doctrine monophysite de la nature unique du Christ. Mais loin de faire céder les Arméniens, ces tentatives ne firent que les irriter.

En 1064, après avoir dévasté la Géorgie, les Turcs, guidés par leur nouveau sultan Alp Arslan, arrivèrent devant les portes d'Ani. Ils assiégèrent pendant vingt-cinq jours cette ville magnifique «aux mille et une églises» et finirent par y pénétrer. Les assaillants avaient chacun un couteau dans chaque main et un troisième dans la bouche; «les habitants furent fauchés comme de l'herbe». La force de résistance était désormais brisée et lorsque à la bataille de Manazkert (Mélazkert) au nord du lac de Van, en 1071, l'empereur Romanos fut fait prisonnier, la conquête de l'Arménie était consommée. Le pays tomba alors sous la puissance

des Turcs et de l'Émir kurde du Kara-bagh. Au XII^e s. le pays fut, pour de courtes périodes, sous la protection des rois géorgiens David-le-Reconstructeur et Georges III. A plusieurs reprises, ces princes occupèrent Ani, mais chaque fois la ville fut reprise par les Kurdes. Sous le règne de Tamara, l'Émir Ardabil d'Azerbaïdjan occupa la ville par surprise et ses habitants furent massacrés. Il semble cependant qu'Ani s'était relevée de ses ruines quand en 1239 les hordes mongoles de Djenghiz khan firent irruption dans le pays et pillèrent la cité. En 1319 un tremblement de terre secoua la contrée et jeta bas plusieurs de ses constructions magnifiques; cependant ce ne fut que plus tard que la ville fut complètement déserte.

Les ruines splendides d'Ani, ces restes glorieux d'une grande époque de l'histoire arménienne, s'effritent aujourd'hui dans le silence du désert; elles se dressent comme le symbole du génie créateur et de la force destructive des hommes, et témoignent des riches facultés d'un peuple trop oublié par le monde bruyant de l'Occident.

L'ARMÉNIE SOUS LES TURCS ET LES PERSANS JUSQU'A LA FIN DU XVIII^E SIÈCLE

Dès le V^e siècle, toutes les fois que l'Arménie était opprimée, des groupes d'Arméniens émigrèrent en différents points de l'Asie-Mineure, ou plus loin encore, dans les ports de la Méditerranée et de l'Europe où ils fondèrent des colonies. Ces vagues d'émigration se firent plus nombreuses au XI^e siècle lors des incursions des Seldjouks et de petits états arméniens se fondèrent à Sivas et en Cappadoce; le roi de Kars émigra plus au nord avec son peuple et s'établit près de la forteresse de Tsamentav aux environs d'Amassia.

LE ROYAUME DE CILICIE (1080-1375).— Plusieurs seigneurs arméniens avaient émigré à l'ouest et au sud-ouest

dans les chaînes du Taurus et dans les régions à l'ouest de l'Euphrate. Et là, dans cette fertile contrée dépeuplée en partie par les dévastations arabes, ils fondèrent en 1080 le royaume indépendant de Cilicie gouverné par leur chef Rouben. Ils entrèrent cependant bientôt en conflit avec Byzance qui chercha à les soumettre politiquement et religieusement. Rendue plus forte par l'arrivée de nouveaux émigrants d'Arménie, et par l'amitié et l'alliance qu'ils avaient conclue avec les Croisés venus en Cilicie en 1097, cette nouvelle communauté s'agrandit et devint florissante. Pendant trois cents ans, les seigneurs ciliciens conservèrent leur indépendance, bien qu'ils fussent entourés d'ennemis et qu'ils eussent continuellement à lutter contre la puissance croissante des Turcs et contre Byzance. L'église byzantine et l'église romaine essayèrent tour à tour des promesses et des menaces; mais en Cilicie, comme en Arménie, les Arméniens restèrent fidèles à leur doctrine monophysite et à leur église indépendante.

L'histoire du royaume de Cilicie est une suite ininterrompue d'aventures romantiques et fantastiques. Mais n'est-il pas d'une vitalité extraordinaire ce peuple qui, après avoir subi un sort cruel et avoir émigré, a réussi cependant à fonder un royaume florissant sur un sol étranger et à le maintenir pendant trois siècles malgré les ennemis qui l'entouraient de tous côtés?

Cependant au cours des siècles ce royaume fut affaibli par des dissensions intérieures et en 1375 la capitale, Sis, fut prise par les Mamelouks égyptiens, malgré la défense héroïque du dernier roi Léon VI. Mais jusqu'à nos jours, une communauté indépendante, dernier reste du royaume de Cilicie, s'est maintenue à Zeitoun avec son église arménienne.

INVASIONS DES MONGOLS, DES PERSES ET DES TURCS.— Aux environs de 1223 les Mongols de Djenghiz Khan envahirent et dévastèrent l'Arménie et, pen-

dant près de cent ans, ils furent plus ou moins les maîtres du pays. Au milieu du XIV^e siècle l'Arménie orientale fut prise par les Persans, pendant que l'Arménie occidentale tombait sous le joug des Turcs. Mais en 1387 de nouvelles hordes mongoles déferlèrent sur le pays conduites par Timour Lenk et pendant des années elles dévastèrent la contrée, brûlant les villes et les villages et massacrant les habitants sur leur passage, jusqu'à ce qu'enfin, en 1404, elles se retirèrent dans le Turkestan. Parmi toutes les horreurs de l'histoire arménienne, le souvenir de Timour Lenk et de ses hordes sauvages est le plus sinistre.

Une fois de plus l'Arménie devint le champ de bataille des puissances limitrophes devenues des puissances mahométanes : à l'est la Perse et à l'ouest le royaume turc qui avait succédé à Byzance. Une fois de plus l'Arménie orientale fut dominée par les Persans, tandis que l'Arménie occidentale fut soumise au pouvoir des Turcs.

Aux environs de 1514, le sultan Selim I^r, pour fortifier son pouvoir, fit venir du Kurdistan des tribus de nomades kurdes et les établit avec leur bétail dans le pays dépeuplé, principalement autour du lac de Van, au sud de l'Ararat et près d'Erzeroum. Les Kurdes étaient mahométans, mais ils étaient sunnites, ennemis des Shiites persans. Leurs khans furent longtemps les vrais maîtres du pays, et peu à peu ils formèrent de vraies bandes de brigands, qui selon leur bon plaisirlevaient des contributions, exploitaient ou emmenaient loin de leurs foyers les malheureux chrétiens, auxquels ils interdisaient de porter des armes.

Après de nouvelles luttes qui n'aboutirent à aucun résultat définitif, la Perse et le royaume turc firent en 1639 un nouveau partage de l'Arménie. La plaine de l'Araks avec Etchmiadzine (siège du Catholicos) et les pays du nord (ce qui correspond plus ou moins à la République arménienne de nos jours) devinrent persans ;

le reste de l'ancienne Arménie appartint aux Turcs. Pendant près de deux cents ans cette délimitation ne changea pas, malgré les guerres entre les Turcs et les Persans, qui plusieurs fois encore dévastèrent le pays.

Sous la domination Turque. — Dans la longue histoire des souffrances de l'Arménie, l'époque de la domination turque fut la pire. Les chrétiens étaient la propriété des «seigneurs mahométans», des esclaves qu'Allah avait donnés à ses fils croyants. Ils étaient hors la loi ; leur témoignage était sans valeur devant les tribunaux, et ils ne pouvaient en aucune manière s'opposer aux mauvais traitements ou aux déprédati ons ; ils n'avaient pas le droit de porter les armes. Aussi les Kurdes et autres brigands avaient-ils les mains libres. Comme les chrétiens ne devaient pas prendre part aux guerres des serviteurs d'Allah, tous les habitants mâles devaient, à partir de l'âge de 8 ans jusqu'à l'âge de 60 ans, payer une contribution militaire, en plus d'impôts déjà fort lourds. En outre le Sultan frappa les infidèles d'un autre impôt, dit «impôt des garçons». Chaque année des milliers de garçons de 6 à 8 ans d'origine chrétienne étaient enlevés à leurs parents, circoncis et élevés dans la foi de l'Islam ; ils formaient l'armée permanente des Janissaires, qui fut longtemps l'arme la plus terrible des Turcs contre les chrétiens.

A la longue, de semblables traitements ne développent pas les meilleures qualités d'un peuple. En effet, ceux qui ont une âme indépendante, fière et loyale sont mis à mort ou obligés de quitter le pays. Ce n'est que par une soumission humiliante qu'on arrive aux honneurs ou tout au moins qu'on peut vivre en paix. Mais dans le cas particulier, la classe des opprimés était de beaucoup supérieure à celle des oppresseurs, et sauf peut-être dans l'art de la guerre, elle était beaucoup plus capable et intelligente. Aussi le grand commerce et les finances ne tardèrent-ils pas à passer aux mains des

Arméniens et des Grecs; les écrivains publics, les percepteurs d'impôts, les interprètes, enfin beaucoup des fonctionnaires en rapport avec les étrangers étaient des Arméniens. Ils excellaient en outre dans la plupart des métiers, étaient des architectes et des ingénieurs et ce furent à eux que les Mahométans s'adressèrent pour construire leurs palais, leurs ponts et leurs mosquées.

Pendant des siècles, le sentiment national arménien avait été soutenu par la noblesse qui avait fourni au peuple ses chefs et qui constituait comme l'épine dorsale du pays, mais au cours des guerres continues elle avait été en grande partie exterminée ou bien avait dû émigrer. Ce fut alors l'Église qui devint le soutien moral du peuple. Les Turcs avaient cet avantage que, pas plus que les Persans, ils ne se mêlaient de la vie religieuse et intellectuelle des Arméniens. Le Catholicos à Etchmiadzine devint le chef suprême du peuple; mais comme il était sous la domination persane, ce fut le patriarche arménien à Constantinople qui gouvernait en première main les affaires des Arméniens turcs et qui en était responsable devant le Sultan. Ce Patriarcat avait été créé dès 1461 par le vainqueur de Constantinople Mahomed II.

Les grands monastères de l'Arménie turque et de l'Arménie persane furent les gardiens de la culture arménienne. Derrière leurs murs paisibles, se développèrent des foyers spirituels, où furent écrites et copiées les œuvres qui exprimaient la foi religieuse du peuple, sa pensée et sa poésie; là furent les seules écoles du pays où furent instruits la masse et le clergé. C'est dans les couvents que le peuple cherchait sa consolation et sa nourriture spirituelle et souvent il venait demander à leurs murailles un abri contre les persécutions et pillages.

A cette époque l'ancienne poésie populaire arménienne prit un nouvel essor: de villages en villages cheminèrent des chanteurs qui au son d'un violon, « *saz* », chantaient leurs poèmes; ceux-ci étaient en partie d'ins-

piration religieuse, mais ils disaient aussi la vie du peuple, la joie et la douleur, les guerres et les meurtres, la nature et l'amour. Ces ménestrels avaient leur centre au couvent de Sourb-Karapet à Taron (près de Mousch) où ils tenaient annuellement des tournois poétiques. Ce couvent avait été élevé sur l'emplacement de trois temples païens, où Saint-Grégor aurait bâti la première église du pays près de Aschtischat. Très probablement ces tournois poétiques datent de l'époque païenne, et le patron des chanteurs Saint-Jean-Baptiste (Karapet) a certainement hérité cette fonction des anciens dieux.

Cette littérature populaire donna des auteurs d'un réel talent. Déjà au XII^e siècle, le Catholicos Nersès Klayétsi, appelé Schnorhali (c'est-à-dire le gracieux), écrivait, à côté de cantiques et d'ouvrages religieux, de beaux poèmes en langue populaire. Au XIII^e siècle, sous la domination mongole, vécut un auteur remarquable qui portait le pseudonyme de « *Frik* »; il a chanté avec des accents émouvants la joie, le deuil et la souffrance, mais aussi l'ironie et l'absurdité de la vie. Un autre poète qui vécut probablement au XV^e siècle, fut Nahapet Kouetchak qui à côté du chagrin et de la souffrance dépeint aussi la joie de vivre. Cependant dans toute cette poésie arménienne, il règne malgré tout une profonde mélancolie.

Les Arméniens se distinguèrent aussi dans d'autres domaines, particulièrement en architecture et en art. Comme l'a dit un auteur turc, ils ont apposé leur cachet artistique à de magnifiques mosquées en Anatolie et en Turquie d'Europe, car ils étaient passés maîtres dans les arts appliqués. Presque tout le mouvement intellectuel et artistique de cette société turque apathique et spirituellement peu développée fut d'origine arménienne. Les Arméniens étaient les acteurs et comédiens qui se produisaient sur les scènes turques, leurs chanteurs et leurs musiciens jouaient partout en Turquie et ils ont dans une certaine mesure créé la musique turque.

LES MEKHITARISTES. — L'institution de l'ordre religieux des Mekhitaristes fut d'une très grande importance pour le développement de la culture arménienne. Son fondateur, le moine Mekhitar (c'est-à-dire le Consolateur) Manouk de Sivas, après être allé avec ses disciples à Constantinople et à Morée, vint à Venise en 1715 et reçut la permission de s'établir dans l'île de Saint-Lazare où il bâtit un couvent magnifique. Dès l'année 1712 ces moines s'étaient convertis au catholicisme romain, mais ceci n'empêcha pas leur collaboration avec leurs compatriotes arméniens. Ils eurent leur propre imprimerie et en 1811, ils fondèrent à Vienne un autre monastère où ils transportèrent l'imprimerie qu'ils avaient créée à Trieste en 1773.

Mekhitar et ses compagnons, déployant une activité intelligente et féconde, ont publié en arménien de nombreux ouvrages, soit dans leur langue originale soit en traduction. Il en résulta un renouvellement complet de la culture arménienne, de la manière de penser et de raisonner du peuple et de ses sentiments de dignité nationale. Une littérature néo-arménienne naquit de ce mouvement qui éleva le niveau intellectuel de la population et lui fit connaître, par de bonnes traductions, la science de l'Europe occidentale. Mekhitar Manouk a certainement contribué pour beaucoup au réveil spirituel de ses compatriotes.

LES ARMÉNIENS ET LA CULTURE MONDIALE

Ce fut la destinée tragique du peuple arménien qu'il s'est toujours distingué au service de l'étranger, tandis qu'il n'a jamais réussi à gouverner longtemps de suite son propre pays.

A Byzance beaucoup des personnalités dirigeantes étaient des Arméniens et même ce furent eux qui donnèrent à l'empire d'Orient ses meilleurs conducteurs d'armées; Nersès par exemple, qui conquit l'Italie sous

l'empereur Justinien, ou Johannès Kourkouas (920-942), ce général qui plusieurs fois fut vainqueur des Arabes. A diverses époques, Byzance fut gouvernée par des empereurs capables d'origine arménienne, qui maintinrent et renforçèrent son pouvoir affaibli. Parmi eux, il faut nommer les empereurs Mauricius, Héraclius (dont le père était Arménien), Bardanes (Philippicus), Artavasdes, Léon V, Basile I^{er}, Romanus, Lakapenus, Johannès Tzimisès, Basile II (le « boucher des Bulgares ») etc. Plusieurs impératrices furent aussi d'origine arménienne. Ainsi les Arméniens ont exercé pendant de longues périodes une influence décisive sur les destinées du grand empire.

Mais malgré leurs capacités, les Arméniens ne surent pas préserver leur propre patrie. Bien qu'ils eussent un sentiment puissant de leur unité spirituelle, ainsi que le prouve leur fidélité à leur doctrine et à leur Eglise, continuellement attaquées par les orthodoxes et les catholiques, jamais ils n'eurent un amour de la patrie suffisant pour faire taire toutes leurs rivalités individuelles et il leur manqua ainsi la condition essentielle de toute unité politique et de toute liberté. Ainsi que nous l'avons suggéré ailleurs, la cause en est sans doute à la nature même du pays, à ses vallées isolées, à ses contrées séparées les unes des autres et dont la population, dirigée par ses propres chefs, se sentait plus ou moins indépendante. En outre les discordes intérieures et les rivalités affaiblirent considérablement la force de résistance du peuple et le rendirent incapable de résister longtemps aux ennemis du dehors.

Les fréquentes et importantes émigrations qui enlevaient au pays ses meilleures forces, furent aussi une cause de son affaiblissement. Par leur nature, les Arméniens avaient le goût des déplacements et des voyages, ce qui est en général le fait des gens intelligents et, par la force des circonstances, leur désir fut plus que satisfait. Toujours et toujours, depuis les temps les plus reculés,

les hordes ennemis ont chassé la population en masse et l'ont dispersée en d'autres contrées. Des empereurs byzantins comme Mauricius (582-602), Phokas (602-610), Basile II (976-1025), transportèrent même des populations entières (Phokas à lui seul déplaça 30.000 familles), les arrachant aux territoires arméniens soumis, pour les emmener en Thrace et en Macédoine, afin d'augmenter les forces à opposer aux peuples ennemis de l'autre côté du Danube et aux Bulgares.

Dans plusieurs des pays où ils avaient émigré, les Arméniens fondèrent des colonies plus ou moins grandes qu'ils rendirent prospères par leur travail et leur esprit d'entreprise. A l'est, ils s'établirent en Perse, aux Indes, dans les îles de la Sonde et en Chine; à l'ouest, ils allèrent en Syrie, en Egypte et dans les grands ports de la Méditerranée, où ils créèrent des colonies importantes. 100.000 d'entre eux vinrent même en Pologne, d'autres en Galicie, en Moldavie, en Bukovine, en Transylvanie, en Italie etc. Des émigrations en masse suivirent l'invasion des Seldjouk-Turcs au XI^e siècle et plus tard celle des Mongols. L'Arménie fut dépeuplée et des régions entières de ce pays fertile restèrent désertes et incultes. Des nomades kurdes s'installèrent dans les montagnes; des Turcs, des Tatares et des Kurdes occupèrent les vallées et les plaines, et là où auparavant les Arméniens étaient les seuls maîtres ou tout au moins l'emportaient en nombre, la population devint très mélangée.

Bien que leurs rapports constants avec les commerçants étrangers et avec les caravanes auraient pu être un bon stimulant intellectuel pour les habitants de l'Arménie, ce pays n'a pas été dans des conditions particulièrement favorables au développement d'une culture générale. La contrée était divisée en de nombreux districts qui n'avaient entre eux que peu de communications. La population était essentiellement formée de paysans, qui, enchaînés à la charrue, ne peuvent guère être les émissaires d'une haute culture intellectuelle. Pour

que la vie de l'esprit puisse se développer, il faut en effet une classe aisée, jouissant d'une certaine liberté, des villes qui puissent être des centres civilisateurs, où la vie intellectuelle plus intense rende possibles les échanges de pensées et d'idées. De tels foyers manquaient à l'Arménie; seuls les grands couvents étaient les sanctuaires de la vie spirituelle. L'Arménie, séparée de la mer, n'avait pas non plus de ports. Il était donc naturel que les individus intelligents et qui avaient de l'initiative allassent chercher, en dehors du pays, des centres où ils avaient de plus grandes possibilités, comme par exemple à Byzance et dans les autres villes de l'Occident, ou encore à l'est dans les capitales de la Perse. Là ils pouvaient développer librement leurs facultés intellectuelles et se rendre utiles à leurs hôtes. Mais ils étaient perdus pour leur patrie.

Par contre, grâce à l'isolement des Arméniens dans leur pays montagneux, une culture nationale originale s'est développée à laquelle le peuple témoigne toujours un attachement tenace, allant parfois jusqu'au fanatisme. Leur fidélité à leur religion et à leur Eglise en est un témoignage. Par son évolution originale en plusieurs points, ce peuple doué a contribué au développement non seulement de la culture byzantine, mais aussi à celui de l'Europe occidentale.

Ainsi ce peuple qui semble avoir été le premier qui ait fait du christianisme une religion d'Etat, a de très bonne heure déployé une activité ecclésiastique et culturelle intense, qui dépassait les frontières du pays. On rapporte que dès avant le VI^e siècle, peut-être même déjà au IV^e siècle, les Arméniens auraient fondé 70 couvents à Jérusalem et dans d'autres parties de la Palestine, outre beaucoup d'autres qu'ils élevèrent en Egypte, sur le mont Sinaï, à Alexandrie et dans la Thébaïde (¹). Au

(¹) Voir Strzygowski, op. cit., Vol. II, p. 730 et suiv.

XI^e et XII^e siècles il y avait beaucoup d'Arméniens en Egypte et nous avons déjà indiqué le grand rôle qu'ils ont joué dans l'histoire byzantine.

Même sur les Germains du Nord, les Arméniens exercèrent leur influence. Ainsi il est probable que ce furent eux qui donnèrent aux Goths les premières notions du christianisme. M. Sophus Bugge a prouvé que la langue gothique de la traduction de la Bible par Ulfila contient plusieurs éléments d'Arménien. Les grands-parents de celui-ci (¹) avaient, en 257, été faits prisonniers par les Goths dans cette partie sud-ouest de la Russie nommée la Cappadoce, qui est le pays d'origine des Arméniens et où beaucoup d'entre eux ont toujours séjourné. C'est aussi en Cappadoce que l'apôtre arménien Grégoire fut élevé, à peu près à la même époque. Et lorsque les Goths séjournèrent près de la Mer Noire, ils sont certainement entrés en rapports avec l'Arménie, probablement par l'entremise de commerçants et de missionnaires de ce pays. Plusieurs détails dans leur mode de construction, qu'ils ont importés ensuite en Bulgarie et en Europe occidentale, semblent refléter l'influence arménienne. Il est aussi curieux de remarquer que des princes Visigoths, encore à la fin de leur domination en Espagne, portèrent des noms arméniens comme Artavasdes (environ en 710 après J.-C.) (²)

Ces infiltrations arméniennes ont pu s'étendre jusqu'en Scandinavie et expliqueraient, entre autres choses, la ressemblance des lieux d'inhumation et des pierres commémoratives, que l'on trouve par exemple à Bohuslen et à Blekinge (Suède), avec les cimetières et les pierres tombales arméniennes. Des relations existèrent aussi ultérieurement. Le Professeur Magnus Olsen d'Oslo m'a fait remarquer qu'Are Frode dans sa *Saga Isendingabok* (Chap. 8) raconte que trois «Ermskir» (c'est-

(¹) Ulfila est né en l'an 311, après J.-C.

(²) Voir Strzygowski, op. cit., vol. II, p. 728 et suiv.

à-dire arméniens): Petrus, Abraham et Stéfanus, étaient arrivés en Islande disant être des évêques arméniens; leurs commandements «étaient en beaucoup de choses moins sévères que ceux de l'évêque Isleiv (1056-1080). C'est pourquoi ils furent aimés des hommes mauvais, jusqu'au moment où l'archevêque Adalbert envoya un ordre en Islande, interdisant aux fidèles de recevoir d'eux le divin ministère, car, disait la lettre, certains d'entre eux sont excommuniés et en tout cas tous les trois se sont mis en route sans permission» (¹).

Ces «ermskir» étaient très probablement des missionnaires arméniens venus jusqu'en Islande. C'était justement l'époque où les invasions des Seldjouks-Turcs en Arménie avaient provoqué une recrudescence du mouvement migrateur dans les différentes parties du monde. Les évêques arméniens qui prêchaient la doctrine grégorienne, étaient évidemment des hérétiques pour l'archevêque catholique et furent excommuniés.

Les architectes du moyen âge semblent avoir été redevables aux Arméniens de plusieurs de leurs inspirations. Dès le III^e siècle, mais surtout au cours des IV^e et V^e siècles, beaucoup d'églises furent construites en Arménie, mais déjà auparavant au II^e siècle des églises avaient été élevées en Syrie (Edessa), et à l'est du Tigre, à Arbela. Ces églises avaient pour la plupart la forme d'une basilique avec une nef allongée; celles qui furent érigées dans les premiers siècles en Arménie et en Géorgie avaient une forme similaire, ainsi celle de Nékressi qui date probablement du IV^e siècle. Mais un style original s'est bientôt développé dans ces contrées dont la caractéristique est une nef carrée surmontée d'une coupole. Ce style se rapproche de celui de l'Orient. Les Arméniens subirent d'abord la domination des Mèdes,

(¹) Voir Hungrvaka Chap. II, Biskupa Sögur I. Voir aussi Konrad Maurer: *Die Bekehrung des Norwegischen Stammes zum Christenthum* vol. II, p. 586 et suiv. 1856.

puis celle des Perses, plus tard ils furent en contact étroit avec les Parthes, qui leur donnèrent la dynastie des Arsacides. Pour cette raison les princes et la noblesse eurent toujours de la sympathie pour les Parthes, sympathie que ne réussirent jamais à gagner ni les Sassanides, ni Rome, ni Byzance. Il est naturel que l'évolution de l'architecture se soit ressentie de ces circonstances politiques. Il est probable aussi que le carré surmonté de la coupole était la forme adoptée pour les anciens temples païens. La plinthe divisée en plusieurs parties, qui est à la base extérieure des églises arméniennes, correspond certainement aussi aux soubassements à plusieurs degrés sur lesquels reposaient autrefois les lieux de sacrifice et les temples. On ne trouve rien analogue dans les églises du sud (en Syrie), de l'ouest (en Asie-Mineure), ou d'Europe. Quant à la coupole centrale, elle est sans doute d'origine orientale, et très probablement persane.

Quand l'architecture religieuse se développa plusieurs siècles plus tard dans l'Europe occidentale, elle subit l'influence de l'Orient; non seulement celle de Byzance, mais aussi celle plus directe de l'Asie occidentale: (Syrie, Mésopotamie, Arménie, Géorgie), influence dont les émigrés Syriens et Arméniens furent les émissaires. Le style roman présente des caractères qu'on retrouve en Orient à une époque antérieure et à laquelle ces éléments étaient inconnus en Europe: ainsi l'emploi de lourds piliers à côté de celui des colonnes, les chapiteaux cubiques, les arcatures et les pilastres décorant l'extérieur de l'église, ou formant frise à l'intérieur, le portique avec ses arcades allant en se rétrécissant de l'extérieur à l'intérieur et qui est si caractéristique à l'art du moyen âge — en Europe — tous ces traits nous les trouvons très tôt en Arménie. L'emploi décoratif de pierres foncées et claires, que les Arméniens avaient hérité des Khaldes, fut plus tard d'un usage fréquent en Italie, en particulier à Gênes et à Florence. La voûte en

berceau qui remplaça les toits de bois des basiliques est originaire de la Mésopotamie; tandis que la coupole surmontant un carré est un trait bien caractéristique de l'architecture arménienne et géorgienne. Très différente de l'ancienne coupole romaine, elle fut employée en Europe déjà au commencement du moyen âge et peut avoir inspiré les architectes de Sainte-Sophie. Cette conception architecturale pénétra encore plus avant en occident par l'entremise des émigrés arméniens et des Goths qui étaient en rapport avec eux. On trouve plusieurs églises et baptistères de pur style arménien à Athènes dans l'Italie septentrionale (Milan), en France (à Germigny des Prés, près d'Orléans) et en d'autres endroits. Dans les nombreuses églises élevées sur le mont Athos (¹) on sent la même influence. Enfin l'emploi de la coupole centrale se développa en Europe occidentale surtout aux XV^e et XVI^e siècles. Dans les œuvres de maîtres tels que Brunelleschi, Alberti, Léonardo, Bramante et Vignola (dans l'église de Gesu à Rome). Ce mode de construction atteignit sa plus haute perfection dans le dôme de Florence et la coupole de Saint-Pierre. Des plans et des croquis de la main de Léonardo reproduisent des édifices qui ont une telle ressemblance avec les églises carrées arméniennes, leurs coupoles et leurs niches qu'on peut supposer que le grand artiste en a eu une connaissance directe. (²)

D'après l'opinion courante, c'est Byzance qui aurait influencé l'architecture arménienne plutôt que le contraire. Mais à cette hypothèse, il y a lieu d'objecter que l'église arménienne fut fondée longtemps avant celle de Byzance et qu'après le Concile de Chalcédoine, elle fut en opposition constante avec cette dernière. En outre, l'art arménien se distingue nettement du style byzantin par sa sévérité, par l'usage discret de l'ornementation, et

(¹) Voir Strzygowski; op. cit., vol. II, p. 766 et suiv.

(²) Voir Strzygowski, op. cit., vol. II, p. 863 et suiv.

spécialement par l'absence d'images saintes et de tableaux ayant des sujets religieux. Cette aversion pour toute représentation des êtres divins est très éloignée de la manière de sentir des Grecs, mais elle est en rapport droit avec la conception religieuse qui trouvait déjà son expression dans la doctrine de Zarathoustra. D'après celle-ci, la divinité et les êtres divins étaient des concepts surnaturels et abstraits qui ne pouvaient être matérialisés ni représentés sous une forme humaine. Cette conviction émane d'un sentiment religieux plus profond et plus sérieux, elle est celle de peuples où la religion est plus spirituelle et moins matérielle que celle des habitants plus superficiels des grands contrées de civilisation. Le culte de Yahveh (Juif) et plus tard l'Islam proscrivirent aussi les représentations de Dieu. Cette aversion des images suscita la lutte des Sconoclastes (726-843) qui dans l'histoire de Byzance fait l'effet d'un orage purificateur et dissipa beaucoup de superstitions détestables. Cette querelle, fomentée par des influences arméniennes, fut plus particulièrement soutenue par des empereurs originaires d'Arménie ou d'Asie-Mineure. Cette évolution des sentiments religieux se prolongea directement jusqu'à Luther et aux Puritains.

Il semble aussi que l'art arménien ait donné une impulsion d'une importance fondamentale à la création si particulière du moyen âge qu'est l'architecture gothique. On ne peut plus nier en effet, que plusieurs des éléments les plus caractéristiques de l'art gothique aient été employés dans des églises et autres bâtiments en Arménie plusieurs siècles avant l'apparition du gothique en Europe.

La Cathédrale d'Ani⁽¹⁾ en est une illustration particulièrement frappante, avec ses trois nefs oblongues. Elle fut terminée sous le règne du roi Gaguik I en 1001

⁽¹⁾ Voir Lynch, *Armenia* vol. I, page 371 et suiv., et Strzygowski, op. cit. vol. I, page 184 et suiv.

par le maître architecte Trdat, qui bâtit aussi plus au nord près de Kars-tchaï, la cathédrale d'Argina en un style semblable⁽¹⁾.

En 989 Trdat fut appelé à Constantinople par l'empereur Basile pour restaurer l'église Sainte-Sophie, qui avait été abimée par un tremblement de terre.

Nous avons déjà signalé que la cathédrale de Koutaïs ressemble aux églises gothiques bâties plus tard en Europe. Mais la cathédrale d'Ani, construite auparavant, offre une ressemblance encore plus frappante. Son style est une transition entre le style arménien typique et le style romano-gothique, et il présente plusieurs des éléments les plus caractéristiques du gothique, ainsi l'ogive et le faisceau de colonnes. L'analogie est si remarquable que quelques historiens de l'art, croyant pouvoir affirmer l'origine européenne du gothique, ont prétendu que l'église d'Ani a dû être restaurée au XIII^e siècle par des architectes venus de l'Europe occidentale. Mais cette hypothèse est démentie par les faits: bien que l'époque à laquelle la cathédrale reçut sa forme définitive ne soit pas tout à fait déterminée, on trouve de semblables éléments dits «gothiques» plus ou moins développés dans plusieurs autres églises arméniennes de la même époque ou d'une époque antérieure.

Le style de la cathédrale d'Ani est très probablement issu d'une alliance entre le style de la Mésopotamie — forme oblongue et voûte en berceau, et le style, primitif arménien — coupole à base carrée reposant sur quatre piliers centraux et galerie circulaire. Telle paraît devoir être l'origine de l'église oblongue à trois nefs. Le plus ancien monument connu de cette forme est sans doute l'église de Grégor à Dvine, bâtie au commencement du VII^e siècle et détruite par un tremblement de terre au cours du IX^e siècle⁽²⁾.

⁽¹⁾ Voir Strzygowski op. cit. vol. II, page 590 et suiv.

⁽²⁾ Voir Strzygowski I, page 163.

La cathédrale d'Ani et les autres églises de même type présentent les éléments gothiques suivants : *L'emploi de l'ogive*, en particulier dans les quatre arcs principaux qui relient les quatre piliers portant la coupole centrale. L'ogive se retrouve aussi dans des constructions civiles par exemple au château d'Ani. *Le faisceau de colonnes* que l'on peut considérer comme le développement logique et progressif des quatre piliers d'angle primitifs portant la coupole. Ces faisceaux centraux sont reliés par des arcs à ceux des pilastres accolés au mur. *Les voûtes à nervures* qui se trouvent indiquées aussi dans plusieurs églises et couvents arméniens. Enfin il faut citer encore les *arcs boutants* visibles de l'extérieur et les *contreforts* qui étaient les murs portants la coupole centrale. Ils sont issus de la même idée architecturale que les arcs boutants des églises gothiques et ont pu leur donner naissance.

Les premiers éléments gothiques ont pu être apportés en Europe occidentale par les Arméniens qui se sont dispersés dans tous les pays au XI^e et XII^e siècles. Les relations suivies qu'eurent les Croisés avec le royaume arménien de Cilicie à la fin du XI^e siècle et par eux avec toute l'Europe occidentale, peuvent aussi avoir joué un rôle. Ainsi le gothique, cette grande création que le moyen âge a donnée au patrimoine architectural mondial, aurait été inspirée de bonne heure et pour une grande part par ce petit peuple de talent, et cela à une époque, où il soutenait lui même des luttes désespérées contre les puissants ennemis qui l'entouraient.



XI. L'ARMÉNIE PENDANT LES TEMPS MODERNES

AU XIX^E SIÈCLE

Malgré tous ces malheurs et ces mauvais traitements, l'âme du peuple arménien ne pouvait être brisée et l'espoir de la délivrance s'éveillait à chaque rayon venu du dehors. Au cours des événements, il forma peu à peu le rêve de secouer le joug de l'Islam, grâce à l'aide de la Russie chrétienne, dont le pouvoir devenait plus menaçant au nord. Mais les premiers appels adressés au tsar de Moscou, n'apportèrent que des déceptions; même les guerres qu'entreprit Pierre-le-Grand contre les Persans n'entraînèrent que des déboires pour les Arméniens. Au XVIII^e siècle, l'Arménie persane se souleva plusieurs fois, comptant sur l'aide russe, mais celle-ci fit toujours défaut et ces insurrections furent réprimées dans le sang. La Russie n'intervint d'une façon sérieuse que dans la première partie du siècle dernier. L'archevêque arménien Nersès d'Aschtarak mobilisa le peuple dans la vallée de l'Araks; il arma lui-même un corps de volontaires arméniens, créa des magasins de blé et fit tous les préparatifs nécessaires pour la guerre. Une armée formée de Géorgiens et d'Arméniens, sous le commandement de l'Arménien Madatov, vainquit les Persans; Nersès lui-même était à la tête des troupes avec la croix et l'épée. La forteresse d'Eriwan, réputée imprenable, tomba aux mains des Russes en 1827. Les Persans durent signer la

paix, et le territoire au nord de l'Araks, fut réuni à la Russie.

Mais la joie des Arméniens d'être sous la domination des chrétiens ne dura pas longtemps. En effet, les Russes ne tinrent pas leur parole et ne donnèrent pas aux Arméniens l'autonomie promise. Les revendications nationales de ceux-ci et quelques soulèvements qui se produisirent près de la frontière, n'étaient pas faits pour leur gagner la faveur des gouvernements russes; en outre, l'église « entêtée et hérétique » arménienne était une épine dans la chair de l'église orthodoxe et de son Saint Synode. Il ne s'écoula pas beaucoup de temps avant que les dirigeants de Pétersbourg inaugurent une politique d'oppression et ne cherchassent à russifier systématiquement l'Arménie. Ainsi les décrets de 1836 fermèrent les écoles élémentaires, interdirent l'emploi de la langue arménienne dans les écoles de l'Etat et imposèrent aux Arméniens le service dans l'armée russe. Les Russes intervinrent de même de plus en plus dans les affaires religieuses. Jusqu'à sa mort, le champion de la liberté, Nersès, protesta sans relâche (il fut Catholicos de 1843 à 1857) contre ces empiétements et cette indigne violation des promesses, mais en vain, la situation ne fit qu'empirer.

Certes les Russes avaient libéré l'Arménie de l'oppression des Mahométans et des dévastations des brigands tatars; la paix et l'ordre régnait; le système judiciaire était relativement équitable; l'égalité devant la loi avait été introduite; le peuple pouvait exercer ses métiers en des conditions favorables et atteindre à un bien-être matériel plus grand. Mais les anciens maîtres ne s'étaient pas mêlés aux affaires de l'Eglise, ni à la vie religieuse et intellectuelle du peuple, qu'ils ne comprenaient du reste pas. C'est dans ces domaines particulièrement sensibles que les Arméniens se sentirent frappés dans leur indépendance, et malgré tous ses avantages, la domination russe fut haïe.

Cependant en Arménie turque, la situation était encore pire. La Grèce, le Monténégro, la Serbie et d'autres pays s'étaient libérés du joug odieux de la Turquie devenue de plus en plus faible. Ces événements ranimaient l'espoir des Arméniens, mais augmentaient encore la haine des Turcs contre les chrétiens; les exactions, les dévastations et les cruautés des fonctionnaires turcs, tyranniques et corrompus, ne connurent plus de limites et les chefs kurdes et les hordes de brigands, encouragés par eux, recommencèrent de plus belle leurs pillages.

Quand, au cours du siècle, des relations plus suivies furent établies avec l'Europe, en particulier quand des consuls et des missionnaires eurent été envoyés en Arménie, il ne fut plus possible de cacher au monde civilisé ce qui s'y passait. Des voix de plus en plus fortes s'élèverent pour demander que l'on vint en aide à ces frères chrétiens. En Angleterre en particulier, Gladstone (1876) lança une protestation indignée contre les crimes turcs. La Russie ne demandait qu'à venir au secours de ce pays chrétien et à l'arracher des mains des Turcs; elle aurait facilement pu le faire, mais les autres puissances n'avaient pas intérêt à rendre trop puissant l'empire des tzars, en particulier l'empire britannique qui voyait dans la Russie une rivale dangereuse en Extrême-Orient. Depuis longtemps la Turquie aurait pu être démembrée; mais les grandes puissances ne purent s'entendre sur le partage du butin. Elles maintenaient l'« homme malade » à la vie, car chacune d'elles attendait le moment favorable pour s'assurer de la part du lion. Les protestations indignées de l'opinion publique européenne, émue des horreurs qui se passaient en Arménie, servirent aux hommes d'Etat de moyens de pression sur la Turquie pour lui arracher de nouveaux avantages pour leur propre pays, mais sans avoir le réel désir d'aider au peuple martyr, dont les souffrances continuaient à être un beau thème oratoire.

Malgré leur faiblesse, les hommes d'état turcs étaient assez fins pour apprécier la situation et en tirer parti. Tandis qu'ils promettaient au monde civilisé de donner la liberté et l'égalité aux peuples opprimés, promesses qu'ils ne songeaient nullement à tenir, ils excitaient les grandes puissances les unes contre les autres. Ils niaient les crimes dont on les accusaient, en simulant une grande indignation contre les impudents, qui avaient lancé de telles calomnies. Ils étaient passés maîtres dans cette diplomatie spécifiquement turque et ils n'ont pas été surpassés depuis.

Nous ne voulons pas examiner ici de plus près les édits des Sultans promulgués en 1839, après la guerre de Crimée, en 1856, en 1876 etc., par lesquels tous les sujets, sans distinction de race ou de religion, recevaient l'égalité des droits civils, l'égalité devant la loi, le libre exercice du culte «sans souffrir la moindre contrainte» etc. Nous ne parlerons pas non plus de la guerre turco-russe en 1877-78 et des espoirs que la victoire des puissances chrétiennes réveilla chez les Arméniens turcs, ni des longues négociations diplomatiques qui précédèrent la paix de Berlin en 1878, ni des nouvelles promesses qui fit le Sultan, d'améliorer le sort des Arméniens. Toutes ces déclarations, toutes ces signatures passèrent pour des victoires de la diplomatie et de la philanthropie européenne, bien que les hommes d'état qui les obtinrent savaient pertinemment que les Turcs ne tiendraient jamais leur parole.

Et pour les Arméniens, sous la domination des Turcs, ce fut pire que rien; on éveilla en eux de fausses espérances, tandis que leur situation ne faisait que s'aggraver. La réalité tragique est, qu'il aurait beaucoup mieux valu pour eux, que les puissances européennes, leurs gouvernements et leurs diplomates ne se soient jamais occupés de leurs affaires. Leur prétendue sympathie pour les Arméniens, leurs prétentions et les notes qu'ils faisaient parvenir aux Turcs pour obtenir un meil-

leur traitement, ne servirent en effet qu'à irriter Constantinople. Les puissances ne recoururent pas une seule fois à la force pour faire respecter leur volonté et leur menaces ne parurent jamais bien sérieuses. Aussi les Turcs purent-ils impunément se venger d'une façon sanglante sur leurs sujets arméniens des critiques dont ils étaient l'objet et des promesses humiliantes qui leur avaient été arrachées. Voilà en somme tout ce que les hommes d'état et les diplomates européens ont fait pour le peuple arménien.

Au cours des pourparlers des grands puissances à Berlin, le gouvernement britannique avait signé une convention secrète avec le gouvernement ottoman par laquelle il lui promettait son concours armé dans le cas où la Russie aurait essayé de s'approprier une part plus grande de territoire arménien que la conférence de paix ne l'avait convenu. La Turquie de son côté promit d'introduire des réformes, favorables aux Arméniens, et en garantie la Grande Bretagne reçut l'île de Chypre. Le duc d'Argyle déclarait à la chambre des Lords. « Dans aucune partie du monde, notre politique n'a été dictée par des principes aussi immoraux et aussi absurdes ». Ces mots là sont valables pour toute la politique de l'Europe occidentale envers le peuple arménien.

En 1875 Abdul-Hamid était monté sur le trône de Turquie, grâce aux avances qu'il avait faites au parti réformiste des Jeunes Turcs. Avec leur aide, son oncle Abdul-Aziz avait été tué en mai 1877, puis son frère Mourad, qui avait été nommé sultan, détroné et enfermé comme aliéné, Abdul-Hamid prit sa place, et se montra bientôt le souverain le plus avisé, le plus intelligent et le plus cruel que la Turquie ait eu depuis des siècles. Ces habiles politicien fit tour à tour des avances aux différents pays et assura son pouvoir en jouant d'une puissance contre une autre. Bien que sa mère fut une Arménienne, il haïssait de tout cœur les Arméniens, qu'il regardait comme la cause — ou le prétexte — des

interventions continues des Puissances dans les affaires de la Turquie.

Les consuls militaires britanniques délégués en Anatolie après la paix de Berlin envoyèrent des rapports sur le régime révoltant que les Turcs appliquaient à l'Arménie. Quand Gladstone revint au pouvoir en 1880, il voulut intervenir, mais lui non plus n'arriva pas à d'autre résultat que l'envoi à la Porte de quelques notes sévères des grandes puissances exigeant la « réalisation immédiate » des réformes promises au traité de Berlin. En réponse, la Turquie présenta des nouvelles dénégations et fit valoir de nouveaux prétextes. Et ce fut tout. Abdul-Hamid savait trop bien que nulle puissance ne voudrait employer d'autre arme que les notes diplomatiques et qu'il pouvait, en toute sécurité continuer ses crimes en Arménie.

Quand la Grande-Bretagne, sous Gladstone, en 1882, occupa l'Égypte, ses rapports changèrent avec la Turquie, en même temps que ceux qu'elle entretenait avec la France et la Russie, fort irritées de cet empiètement. La cause des Arméniens passa à l'arrière plan, et bien que des messages révoltants relevant les cruautés turques continuassent à être envoyés en Angleterre, ils ne furent plus publiés et il ne fut plus guère question de ce peuple trahi par l'Europe. Il ne paraissait en effet pas opportun au gouvernement britannique de chercher à remplir les promesses faites à un petit peuple souffrant, et de risquer inutilement d'irriter la Porte en lui rappelant ses obligations envers les Arméniens. En Russie, après le meurtre d'Alexandre II en 1881, le gouvernement libéral était tombé, entraînant dans sa chute son chef, l'homme d'état arménien Loris-Mélikoff. Le gouvernement réactionnaire qui prit le pouvoir, considéra tout essai de libération nationale en Arménie comme une abomination et chercha à le réprimer. Ainsi même l'Arménie russe fut de nouveau tyrannisée et forcée d'accepter la langue russe et l'église orthodoxe. La voix

navrante de ceux qui étaient opprimés par les Turcs ne trouva pas non plus d'écho chez ces réactionnaires.

Cependant l'attitude des grandes puissances à la conférence de Berlin, leurs discours éloquents et leurs notes de l'année suivante, les promesses solennelles extorquées aux Turcs, avaient tout naturellement ravivé l'espoir du peuple arménien et lui avait fait croire que le salut n'était pas loin. Ces gens simples et naïfs, qui ne connaissaient rien aux détours de la grande politique, croyaient qu'une parole étaient une parole, surtout quand c'étaient les grandes puissances qui l'avaient donnée.

Bientôt les milieux arméniens européens s'agitèrent, et les différentes associations commencèrent à déployer une grande activité pour aider le peuple à secouer son esclavage. Le mouvement de libération fut encouragé par un premier succès remporté sur les Turcs par une petite troupe d'Arméniens à Zeïtoun, dans les montagnes du Taurus, en Cilicie. Cette insurrection ne tendait pas à la séparation de la patrie arménienne d'avec la Turquie, car la population était trop mélangée et les Arméniens pas assez nombreux pour cela. Mais elle visait à l'obtention de conditions humaines de vie et d'une certaine autonomie dans l'administration des affaires intérieures.

Mais les Sultan était décidé à écraser le peuple arménien, et le retentissement que ce mouvement insurrectionnel aurait pu avoir en Anatolie, lui donna le prétexte attendu pour de nouvelles persécutions et de nouvelles violences : arrestations, tortures dans les prisons, dévastations, pillages, exactions. Au protestations de l'Europe, le gouvernement turc répondit avec dédain et cynisme, que cette repression sévère était indispensable à la légitime défense de la pauvre population mahométane terrorisée !

Pour se procurer un instrument docile, nécessaire à l'exécution de ses plans, Abdul-Hamid créa dans l'été de 1891 une cavalerie de frontière, les Hamidiés, réunie en Anatolie, recrutée principalement dans les tribus nomades

kurdes et placée sous le commandement de chefs kurdes. Ce corps reçut un équipement moderne, fut mis en dehors de la règle générale et ne dut obéissance qu'à un général en chef siégeant à Erzindjan. Quand on pense que les Kurdes et leurs chefs ne vivaient que du brigandage pratiqué sur une grande échelle, on juge de la valeur de l'arme que s'était ainsi procurée le sultan. Il avait ainsi graduellement tout préparé pour le coup final.

Les faits suivants caractérisent de la façon dont étaient traités les Arméniens. Dans les vallées sauvages du Taurus, au sud de la plaine fertile de Mousch et la séparant de la grande plaine de Mésopotamie, habitaient des Arméniens, mais aussi des Kurdes, auxquels les premiers payaient un tribu pour restreindre leurs brigandages. Au cours de l'été de 1893, un agitateur arménien avait été fait prisonnier près du village de Talori, dans la région de Sassoun. Quelques temps après, les Turcs poussèrent les brigands kurdes à attaquer les villages arméniens de cette région. Les Kurdes furent repoussés, mais ils allèrent se plaindre des «rebelles» aux autorités. Les troupes turques entrèrent alors en campagne et aidèrent les Kurdes à encaisser leur tribu illégal; les villages furent dévastés et les habitants durent s'enfuir dans les montagnes voisines. A la suite de ces événements, les paysans arméniens furent frappés de lourdes amendes et de nouvelles contributions pour avoir porté les armes contre les Mahométans. Les Arméniens refusèrent de payer cette double contribution et de rien donner aux Turcs avant que ceux-ci ne les aient libérés des chantages illégaux des Kurdes. Plusieurs régiments avec de l'artillerie de montagne furent envoyés contre eux; les villages tombèrent les uns après les autres et des massacres furent ordonnés par le Sultan. Pendant trois semaines les fugitifs furent poursuivis et tués; 900 à 1000 hommes périrent et un grand nombre de jeunes filles chrétiennes furent enlevées.

Ces horreurs avaient ému l'Europe, en particulier l'Angleterre; le gouvernement britannique entreprit des démarches, mais la France et la Russie, qui étaient devenues les alliés de la Turquie, ne voulurent rien faire. Cependant, sur l'insistance des puissances, il fut envoyé en Janvier 1895 une commission turque ! pour faire une enquête sur «les actes criminels des brigands arméniens». Enfin des représentants consulaires partirent pour Sassoun et constatèrent que les Arméniens n'avaient aucune responsabilité dans les événements.

Quand la Grande-Bretagne et les autres puissances, le 11 mai 1895, exigèrent des garanties contre la répétition de telles horreurs, et des réformes assurant la sécurité des chrétiens, le Sultan ne fit que traîner les délibérations en longueur, niant les crimes dont on l'accusait. Il remit des contre-popositions en 16 points et consentit à accorder l'amnistie à tous les Arméniens suspects (*sic*) mais en sous-main il récompensait et donnait de l'avancement aux Kurdes et aux Turcs instigateurs et exécuteurs des massacres.

Mais c'en était trop pour le vieux champion de la liberté qu'était Gladstone. Quoique courbé et âgé de 86 ans, il prit la parole dans une grande réunion à Chester et fit un discours enflammé contre le «grand criminel dans le palais», le meurtrier sur le trône; il déclara entr'autre que, si la Grande-Bretagne, la Russie et la France, qui avaient une influence et une puissance cinquante fois supérieure à celle de la Turquie, et qui avaient pris des engagements solennels, cédaient devant la résistance du Sultan, elles seraient couvertes de honte aux yeux du monde entier. Mais cette assemblée finit comme beaucoup d'autres: par le vote d'une résolution !

Abdul-Hamid comprit que l'affaire n'irait pas plus loin, et il continua, sans se laisser troubler, la réalisation de ses plans. Jouant à l'innocent persécuté, il se plaignit au Pape des accusations anglaises et tandis que le Pape cherchait à calmer l'Angleterre, toutes les autorités

en Anatolie étaient prévenues d'avoir à se tenir prêtes à défendre la population mahométane contre une révolte des chrétiens. Ordre était donné de passer en revue toute la population chrétienne et de lui enlever toutes ses armes, jusqu'aux couteaux.

Les Arméniens comprirent la situation et ce fut avec crainte qu'ils durent remettre les armes qui leur restaient, armes qui furent d'ailleurs distribuées ensuite aux Mahométans pour exterminer les Chrétiens. Beaucoup de ceux-ci furent soumis aux tortures les plus barbares pour leur faire avouer où ils avaient caché des armes et à quelle association révolutionnaire ils appartenaiient, afin de donner ainsi au gouvernement la preuve si désirée de la prétendue révolte.

Alors éclata l'étincelle qui mit le feu aux poudres et donna le prétexte de la répression. Le 30 septembre 1895, un cortège d'Arméniens, au nombre d'environ 2.000, parcourut les rues de Constantinople, se dirigeant vers la « Sublime Porte » à Stamboul, pour remettre au Grand Vizir une pétition relatant les doléances et les revendications des Arméniens. Une rixe se produisit avec quelques étudiants turcs en théologie (Softas), quelques coups de fusil furent échangés ; la police s'en mêla, beaucoup d'Arméniens furent tués et ceux qui avaient été arrêtés furent massacrés à coups de baïonnettes au poste de police. Les hôtelleries arméniennes furent attaquées pendant la nuit et seuls les Arméniens qui réussirent à se réfugier dans leurs églises furent sauvés grâce à l'intervention des représentants des puissances étrangères.

Cette échauffourée fut nommée « révolte » par le sultan qui donna aussitôt le signal de la répression. Alors dans chaque ville et village arméniens une populace armée et commandée par la police, des Kurdes, la nouvelle cavalerie du sultan, les Hamidiés et des Turcs, se ruèrent sur la malheureuse population arménienne désarmée et la massacrèrent sans pitié. Les troupes

régulières turques maintinrent l'ordre, c'est-à-dire qu'elles veillèrent à ce que le « travail » ne fut pas interrompu ; elles n'intervinrent que lorsque les Arméniens résistaient dans leurs quartiers. Ces quartiers étaient alors détruits à coups de canons. Les bandits organisés du Sultan travaillèrent d'une façon satisfaisante et le sang arménien coula à flots partout : à Akhissar, Trébizonde, Erzindjan, Baibourt, Bitlis, Erzeroum, Arabkir, Diarbekir, Malatia, Kkarpout, Sivas, Amassia, Aïntab, Marsivan, Marach, Césarée, etc. L'acte final fut la destruction de 1.200 Arméniens brûlés vifs dans la cathédrale d'Ourfa, le jour de la Noël 1895. Quelques massacres retardés eurent lieu encore en 1896, à Van, à Constantinople et dans d'autres villes où des circonstances locales les avaient empêchés jusqu'alors.

Une proclamation des autorités à Arabkir a été conservée ; elle dit : « Tous les enfants de Mahomet devront faire leur devoir et tuer tous les Arméniens, piller et brûler leurs maisons. Personne ne doit être épargné, c'est l'ordre du Sultan. Tous ceux qui n'obéiront pas à ce manifeste seront regardés comme Arméniens et tués. Chaque musulman prouvera donc son obéissance aux ordres du Gouvernement en tuant d'abord les chrétiens avec lesquels il a vécu en amitié ».

Tout se passa avec une précision remarquable. L'ordre initial fut donné par le commandement militaire d'Anatolie installé à Erzindjan. Le massacre commença sur un coup de trompette et finit au même signal. La discipline fut si parfaite, que même pendant les pires folies des massacres, les étrangers furent soigneusement respectés ; le Sultan savait que si les étrangers étaient attaqués, cela entraînerait des complications sérieuses et provoquerait l'intervention effective des Puissances.

D'après les informations recueillies dans les ambassades de Constantinople et qui furent envoyées au Sultan le 4 février 1896, 70 à 90.000 hommes et femmes auraient été massacrés d'août 1895 à février 1896, et un

plus grand nombre encore aurait péri de faim et de misère. Après les massacres, beaucoup de chrétiens furent forcés de se convertir à la religion de l'Islam et il y a eu des circoncisions publiques, bien que nombreux furent ceux qui préférèrent mourir plutôt que de trahir leur foi. Des villages entiers, à qui on avait laissé le temps de la réflexion, allèrent ainsi à la mort conduits par leurs prêtres.

Des milliers de réfugiés gagnèrent les villes de Perse et du Caucase; beaucoup vinrent camper autour d'Etch-miadzine, où le généreux Catholikos Mkrditch Khri-mian s'occupa d'eux, aidé par les habitants de la ville et de la campagne. C'était lui qui, au Congrès de Berlin en 1878, avait de la part du patriarche Nersès représenté la cause des Arméniens et lutté pour faire adopter le fameux article 61. Et maintenant il voyait son peuple décimé et dispersé, abandonné par les puissances chrétiennes d'Europe dans lesquelles lui et son peuple avaient placé leur confiance!

Tous les amis que l'Arménie avait en Europe, aidèrent à soulager leur misère, mais les gouvernements ne firent cette fois encore rien d'important. La Grande-Bretagne montrait de la bonne volonté, mais elle était isolée, ayant en ce moment des difficultés en Afrique avec la France; quant à cette puissance, elle ne pouvait se séparer de la Russie, son alliée. Et tandis que le sang arménien coulait à flots, le ministre des affaires étrangères Russe, le comte Lobanoff Rostowski déclarait que la Russie ne voulait à aucun prix employer la force contre la Turquie, et que le Tzar ne permettrait pas qu'une autre puissance prît contre elle des mesures de contrainte. Après trois mois de massacres et d'horreurs, le même homme d'état inébranlable déclara le 16 janvier 1896, que rien ne s'était produit qui puisse diminuer sa confiance en la bonne volonté du Sultan, ajoutant qu'il serait désirable de faciliter la tâche si malaisée de celui-ci pour réaliser les réformes promises en lui laissant les

délais nécessaires. L'Autriche acquiesça à ces vues par crainte de complications en Orient et par souci de ses propres intérêts. Telle est l'Europe! Cette vierge qui d'après le mythe grec, se laissa séduire par un taureau! D'être Européen n'a pas de quoi rendre toujours bien fier!

Le sultan put tranquillement ordonner la continuation des massacres et répondre à toutes les représentations que celles-ci ne reposaient que sur de honteux mensonges. Il n'y avait eu, disait-il, de luttes sanglantes, que lorsque les musulmans avaient eu à se défendre contre les attaques des Arméniens (ceux-ci n'avaient point d'armes!). Dans l'intérêt de ses sujets arméniens, il demandait à l'Angleterre de l'aider à calmer leur esprit de révolte et à rétablir l'ordre et le calme. Il se sentit profondément blessé et protesta, par son ambassadeur à Londres, contre Gladstone qui l'avait appelé «Le Sultan rouge».

Peu de temps après, un événement donna fort à propos une confirmation à ses allégations. Le 26 août 1896, vingt-six jeunes Arméniens attaquèrent et occupèrent, sans coup férir, la Banque Ottomane à Constantinople. Ils menaçaient de la faire sauter si le Sultan n'acceptait pas leurs réclamations. Ils croyaient de cette façon faire sortir l'Europe de son apathie et la forcer à s'intéresser activement à la malheureuse Arménie. Grâce à l'entremise du drogman russe, ils consentirent à abandonner la place, contre la promesse d'un sauf-conduit. Certains indices prouvent que cette attaque fut faite à l'instigation secrète du Palais. Celui-ci put ainsi faire passer aux yeux des diplomates ces puérils révolutionnaires pour des rebelles qu'il fallait punir. Le lendemain les maisons et les magasins arméniens furent assaillis simultanément dans les différents quartiers de la ville par des bandes bien organisées et dirigées par des Kurdes et des Lazes. Des charrettes attendaient dans les rues pour emporter les cadavres. Les soldats ne prirent qu'à

un ou deux endroits part au pillage et aux massacres, mais partout il y avait des troupes pour défendre les quartiers grecs et européens. Au bout de deux jours, les massacres finirent aussi soudainement qu'ils avaient commencé, mais environ 7.000 Arméniens avaient été tués.

Le 31 Août, une note commune des envoyés des puissances fit ressortir que ces massacres n'étaient pas le fait d'une foule fanatique et irresponsable, mais celui d'une organisation spéciale, certainement connue des agents du gouvernement, si même elle n'était pas dirigée par eux. C'est tout ce que firent les puissances; leur action se réduisit à l'échange de notes et à des pourparlers pour l'obtention de réformes. Les massacres étant terminés et le Sultan pensant que les Arméniens étaient complètement anéantis, la diplomatie obtint une belle victoire: le Sultan adopta les réformes demandées par la note du 17 octobre 1896, cependant il refusa de publier ses concessions. Les grandes puissances se contentèrent de ce résultat. Elles avaient vraiment fait tout ce qu'elles avaient pu pour le peuple arménien, tout en suivant «une politique compatible avec les vraies considérations de nos propres intérêts», comme l'écrivait un ambassadeur britannique dans une occasion semblable.

Après toutes ces horreurs, les terribles événements qui s'étaient produits en Arménie et dans les colonies arméniennes en Turquie, on pouvait s'attendre à ce que la population fut complètement détruite et décimée, d'autant plus que personne ne pouvait recevoir ses plaintes et qu'elle n'avait ni tribunaux ni protecteurs auxquels elle put s'adresser. Mais l'histoire montre combien de fois au cours des siècles, ce peuple endurant subit de semblables désastres et que toujours il se releva avec patience et reconstruisit son pays dévasté. La même chose se passa cette fois encore; de tous les points où ils s'étaient réfugiés dans les montagnes ou dans les

contrées avoisinantes, des monastères qui avaient été épargnés et où ils avaient été recueillis, ils retournèrent peu à peu à leurs foyers détruits et reprisent le travail. Leur détresse était cependant grande, les hommes les plus robustes avaient été tués, les bêtes de trait enlevées, les outils dérobés ou détruits; en outre, la sécheresse détruisit les récoltes et provoqua la famine. Partout, en Europe et en Amérique, on ouvrit des souscriptions, et de nombreuses associations «des amis de l'Arménie» furent créées. Ce mouvement fut très désagréable au sultan, qui déclara qu'il voulait aider lui-même ses sujets nécessiteux. Il s'octroya de cette façon une sorte de «droit moral» pour priver le pays de l'aide étrangère et écarter les curieux. Son aide fut, la plupart du temps, ridicule et donna à ses agents l'occasion de nouvelles extorsions et de nouveaux outrages: les gendarmes ne distribuèrent le blé que contre l'échange de jeunes filles chrétiennes.

Les réfugiés auraient dû rentrer en possession de leurs biens, mais tel ne fut pas le cas. On refusa à des milliers d'Arméniens, qui s'étaient réfugiés en territoire russe ou ailleurs, l'autorisation de rentrer dans leurs foyers. Ils «n'avaient pas obtenu la permission de sortir de Turquie, et s'ils l'avaient fait, c'était sans passeport». En conséquence, leurs biens furent, selon la loi, confisqués par les autorités locales, au profit du sultan, et remis à des Mahométans. Cette méthode paraît être très en faveur auprès des autorités turques, qui l'appliquèrent à nouveau aux réfugiés ces dernières années.

Après que leur cause eut été ainsi trahie par les puissances européennes, il n'est pas étonnant que les Arméniens, dans leur désespoir, essayèrent de prendre eux-mêmes, leur cause en mains. Des jeunes gens créèrent des corps de franc-tireurs, qui se cachaient dans les montagnes inaccessibles. Ils cherchaient par tous les moyens à venger les crimes des Kurdes et des Turcs et à apporter à leurs compatriotes, toute l'aide possible.

Quelques-uns de leurs chefs s'unirent même avec des khans kurdes mécontents de la tyrannie turque. Il est bien probable que ces franc-tireurs n'usèrent pas de douceur envers les Turcs, mais leurs actes n'étaient cependant pas à comparer avec les traitements que les Turcs sanguinaires avaient fait subir à leurs compatriotes. Leur intervention fut d'ailleurs, pour ceux-là, l'occasion de nouvelles répressions.

Comme nous l'avons déjà dit, les particuliers, en Europe et en Amérique, firent beaucoup pour envoyer des secours et ouvrirent, pour les orphelins, des asiles sur lesquels le sultan n'avait aucun contrôle. Quant aux grandes puissances, elles n'intervinrent pas officiellement. Les hommes d'Etat étaient las de cette éternelle et délicate question. La Grande-Bretagne n'en avait retiré que des désappointements; la Russie craignait un mouvement national arménien qui pourrait gagner la Transcaucasie; la France imita la Russie et ignora le problème arménien.

Les massacres cependant avaient refroidi quelque peu les rapports de la Turquie avec ces gouvernements, ce qui poussa l'Allemagne à profiter de la situation : remplacer la Grande-Bretagne comme puissant conseiller de la Turquie, mettre peu à peu celle-ci sous le protectorat allemand, en profiter pour construire une ligne de chemin de fer qui relierait Berlin à Bagdad, c'étaient là de belles perspectives d'avenir. Evidemment, Abdul-Hamid avait les mains teintes de sang, mais on ne pouvait nier qu'il ne fût un diplomate habile et rusé, qui s'était joué des diplomates européens; il était aussi un maître qui savait user de la force; il avait su briser toute résistance en Macédoine et en Arménie et avec un Allemand, comme chef d'état-major, il avait vaincu les Grecs en 1897. En outre, il avait des rapports étroits avec tout le monde mahométan et pouvait, en déclenchant une agitation pan-islamique, jeter l'inquiétude chez les Anglais, les Russes et les Français. Sans doute les massacres avaient été graves, mais l'Allemagne était

prête à déployer une activité dévouée pour soulager la misère du peuple arménien.

Il n'y avait donc aucun doute qu'Abdul-Hamid serait un allié utile. L'empereur Guillaume II lui rendit visite à Constantinople en 1898; il serra ses mains sanguinaires, l'embrassa sur la joue et se déclara un vrai ami de l'Islam. Un voyageur de la suite impériale écrivit que le souvenir des massacres n'était pas oublié, mais « qu'avait donc obtenu une politique d'opposition, sinon d'irriter le fanatisme musulman? Quel bien Gladstone a-t-il fait en insultant le sultan? Notre empereur a choisi un chemin plus chrétien : Rendre le bien pour le mal ». L'effet de cette visite fut ensuite un peu atténué par un pèlerinage de l'empereur à Jérusalem.

Cependant, la conscience européenne n'était pas calmée, et à plusieurs conférences, ainsi à celle de Paris en 1900, et, au congrès international socialiste de 1902 etc., des résolutions furent adoptées flétrissant l'abandon du malheureux peuple arménien par l'Europe et exprimant l'indignation du monde civilisé! Ce fut tout. Pendant ce temps, le gouvernement russe continuait la russification du peuple arménien d'une façon plus oppressive et plus brutale que jamais.

LES ARMÉNIENS AU XX^e SIÈCLE

Cependant en Turquie le parti libéral Jeune-Turc «Union et Progrès» qui avait pris une importance de plus en plus grande, se rapprocha des Arméniens. Ceux-ci apportèrent au mouvement une force et une aide imprévues et furent pour beaucoup dans sa victoire finale. Mais, tandis que les chefs arméniens luttaient pour leur idéal de liberté et de justice, les Jeunes-Turcs cherchaient en réalité seulement à s'emparer du pouvoir. En effet, les concepts de la liberté et des droits de l'homme sont des notions totalement étrangères à la mentalité turque.

En juillet 1908 l'orage éclata. Les Jeunes-Turcs

avaient rassemblé en Macédoine une armée et ils étaient soutenus par toute la population. Un télégramme fut envoyé au Sultan. Celui-ci donna aussitôt l'ordre d'arrêter les rebelles et de mobiliser contre eux les troupes d'Anatolie, mais personne n'obéit. Alors, bavant de rage, le tyran dut s'humilier. La révolution n'avait duré que 24 heures. Le Sultan garda son trône, mais il servit en quelque sorte d'otage pour ses partisans disséminés dans tout le pays et dût accorder une constitution libérale reconnaissant les mêmes droits aux peuples de toutes races et de toutes confessions. La joie régnait dans tout le royaume : les prisons s'ouvrirent, Constantinople illumina, le peuple se rendit en procession aux fosses communes où avaient été ensevelis les Arméniens massacrés en 1896 ; les leaders musulmans parlèrent de ces morts comme de martyrs ayant donné leur vie pour la liberté. Tout le peuple, délivré d'un joug oppressant, respirait enfin.

Hélas ! la joie des Arméniens fut de courte durée. Les Jeunes-Turcs au pouvoir étaient libres de tous préjugés religieux, mais on vit bientôt que leur but était d'établir une suprématie purement turque et d'accorder le moins de concessions possibles aux autres races pour lesquelles ils n'avaient que du mépris, qu'ils fussent Arabes, Arméniens, Kurdes, Grecs ou autres. Le turc fut déclaré langue nationale et imposé à tout le pays. Leur reconnaissance envers les Arméniens pour l'aide que ceux-ci leur avaient donnée ne dura que peu de temps, juste celui qu'il fallait pour donner confiance aux grandes puissances européennes. Mais les classes dirigeantes turques en eurent bientôt assez de cet humanitarisme ; elles avaient trop eu l'habitude de vivre aux dépens des Chrétiens, des Arméniens, en particulier, pour y renoncer facilement ; de son côté, le clergé mahométan incitait le peuple à la lutte. Les Jeunes-Turcs se décidèrent alors à changer de tactique.

En avril 1909, Abdul-Hamid essaya par un coup

d'État militaire de reprendre le pouvoir. Pendant quelques jours le sang des Jeunes-Turcs coula à flots. Enfin arriva l'armée macédonienne sous les ordres de Mahmud Schevket pacha et comme le sultan refusait de se rendre, elle assiégea Stamboul. La lutte fut féroce, les femmes et les enfants arméniens aidaient les Jeunes-Turcs à mettre les canons en place. Le palais du sultan fut pris et lui-même fut découvert dans une pièce, derrière le harem où il s'était caché. A demi mort de peur, il écouta le lecture du Fetva, qui prononçait sa déchéance. Il n'avait qu'un seule pensée : la vie ! la lui laisserait-on ? Lui qui avait supprimé des milliers et des milliers de vies humaines, sauva la sienne. Il ne mourut que quelques années plus tard dans un des palais sur la rive du Bosphore, où il fut gardé prisonnier. Son frère Reschad lui succéda sur le trône sous le nom de Mehmed V.

Le triomphe des Vieux-Turcs n'avait pas duré longtemps, mais cependant assez pour qu'ils aient eu le temps de se venger sur les Arméniens de Cilicie qui, lors des précédents massacres avaient été épargnés. La joie qu'ils avaient manifestée lorsque les Jeunes-Turcs avaient pris le pouvoir, avait profondément irrité les Vieux-Turcs. Aussi quand arriva le télégramme annonçant le coup d'Etat tenté par le Sultan, les Turcs de Cilicie se jetèrent sur les Arméniens et en tuèrent une vingtaine de mille. Le sang coula à flots et partout les Turcs donnèrent des preuves de la plus féroce cruauté. Les meurtriers furent aidés par le gouvernement local qui laissa faire les soldats et alla même jusqu'à télégraphier à Constantinople des nouvelles tendancieuses d'après lesquelles les Arméniens auraient été les agresseurs. Le gouvernement Jeune-Turc donna l'ordre d'arrêter les massacres, mais son rôle dans toute cette affaire demeura assez louche. Non seulement des soldats et des officiers Jeunes-Turcs prirent part aux massacres, mais les enquêtes qui suivirent furent conduites d'une manière scandaleuse, ceux que

l'on savait parfaitement bien avoir dirigé les massacres furent acquittés, mais quelques pauvres hères, pris au hasard, furent pendus, en même temps d'ailleurs que des Arméniens coupables d'avoir été pris les armes à la main, alors qu'ils défendaient leurs familles. Les Jeunes-Turcs étant maintenant au pouvoir, ils n'avaient plus besoin de ménager leurs anciens frères d'armes et ils seraient plus diplomates en flattant les sentiments nationalistes des Vieux-Turcs.

Il parut bientôt évident que le programme Jeune-Turc était la création d'une « grande Turquie » avec la langue turque et une administration purement turque ; même les Arabes devaient être exclus des affaires publiques. Quant aux chrétiens il fallait les museler définitivement, spécialement les Arméniens. L'égalité des races fut tenue pour impossible, et définitivement abandonnée, car, sans cela, les chrétiens, avec leur culture, leur intelligence, leurs capacités et leur goût du travail seraient bientôt arrivés au pouvoir. Celui-ci devait-être réservé au peuple turc qui l'avait conquis à la pointe de l'épée, mais auquel son indolence et sa culture inférieure ne permettait pas d'être en compétition avec d'autres peuples plus développés et actifs.

L'émigration et l'établissement de Mahométans dans les contrées chrétiennes de Macédoine et d'Arménie fut soigneusement préparée et favorisée. Les Kurdes furent aussi encouragés dans leurs empiétements, et la restitution des terres enlevées aux Arméniens qui avaient fui pendant les massacres fut suspendue. Après la défaite turque dans les Balkans, le sort des Arméniens devint pire ; la perte de la Turquie d'Europe rendait d'autant plus nécessaire pour les Turcs la consolidation de leur pouvoir en Turquie d'Asie. Des milliers de Turcs émigrés de Thrace et de Macédoine arrivaient en Anatolie, pleins contre les chrétiens, d'une haine que le gouvernement ne faisait qu'exciter. La seule différence entre les persécutions des Jeunes-Turcs et des Vieux-Turcs

envers les Arméniens était que les premières résultait d'un plan mûrement conçu et pour cette raison étaient infiniment plus dangereuses. Plusieurs des chefs du parti Jeune-Turc avaient fait leur éducation en Prusse et avaient appris la méthode. De nombreux documents de cette époque prouvent que, déjà avant la guerre mondiale, le gouvernement turc avait pris la décision d'affaiblir et de « délayer » les populations chrétiennes d'Arménie par l'infiltration d'autres éléments.

Les chefs arméniens pressentirent le sort qui attendait leur peuple et s'adressèrent aux grandes puissances. Pour plaider la cause arménienne, le Catholikos d'Etchmiadzine envoya une délégation en Europe sous la présidence du distingué Boghos Nubar Pacha. Les Jeunes-Turcs, furieux de cette intervention, menacèrent les Arméniens de mort et traduisirent Nubar pacha devant un conseil de guerre, quoiqu'il fût sujet égyptien et non turc. Il fut condamné par contumace à perdre la vie, l'honneur et les biens, sentence qui à proprement parler s'est appliquée au peuple arménien tout entier.

Les grandes puissances que les revirements continuels des Jeunes-Turcs commençaient à lasser, prirent l'affaire en mains et entamèrent des négociations. La Russie, devenue très favorable à la cause arménienne, demandait que l'Arménie turque fut placée sous le contrôle des puissances européennes. La Grande-Bretagne et la France se déclarèrent d'accord. L'Allemagne, qui avait compris que les Jeunes-Turcs revenaient graduellement à la politique de son ancien allié Abdul-Hamid, trouva opportun de soutenir plus ou moins les Turcs, en proposant un compromis d'après lequel deux officiers appartenant à des pays neutres seraient envoyés en Arménie et veilleraient au maintien de la loi et à la sécurité des peuples chrétiens de Turquie. Cette proposition fut acceptée en février 1914, on nomma comme inspecteurs le colonel Hoff (Norvégien) résidant à Van et le Colonel Westenenk (Hollandais) résidant à Sivas. Mais avant

que ces deux officiers aient rejoint leurs postes respectifs, la guerre mondiale éclatait et la Turquie se rangeait aux côtés des puissances centrales en Novembre 1914.

LES ARMÉNIENS PENDANT LA GUERRE MONDIALE

A la fin de juillet 1914, les Arméniens réunirent à Erzeroum un congrès pour décider de la ligne de conduite qu'ils suivraient si la guerre éclatait entre les Grandes Puissances, étant donné que leur patrie était divisée entre la Turquie et la Russie. Des représentants des Jeunes-Turcs vinrent au Congrès et ayant déclaré que leur gouvernement avait décidé la guerre avec la Russie, ils essayèrent par la promesse de l'autonomie, de pousser les Arméniens à se soulever contre cette puissance. Les Arméniens refusèrent et, tout en se prononçant contre la participation de la Turquie à la guerre, ils promirent néanmoins de faire leur devoir si elle éclatait.

Les chefs Jeunes-Turcs, fort irrités de leur échec, formèrent alors le plan d'exterminer complètement cette « vermine » intraitable. Une lettre écrite le 18 février 1915 au dictateur de Syrie pendant la guerre Djemal-Bey, à Adana (Cilicie), par un membre du Comité central des Jeunes-Turcs et, « sur l'ordre des autorités responsables », déclare en effet que le Comité avait décidé de libérer la patrie turque « de cette race maudite et prenait par patriotisme la responsabilité de la honte qui de ce fait entâcherait l'Histoire ottomane. Le Comité... s'est donc décidé à exterminer tous les Arméniens habitant la Turquie, sans épargner une âme et a donné pleins pouvoirs au gouvernement. Celui-ci donnera aux Valis et aux chefs de l'armée les ordres nécessaires pour l'organisation des massacres » (¹).

La réalisation de ce plan fut préparée avec méthode.

Des équipes de gendarmes, choisis parmi les hommes les plus hostiles aux chrétiens, furent envoyées dans toute l'Anatolie de l'est pour visiter les maisons chrétiennes et y rechercher les armes. Plusieurs personnalités arméniennes furent emprisonnées, et quelques-unes d'entre elles soumises à la torture pour les amener à avouer l'existence de dépôts d'armes et d'une organisation d'espionnage.

Des bandes de volontaires (qui sous le nom de « Tchété » acquirent une forte mauvaise réputation), furent recrutées sous la direction des Jeunes-Turcs, parmi des brigands sortis des prisons et d'ailleurs ; tous les hommes musulmans qui n'avaient pas encore été appelés sous les drapeaux furent organisés en milice et reçurent des armes tandis que les chrétiens, eux, restaient désarmés. Les Kurdes avaient été très mécontents des efforts tentés par les Jeunes-Turcs pour établir un régime d'ordre et de légalité qui les avaient beaucoup gênés dans leurs brigandages habituels ; on les apaisa en leur faisant comprendre que le nouveau sultan n'étendrait plus sa main protectrice sur les infidèles. Le 21 novembre 1914, les Jeunes-Turcs, malgré leurs principes irréligieux, proclamèrent solennellement la Guerre Sainte (Djihâd) qui impliquait le devoir de tuer tous les infidèles qui refuseraient de se convertir à l'Islam. Cet ordre fut probablement inspiré par l'Allemagne dans l'espoir de fomenter la révolte parmi les peuples mahométans des Indes et de l'Afrique contre la domination chrétienne ; mais il eut surtout pour effet d'exciter encore la haine des Turcs contre les chrétiens d'Anatolie.

Tous les chrétiens de 20 à 43 ans et plus tard de 18 à 48 ans furent peu à peu appelés sous les drapeaux, bien que, d'après la loi, on ne pouvait appeler les hommes âgés de plus de 27 ans. Ceux qui ne pouvaient être soldats, servirent de bêtes de somme ; entre Mousch et Erzeroum seulement, 3.000 d'entre eux seraient tombés d'épuisement sous le poids de leur charge.

(¹) Voir A. M. Benedictsen *Armenien*, p. 246, Copenhague 1925.

Nous possédons maintenant sur les persécutions que les Turcs firent subir aux Arméniens en Asie-Mineure, en Syrie et en Mésopotamie, pendant la guerre mondiale, de nombreux renseignements émanant des membres des différentes missions et organisations américaines, allemandes, suisses et danoises, qui travaillaient dans ces régions. Spécialement intéressants sont les renseignements fournis par les consuls et officiers allemands en Asie-Mineure et par l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople. Leurs rapports ont été recueillis et publiés par le Dr Johannès Lepsius, Allemand, l'ami bien connu de l'Arménie, dans un ouvrage intitulé : *Deutschland und Armenien; 1914-1918, Samlung Diplomatischer Aktenstücke*, Postdam 1919.

L'exposé suivant prend essentiellement sa source dans ces documents qui sont certainement dignes de foi. On ne peut croire en effet que les fonctionnaires allemands aient voulu noircir plus qu'il n'était nécessaire leurs alliés turcs, et d'un autre côté ils n'avaient aucune raison de présenter les Arméniens sous un jour plus favorable qu'ils ne le méritaient (¹).

Les poursuites commencèrent en Cilicie où les Arméniens avaient gardé une certaine indépendance et avaient réussi dans une certaine mesure à échapper aux massacres d'Abdul-Hamid. Sous prétexte de captures de brigands, auxquels se seraient joints des déserteurs, quatre mille hommes furent envoyés à Zeitoun en mars 1915. Toute la population arménienne (10 à 20.000 hommes fut déportée dans les marais du Vilayet de Konia, dans les déserts de l'Arabie, et à Der Es Zor dans la vallée de l'Euphrate. En outre les hommes du village de Doryol, sur les côtes de Cilicie, qui s'étaient défendus avec succès contre les massacres de 1909, furent

(¹) Le livre Bleu de Lord Bryce contient un exposé important du martyr de l'Arménie pendant la première partie de la guerre ; « *Treatment of Armenians in the Ottoman Empire* », paru en 1916.

déportés à Alep où ils furent employés à la construction de routes. Le prétexte invoqué avait été des cas d'espiionage sans importance. Les habitants du village de Suédia avaient aussi échappé aux massacres de 1909; pour éviter la déportation, ils se réfugièrent sur une montagne près de la côte et s'y défendirent avec des armes de fortune pendant plusieurs semaines, contre un ennemi bien supérieur en nombre; enfin 4.058 habitants : hommes, femmes et enfants furent recueillis sur un vaisseau français. En Anatolie orientale, les Arméniens subirent aussi de mauvais traitements; la plupart des femmes et des enfants furent expulsés après que les hommes eussent été enrôlés dans les armées combattantes. La misère de ces pauvres gens fut effrayante.

Alors éclata la soi-disant révolte de Van que les Turcs donnent comme la preuve la plus importante de la trahison arménienne. Nous possédons les rapports authentiques de missionnaires américains et allemands, qui ont assisté aux événements (¹). En février 1915, le Vali de Van, Djevdet-Bey, beau-frère d'Enver-Pacha, déclarait dans une assemblée turque : « Nous avons fait table rase des Arméniens et des Syriens en Azerbaïdjan, il nous faut faire la même chose avec les Arméniens à Van ». Sous prétexte de réquisition pour l'armée, les Arméniens furent pillés d'une façon honteuse; les paysans dans les villages durent subir les brigandages et les violences des Kurdes et des gendarmes. Le 14 avril, dans le village de Schatak, il se produisit une rencontre de la population avec les gendarmes. Djevdet-Bey, sous le masque de la bonne volonté, réussit alors à attirer un des chefs arméniens et trois de ses compagnons pour conclure la paix, mais il les fit assassiner en route pendant leur sommeil. Un autre chef qu'il avait également invité chez lui (16 avril) fut jeté en prison et assassiné.

(¹) Voir J. Lepsius, 1919, XIII, pages 471 et suiv.

Le lendemain il prépara l'attaque des quartiers arméniens de Van et ordonna en même temps des massacres à Ardjesch et dans les villages de la vallée du Haiotsdzor. Pour défendre leurs femmes et leurs enfants, les Arméniens se retranchèrent dans leurs quartiers à Van. Le vali réquisitionna alors 3.000 hommes pour l'armée; mais les Arméniens, sachant trop bien le sort qui leur était réservé, répondirent que c'était trop; ils offrirent de lever 400 hommes et de payer peu à peu une rançon pour les autres. Le vali repoussa cette proposition.

Le matin du 20 avril quelques soldats turcs essayèrent d'enlever une femme arménienne, et lorsque des Arméniens voulurent s'y opposer un soldat turc les tua à coups de fusil. Le missionnaire allemand M. Sporri fut témoin de ce fait. Ce fut le début de la bataille. Les Turcs bombardèrent le quartier arménien avec des canons et des grenades. Les Arméniens se défendirent comme ils purent. Ils possédaient quelques fusils et quelques pistolets, mais peu de munitions. Ils fondirent des balles et firent par jour 3.000 cartouches; ils réussirent même à fabriquer de la poudre et trois mortiers. Pendant ce temps, les soldats turcs et les Kurdes dévastaient les environs, brûlant les maisons et massacrant hommes, femmes et enfants. Quelques villages n'étaient pas préparés à l'attaque; d'autres se défendirent aussi longtemps qu'ils le purent. Des masses de réfugiés et de blessés arrivèrent à Van dans les différentes missions qui bientôt furent bondées.

Le siège et le bombardement durèrent quatre semaines. Le dimanche 16 mai, ils s'arrêtèrent tout d'un coup et Djevdet bey et les Turcs s'enfuirent. Sans que les Arméniens s'en doutassent, une armée russe approchait. L'avant-garde entra dans la ville le 18 mai ignorant absolument ce qui s'y était passé, les Arméniens n'ayant aucun rapport avec les Russes.

D'après ce que racontent les Arméniens, 12.000 obus étaient tombés sur la ville, mais avec peu d'effet.

Du côté arménien il y eut 18 morts mais beaucoup de blessés; les pertes turques n'ont pas dû être plus sérieuses. Quand le 31 juillet l'armée russe se retira momentanément vers le nord, toute la population arménienne du Vilayet de Van, près de 200.000 âmes, s'enfuit en territoire russe.

La défense des Arméniens contre les attaques turques à Van fut racontée par Enver pacha et par le communiqué du Gouvernement turc à Berlin, qui fut expédié ensuite dans tous les pays. D'après ces rapports c'étaient des bandes rebelles arméniennes qui, dans le dos de l'armée turque, avaient attaqué la population musulmane; des 180.000 musulmans du Vilayet de Van, 30.000 seulement avaient pu échapper. Plus tard, un communiqué de l'Ambassade Turque à Berlin (1^{er} Octobre 1915) déclara que « Pas moins de 180.000 hommes avaient été tués, il ne fallait pas s'étonner si après cela les musulmans s'étaient vengés ». C'étaient les 18 Turcs, tués en nombre équivalent aux pertes arméniennes, qui étaient devenus 180.000. Ce mensonge impudent repose cependant sur une certaine base. D'après les statistiques, il y aurait eu dans le Vilayet de Van environ 180.000 musulmans dont 30.000 Turcs et 150.000 Kurdes. A l'approche de l'armée russe, les Turcs s'enfuirent vers l'ouest tandis que les Kurdes demeurèrent dans le pays et n'eurent à subir de mauvais traitements ni de la part des Russes ni de celle des Arméniens.

L'affaire de Van est un exemple typique de l'attitude des Turcs envers les Arméniens et de leur façon de dénaturer les faits, en déclarant que les Arméniens avaient agi en trahis et en rebelles. Toutes les autres « preuves » qu'invoquent les Jeunes-Turcs pour justifier leurs actes sont de même nature. Les rapports des Consuls allemands en Asie-Mineure font ressortir clairement, qu'il n'y a pas une seule preuve de la trahison des Arméniens ni aucun plan d'insurrection⁽¹⁾. Un soulève-

(1) Voir J. Lepsius LXX.

ment aurait d'ailleurs été impossible pour la seule raison que les Arméniens n'avaient pas d'armes et que la plupart des hommes avaient été enlevés par le service militaire.

Quelques jours après la défense victorieuse de Van, le ministre de l'Intérieur Talaat bey, fait, pendant la nuit du 25 avril, arrêter brusquement tous les Arméniens notables de Constantinople : députés, professeurs, écrivains, médecins, avocats, journalistes, prêtres. La nuit suivante, une autre série d'arrestations fut effectuée ; en tout environ 600 personnes, qui sans être entendues ou jugées, furent déportées en Asie-Mineure. Talaat bey déclarait que cela n'était qu'une mesure de sûreté provisoire : « il se pouvait, disait-il, que quelques-uns de ces hommes fussent des personnages dangereux ». Il promettait de remettre les autres aussitôt en liberté. Mais huit seulement revirent leur foyer et cela au bout de plusieurs années et après des souffrances sans nom. Les autres disparurent sans laisser de traces. De cette manière étaient écartés ceux qui auraient pu plaider la cause arménienne.

C'est alors que les Turcs eurent l'idée géniale de faire passer leur programme d'extermination comme une « nécessité militaire ». Invoquant l'exemple des mesures prises par les Allemands en Belgique et dans le nord de la France, les Turcs déclarèrent vouloir déporter hors des territoires voisins des théâtres de la guerre, les éléments douteux. Enver Pacha expliquait à l'ambassadeur d'Allemagne à Constantinople, le baron Wangenheim « qu'il était nécessaire d'éloigner des centres arméniens séditions et de déporter en Mésopotamie, tous ceux sur la fidélité desquels on ne pouvait absolument compter ». Le baron Wangenheim télégraphiait ce projet de déportation le 31 mai 1915 à Berlin et ajoutait : « Enver demande incessamment que nous ne l'entravions pas... ces mesures sont évidemment très dures pour la population arménienne. Je suis cependant d'avis que notre

rôle doit se limiter à en adoucir l'application et non d'en combattre le principe ». L'ambassadeur croyait certainement toujours à la vérité de l'exposé turc et que l'Arménie était un foyer d'agitation, agitation subventionnée par la Russie, et « qui menaçait l'existence même de la Turquie ». Ce n'est que plus tard que lui aussi comprit que ces accusations étaient sans fondement et n'étaient qu'un prétexte.

C'est alors que commencèrent en juin 1915, ces horreurs qui n'ont pas leurs pareilles dans l'histoire. De tous les villages de Cilicie, d'Anatolie et de Mésopotamie, les chrétiens furent emmenés dans un exode mortel. Ce fut un nettoyage méthodique, fait district après district, sans aucunement prendre en considération leur éloignement du théâtre des hostilités. Des Turcs avaient décidé de profiter de l'occasion pour détruire, une fois pour toutes, tout ce qui était arménien ; comme la plupart des hommes avaient déjà été pris pour l'armée ce n'était plus guère que des vieillards, des femmes, des enfants et des infirmes qu'on déportait. La plupart de ces malheureux ne furent avertis que quelques heures avant le départ. Ils durent abandonner tous leurs biens, maisons, terres, bétail, récoltes, mobilier etc., confisqués par les autorités turques. L'argent, les bijoux ou les valeurs que quelques-uns avaient réussi à emporter, leur furent plus tard ravis par les gendarmes, et même ceux qui avaient été autorisés à emmener des charrettes et des bêtes de trait durent les abandonner en chemin.

Les malheureux furent chassés en colonnes immenses à travers les montagnes, vers les steppes d'Arabie. Rien n'était préparé pour les ravitailler et les recevoir, en chemin ils ne reçurent que le strict nécessaire pour les maintenir en vie, car il entrait dans le plan des ravisseurs que ceux qui ne seraient pas tués ou qui ne tomberaient pas d'épuisement, finiraient tout de même par mourir de famine.

Aussitôt que ces troupeaux d'êtres humains, en

marche le long des routes, furent hors de tout contrôle, l'indifférence des gendarmes se changea en violences sans nom. Tous les hommes et les jeunes gens qui restaient furent rassemblés, emmenés à l'écart et massacrés. Les femmes, les enfants, les vieillards étaient poussés en avant dans un état indicible de souffrance, mourant de faim et de soif. Ceux qui ne pouvaient suivre étaient chassés à coups de fouet jusqu'à ce qu'ils tombassent; alors on les achevait. Les colonnes fondaient peu à peu, au fur et à mesure que la faim, la soif, l'épuisement et le meurtre faisaient leurs ravages. Des femmes et des jeunes filles furent enlevées, ou bien des marchés furent organisés dans les centres musulmans : 20 piastres (environ 18 francs) pour une vierge et 5 piastres (4 fr.80) pour une jeune femme ou une veuve; quant aux enfants ils se vendaient pour presque rien, ou étaient donnés par dessus le marché. Souvent les caravanes furent attaquées par des hordes de Tchété et de Kurdes, qui violaient les femmes, dévastaient, pillaiient et tuaient sans contrainte.

Un témoin étranger a pu dire que ces colonnes de déportation n'étaient qu'une « forme polie de massacre ». En réalité c'était pire et infiniment plus cruel. Au lieu de la mort brutale, les victimes étaient condamnées aux tourments les plus inhumains, et uniquement pour sauver la face des autorités, en qualifiant une action lâche et barbare de « mesure militaire nécessaire ». De juin à août, pendant la saison la plus chaude et, partant, la plus meurtrière, tous les vilayets et les villes où se trouvaient des Arméniens, ne cessèrent pas d'envoyer ces processions de mort vers le sud, dans la direction du désert. Chose étrange, Constantinople, Smyrne et Alep furent relativement épargnées, parce qu'il y avait là trop de témoins européens pour voir ce qui s'y passait, et qu'à Smyrne des officiers allemands s'interposèrent pour arrêter les opérations.

Pour illustrer l'atrocité de ces marches forcées, il

suffit de citer le témoignage d'un Allemand qui rapporte que des 18.000 déportés de Kharput et Sivas 350 seulement atteignirent Alep, et, sur 19.000, partis d'Erzeroum, il n'y eut que 11 survivants (¹).

D'après l'estimation du Dr Lepsius, une moyenne de plus des 2/3 succomba en cours de route, et les autres, fantômes squelettiques, à moitié nus, ne parvinrent jusqu'en Syrie et en Mésopotamie que pour être poussés plus avant dans le désert et y périr dans des souffrances inouïes. Les colonnes de condamnés marchaient pendant des mois et, à la fin de ce voyage meurtrier, on ne les laissait pas encore en paix, mais il leur fallait tourner en cercle des semaines entières. Les camps de concentration ne se vident que pour se remplir de nouveau. De propos délibéré, on laissait les malheureux mourir de faim et de maladie ou on les massacrait par milliers. Le typhus exanthématique les décimait. Les cadavres abandonnés, le long des chemins, empestaient l'air.

En plusieurs endroits, cependant, les valis et les autorités turques jugèrent superflu de recourir au subterfuge des déportations et firent exécuter les Arméniens, sans autre forme de procès. Par exemple à Nisibin (1^{er} juillet), à Bitlis (1^{er} juillet), à Mousch (10 juillet), à Malatia (15 juillet), à Ourfa (19 août et 16 octobre), à Djeziré (2 septembre), à Diarbékir, à Midiat etc. Le 10 juin 1815, le consul allemand de Mossoul télégraphie que 614 Arméniens, hommes, femmes et enfants, embarqués à Diarbékir sur des radeaux, ont été égorgés; les radeaux sont arrivés vides à Mossoul. Le fleuve charrie des cadavres et des membres humains. D'autres transports semblables se préparent. Le 18 juin, le consul allemand à Erzeroum rapporte que des massacres ont eu lieu près d'Erzindjan. Les troupes gouvernementales de

(¹) Voir A. N. Mandelstam : *La Société des Nations et les Puissances devant le problème arménien*, p. 44, note 1, Paris 1925.

la 86^e brigade de cavalerie, sous le commandement de leurs officiers et avec l'aide des Kurdes, ont exterminé 20.000 à 25.000 femmes et enfants rassemblés dans les gorges de Kémakh. A Bitlis la plupart des Arméniens furent tués, 900 femmes et enfants enlevés et noyés dans le Tigre etc. C'est une série interminable des plus ignobles cruautés. Dans certains cas, les Arméniens furent brûlés vifs dans leurs maisons. Les soldats arméniens qui avaient combattu avec l'armée turque, si vaillamment qu'Enver-Pacha lui-même avait dû rendre hommage à leur courage et à leur loyauté, furent plus tard désarmés, affectés aux plus durs travaux à l'arrière et finalement fusillés par leurs anciens camarades, sur l'ordre de leurs propres officiers.

Aussitôt qu'on eût appris, par ces rapports, la vraie signification des « déportations », la Sublime Porte reçut de l'ambassadeur d'Allemagne, une véritable avalanche de notes de protestation qui n'eurent aucun résultat. Les Turcs niaient tout d'abord la réalité des faits et, en même temps, donnaient à entendre qu'ils contestaient la compétence de leurs alliés à leur donner des leçons d'humanité. Talaat Bey alla jusqu'à déclarer cyniquement au comte de Metternich que, placés dans les mêmes circonstances, les Allemands n'auraient pas agi d'autre façon. Et d'ailleurs, la Porte se refusait à toute immixtion du gouvernement allemand dans ce qui était essentiellement une affaire intérieure. Les efforts du gouvernement allemand pour mettre fin aux atrocités, furent donc infructueux et ses représentants n'ont rien pu faire ou peu de chose, mais leurs rapports fournissent un exposé impitoyable des crimes de leurs alliés turcs. Cette masse de documents ne montre pas seulement l'inhumanité des bourreaux, elle prouve encore surabondamment que tout a été fait d'après un plan minutieusement préparé par les chefs des Jeunes-Turcs et leur Comité. La lâcheté avec laquelle, plus tard, ils ont nié et les atrocités elles-mêmes et qu'elles aient été vouluies et ordonnées, ne rend pas leur cause meilleure.

L'ambassadeur allemand, le baron Wangenheim, écrit à Berlin, le 17 juin 1915, que « Talaat Bey a déclaré ouvertement que la Porte désire profiter de l'occasion que lui offre la guerre pour se débarrasser de ses ennemis intérieurs, sans être gênée par des interventions diplomatiques étrangères », et, le 7 juillet, dans une nouvelle lettre à Berlin : « Le fait que les déportations ont eu lieu dans des provinces qui n'étaient pas menacées par la guerre, aussi bien que la façon dont elles ont été conduites, montrent que le gouvernement ne poursuit pas autre chose que l'extermination de la race arménienne dans l'empire ottoman. Le 10 juillet 1916, le comte Metternich télégraphie à Bethmann Hollweg que, le gouvernement turc se refuse à se laisser détourner par les représentations allemandes aussi bien que par celles de l'ambassadeur des Etats-Unis ou du Pape, ou aucune autre, de la réalisation de son programme, c'est-à-dire la solution du problème arménien par l'anéantissement des Arméniens.

Une dépêche chiffrée, en date du 15 septembre, ne laisse aucun doute à cet égard :

« Au bureau de police d'Alep.

« Il a déjà été dit que, d'ordre du Comité, le gouvernement a résolu d'exterminer tous les Arméniens, résidant en Turquie. Ceux qui s'opposeraient à cet ordre ne pourront être considérés comme amis du gouvernement. Quelques regrettables que puissent paraître les moyens employés pour atteindre le but proposé, il faut étouffer la voix de la conscience et ses propres sentiments d'humanité et mettre fin à l'existence de ce peuple, sans égard pour les femmes, les enfants et les malades. »

Signé : le ministre de l'Intérieur,
Talaat-Bey (¹).

Les enfants de moins de cinq ans devaient seuls être épargnés. Ils recevaient plus tard une éducation turque.

(¹) Une reproduction photographique de cette dépêche chiffrée est donnée dans l'ouvrage de Aage M. Benedictsen : *Les Arméniens* page 259. Copenhague, 1925.

Le 31 août 1915, Talaat bey déclara aux diplomates allemands que « La question arménienne n'existe plus ». Il disait vrai, car à ce moment, toute les déportations étaient finies. Il ne restait plus qu'à se défaire des rares victimes qui avaient survécu, par miracle, aux marches meurtrières. Comme on l'a vu, rien n'avait été préparé pour les recevoir. On se contenta de les rassembler dans de vastes camps de concentration, presque sans nourriture et sans aucun moyen de gagner leur vie.

En janvier 1916, 5 à 6.000 Arméniens de Aïntab furent envoyés dans le désert; en avril, 14.000 déportés furent massacrés au camp de Rasul Aïn. Sur l'ordre du Kaïmakam de la ville, ils étaient emmenés chaque jour, par groupe de 300 à 500, à 10 kilom., au bord de la rivière, et là, des bandes de Tchétchènes, loués pour cela, les égorgaient et jetaient leurs corps dans le fleuve⁽¹⁾.

A l'est d'Alep, au camp de Meskéné sur l'Euphrate, au dire des Turcs eux-mêmes, 55.000 Arméniens, morts de faim, sont enterrés. On estime que, pendant l'année 1915, 60.000 déportés furent envoyés à Der-es-Zor, sur l'Euphrate et presque tous ont disparu. Le 15 avril 1916, on en expédiait en quatre convois 19.000 à Mossoul, 300 kilomètres à travers le désert; 2.500 seulement y arrivèrent le 22 mai; une partie des femmes et des jeunes filles avaient été vendues aux Bédouins au cours du chemin, le reste était mort de faim et de soif. En juillet 1916, il y avait à Der-es-Zor 20.000 déportés huit semaines plus tard, un officier allemand n'y trouvait plus que quelques centaines d'artisans; des autres, aucune trace. Par groupes de 200 à 300 ils avaient été enlevés et mis à mort par des bandes Tchétchènes. Mais la mort par la faim était pire; un témoin a raconté que 1029 Arméniens périrent de cette façon, pendant deux jours et demi qu'il passa à Bab.

⁽¹⁾ Voir Lepsius p. 256.

Les descriptions qui nous sont parvenues de ces scènes de famine et d'agonie paraissent un véritable cauchemar. De misérables ombres, — qui avaient, peut-être, une fois, été des hommes et des femmes cultivés, — se disputaient la moindre brie de nourriture, tandis que leurs gardiens, impassibles à leurs souffrances, les regardaient mourir. C'était l'enfer. Et les autorités turques firent tout pour empêcher qu'on assistât ces malheureux. Quand le Dr. Lepsius, déjà en août 1915, sollicita l'autorisation de porter aide aux infortunés, il lui fut répondu que les Turcs s'en chargeraitent; si les Allemands désiraient envoyer des secours en nature ou en espèces, ils n'avaient qu'à les remettre aux Turcs qui les feraienr parvenir à qui de droit. Il n'est pas difficile de deviner ce que cela voulait dire. Quant aux Américains, ils n'obtinrent même pas la permission de débarquer.

Les Arméniens qui survécurent eurent le choix entre l'Islam ou la mort; tous ceux qui servaient à l'armée durent être circoncis. En outre il leur était prescrit de prendre un nom turc. Beaucoup consentirent à devenir mahométans et à se laisser circoncire; les autorités mirent aussi la main sur le plus d'enfants qu'il leur fut possible. Le programme turc était de faire disparaître toute trace du christianisme en Asie-Mineure, de la Mer Noire à la Syrie, et de remplacer tous les noms chrétiens par des noms musulmans.

Des ennemis des Arméniens ont voulu trouver une preuve de leur avilissement dans le fait qu'ils se laissèrent en si grand nombre conduire sans résistance à la mort, quoique ce reproche contredise l'accusation des Turcs qui veulent faire passer leurs victimes pour de dangereux rebelles. Comme la plupart des hommes valides avaient déjà été enrôlés pour le service de guerre et que la population toute entière avaient été systématiquement désarmée, comment pouvaient-ils se défendre contre les gendarmes armés, les soldats et les nombreuses bandes de « volontaires »? Cependant, partout où celà fut pos-

sible, les Arméniens résistèrent courageusement, et, parfois, avec un certain succès, comme à Van, par exemple, et dans les montagnes de Cilicie, près de Suédié, où ils disposaient encore de quelques vieux fusils. A Ourfa, les Arméniens périrent après une lutte désespérée. Au reste, un peuple qui a pu combattre pour une cause qu'il croyait juste, comme les milliers de volontaires que l'Arménie envoya sur les fronts du Caucase et de la Syrie, peut dédaigner toute accusation de lâcheté.

Quand, tard dans l'année 1915, la nouvelle des atrocités d'Anatolie parvint à la connaissance de l'Europe, elle souleva, même au milieu des horreurs de la grande guerre, une tempête d'indignation contre les Turcs, et aussi contre les Allemands qui n'avaient pas su empêcher leurs alliés de commettre ces crimes⁽¹⁾. Cette émotion s'exprima en discours violent et en promesses solennelles. Lorsque la justice et la liberté auraient triomphé, les Arméniens recevraient ample compensation ; on leur garantissait leur indépendance et leur liberté, à condition qu'ils s'allient à l'Entente et lui envoient leurs hommes valides pour combattre sous ses drapeaux. De toutes les parties du monde, les volontaires arméniens affluèrent. Dans l'armée syrienne, des légions arméniennes furent créées, qui devaient, plus tard, assurer la sécurité d'une Arménie indépendante. Sur le front russo-caucasien, de jeunes Arméniens, révoltés des cruautés turques, accouraient au drapeau. A côté des 150.000 Arméniens que comptait l'armée régulière russe, on dut former des compagnies de volontaires qui, sous leurs propres chefs, et tout particulièrement l'héroïque Andranik, se distinguèrent dans les combats. Après les massacres d'Anatolie, ces compagnies comptaient un grand nombre

⁽¹⁾ Aussitôt que les intentions des Jeunes-Turcs devinrent évidentes, les Allemands firent ce qu'ils purent pour arrêter les massacres, mais en vain. L'énergique ambassadeur des Etats-Unis, Mr. Morgenthau, ne fut pas plus heureux dans ses efforts, bien qu'il ait été toujours très bien renseigné.

d'Arméniens de Turquie, et les Turcs eurent l'effronterie de les traiter de traîtres et de rebelles, parce qu'ils osaient combattre contre les bourreaux de leur peuple. En somme, plus de 200.000 Arméniens sont morts pour la cause des puissances de l'Entente.

Cependant la guerre continuait. Quant l'armée russe avançant prit successivement Van, Bitlis et Mousch, puis, Erzeroum et Erzindjan en janvier 1916, et Trébizonde deux mois plus tard, ce fut le tour des Turcs de s'enfuir, par crainte de la juste vengeance des Arméniens. Dans une panique inexprimable, au cœur de l'hiver, ils se précipitèrent à l'ouest, dans les montagnes où beaucoup périrent de besoin, après de grandes souffrances. Sans doute, il arriva que des compagnies de volontaires ne résistèrent pas à la tentation de venger leurs compatriotes en tuant des Mahométans, mais ces cas isolés ne peuvent être comparés à ce qui s'était passé sous la domination turque. Des milliers de fugitifs quittèrent les montagnes où ils s'étaient réfugiés. Il en revint aussi de Russie, même de Mésopotamie ; ils se mirent sans désemparer à reconstruire leurs fermes et leurs villages dévastés.

C'est alors que survint la révolution russe de mars 1917. A ce qui a déjà été dit au chapitre IV sur les événements en Transcaucasie, il convient d'ajouter ici quelques détails concernant plus particulièrement l'Arménie. Au début de 1918, les Ottomans s'étaient avancés en Arménie turque. Les troupes arméniennes, abandonnées par les Russes, résistèrent désespérément, tandis que les Géorgiens se retiraient, ne voulant donner leur sang que pour leur propre pays. Le 11 mars 1918, les Turcs, prirent Erzeroum et, après avoir occupé le reste du pays, s'avancèrent vers Kars. La République Transcaucasienne choisit ce moment pour se séparer de la Russie et se déclarer indépendante et elle se rallia enfin aux clauses du traité de Brest-Litovsk, suivant lesquelles le territoire de Kars était attribué à la Turquie. Le 27 avril,

les Ottomans occupèrent Kars et le mirent au pillage. De nouveaux pourparlers de paix ayant été engagés à Batoum, en mai 1918, ils refusèrent de s'en tenir aux conditions qu'ils avaient acceptées à Brest-Litovsk et demandèrent davantage. Ils attaquèrent Alexandropol qui tomba le 15 mai. Dans tout le pays conquis par eux, les massacres recommencèrent, malgré les protestations énergiques du gouvernement allemand et du haut commandement qui exigea que les Turcs s'en tinssent aux conditions qu'ils avaient acceptées et se retirassent à la frontière qui leur avait été fixée. Leur marche en avant ne s'arrêta pas, accompagnées de pillages et de tueries, la famine et les souffrances des Arméniens étaient indescriptibles, le pays couvert de fugitifs, les blés volés ou détruits, les maisons saccagées et pillées. Il était évident que les Turcs cherchaient aussi, en Arménie russe à exterminer les Arméniens (¹).

Après la dissolution de la République transcaucasienne (26 mai 1918), l'Arménie se constitua en Etat indépendant, mais les Tatares de l'Azerbaïdjan qui, depuis longtemps, laissaient retomber sur elle tout le poids de la guerre, s'étant ralliés aux Turcs, elle se trouva seule et se vit contrainte de conclure la paix, le 4 juin 1918. Elle conservait le territoire de Novo-Bayazet et une partie des districts d'Alexandropol, d'Etchmiadzine et d'Eriwan, mais les Turcs continuèrent, en dépit de la paix, à dévaster le pays.

Bientôt, avec l'aide des Tatares, ils attaquaient Bakou, et la prirent le 15 septembre 1918. Le commandant en chef, Nouri Pacha, un frère plus jeune d'Enver, permit à ses alliés de mettre la ville à sac et de massacrer la population chrétienne, composée surtout d'Arméniens. A l'heure même où les rues retentissaient du crépitement

(¹) Voir la dépêche du 4 août 1918 et la lettre du 5, de l'envoyé allemand au Caucase (Tiflis) Freiherr von Kress, au chancelier impérial, citées par Lepsius, XLVIII, 420-424.

de la fusillade et des cris des victimes, Nouri Pacha passait une revue aux portes de la ville et se rendait ensuite, accompagné de ses officiers, à un grand banquet à l'hôtel Métropole. En trois jours, il périt 20 à 30.000 Arméniens. Les Tatares agissaient par vengeance, parce que les Arméniens et les Bolchéviks russes, pendant le peu de temps qu'ils avaient été maîtres de Bakou avaient mis à mort quelques centaines de Tatares, en représaille des villages arméniens pillés près d'Eriwan par la milice tatare, après la dissolution de la République transcaucasienne.

Survint l'écroulement de l'Allemagne et de la Turquie. Celle-ci, après l'armistice du 30 octobre 1918, dût se retirer derrière ses frontières d'avant-guerre. Les Arméniens rentrèrent à Alexandropol, Kars, Ardahan et Artanousch. Mais, pour les délivrer du joug turc et assurer leur indépendance, ainsi que les Alliés l'avaient si souvent promis, il aurait fallu que ceux-ci occupassent l'Arménie turque; ils ne voulurent pas s'en donner la peine, — il n'y avait pas de puits de pétrole en Arménie — et, en conséquence, les Turcs gardèrent la haute main dans le pays; la cause arménienne était perdue. Bientôt un nouveau et grave péril surgit avec la renaissance du nationalisme turc sous l'inspiration de Mustapha Kemal. Ce mouvement était né dans l'Arménie turque elle-même. Mais ce n'est pas ici le lieu d'expliquer comment cette Turquie « pourrie » que les Alliés, dans l'ivresse de leur triomphe, considéraient comme tout à fait paralysée, put retrouver assez de forces pour braver les vainqueurs et redevenir une puissance belligérante avec laquelle il fallait compter.

Cependant, à Eriwan, les Arméniens, avec leur coutumière, infatigable énergie, commençaient à relever les ruines d'un pays dévasté et envahi par des milliers de réfugiés sans abri. Sous un gouvernement entreprenant, que présidait le D^r Khatissian, ancien maire de Tiflis, ils travaillaient avec ardeur à rétablir l'ordre, cultiver la

terre, installer les réfugiés et restaurer les industries. Le gouvernement put négocier un emprunt de 10 millions de dollars et reçut de l'étranger d'autres secours, surtout de l'organisation américaine du « Near East Relief », qui sauva des milliers d'enfants arméniens.

Le 28 mai 1919, le gouvernement d'Erevan proclama l'unité et l'indépendance des terres arméniennes en Transcaucasie russe et dans l'empire ottoman. Mais en juillet et août de cette même année, une conférence nationaliste turque, convoquée par Mustapha Kemal à Erzeroum et Sivas, déclara que « pas un pouce du sol [de nos vilayets] ne serait cédé à « l'Arménie ou aucun autre Etat ».

A Paris, les négociations pour la paix traînaient en longueur. Un congrès pan-arménien se réunissait dans cette ville sous la double présidence de Avétis Aharonian, poète et chef populaire, et Boghos Nubar Pacha, intercesseur infatigable et dévoué des Arméniens auprès des puissances de l'Entente pendant toute la guerre. Une lettre adressée à la Conférence de la Paix, signée le 15 février 1919 par les deux présidents, exposait les arguments des Arméniens pour réclamer cet Etat indépendant promis par les Alliés. Le 19 janvier 1920, le Conseil suprême décida de reconnaître *de facto* le gouvernement de l'Etat indépendant d'Arménie et proposa de le mettre sous la protection de la Société des Nations. Le Conseil de la S. D. N. répondit, le 11 avril 1920, qu'elle n'avait pas les moyens, tant militaires que financiers, d'assumer cette tâche qui, en outre, sortait du cadre de ses attributions. Le meilleur moyen de sauvegarder l'avenir de la nation arménienne était qu'une puissance voulut bien en accepter le mandat, sous le contrôle et avec l'appui moral de la S. D. N. Le 25 avril 1920, le Conseil suprême, par l'intermédiaire du président Wilson, sollicita les Etats-Unis de se charger du mandat arménien. Le 31 mai 1920, le Sénat des Etats-Unis refusa le mandat, mais le président Wilson s'en-

gagea à servir d'arbitre dans la question des frontières de l'Arménie. Les démarches faites subseqüemment, auprès d'autres puissances, au sujet du mandat, n'eurent pas un meilleur succès.

Le traité de Sèvres entre la Turquie et les Alliés, dont le Président de l'Arménie fut un des signataires, reconnaît l'Arménie (de jure), comme état *libre, indépendant et souverain*, laissant à l'arbitrage du président Wilson le soin de délimiter les frontières entre le nouvel état et la Turquie dans les vilayets d'Erzeroum, Van, Trébizonde et Bitlis. Les Puissances se déclaraient prêtes à accepter ses décisions, ainsi que « toutes les dispositions qu'il jugerait bon de prendre pour assurer l'accès de l'Arménie à la mer et relativement au désarmement des territoires ottomans avoisinant la dite frontière ». Ceci peut paraître risible lorsque l'on considère qu'on n'avait pas encore exigé même le désarmement des districts concédés aux Arméniens. Environ trois mois plus tard, le président Wilson détermina les frontières. L'Arménie recevait un territoire embrassant sur la carte, à peu près 87.000 kilom. carrés. C'était beaucoup moins qu'on n'avait été en droit d'espérer d'abord, mais les Arméniens s'en seraient cependant contentés. Malheureusement, comme nous l'avons dit, ces territoires étaient encore occupés par les Turcs, et les Puissances négligeaient d'indiquer aux Arméniens le moyen de s'en rendre maîtres. Elles ne firent rien pour remplir les nouvelles obligations qu'elles avaient assumées et pour mettre les Arméniens en possession des territoires qui leur avaient été octroyés sur le papier. Toutes ces transactions donnent l'impression d'une sinistre farce, comme si les hommes d'état des Grandes Puissances étaient partis du principe que les promesses faites à un petit peuple, sans richesses naturelles, peuvent être annulées dès que leur accomplissement présente des inconvénients. Encouragé par cette surprenante indifférence, Mustapha Kemal se refusa à reconnaître le traité, signé, cependant

par le gouvernement légal de la Turquie, et s'empressa d'attaquer l'Arménie. Les Puissances ne firent pas mine de s'en apercevoir. Elles avaient permis aux Arméniens de verser leur sang pour la cause des Alliés et les récompensaient par un document sans valeur.

Avec la déroute de l'armée de Dénikine, au début de 1920, la situation, en Transcaucasie, se trouva complètement changée. Le 27 avril 1920, les bolchevistes avaient pris Bakou. Les troupes britanniques ayant été retirées de Batoum, le 6 juillet 1920, l'Arménie et la Géorgie furent livrées à leurs propres ressources, dans leur lutte pour leur indépendance. En septembre de la même année, les Turcs s'avancèrent de nouveau sur la frontière occidentale. Les Arméniens manquaient de munitions, d'approvisionnements, d'uniformes, il n'avaient aucune aide à attendre de personne. La Géorgie avait les mains pleines et les Alliés, comme d'habitude, ne faisaient rien. Kars fut pris, presque sans un coup de fusil, et les tueries recommencèrent. Alexandropol tomba aussi, le pays fut pillé et les habitants massacrés. Eriwan échappa au même sort, au dernier moment, en formant un soviet et acceptant l'alliance avec Moscou, tandis que l'ancien gouvernement s'enfuyait dans la montagne.

Le 2 décembre 1920, le gouvernement établi à Eriwan conclut la paix à Alexandropol avec celui d'Ankara. Le territoire de la République arménienne était réduit de moitié, en même temps qu'il était inondé de réfugiés. Ceci se passait quelques jours seulement après que le président des Etats-Unis avait solennellement arrêté les frontières de l'Etat libre d'Arménie, et tandis que la Société des Nations, siégeant à Genève, délibérait sur l'admission du nouvel Etat comme membre de la Société et que des voix autorisées s'élevaient pour appuyer la proposition de prêter main-forte à ce peuple si éprouvé, dans sa lutte inégale contre Kémal et les Turcs. Cette initiative ne rencontra guère d'écho; deux membres de la Société seulement, auxquels se joignit le président

Wilson, se déclarèrent prêts à intervenir. Par une ironie du sort, cette offre fut communiquée à l'Assemblée le jour même où la paix d'Alexandropol était signée.

La nouvelle administration bolcheviste à Eriwan dirigée par le communiste Kassian ne réussit pas, et au bout de quelques mois elle fut chassée et l'ancien gouvernement rappelé. Mais en avril 1921, les troupes rouges entrèrent dans la ville. Un Arménien nommé Miasnikian, fut mis à la tête du gouvernement qui montra dès ses débuts beaucoup de modération. Une amnistie générale fut proclamée et on fit appel aux classes cultivées pour participer aux travaux si nécessaires de réparation et de redressement du pays. La détresse était naturellement grande dans une contrée continuellement ravagée par les guerres et surpeuplée de réfugiés. A l'automne une famine terrible régnait, des centaines d'hommes périrent, les rues d'Alexandropol et d'Eriwan étaient jonchées de cadavres. On prit des mesures énergiques et il est presque incroyable qu'on ait pu tant accomplir en si peu de temps et avec des moyens si limités. L'ordre, et même un certain degré de prospérité ont remplacé le chaos, la misère et la famine, et la nation poursuit sa route avec fermeté, prenant en main beaucoup d'œuvres utiles et nouvelles sous la direction d'un gouvernement capable et actif.

Là où n'était que misère, chaos et famine, on a établi l'ordre et même une certaine prospérité. Le développement économique du pays est régulier, de nombreuses entreprises nouvelles et importantes se sont installées grâce à la confiance des habitants envers un gouvernement capable.

Lors d'une conférence tenue à Kars en Octobre-Novembre 1921, les questions pendantes entre le gouvernement d'Ankara et les Républiques transcaucasiennes furent définitivement réglées et la Turquie garda Kars et Ardahan. Un décret du Gouvernement soviétique de Moscou réunit les trois républiques transcaucasiennes en

une fédération qui adhéra à la grande Union russe des républiques soviétiques dont le gouvernement central siège à Moscou.

Comme nous l'avons dit plus haut, cette solution était la seule susceptible de sauver ces peuples de la ruine. Mais chose étrange, ce sont justement les gouvernements qui manquèrent à leurs obligations envers l'Arménie, qui oublièrent toutes leurs promesses, qui ne firent rien pour aider les Arméniens persécutés au moment où cette aide aurait pu être efficace, qui aujourd'hui leur reprochent d'avoir accepté la forme soviétique et de s'être unis à l'U. R. S. S. Ce reproche sert également d'excuse aux nations pour ne plus rien faire pour eux. Leur intérêt pour ce peuple est éteint comme le souvenir des promesses qui lui ont été faites.

Peu à peu les Arméniens, qui avaient survécu aux déportations et aux massacres, revinrent en grand nombre en Anatolie arménienne. Encouragés par les Puissances alliées, 200.000 réfugiés étaient aussi rentrés en Cilicie où ils étaient protégés par les troupes françaises. Mais en février 1920, celles-ci furent attaquées par les Turcs de Mustapha Kemal et 30.000 Arméniens furent tués à Hadjin et à Marash. Aussi quand les Français, par une convention signée en octobre 1921, s'engagèrent à évacuer la Cilicie, les promesses des Puissances ne purent y retenir les Arméniens, qui émigrèrent en masse vers la Syrie et vers d'autres pays.

Puis vint enfin le dernier acte de la sombre tragédie arménienne. En automne 1922, les Turcs, sous Mustapha Kemal, expulsèrent tous les Grecs d'Asie-Mineure. De nouveau, des milliers et des milliers d'Arméniens durent aussi prendre le chemin de l'exil et, chassés de la contrée comme des parias, dénués de tout, ils affluèrent en Grèce, en Bulgarie, à Constantinople, en Syrie, tandis qu'un grand nombre s'enfuyaient en Arménie russe. De nouveau, ils avaient dû abandonner tous leurs biens, mobiliers et immobiliers, dont les Turcs s'étaient aussitôt emparés.

Le nombre des Arméniens qui périrent pendant les persécutions de 1915 et de 1916 ne peut être fixé exactement. D'après les statistiques d'avant-guerre, il y avait 1.845.450 Arméniens en Turquie; prenant ce chiffre comme base, le Dr Lepsius, en 1919, est arrivé à la conclusion qu'environ 1.000.000 furent tués ou périrent dans ces deux années, puisqu'il n'en restait à cette date qu'environ 800.000. Parmi ceux-ci, 200.000 étaient encore en Turquie; environ 200.000, la plupart des femmes et des enfants, convertis de force à l'Islam et vendus un peu partout; environ 250.000 se seraient enfuis en Transcaucasie et en Egypte; enfin près de 200.000 végétaient encore dans les camps de concentration de Syrie et de Mésopotamie. D'après ces données, les Turcs auraient donc exterminé plus d'un tiers du peuple arménien tout entier.

Mais, non contents d'expulser et d'anéantir ces masses infinies d'hommes désespérés, les autorités turques s'approprièrent toutes les possessions des Arméniens en Anatolie, dont la valeur se chiffre par milliards. Ces traitements inhumains et ces pillages successifs n'étaient pas motivés par le fanatisme religieux des chefs ni du peuple turcs. Les Jeunes-Turcs, en effet, étaient indifférents au point de vue religieux, et, il faut le dire à son honneur, la population ottomane ne se montra pas tout de suite disposée à tuer et à dévaster autant que les autorités le prétendirent; à certains endroits, elle s'opposa même à «l'expulsion» des Arméniens. Nombreux furent aussi les fonctionnaires turcs qui ne voulurent pas obéir aux ordres qu'ils avaient reçus et qui cherchèrent à sauver les chrétiens. Mais les autorités triomphèrent bientôt de ces difficultés et les fonctionnaires charitables furent déplacés ou même exécutés. En réalité, le plan d'extermination des Arméniens est le résultat d'un calcul de froide politique : il fallait expurger la nation ottomane d'un élément supérieur à la

masse du peuple et qui aurait pu devenir dangereux. A cela nous ajouterons la cupidité.

Les atrocités dépassent en étendue et en éœurante cruauté, tout ce que nous connaissons dans l'histoire. Il peut difficilement en être autrement, quand un peuple dont l'éthique est encore moyenageuse, a à sa disposition, les méthodes et les moyens des temps modernes. La lettre que nous avons citée plus haut, prouve que le Comité directeur des Jeunes-Turcs, était prêt à prendre sur lui toute la responsabilité de l'extermination du peuple arménien, c'est-à-dire de sujets turcs et de « la honte qui entachera l'histoire ottomane ». Aux représentations de l'ambassadeur d'Allemagne, Enver Pacha répondit qu'il prenait l'entièr responsabilité de tout ce qui s'était passé en Anatolie. Lui et les autres chefs du Gouvernement portent donc toute la honte d'avoir ajouté à la sanglante histoire turque un chapitre si horrible, qu'il laisse tous les autres dans l'ombre. Les massacres d'Abdul-Hamid deviennent des bagatelles, comparés à ce qu'ont accompli ces « Turcs modernes ».

Le 30 juin 1916, l'ambassadeur d'Allemagne, le comte Metternich écrivait au chancelier, que « le Comité demande l'extermination du dernier reste des Arméniens ». Mais comme il ne reste plus rien à leur voler « ...la meute se prépare déjà avec impatience au moment où la Grèce, poussée par l'Entente, se tourne contre les Turcs et leurs alliés », et où elle pourra se jeter sur les Grecs et sur leurs biens. « Turquiser, c'est expulser ou exterminer tout ce qui n'est pas turc; c'est détruire et prendre par la violence les richesses des autres peuples. C'est à cela et à la déclamation de phrases françaises sur la liberté, que se réduit pour le moment la fameuse régénération de la Turquie... ». Tel est le jugement d'un ami et allié !

Pour compléter le tableau il faut se rappeler que ces Arméniens, exterminés par les Jeunes-Turcs d'une

façon si révoltante, avaient été leurs amis et alliés, dont ils s'étaient servis et avec lesquels ils avaient collaboré aussi longtemps qu'il s'était agi de s'occuper du pouvoir. Malgré cela, ils firent assassiner des Arméniens éminents qui, en 1909, avaient, au péril de leur vie, sauvé des chefs Jeunes-Turcs, poursuivis de la haine d'Abdul-Hamid, momentanément revenu au pouvoir. Heureusement il est rare dans l'histoire de trouver une infamie si froide et si perfide.

Mais les Jeunes-Turcs ont atteint leur but: nettoyer l'Anatolie du peuple arménien, et il peuvent dire avec Talaat pacha que la question arménienne « n'existe plus ». Aucun gouvernement ou homme d'Etat, américain ou européen, ne s'occupe plus de ce qui s'y passe; il semble que pour eux aussi cette éternelle question arménienne est résolue, noyée dans le sang.

Nous avons vu que les puissances européennes occidentales et les Etats-Unis d'Amérique n'ont donné que des paroles lorsqu'il s'est agi de remplir les promesses faites avec beaucoup de solennité au peuple arménien, quand il s'agissait pour elles d'être aidées dans la lutte. Et la Société des Nations? Dès sa première assemblée, elle déclara à l'unanimité qu'il fallait faire quelque chose pour « arrêter aussitôt que possible l'horrible tragédie arménienne » et pour assurer l'avenir du peuple — à la deuxième assemblée, en septembre 1921, une résolution de Lord Robert Cecil fut adoptée à l'unanimité. Celle-ci faisait ressortir la nécessité pour le Conseil Suprême des Puissances « d'assurer l'avenir de l'Arménie et en particulier de donner aux Arméniens un foyer national (a national home) entièrement libéré de la domination ottomane ». — La troisième assemblée de la Société, en septembre 1922, décida une fois de plus à l'unanimité « que pendant les délibérations de paix avec la Turquie, il ne fallait pas perdre de vue la nécessité de créer un foyer national pour les Arméniens. L'Assemblée invitait le Conseil à prendre toutes les mesures utiles dans ce but ».

Puis vinrent les négociations de la Paix de Lausanne, de novembre 1922 à juin 1923. Les représentants des Puissances abandonnèrent bientôt les stipulations du traité de Sèvres concernant l'Arménie; mais en leur nom, Lord Curzon demanda la création d'un foyer national indépendant pour les Arméniens et il caractérisa la question arménienne comme «un des plus grands scandales du monde». Les Turcs repoussèrent catégoriquement cette proposition, et peu à peu, les Puissances diminuèrent leurs exigences de telle façon qu'il ne s'agit plus que de la création d'un foyer pour les Arméniens «en Turquie» et dont le gouvernement ne serait même pas autonome, ce serait plutôt «un territoire» régi par les lois et l'administration turques, les Arméniens pourraient se rassembler et conserver leur race, leur langue, et leur culture. «Mais même cette demande fut repoussée par les négociateurs turcs; et après cet échec, les représentants des Puissances trouvèrent qu'ils avaient assez fait pour ce peuple qui avait versé son sang pour eux. Le traité de Lausanne fut signé le 24 juillet 1923, il ne contenait pas un mot sur la création d'un foyer quelconque pour les Arméniens. Cette paix fut «conclue tout à fait comme s'ils n'existaient pas», est-il dit avec raison dans la protestation qu'ils élevèrent contre ce traité.

Voilà comment finirent les timides essais des Grandes Puissances de l'Europe occidentale et des Etats-Unis pour faire face à ces promesses de liberté et d'indépendance qu'elles avaient prodiguées au peuple arménien, quand il s'est agi de les encourager à lutter pour leur cause.

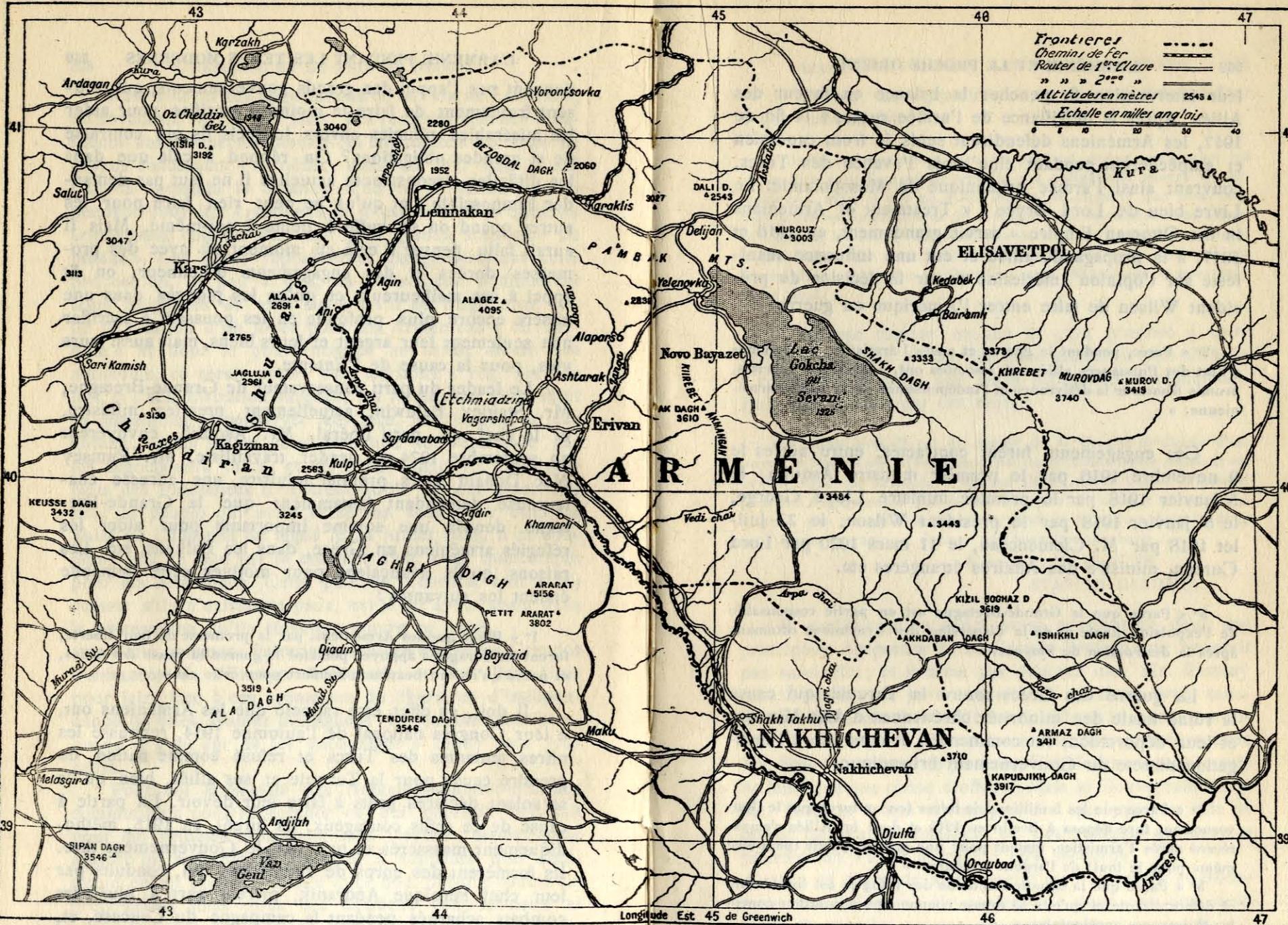
Pourquoi la Société des Nations nomme-t-elle des commissions pour rechercher ce qui pourrait être fait pour les réfugiés arméniens sans foyer? est-ce pour apaiser les remords de certains, à supposer que quelqu'un en ait encore? mais à quoi bon, puisque toutes les propositions faites après des examens conscients et recommandées chaudement par tous les experts, n'ob-

tiennent pas l'appui des grands gouvernements, qui refusent froidement de faire le moindre sacrifice pour aider les misérables réfugiés envers lesquels ils ont contracté de si grandes obligations? On répond à cela que dans les difficiles circonstances actuelles il ne faut pas demander l'impossible: et qu'on ne peut rien faire pour les autres quand on se suffit à peine à soi-même. Mais il aurait fallu penser à cela au moment où avec des promesses dorées et des engagements d'honneur, on fit appel à ces malheureux, et qu'on les plongea dans une misère encore plus profonde en les poussant à sacrifier non seulement leur argent et leurs biens, mais aussi leurs vies, pour la cause de l'Entente.

Le leader du parti conservateur de Grande-Bretagne, Mr. Stanley Baldwin, actuellement premier ministre, et le chef du parti libéral, Mr. Asquith, envoyèrent en septembre 1924 au leader travailliste, Mr. Ramsey Mac Donald alors premier ministre, une adresse chaleureuse demandant instamment que la Grande-Bretagne donnât une somme importante pour aider les réfugiés arméniens en Grèce, dans les Balkans, etc. Les raisons qu'ils avançaient pour motiver cette demande étaient les suivantes :

1^e « Parce que les Arméniens, par la promesse de leur liberté, furent encouragés à appuyer pendant la guerre la cause des Alliés, et parce qu'ils ont beaucoup souffert pour cette cause. »

Il doit, en effet, être rappelé que les Arméniens ont, à leur Congrès national de l'automne 1914, repoussé les offres tentantes des Turcs et refusé comme nation, de prendre cause pour la Turquie et ses alliés, bien qu'ils se soient déclarés prêts à faire leur devoir. En partie à cause de ce refus courageux, ils furent, en 1915, méthodiquement massacrés et tués par le Gouvernement turc. Ils formèrent des corps de volontaires qui, conduits par leur chef héroïque Andranik, prirent part à plusieurs combats acharnés pendant la campagne du Caucase, et,



CARTE DE L'ARMÉNIE ET DE SES FRONTIÈRES

leur intervention fit pencher la balance en faveur des Alliés. Après la défaillance de l'armée russe, à la fin de 1917, les Arméniens défendirent seuls le front caucasien et empêchèrent pendant cinq mois l'avance des Turcs, couvrant ainsi l'armée britannique de Mésopotamie. Le Livre bleu de Lord Bryce : « Treatment of Armenians in the Ottoman Empire » servit grandement, en 1916 et 1917, à la propagande alliée et eut une influence manifeste sur l'opinion américaine et sur la décision du président Wilson de faire entrer l'Amérique en guerre.

2^e « Parce, pendant la guerre et après l'armistice, les hommes d'Etat des Puissances alliées et associées ont, à plusieurs reprises, promis d'assurer la délivrance et l'indépendance de la nation arménienne. »

Ces engagements furent contractés, entre autres le 9 novembre 1916 par le premier ministre Asquith, le 5 janvier 1918 par le premier ministre Lloyd George, le 8 janvier 1918 par le président Wilson, le 23 juillet 1918 par M. Clemenceau, le 11 mars 1920 par Lord Curzon, ministre des Affaires étrangères etc.

3^e « Parce que la Grande-Bretagne est en partie responsable de l'expulsion finale et de la dispersion des Arméniens ottomans après la destruction de Smyrne. »

La guerre des Grecs contre la Turquie, qui causa la ruine finale des minorités chrétiennes d'Asie-Mineure et leur déportation, fut commencée et conduite à l'instigation directe du Gouvernement britannique.

4^e « Parce que les 5 millions de livres (en or turc) que le Gouvernement turc déposa à Berlin en 1915 et dont les Alliés s'emparèrent après l'armistice, étaient pour une grande partie (peut-être même pour le tout) de l'argent arménien. »

5^e « Parce que la situation actuelle des réfugiés est intolérable et démoralisante et qu'elle se dresse comme une accusation contre les Puissances occidentales. »

Plus loin, les signataires de ce document demandent « que peut-on faire ? »

« Nous reconnaissons avec un profond regret qu'il nous est impossible actuellement de remplir nos obligations envers les Arméniens... mais il y a un autre moyen de montrer que nous sentons notre responsabilité et de soulager l'état désespéré dans lequel se trouvent les restes dispersés des Arméniens turcs. Le territoire le plus approprié pour leur établissement est sans aucun doute l'Arménie russe où des facilités leur sont offertes par le gouvernement local. »

L'adresse expose ensuite le plan proposé à cette époque, mais qui n'était pas aussi étudié et plus difficile à réaliser que celui que nous proposons actuellement. Puis elle conclut par ces mots :

« A notre avis, il est du devoir de la Grande-Bretagne d'appuyer de toutes ses forces l'adoption de ce plan. Selon nous, il est évident que les Arméniens ont un droit moral à une indemnité pour les engagements que nous avons pris envers eux et que nous n'avons pas remplis; le Gouvernement britannique devrait donc sans tarder davantage, donner une somme importante... »

Signé : H. H. ASQUITH,
STANLEY BALDWIN.

Il semblait qu'un appel aussi pressant de deux des principaux dirigeants de la Grande-Bretagne ne resterait pas sans effet; et il n'est pas douteux que Mr. Ramsey Mac Donald et le parti travailliste auraient avec satisfaction fait droit à leur demande. Mais le parti travailliste fut renversé peu après et les conservateurs avec Mr. Baldwin prirent le pouvoir. C'était l'instant où jamais de faire quelque chose d'effectif. Mais le Gouvernement de Mr. Baldwin refusa d'entreprendre quoi que ce soit en faveur du peuple arménien ou des réfugiés qui avaient pourtant un « droit moral » à être secourus.

On se demande alors quelle était la raison du document cité ci-dessus? Ne contenait-il donc que des mots vides de sens?

Et la S.D.N., n'a-t-elle pas, elle aussi, le sentiment de sa responsabilité? En priant à plusieurs reprises, son haut commissaire pour les réfugiés de s'occuper des Arméniens, la Société des Nations a sans doute empêché d'autres bonnes volontés d'offrir une aide effective à ces malheureux, car personne ne pourrait supposer qu'elle puisse adopter une telle cause sans se sentir obligée de la mener à bien, surtout si on prend encore en considération les engagements des Puissances. La S.D.N. croit-elle avoir fait maintenant tout son devoir, et pense-t-elle qu'elle puisse abandonner les Arméniens sans qu'en soient ébranlés son autorité et son prestige en Orient?

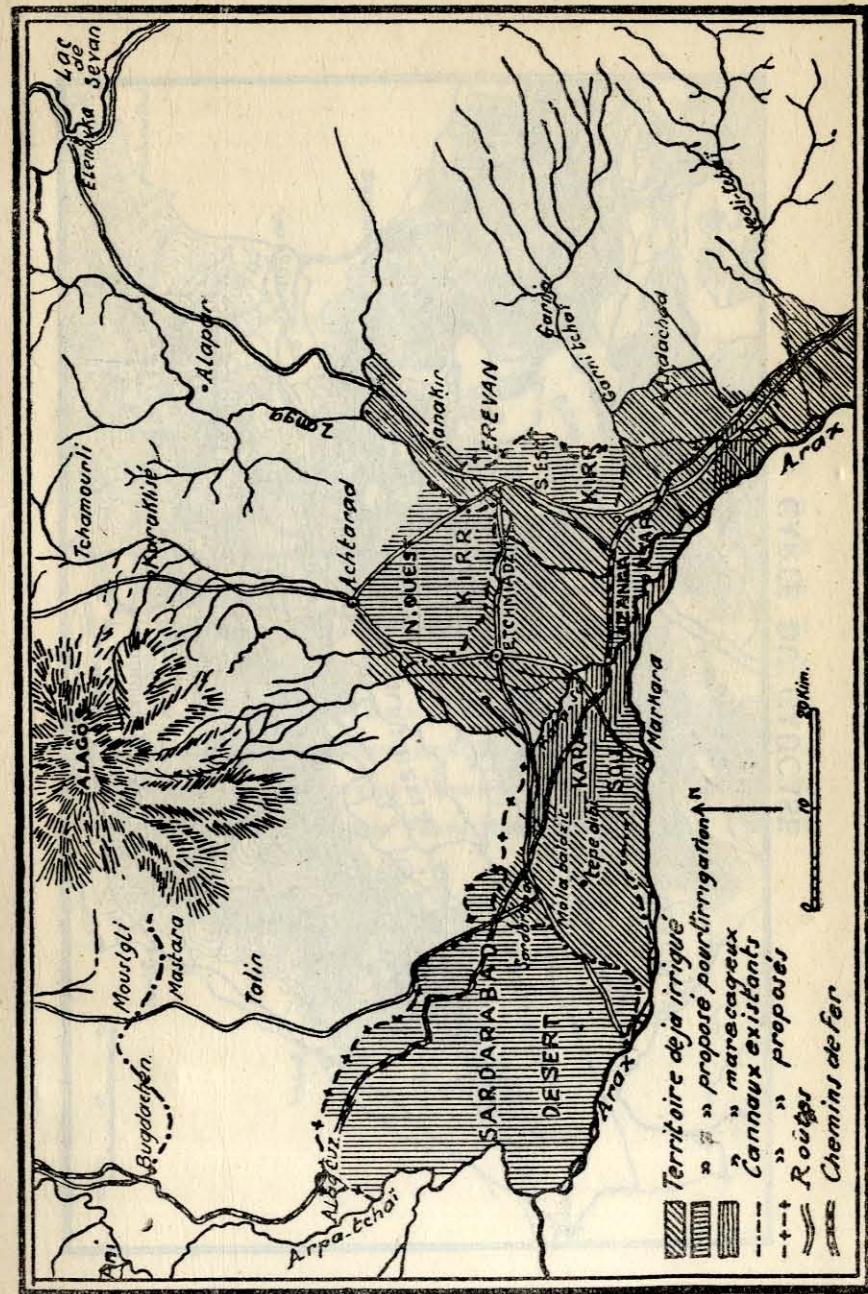
Les peuples d'Europe, les hommes d'Etat sont fatigués de cette éternelle question. C'est naturel. Elle ne leur a jusqu'ici rapporté que des déboires; le mot seul d'Arménie réveille dans leur conscience endormie une série de promesses inexécutées et qu'il n'ont jamais cherché sérieusement à tenir. Il s'agissait en effet seulement d'un petit peuple ensanglanté, et industrieux, mais qui ne possédait pas de gisements de pétrole ou de mines d'or.

Mal... ur au peuple arménien qui fut impliqué dans la politique européenne! Il eut mieux valu pour lui que son nom n'eût jamais été prononcé par un diplomate européen! Mais le peuple arménien n'a jamais perdu l'espoir; et tandis qu'il se dépensait en un travail énergique et persévérant, il a attendu, il a attendu longtemps. Il attend toujours.

FIN.



315864



PLANS D'IRRIGATION

CARTE DU CAUCASE

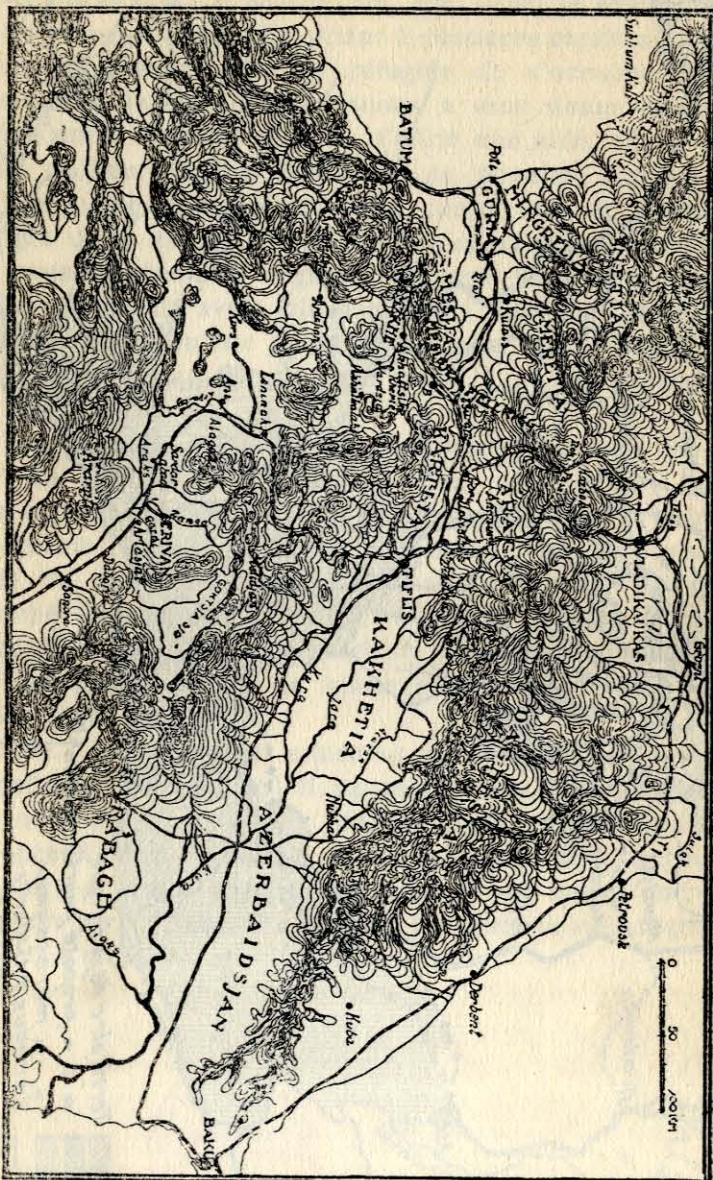


TABLE DES MATIÈRES

I. VERS CONSTANTINOPLE	7
II. DE CONSTANTINOPLE A BATOUM	35
III. DE BATOUM A TIFLIS	52
IV. QUELQUES ÉPISODES DE L'HISTOIRE DE LA GÉORGIE	89
V. VERS ERIVAN	119
VI. A TRAVERS LA PLAINE D'ARAKS ET A ERIVAN	150
VII. VERS ARPA-TCHAI ET LENINAKAN	173
VIII. VERS ERIVAN A TRAVERS L'ARMÉNIE DU NORD	198
IX. NOUVEAUX PLANS D'IRRIGATION. ETCHEMIADZINE	214
X. RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'ARMÉNIE	251
XI. L'ARMÉNIE PENDANT LES TEMPS MODERNES	311